

# **La Tentation de la pseudo-réciproque**

*- Épisode 1 -*

Première édition : novembre 2007

### **Du même auteur :**

- *À l'X, le bicorné est incontournable* – T2
- *Carrément à l'OUEST* – T3
- *L'abominable canard des neiges* – T4
- *Comme un chien dans un jeu de bowling* – T5
- *Opération Platypus* – T6
- *Là où les tortues luttent* – T7
- *Mémoire(s) d'un tueur lambda* – T7,5
- *Le battement d'ailes de la chauve-souris* – T8

Disponibles sur [www.kylieravera.fr](http://www.kylieravera.fr)

*Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous pays.*

*Sérieux, y a des gens intéressés pour traduire la Tentation en bas manchou ? Ou l'adapter en série au long cours sur HBO ?*

*De par la loi du 11 mars 1957, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par les articles 425 et suivants du Code Pénal.*

*Et c'est sans compter la colère du Grand Patatchoum Vert qui, comme chacun le sait, est terrible.*

*À Alain Rémond,  
pour le petit bout  
sur la textique.*

*Et à cocottesucredorge,  
pour les virgules et les majuscules.*

## Avertissement

*Toute ressemblance avec des personnages ou des lieux existant ou ayant existé serait due à un miracle de ma mémoire...*

## Prologue – Shadows of the night

*No one ever saw a face of  
The Shadows of the Night  
— DJ Bobo —*

C'était un de ces matins de février pluvieux et froids, un matin gris tirant sur le blanc cassé, avec une pointe de marron et des bordures noires, un de ces matins qui projettent sur le reste de la journée une ombre triste et glacée, un matin blême, un matin morne, un matin moribond prêt à se suicider dans l'œuf de l'aube dans le seul but d'emmerder le lever du soleil, un de ces matins où les passants du boulevard Saint-Michel auraient pu jaillir de la brume tels des guerriers des ténèbres, sublimes et féroces, si la brume en question ne s'était justement fait remarquer par son absence, venant ainsi foutre en l'air une atmosphère qui aurait pu être brillamment évocatrice.

Bref, c'était vraiment un très sale matin.

Au croisement des boulevards Saint-Michel et Saint-Germain, une silhouette emmitouflée dans un large pardessus battait le pavé en soufflant dans ses mains. Un médium un peu attentif aurait pu lire ses pensées qui se résumaient à : « Saleté de matin. Qu'est-ce que ce matin peut être sale, bordel ! Bordellement sale, même. Saleté de bordel de matin !... » Et ainsi de suite. Parfois, la silhouette s'arrêtait de piétiner, faisait une pause et se prenait à réfléchir. Elle se grattouillait la tête sous son képi, signe d'une incommensurable perplexité. Il aurait pourtant été faux de dire que l'agent Actif était bête. Non, l'agent Actif était seulement un peu lent. Cela faisait maintenant une semaine qu'il était officiellement entré en fonction après sa sortie de l'école de police, et autant de temps qu'il s'amusait à battre le pavé en soufflant sur ses doigts engourdis, entre deux et cinq heures du matin, au croisement des saints Michel et Germain. Le chef avait dit : « Agent Actif, vous me ferez la circulation entre deux et cinq au croisement des Saints du Quartier Latin. » Et en employé consciencieux, Actif s'était fait un devoir d'obéir au pied de la lettre. Mais en y réfléchissant un peu plus avant – au risque d'outrepasser ses prérogatives – il avait fini par se demander si

quelque chose ne clochait pas dans toute cette histoire. Et en ce (sale) matin de février, il se disait, non sans une certaine inquiétude, qu'il venait peut-être de mettre le doigt dessus.

« Faites la circulation » avait dit son responsable, ce qui était justement le genre de boulot qui entraînait tout à fait dans les attributions de l'agent Actif. L'œil vif, le képi haut, le sifflet se balançant avec un faux air de décontraction à la ceinture, il avait fière allure en arpentant le macadam, entouré d'un halo lumineux de gaz d'échappement, se faufilant avec grâce et légèreté entre les pare-brise et les tôles froissées. C'était de là, précisément, que venait le problème. La circulation au croisement des Saints, entre deux et cinq heures du matin, était pour le moins limitée, dans la mesure où elle se résumait, en moyenne, à quelques conducteurs passablement ivres et à des jeunes se livrant à des séances de rodéo. Bref, à des personnes que l'agent Actif ne se sentait guère enclin à fréquenter.

Il s'était insensiblement éloigné du croisement pour s'engager sur le boulevard Saint-Michel, marchant à pas lents à la lueur des réverbères. Les sourcils froncés par son effort de concentration, il essayait de se souvenir avec exactitude des paroles du chef. « Faites la circulation », ça c'était clair. « Au croisement des Saints », là non plus, pas d'erreur possible. « Entre deux et cinq », et personne n'aurait pu reprocher à l'agent Actif de manquer de ponctualité. « Et de toute façon, conclut-il, les copains me l'auraient sûrement dit, si quelque chose n'allait pas dans mon service. » Car l'agent Actif faisait décidément confiance à ses collègues, une confiance bâtie sur les packs de bière et les cassettes vidéo du premier vendredi soir qu'il avait passé en leur compagnie. Il en déduisit – l'agent Actif avait un faible pour les déductions – qu'il y avait sûrement une excellente raison à sa présence dans le quartier à cette heure improbable. C'était suffisant. Il rajusta son képi et, rasséréné, entreprit de plus belle de battre le pavé en soufflant sur ses doigts gourds.

L'une des nombreuses pensées qui ne traversèrent pas son esprit, en ce matin de février, fut qu'il aurait aidé bien plus de vieilles dames et d'imprudents écoliers à traverser les larges artères s'il s'était occupé de régler la circulation entre quatorze et dix-sept heures, dans l'après-midi. Et que ses collègues, tout particulièrement ceux du vendredi soir, estimaient qu'il s'agissait d'un petit bizutage inoffensif que de le laisser se lever en pleine nuit pour prendre son service. À leur décharge, on peut dire qu'ils avaient

prévu de remettre les pendules de l'agent Actif à l'heure dès le lendemain.

Seulement, ils n'en eurent pas l'occasion.

Le jeune policier revenait sur ses pas en sifflotant un petit air entraînant, rythmé par le clignotement des feux orange, quand il avisa la silhouette sombre qui se tenait en plein milieu de la rue, absolument immobile et totalement silencieuse. Il se figea également, à une vingtaine de mètres de cette forme surgie du néant, et cligna plusieurs fois des yeux. Quand il fut convaincu que cette présence n'était pas une illusion due aux réverbères, aux nuages qui passaient devant la lune ou encore à sa lentille de contact gauche qui lui jouait parfois des tours, il émit un raclement de gorge de circonstance et se frotta ostensiblement le bout du nez.

— Ahem, fit-il sur un ton qui contenait toute l'expression de son autorité.

La silhouette ne broncha pas. Elle semblait attendre autre chose. La lumière vacillante d'un réverbère qui dominait la scène s'éteignit alors, après un dernier hoquet. Malgré l'absence de brume, l'atmosphère sembla soudain prendre une certaine tournure. L'agent Actif, pourtant, ne la goûtait que modérément. Il se sentait à présent un peu inquiet en constatant que les réverbères, les néons des magasins et les feux orange qui donnaient au croisement des Saints une allure de boîte de nuit du style post-apocalyptique, ne parvenaient pas à éclairer la forme sombre. Cette dernière semblait absorber toute la lumière pour se retrouver nimbée d'un halo d'obscurité, impénétrable et menaçant. L'agent Actif se frotta les yeux et respira plus fort, laissant une buée tremblante s'échapper de ses lèvres. En y regardant de plus près, l'apparition de la forme elle-même avait quelque chose de mystérieux. Le simple fait qu'il faille parler d'apparition, déjà... Et la robe de bure surmontée d'un capuchon, dont les contours cachaient le visage, rappelait trop de mauvais films d'horreur pour ne pas produire un malaise dans une réalité où elle n'avait manifestement pas sa place. Mais en ce siècle de violences urbaines et de pragmatisme technologique, l'agent Actif n'avait pas appris à avoir peur d'une robe de bure qui apparaissait en plein milieu d'un boulevard parisien. Et là où ses ancêtres médiévaux auraient couru se réfugier dans une église pour s'asperger d'eau bénite, il se contenta de reprendre ses allées et

venues devant la silhouette encapuchonnée. Il se demandait avec une certaine curiosité ce qui se passerait si une voiture surgissait sans que la forme n'ait bougé... « Mise en danger de sa propre vie », était-ce un motif recevable pour procéder à une interpellation ? Un point à vérifier dans ses livres de cours... Comme en réaction à son interrogation, un bruit de moteur se fit entendre, répercuté par les façades en pierre. Une voiture semblait arriver au croisement sacrément vite ! Par précaution, l'agent Actif se hissa sur le trottoir. Il pouvait voir les phares se rapprocher, et leur lumière absorbée par l'étrange vêtement qui recouvrait la silhouette toujours immobile en plein milieu de la route. Le jeune policier toussota.

— Hum...

Il savait ce qu'il allait dire : quelque chose comme « Allons, monsieur, ne restez pas là », mais il n'arrivait pas à décider sur quel ton il prononcerait ces paroles. C'est important, le ton, souvent plus que les mots, particulièrement quand il s'agit de se faire obéir en véhiculant l'idée que son autorité vient d'En Haut. C'est à dire de l'État. En l'occurrence, l'agent Actif cherchait surtout à trouver le ton juste pour éviter de montrer à quel point les apparitions de silhouettes sombres en plein milieu d'une rue lui flanquaient une trouille bleue.

Mais ce ton, il ne le trouva pas, et la voiture passa en trombe entre lui et la forme noire, faisant s'envoler son képi qui retomba dans le caniveau. Le policier cligna rapidement des yeux : il n'aurait su dire si le véhicule avait heurté l'étrange personnage qui gisait maintenant sur l'asphalte, recroquevillé sous son manteau. Les mots « non-assistance à personne en danger » flottaient dans l'esprit de l'agent Actif quand il se décida à s'approcher de la forme. Il envisagea brièvement de s'essayer à la sollicitude puis y renonça :

— Papiers, s'iou plaît.

Et il se produisit alors, en ce sale matin de février, au croisement des Saints, un événement quasi-biblique : l'agent Actif fut littéralement avalé par le macadam. L'événement ne fut toutefois pas *complètement* biblique ; car la silhouette sombre suivit de près l'agent Actif, non vers les entrailles de la Terre, mais plus prosaïquement quelque part dans les méandres des égouts de Paris.

Le fait marquant fut que l'agent Actif avait disparu de la circulation.



Ce qui, en soi, était une sorte de comble.

## Chapitre 1 – Creep

*But I'm a creep*

*I'm a weirdo*

*What the hell am I doin' here?*

*I don't belong here*

— *Radiohead* —

— Et pour finir... M. Peter Agor.

Je n'ai jamais aimé les lundis.

Un lundi commence en réalité dès le dimanche soir, aux environs de dix-sept heures. Quand le poids de la semaine à venir s'abat brutalement sur vos épaules et que vous vous rendez compte que vous n'êtes absolument pas prêt à affronter le réveil qui va sonner le lendemain. Surtout quand vous êtes élève de première année en classe préparatoire aux Grandes Écoles Scientifiques dans un lycée parisien du Quartier Latin et que le lundi est le jour de la remise des copies de maths. Surtout quand la distribution des copies se fait dans l'ordre décroissant des notes, par un petit professeur aux yeux durs et froids comme un matin d'hiver au bord de la Baltique, qui officie d'une voix claire et tranchante dans un silence de mort. Et surtout, surtout quand votre copie est la dernière du lot.

Je levai un regard malheureux vers la feuille de papier que brandissait devant moi le redoutable Niclaus Zarkowsky : un mètre soixante-huit, cinquante kilos, et la terreur de plusieurs promotions d'étudiants en mathématiques. Mais Zarko devait avoir passé un bon quart d'heure, la veille, à répéter cette scène devant sa glace, et je sentais bien qu'il tenait particulièrement à exécuter son final. Ce n'était pas un simple regard malheureux de ma part qui mettrait fin prématurément à cette prestation soigneusement préparée.

— M. Agor,...

Pause dramatique. La classe retenait son souffle, dans l'attente du verdict.

— 1,75 sur 20. Par respect pour l'encre qui vous a servi à écrire votre nom sur la copie. C'est à peu près la seule partie de votre prose que je n'ai pas eu à raturer.

Le chiffre était lâché ; la classe tout entière prenait la mesure de l'étendue du désastre et je pouvais sentir chacun de mes camarades pousser intérieurement un soupir de soulagement en songeant que la foudre l'épargnerait vraisemblablement cette fois-ci.

La voix de Zarkowsky n'était plus qu'un murmure débordant de sollicitude quand il enchaîna :

— Je vous rends cette œuvre d'art, M. Agor. Et je vous conseille de la conserver. Qui sait, elle prendra peut-être une valeur archéologique d'ici quelques siècles...

Voilà. C'était la cérémonie de remise des copies, par Zarkowsky. Dans tout ce qu'elle avait de plus odieux et d'inacceptable – peut-être même en regard de la loi qui assimile la torture psychologique à un crime. Mais c'étaient aussi les pratiques que cautionnait le lycée Pépin-le-Bref, fleuron de l'Éducation nationale, portique d'entrée pour les fabriques de cadres à hautes responsabilités, où les enseignants avaient carte blanche pour tirer le meilleur de leurs élèves, quelle que soit la méthode. La méthode de Zarkowsky était à vomir. En tout cas, elle produisait un effet légèrement émétique sur moi en ce moment.

La copie atterrit sur la table avec un *swooof* soyeux. Mon regard fut attiré par une grosse mouche aux yeux rouges qui avait miraculeusement passé le plus dur de l'hiver pour voir sa course déviée par ce mince filet d'air et s'écraser contre une vitre, dans l'indifférence générale.

Et Zarkowsky retourna sur son estrade, avec la satisfaction du travail accompli.

Je contemplai la feuille traversée de part en part de zigzags rouges. Il n'y avait effectivement guère que mon nom qui n'était pas barré. Je poussai un soupir et entrepris de prendre en note la correction que le professeur avait commencé à dévider au tableau.

— Ne prends pas trop à cœur ce qu'il te dit, il fait justement ça pour te déstabiliser psychologiquement.

Le murmure encourageant venait de ma voisine de gauche. Je lui grimaçai un sourire en essayant de ne pas trop loucher sur le 16/20 qui ornait sa copie.

— Facile pour toi de dire ça.

Elle haussa les épaules.

— C'est une question de bol. J'avais travaillé sur un exo qui ressemblait à celui-ci.

— Eh bien moi, j'en avais fait vingt autres qui ne lui ressemblaient pas du tout, quoi que puisse en penser Face de Goulag... J'ai raté la première question, et sur un exercice à tiroir comme ça, ça ne pardonne pas.

— M. Agor ! Vous voulez bien laisser Melle Dulofth suivre mon cours ? Je vous prierais d'ailleurs de ne pas perturber les quelques rares éléments de cette section pitoyable qui peuvent prétendre à un semblant d'avenir.

Je hais ce mec.

\* \* \* \* \*

Quoi que j'aie pu penser à cet instant, mon ambition réelle n'était pas de devenir un cafard. Mon ambition était simplement d'être heureux. Suite à une publicité honteusement mensongère et à des pressions familiales discrètes mais néanmoins fermes, j'avais cru comprendre que le bonheur passait par une classe préparatoire aux Grandes Écoles Scientifiques. J'ignorais largement, à l'époque, ce que cela impliquait. Tout ce que je savais, c'était qu'une telle voie me permettrait d'accéder à une école d'ingénieurs qui viendrait ajouter à mon CV la ligne-sésame capable de me garantir un job bien rémunéré au bout de quelques années d'études. Normale Sup, Polytechnique, Centrale, Mines et Ponts, tout cela était encore un peu flou mais j'étais persuadé que mon avenir s'épanouirait dans l'une de ces prestigieuses institutions. Il ne me restait plus qu'à préparer les concours qui me mèneraient vers cette voie royale. Deux ou trois années de prolongation au lycée, après le baccalauréat : une simple formalité pour qui est admis dans le bon établissement. Du moins, c'est ce que je pensais au départ...

Tout avait plutôt bien commencé. J'avais obtenu mon bac avec la mention adéquate qui m'avait permis de décrocher une admission dans un lycée parisien réputé. Je passai de très bonnes vacances à expliquer mes projets futurs aux amis de mes parents et à nier avec modestie mon appartenance à l'élite de la nation ; à raconter aux

copains la vie de folie que j'allais mener dans la capitale et aux copines à quel point mon appart' parisien serait chouette et accueillant ; à narguer ma petite sœur Éliane, quatorze ans, jalouse par définition ; à me mettre des bicornes en papier sur la tête et à me demander ce qu'on pouvait bien extraire des Mines de Paris. Accaparé par toutes ces activités, j'en oubliai complètement de lire les bouquins de français de la thématique de l'année, de revoir mes verbes irréguliers d'anglais, d'apprendre à courir le cent mètres en moins de douze secondes et d'ingurgiter l'intégralité des programmes de maths, physique et chimie de première année. Cet oubli malencontreux contribua à accentuer la violence du choc, lors de mon entrée dans l'illustre lycée Pépin-le-Bref. Car à cette occasion, je me rendis compte que mon rêve de bicorne était partagé par de nombreux jeunes gens qui n'avaient pas du tout moins d'arguments que moi pour prétendre à l'une de ces places numérotées. Tout cela n'avait rien d'une formalité.

La façon dont on appelle les élèves de prépa scientifique aurait pourtant dû me mettre la puce à l'oreille : le « taupin » est ainsi nommé en référence à sa propension à s'enterrer pour travailler. De fait, cela faisait maintenant cinq mois que mon quotidien se résumait à une suite incessante de problèmes à résoudre : maths, physique, chimie, bien sûr, mais également d'autres sujets plus appliqués inhérents à ma condition de jeune breton translaté à Paris, confronté pour la première fois à des contingences matérielles sans le soutien tendre et maternel auquel il a jusque-là été habitué. Il ne me suffisait ainsi pas d'équilibrer des équations-bilan en chimie en suivant le principe de la conservation de la matière, il me fallait également m'attaquer au problème de la conservation de mon propre équilibre alimentaire, reposant essentiellement sur des molécules de pâtes lyophilisées et de pamplemousse. Les vertus de cet estimable fruit sur l'intellect de ses consommateurs avaient été évoquées au cours d'une émission télévisée consacrée à « l'intelligence dans votre assiette ». Combinées à LA vertu des pâtes lyophilisées – la rapidité de cuisson – elles auraient dû me permettre de me jouer de toutes les embûches de la vie de taupin. Tel ne fut pourtant pas le cas.

Alors que ma prime scolarité s'était déroulée sous le regard approbateur de mes professeurs et celui, quelque peu jaloux, de mes camarades qui me voyaient notamment exceller en maths sans effort

notable, une nouvelle page semblait s'être tournée. Pour mon plus grand regret, une page avec beaucoup de mauvaises notes dessus.

## Interlude – We are the champions

*We are the champions*

*No time for losers*

*'Cause we are the champions - of the world*

— *Queen* —

Tout cela ne plaisait guère au Très Haut Conseil du lycée Pépin-le-Bref qui avait, à une certaine époque, placé suffisamment d'espoirs dans le profil de Peter pour retenir sa candidature.

La réunion de sélection s'était déroulée dans la salle des professeurs quelques mois plus tôt. Les volets blindés avaient été abaissés et le dispositif anti-micro enclenché. Autour de la table ronde étaient réunis le Grand Vizir, qui présidait l'assemblée, la Vizirette, qui s'occupait de l'intendance, et les quatre Conseillers qui représentaient les arts nobles des mathématiques, des sciences physiques, du français et du sport. Le Grand Vizir avait saisi la liasse de dossiers et l'examen avait débuté dans une ambiance solennelle, adoucie toutefois par le tintement des cuillères dans les tasses en porcelaine et les commentaires avisés sur la qualité des petits fours. Les trois piles – admis, refusé, sur liste d'attente – avaient déjà été alimentées proportionnellement à la politique d'excellence du lycée Pépin-le-Bref, lorsque le dossier de Peter arriva entre les mains du Grand Vizir.

— Hum... Peter Agor... Origine : lycée de province... Hum... En Bretagne... Nous en avons déjà pris un nombre important...

— Oui, mais le lycée Tryphon Bouzinec a obtenu de fort bons résultats par le passé, précisa la Vizirette. Et n'oubliez pas qu'Hildegarde y a enseigné les mathématiques en classe de terminale cette année !

— Hum... fit le Grand Vizir avec un hochement de tête pensif. Oui, il me semble effectivement que c'est à T. Bouzinec qu'elle exerce depuis ce... triste événement.

— Ah, Hildegarde ! s'extasia la Vizirette. La meilleure d'entre nous ! Quel dommage qu'elle ait choisi l'exil...

Le Conseiller en Mathématiques poussa un grognement qui ne ternit en rien l'enthousiasme de la Vizirette.

— Un cerveau exceptionnel ! Et dire qu'elle allait passer professeur de deuxième année... Si jeune ! Elle nous avait d'ailleurs rejoints après vous, Niclaus.

Le Conseiller en Mathématiques répondit par un regard noir.

— La faiblesse de la chair... grommela le Grand Vizir. Renoncer à une haute fonction à Pépin pour se retrouver dans la cambrousse bretonne, rétrogradée prof de terminale comme un vulgaire capétien... Tout ça pour un homme...

L'assemblée hocha tristement la tête. Le seul à avoir fait son deuil de la brillante Hildegarde, suite à sa mutation pour suivi de conjoint, était le Conseiller en Mathématiques qui l'avait remplacée à ce poste.

Le Grand Vizir fut le premier à se ressaisir.

— Bien. Et que nous dit cette chère Hildegarde sur le jeune Peter Agor ?

La Vizirette avait rechaussé ses lunettes, qui donnaient à ses yeux myopes un regard de prédateur. Elle s'empara des bulletins de notes de Peter.

— L'année de première a été bonne, mais elle ne nous permet pas de juger. Tout est encore si simple, à ce stade. Ah, l'année de terminale commence par une note très moyenne, mais la situation se redresse vite. Peter Agor a conservé la tête du classement depuis, avec des notes remarquables. Les commentaires d'Hildegarde sont élogieux.

— Et je sais que les devoirs qu'elle propose en classe sont d'un autre niveau que les petites devinettes du bac, déclara le Grand Vizir. Un bon point pour Agor.

Le Conseiller en Sciences Physiques s'était penché sur les feuillets.

— Correct, se borna-t-il à ajouter.

La Conseillère en Français donna également son approbation.

— Il fait preuve d'une belle régularité, et ses notes en français pourraient même le pousser sur la voie d'une prépa littér...

— Voyons, Madeleine ! l'interrompit aussitôt le Grand Vizir.



Des regards outrés émanèrent soudain de l'assemblée. Sauf du Conseiller en Sport qui profita de la diversion pour sortir une flasque de son veston et verser quelques gouttes de whisky dans son café.

La Conseillère en Français poussa un soupir résigné et s'en tint à la formule traditionnelle :

— Les matières littéraires ne seront pas un handicap pour la réussite des concours...

— Bien, conclut le Grand Vizir, nous allons donc ajouter le poulain d'Hildegarde sur la liste des admis. Nous vous le confierons, Niclaus ; je suis sûr que vous prendrez plaisir à le hisser au plus haut niveau, avec un tel potentiel. Passons au candidat suivant.

Et alors que le dossier de Peter rejoignait la prestigieuse pile et que le Conseiller en Sport entreprenait de se rouler un joint dans une indifférence polie, Niclaus Zarkowsky songea avec un mélange de délice et de rage à ce qu'il adviendrait du jeune poulain d'Hildegarde s'il avait le malheur de ne pas être à la hauteur de ce qu'il promettait. Le moindre écart serait le signe de l'incapacité de sa consœur et la preuve flagrante que sa réputation était usurpée. Et le petit prof de maths, à qui on avait refusé pour la troisième année consécutive la promotion qui lui revenait, ne manquerait pas de le faire savoir à sa hiérarchie.

Dès cet instant, Zarkowsky avait commencé à composer mentalement les devoirs qui lui amèneraient la tête de Peter Agor sur un plateau.

## Chapitre 2 – You’ve got a friend

*There isn't anything I wouldn't do for you*

*We stick together and we see it through*

*You've got a friend in me*

— *The Brand New Heavies* —

Un long soupir m’accompagna lorsque je quittai la salle de classe à la fin du cours de mathématiques. Je discernai au passage un regard noir à Zarkowsky qui ne remarqua rien. La seule conséquence en fut un torticolis immédiat. Et jamais, sans doute, un torticolis n’avait autant ressemblé à une goutte d’eau. Du genre de celles qui font déborder les vases.

Je décidai de m’accorder une petite pause en déjeunant à l’extérieur. À la sortie de l’établissement, je saisis au passage deux ou trois prospectus pour faire plaisir aux types obligés de faire le pied de grue par les  $-2 / +2$  °C dont nous gratifiait ce mois de février, ainsi qu’un yaourt à la fraise offert gracieusement avec pour mission d’éduquer nos papilles. Je fourrai les dépliants et le yaourt à boire dans une poche et me dirigeai vers le cœur du Quartier Latin, prêt à investir dans un panini tomates-mozzarella.

Muni de mon bien, je m’installai ensuite sur les quais de la Seine pour le déguster.

La première moitié du sandwich avait accompli son rôle sustentateur et, assis sur les marches en pierre, je considérais avec circonspection le fromage caoutchouteux et les tomates pas tout à fait décongelées qui peuplaient la portion restante quand un brusque coup sur l’épaule faillit me faire glisser du rebord. Le sandwich, lui, n’y résista pas.

— Pete, mon frère !

— Salut, Jaffa. Aïe.

— Excuse-moi pour ton déjeuner.

— Pas grave. Tu m’as probablement sauvé d’une intoxication alimentaire.

— Tout va bien, alors. Je peux m’asseoir ?

— La liberté de poser ton postérieur sur les quais de la Seine est un droit inaliénable que te garantit la République, Jaffa.

— La France est un beau pays, mon frère.

Et Jaffadin Ibn Effiz, mon ami de toujours, vint s'installer à mes côtés. Jaffadin était à peu près le contraire de l'archétype de l'immigré pakistanais. À titre personnel, il n'avait d'ailleurs jamais émigré de nulle part, puisqu'il avait été conçu, fabriqué et élevé sur le sol français. Son père ne tenait pas une boutique de produits exotiques à la Gare du Nord mais exerçait un emploi de chef comptable dans une PME bretonne spécialisée dans l'agroalimentaire. Sa mère était employée de banque. Et pour finir, la fratrie des Ibn Effiz comptait parmi ses membres un unique petit frère âgé de dix ans et qui voulait devenir pompier. J'avais rencontré Jaffa sur les bancs de l'école où nous avions appris à lire ensemble. Jusqu'en terminale, nous nous étions battus à fleurets mouchetés pour les premières places. Quand j'étais venu à Paris pour ma prépa scientifique, il avait pris la même direction pour faire médecine.

Ce jour-là, comme tous les autres jours, je l'accueillis avec un regard reconnaissant.

— Tu as décidément le chic pour apparaître au moment où j'ai besoin de parler à quelqu'un...

— C'est la magie d'une longue amitié, Pete. J'ai encore une heure avant mon cours d'anatomie. Je pensais aller faire un tour à la bibliothèque quand je t'ai vu en train de déprimer sur ton sandwich. Alors comme ça, ta situation ne s'est pas arrangée ?

Je sortis un nouveau soupir de ma réserve.

— C'est de pire en pire. Je viens de minorer un devoir de maths après avoir flirté avec cette position pendant les quatre contrôles précédents et Zarkowsky, qui n'est pas du genre réconfortant, semble avoir signé mon arrêt de mort. En rouge avec un tampon officiel dessus. Je ne passerai jamais en deuxième année.

— C'est une phrase que j'entends souvent, en ce moment, et si tous ceux qui la prononcent disaient vrai, les facs de médecine et les prépas scientifiques ne compteraient pas plus d'une année...

— Oui, mais moi je suis réellement nul, affirmai-je sur un ton péremptoire. J'ai parfois l'impression d'avoir un pois chiche à la place du cerveau.

Jaffa secoua la tête en prenant un air sentencieux.

— Un pois chiche, ça se cultive.

— Pas à Pépin. En tout cas, sûrement pas si c'est Zarkowsky qui manie le râteau.

Je ruminai un instant avant d'ajouter :

— Parfois, j'ai même l'impression qu'il m'en veut personnellement...

— Tu te fais des idées. Et puis tu étais major en maths, à Bouzinec ; tu ne peux pas t'être brusquement métamorphosé en tanche.

Je gratifiai mon ami d'un regard malheureux.

— C'est tellement différent. Tu ne peux pas comprendre...

Jaffa eut un sourire ironique :

— Bien sûr, je ne suis qu'en première année de médecine, tout cela me dépasse. Et comment tu t'en sors dans les autres matières ?

— Je passe tellement de temps à bosser mes maths que je n'en consacre pas assez à la chimie et à la physique. Bizarrement, je m'en sors toujours mieux à l'oral qu'à l'écrit. Mais il n'y a guère qu'en français que je suis vraiment bon. Il me semble même que Melle Proust me fait des avances...

Jaffa me considéra d'un air sceptique.

— Je me souviens que tu étais bon en français à Bouzinec, mais je ne savais pas que c'était au point de rendre ta prof folle de ton corps !

— Pas des avances dans ce sens, Jaffa. De toute façon, Madeleine Proust est déjà mariée à la littérature depuis cinquante ans, et il me serait impossible de perturber une si rare félicité conjugale. Non, elle me propose tout simplement de bifurquer vers une prépa littéraire.

Nos regards se croisèrent. Le fou rire que je vis poindre dans les yeux de Jaffa me mit en colère.

— Je ne vois pas pourquoi tu fais cette tête, c'est très honorable une prépa littéraire...

— Ce n'est pas une question d'honneur, Peter, c'est une question de débouchés.

Jaffa haussa les épaules.

— Il faut que tu saches un truc. Si l'année dernière, notre prof de maths m'avait filé à moi une recommandation pour une Maths Sup à Pépin, je ne serais pas en train de la balancer aux orties comme tu sembles vouloir le faire.

J'ouvris des yeux grands comme des soucoupes.

— Tu ne m'as jamais dit que tu voulais faire une prépa scientifique !

— J'ai postulé à la meilleure prépa et à la meilleure fac de médecine. Pépin a décidé qu'il te voulait toi, et moi j'ai eu mon deuxième choix. Ce n'est pas si mal et en tout cas, je ne crache pas dessus.

Le reflet que me renvoyait la Seine était vaseux et glauque à souhait, à l'exacte image de la sensation que j'éprouvais à cet instant précis. Ma colère s'était évanouie, je me trouvais maintenant en proie à une lassitude gluante. Je sentis à peine la tape amicale de Jaffa sur mon épaule.

— Ne t'imagines rien, mon frère, tu n'as pas pris ma place. Tu le méritais, c'est tout. Mais j'aurai le droit de t'en vouloir si tu décides de tout envoyer balader.

Il y eut un silence que j'accueillis avec un nœud à la gorge et des gargouillis d'estomac. La bataille entre mes sucres gastriques et le sandwich tournait franchement à l'avantage de ce dernier.

Pour mon plus grand soulagement, Jaffa semblait avoir décidé de changer de sujet de conversation.

— Tu en es où avec cette fille dont tu m'as parlé plusieurs fois ? Loana, c'est ça ?

Le soulagement avait été de courte durée. Je poussai un autre de mes grognements fétiches avant de répondre :

— Je n'existe pour elle que sous la forme d'un cancrelat qui a la particularité d'être une nouille en maths. Je pense qu'elle doit éprouver de la pitié pour moi. Enfin, c'est un sentiment comme un autre et je ne sais pas si je dois espérer beaucoup plus. Parce que comme le dit Zarkowsky, Loana Dulofth, contrairement à moi, a un brillant avenir qui s'ouvre devant elle...

\* \* \* \* \*

En retournant à Pépin, ma décision était prise. La conversation avec Jaffa avait été comme un déclic, le signe que j'attendais pour prendre enfin la résolution qui s'imposait. Car ce que mon ami ne savait pas quand il me poussait à continuer ma prépa, c'est que j'avais triché pour y entrer.

## Chapitre 3 – Erase / Rewind

*Erase and rewind*

*'cause I've been changing my mind*

— *The Cardigans* —

Mon oncle Igor avait l'habitude de répéter que la valeur d'une vie se mesure à l'aune des rencontres que l'on y fait.

Pour être tout à fait exact, il disait que la valeur d'une vie *entre les draps* se mesure à l'aune des rencontres que l'on fait *entre les cuisses*. Ça marche aussi avec « Qui sème le vent récolte la tempête », « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » et quasiment tous les proverbes de la sagesse populaire, et ça a pour seul mérite de faire ricaner les adolescents.

Bref, j'avais appris à faire le tri dans tout ce que l'oncle Igor avait cru bon de me raconter depuis que j'étais en âge d'écouter ses histoires, et s'il y avait bien quelque chose qui n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, c'était sa proposition de me prêter son petit studio parisien à condition que je décroche une prépa digne d'intérêt. Je venais à l'époque d'entamer une année de terminale scientifique après une première tout à fait honorable et l'offre était séduisante. À vrai dire, ce qui me séduisait par-dessus tout, c'était la possibilité de quitter mon trou breton et de voir d'autres horizons que ceux du lycée Tryphon Bouzinec. Et bien évidemment, les rencontres promises, que j'étais prêt à multiplier pour augmenter la valeur de ma vie suivant les préceptes de l'oncle Igor.

La seule chose qui me séparait de cette joyeuse indépendance étaient quelques bonnes notes en maths et en physique, ce qui en théorie n'aurait pas dû poser trop de problèmes. J'avais toujours fait partie des bons élèves de la classe sans jamais avoir à me forcer. Seulement, cette année-là, Bouzinec avait hérité d'une prof de maths particulièrement coriace, Mme Avoux, qui venait précisément de l'un de ces grands lycées parisiens tant convoités. Le premier contrôle fut un désastre, certes collectif, mais qui eut pour effet de me montrer la distance qui me séparait de mon objectif. L'ambition de Mme Avoux était de nous conduire jusqu'à un niveau nettement supérieur à celui du bac, examen qu'elle méprisait profondément, affirmant que

ses réformes successives avaient transformé un diplôme qualifiant en rite de passage ethnique. Le premier contrôle ne ressemblait en rien aux exercices des années précédentes sur lesquels je m'étais entraîné. À deux jours du contrôle suivant, personne dans la classe ne savait comment se préparer pour éviter une nouvelle Bérézina. C'est à ce moment que la chance me sourit. J'avais mes habitudes chez un petit bouquiniste auprès duquel je m'approvisionnais en vieilles éditions de romans de science-fiction. Je découvris dans l'un de ses cartons poussiéreux des annales du bac de 1963. Je les feuilletai par curiosité et pus ainsi me rendre compte que les exercices qu'elles contenaient ressemblaient étrangement à ceux que nous proposait Mme Avoux. Après une petite exploration complémentaire, j'étais parvenu à dénicher toutes les annales de 1955 à 1967 et je les achetai pour un prix symbolique à mon bouquiniste, trop content de se débarrasser de ces vieilleries qu'il jugeait invendables.

Je m'aperçus rapidement que le problème qui nous avait paru insurmontable avait été proposé aux élèves de la section économie de l'académie de Bordeaux en 1965. Je passai le reste du week-end à apprendre par cœur les corrections des cinq ou six problèmes qui correspondaient au sujet que nous étions en train d'étudier. Sport-études pour l'académie d'Orléans, 1962, me permit de majorer un premier contrôle de maths. Sciences, académie de Créteil, 1963, le suivant. Mme Avoux me convoqua, et alors que je tremblais de voir mon stratagème découvert malgré les erreurs que j'avais glissées intentionnellement dans mes copies, elle me proposa de soutenir ma candidature pour une prépa à Pépin-le-Bref. Elle me suggéra, dorénavant, de l'appeler Hildegarde.

Voilà, mon crime est avoué. C'est grâce à une tricherie abominable que j'ai piqué la place d'un gars méritant comme Jaffadin Ibn Effiz, qui avait réussi à se hisser jusqu'au niveau de la moyenne à la seule force de ses neurones. Dès qu'Hildegarde m'avait rendu ma copie Sport-études Orléans 62, devant une classe au bord de l'apoplexie, j'avais eu tellement honte que je n'avais pas osé en parler à mon meilleur ami. Pas assez, cependant, pour en rester là et renoncer à exploiter une mine d'or.

J'en payais maintenant le prix. D'autant que le petit studio parisien que l'oncle Igor avait mis à ma disposition avait singulièrement perdu de son charme depuis que j'y vivais terré, à me nourrir de



pâtes lyophilisées et de pamplemousse que j'avalais invariablement en la seule compagnie d'un cours de maths.

On voit pourquoi les « rencontres » que devait m'autoriser mon indépendance n'étaient pas compatibles avec le mode de vie imposé par la prépa. Je ne sortais que pour me rendre au lycée, ne rencontrant ainsi que des filles qui désiraient tout autant que leurs camarades masculins se coller un bicorne sur la tête. Cela n'avait jamais laissé à l'une d'entre elles le temps de prendre un verre en ma compagnie, encore moins de venir constater à quel point mon petit 12 m<sup>2</sup> de la rue M. Desfoins était astucieusement arrangé afin de contenir l'équivalent d'une cuisine et d'une salle de bains – définir une frontière eût été hasardeux. À vrai dire, je n'avais pas même eu le temps de lancer la moindre invitation, mais tout juste l'occasion de constater que ma voisine en maths, Loana Dulofth, aurait en d'autres circonstances offert un... profil intéressant.

Ce fut en ressassant toutes ces pensées que je me dirigeai d'un pas décidé vers le bureau de Melle Prune, la conseillère d'orientation.

\* \* \* \* \*

Dans le monde brutal et sans pitié du lycée Pépin-le-Bref, le bureau de Melle Prune apparaissait comme un îlot de paix, un sanctuaire où les élèves pouvaient venir se réfugier en laissant leurs notes sur le seuil. Cela peut sembler paradoxal, une conseillère d'orientation ayant généralement pour fonction d'indiquer la meilleure voie aux étudiants au regard de leurs compétences – et de leurs notes. Mais cette situation particulière était sans doute liée au fait qu'à Pépin, une décision aussi importante que l'orientation des élèves relevait de la compétence exclusive du Haut Conseil Occulte. Le titre de Melle Prune était donc honorifique et son rôle essentiellement administratif, mais elle ne semblait pas y trouver à redire. Cela faisait maintenant plusieurs années qu'elle était au bord de la retraite, sans jamais se décider à basculer de l'autre côté, loin de cet univers qu'elle s'était approprié. Elle appliquait scrupuleusement les directives, remplissait les formulaires, triait les factures, distribuait le courrier et, le cas échéant, ramassait les morceaux des élèves "réorientés" et les recollait avec du thé et des petits gâteaux. Elle avait également à sa charge l'éducation de

Bazooka et de Kalachnikov, un couple de chats de race indéterminée apportant la touche finale à un tableau que la maîtresse des lieux avait fait à son image : délicieusement surannée, rigoureusement ordonnée, et résolument pleine de bonne volonté.

\* \* \* \* \*

Je poussai la porte et me retrouvai instantanément plongé dans une atmosphère empreinte d'une tenace odeur de cookies. Une bouilloire posée sur le four électrique laissait s'échapper de la vapeur à intervalles réguliers. Melle Prune était assise à son bureau, le dos tourné à la porte, absorbée dans la contemplation de son écran d'ordinateur. J'enjambai Bazooka qui essayait sans succès de s'approprier un rayon de soleil saturé de particules de poussière, gratifiai d'une tape amicale Kalachnikov qui observait avec une indifférence moqueuse les efforts de son congénère, et m'annonçai par un toussotement discret :

— Hum.

Melle Prune effectua un bond sur sa chaise.

— Doux Jésus, Peter ! Que puis-je faire pour vous ?

Je pris ma respiration et débitai d'une traite :

— J'ai décidé de laisser tomber Pépin, mademoiselle ; je veux trouver une place dans une autre prépa.

Melle Prune me considéra par-dessus ses demi-lunes :

— Mon petit Peter, en êtes-vous bien sûr ? C'est une décision qui ne se prend pas à la légère, après tout le mal que vous vous êtes donné pour en arriver là...

— C'est tout réfléchi, mademoiselle. Je suis sûr que je m'en sortirai très bien dans une école un petit peu moins exigeante. J'avais pensé à Louis-le-Fainéant, dans le XII<sup>e</sup>, ou à Charles-le-Chauve dans le XX<sup>e</sup>... Bien sûr, Chlodion-le-Chevelu serait mon premier choix après Pépin, mais...

— Voulez-vous une tasse de thé ?

— Ça ira, mademoiselle, je me sens plus léger maintenant que j'ai pris cette décision.

— Vous pourriez tout de même avoir besoin d'une tasse de thé, décréta la conseillère.

Avant que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, elle avait saisi la bouilloire et une tasse dans laquelle elle glissa un sachet odorant recouvert d'eau frémissante. Une assiette de cookies se matérialisa également devant moi et je dus en saisir un avant que Melle Prune n'accepte de poursuivre la discussion.

— Vous ne le savez peut-être pas, Peter, mais ce n'est pas si simple de quitter Pépin-le-Bref pour un autre grand lycée parisien. En réalité, aucune de ces écoles n'accepterait d'accueillir un élève qui se serait trouvé en situation d'échec ici, cela leur donnerait l'impression d'être la poubelle de Pépin-le-Bref.

— Hein ?

J'étais effaré.

— Je savais que vous auriez besoin d'une tasse de thé. Il est parfumé à la bergamote, ça a un effet apaisant.

— Mais, hoquetai-je, je ne comprends pas ! J'ai été accepté dans tous ces lycées quand j'ai présenté ma candidature l'année dernière...

Melle Prune se sentait tout à fait encline à m'expliquer :

— Tout cela, voyez-vous, c'est à cause de la réputation d'excellence du lycée Pépin-le-Bref, qui fait beaucoup de jaloux. Les écoles que vous avez citées ont signé un accord : elles refusent tout simplement d'accepter un ancien élève de Pépin qui serait en difficulté. Si vous aviez de très bonnes notes, bien sûr, cela ne poserait pas de problème.

— Sans doute, maugréai-je, mais si c'était le cas, je ne chercherais pas à partir d'ici, non ?

— Ne vous mettez pas dans tous vos états, mon petit, tout espoir n'est pas perdu. En premier lieu, avez-vous envisagé de rester chez nous en rejoignant une section littéraire ? Il me semble que vous ne vous débrouillez pas trop mal en français...

— Melle Proust m'a déjà fait cette proposition, mais je ne suis pas sûr que ce soit la bonne voie pour moi.

La conseillère m'adressa un sourire d'approbation qui fit fuir irrémédiablement le petit bout d'estime de moi qui me restait au fond des chaussettes.

— Si vous voulez continuer dans la filière scientifique et passer en Maths Spé, reprit-elle aussitôt, ignorant ma syncope psychologique, il y a d'autres écoles que celles que vous avez citées qui se feraient un plaisir de vous accueillir. Nous allons d'abord consulter l'Oracle pour savoir quelles sont les possibilités qui vous sont offertes.

Je crus tout d'abord que le choc avait affecté mon ouïe.

— L'Oracle ?

Melle Prune me regarda avec des petits yeux pétillants au-dessus de ses lunettes.

— La *base de données* Oracle contient la liste de toutes les classes préparatoires et leurs critères d'admission. Il s'agit exclusivement d'établissements agréés par l'Éducation nationale, aussi bien publics que privés. Ce logiciel ne référence évidemment pas les boîtes à concours qui ne sont qu'un odieux leurre dont le seul but est de ponctionner le portefeuille de parents inquiets pour l'avenir de leurs enfants.

Elle se retourna vers son écran et lança un programme dont la page d'accueil affichait fièrement : « Vous avez l'élève, nous avons la solution ! » Ce qui, à mon avis, avait singulièrement tendance à assimiler l'élève à un problème.

— Voilà, fit Melle Prune, je télécharge votre fichier de notes ici, la base de données des classes préparatoires là, avec tous leurs critères de sélection, et je laisse mouliner.

L'ordinateur moulina donc pendant quelques secondes, produisant un ronronnement soyeux, avant de nous révéler avec un contentement manifeste qu'il y avait effectivement une solution.

Melle Prune cliqua et le résultat m'apparut instantanément : mes choix se résumaient à une ligne unique crachée par le logiciel, mentionnant la seule prépa susceptible de m'accepter, moi, mes doutes et mes notes de maths. Il s'agissait du lycée Patapon-le-Petit situé à Nouilly-sur-Scène, dans le 92. Je fis la grimace. C'était quand même beaucoup moins excitant que la capitale.

Un autre élément me fit bondir :

— Attendez ! C'est un lycée privé ! Il y a quoi derrière ce bouton, là, « Frais d'inscription » ?

Comme dans un jeu télévisé pour ménagère de moins de cinquante ans, la somme cachée derrière le bouton finit par apparaître : une année complète coûtait une véritable petite fortune.

Je m'insurgeai :

— Vous m'aviez dit que ce logiciel ne référençait pas les boîtes à concours ! À ce prix-là, c'est forcément une arnaque ! Et puis mes parents n'ont pas de quoi payer une telle somme !

La conseillère remonta ses lunettes et parcourut la fiche avec attention :

— Je ne connais pas cette institution, mon petit Peter, mais si elle se trouve dans la base de données, c'est bien parce qu'elle a été dûment approuvée par le Ministère... Ah, voici peut-être une explication : vous voyez, il est indiqué ici, dans la section « Conditions spéciales », qu'un élève de Pépin-le-Bref peut intégrer le lycée Patapon-le-Petit sans aucun frais, sur recommandation de ses professeurs. Il vous suffit d'obtenir des lettres de recommandation de la part de vos trois professeurs principaux, et l'admission à Patapon vous sera acquise.

Je ne sais pas pourquoi, mais cela me paraissait trop beau pour être vrai. Sur l'ordinateur de Melle Prune défilaient à présent des images de la plaquette de présentation du lycée : outre des salles de classe montrant des assemblées d'élèves studieux, on y voyait aussi une salle de musculation aux équipements rutilants, une table de billard, et même une piscine où quelques nageurs alignaient des longueurs.

C'était donc ça, un lycée privé au tarif annuel indécent... Devant mon hésitation, Melle Prune risqua dans un chuchotement :

— Il reste une dernière option : puisque vous avez votre bac en poche, vous pourriez toujours aller vous inscrire... à la faculté...

Pour le taupin de base (qui, rappelons-le, est de sexe masculin), la faculté évoque une pinte de bière dégustée à l'ombre d'un cocotier s'élevant sur une plage inondée de soleil, où de jeunes femmes nues aux doigts agiles pratiquent des massages coquins et gratuits. Pour un taupin de Pépin-le-Bref, la faculté représenterait plutôt le début d'une lente agonie sociale dont les passages obligés seraient

l'interdiction de remettre les pieds dans la demeure familiale, l'ANPE, l'entrée au service d'un clown en habit jaune vendant de la viande agglomérée entre deux tranches de pain décongelé, et, pour finir, un pont non-identifié sur l'armature duquel se poseraient leurs yeux avant de quitter définitivement ce monde. Il existe enfin d'autres taupins pour lesquels la faculté est synonyme de tringle à rideau. Il y a des taupins bizarres.

Je me situais quant à moi quelque part entre ces trois courants. Je savais aussi que sans l'aura d'une classe prépa, l'appel de l'autorité parentale ne se ferait pas attendre pour me rapatrier en Bretagne, où les facs ne sont pas plus mauvaises qu'ailleurs. La disgrâce serait alors totale. En fait, s'il y avait bien un avantage à choisir le lycée de Nouilly-sur-Seine, c'était que cela me permettait de garder le studio de l'oncle Igor.

J'hésitais encore lorsque je réalisai que le nom de Patapon-le-Petit me paraissait singulièrement familier. D'un geste machinal, je plongeai la main dans une des poches de mon blouson pour en extirper les prospectus que j'avais récupérés à la sortie du lycée en même temps que mon yaourt à la fraise. Entre une publicité pour des cours particuliers de mandarin et une invitation pour une nouvelle boîte de nuit qui ne devait pas connaître les habitudes monacales des élèves de Pépin, il y avait bien un livret un peu plus épais, d'une demi-douzaine de pages, vantant les mérites de ce lycée. D'après le prospectus, les responsables de Patapon mettaient l'Élève au Centre de l'Enseignement (majuscules comprises), son Bien-être au Cœur de leurs Préoccupations, et ils s'élevaient contre la Glorification de la Compétition comme Moteur de la Réussite. Une photo montrait un bâtiment flambant neuf entouré de végétation. Sur le pas de la porte, le proviseur – M. Louis Legland selon la légende – semblait avoir emprunté son embonpoint, son look barbu et sa bonhomie au Père Noël et souriait d'un air aimable.

C'était manifestement un signe.

Je haussai les épaules d'un air désabusé.

— Je suppose que je n'ai pas vraiment le choix...

Le visage de Melle Prune s'illumina d'un sourire :

— Je suis sûre que tout se passera bien ! Vous verrez que Pépin aura réussi à vous inculquer les méthodes de travail qui feront de

vous l'un des meilleurs éléments de votre nouvelle école ! Je vais appeler le directeur de Patapon-le-Petit dès cet après-midi et je vous engage à vous occuper rapidement de vos lettres de recommandation, pour que nous puissions finaliser votre dossier.

Quand je sortis de mon entrevue avec Melle Prune, j'étais à la fois un peu abattu, un peu nauséeux – le cookie ne s'entendait apparemment pas très bien avec la tomate du panini – et très en retard à mon cours de chimie.

## Interlude – Âme armée

*L'arme à la main  
Et la larme à l'œil  
Où je vais tirer  
Répandre le deuil  
— Ina-Ich —*

La nuit était tombée sur le lycée Pépin-le-Bref. Elle était d'ailleurs tombée sur une zone appréciable à l'est du méridien de Greenwich et commençait déjà à se relever en prenant appui sur l'Australie, mais cela ne préoccupait guère les étudiants qui se trouvaient encore dans l'enceinte de l'établissement. Il ne s'agissait plus de lycéens de base, ceux qui doivent passer leur bac d'abord, mais de vrais étudiants de prépa qui subissaient le rituel bihebdomadaire des heures de colle<sup>1</sup>.

En cette heure tardive, la même scène se répétait dans toutes les salles éclairées du lycée : deux ou trois étudiants se tenaient debout face à un tableau noir équitablement partagé, un morceau de craie dubitatif à la main. En début de séance, l'autorité morale - affublée du titre de colleur - dictait à chaque collé un énoncé de maths, de physique ou de chimie avant de s'installer confortablement dans une chaise et de jouir de la situation avec un plaisir sadique - ainsi qu'avec, le plus souvent, le bouquin contenant la solution du problème posé. Au bout d'un petit moment, chaque section de tableau se trouvait recouverte en fonction de l'inspiration de l'élève et le colleur pouvait laisser libre cours à des envolées sarcastiques, des piques mordantes, ou s'il était à court d'imagination, à une expulsion pure et simple de l'élève déficient, qui sortait généralement avec le sentiment d'être un sous-humain affublé d'un QI de mouche.

---

<sup>1</sup> Précisons qu'une heure de colle en classe préparatoire n'a pas du tout la même signification que dans les classes inférieures, où elle vient punir les comportements délictueux de travaux forcés et rébarbatifs sous la surveillance d'une autorité morale. Certes, la colle de prépa consiste le plus souvent en des travaux forcés et rébarbatifs sous la surveillance d'une autorité morale, mais il ne s'agit pas d'une punition. Et l'autorité morale est beaucoup mieux payée.



À vrai dire, tout cela dépendait quand même fortement du colleur.

Dans la salle 201, par exemple, il était très exactement à l'image du stéréotype décrit précédemment. Cet enseignant de sciences physiques en deuxième année de classe prépa avait un net penchant pour la mécanique quantique qui avait justement été retirée du programme lors de la précédente réforme, le laissant de fort mauvaise humeur pour toute la durée de l'année scolaire. Comme à peu près pour chacune des cinq années scolaires passées, au cours desquelles les réformes successives semblaient avoir eu pour seul but de grignoter la part d'enseignement qu'il était censé dispenser à ses élèves.

Des trois pénitents initialement introduits dans la salle de colle, il n'en restait plus que deux, le numéro trois ayant été invité – sans cordialité aucune – à quitter la pièce et si possible l'enseignement supérieur, quand il avait essayé d'appliquer la loi des gaz parfaits à une bombonne d'oxygène. Il avait omis de préciser qu'il appliquait cette loi au *contenu* de la bombonne, en raison de quoi il arpentaient maintenant les rues de Paris en caressant l'idée de quitter le pays en s'engageant dans la Légion.

Les rescapés – un garçon et une fille que nous désignerons, dans le souci de préserver leur anonymat, par les surnoms de Bernard et Bianca – avaient consciencieusement fait semblant de ne pas remarquer la disparition d'un élément de leur trinôme et se concentraient sur leur énoncé respectif.

Le thème du jour était la thermodynamique. Malgré son nom, cette science n'a qu'un lointain rapport avec l'étude de thermos qui danseraient le boogie-woogie, mais traite de concepts bien moins festifs tels que les échanges d'énergie, le mouvement des particules et la raison pour laquelle la montgolfière du Père Pénard a brusquement décidé de s'écraser dans un champ de maïs. Cette question aurait sûrement intéressé le Père Pénard, et éventuellement ses ayants droit, mais de l'avis du taupin de base, le brave homme aurait été bien mieux inspiré de rester au coin du feu fumer sa pipe plutôt que d'aller se fourrer sous un ballon rempli d'hélium.

Ce n'était toutefois pas ce genre de considérations qui préoccupaient Bernard à cet instant. Il s'était lancé dans la résolution d'un système d'équations faisant intervenir des pressions, des volumes, des quantités de matière, des différences de

température, ainsi que des lettres grecques au sens abstrait. La façon dont il était parvenu à établir une relation entre ces différentes entités est de l'ordre d'un Mystère qu'il ne nous appartient pas de révéler. Toujours est-il que le jeune homme avait rempli la majeure partie de sa portion de tableau pour arriver à une dernière équation. Et, en cet instant décisif, il sentait sur sa nuque le regard terrible du colleur de la salle 201.

Il n'est jamais facile de se concentrer sur une tâche quand on se sait observé. Ça l'est encore moins lorsque la tâche est ardue, demande la mobilisation de toutes vos capacités intellectuelles et se voit jugée par une personne possédant le pouvoir de vous envoyer errer comme un zombie dans un monde hostile et froid – surtout en février.

Bernard avait conscience de tout cela et pour empêcher la craie de trembler entre ses doigts tandis qu'il encadrait la formule finale, il appliqua la technique dite de la Respiration de la Carpe. C'est-à-dire qu'il arrêta de respirer.

Au bout de quarante-deux secondes, toutefois, la technique montra ses limites et Bernard se vit obligé d'aspirer une goulée d'air frais avec une urgence de noyé et un bruit guttural qui lui valut un regard effaré de la part de Bianca.

— Qu'est que vous attendez ?, aboya le colleur dans l'oreille gauche du jeune homme qui perdit ce jour-là un peu de son acuité auditive. Vous passez un examen oral, non ? Alors qu'attendez-vous pour parler ? Que les Bérets Rouges viennent vous chatouiller la plante des pieds avec des AK47 ?

Personne ne connaissait de façon certaine le passé de cet enseignant, le parcours qui l'avait amené, à plus de quarante ans, à devenir professeur de sciences physiques au lycée Pépin-le-Bref. La légende voulait qu'il ait obtenu ce poste en raison non seulement de ses compétences scientifiques, indéniables, mais aussi de ses accointances avec le milieu militaire, acquises dans un certain nombre de pays de l'est où manier quoi que ce soit, du dé à coudre aux lois de la physique, conduisait invariablement à manier un jour la Kalachnikov, à partir du moment où rester en vie était un prérequis à ses projets. Les légendes sont en général faites pour être démontées, mais le Super Haut Conseil du lycée Pépin-le-Bref (qui se situe au-dessus du Très Haut Conseil, a pour prérogative le

recrutement des enseignants et compte pour seuls membres le Grand Vizir et la Vizirette, ainsi que, pour de curieuses raisons d'ancienneté et de statut, le Conseiller en Sport) se montrait tout à fait satisfait de l'approche rigoureuse de cette recrue, qui était un atout indéniable pour préparer les meilleurs élèves à un très prestigieux concours aux entournures militaires - dont le nom familier comprend un X majuscule.

En contrepartie, il fallait accepter un certain nombre d'expressions assénées avec un accent en provenance de l'est, faisant référence à des épisodes de l'histoire des Balkans dont on n'aurait su dire si le professeur y avait participé, ni d'ailleurs en quelle qualité.

Bernard avait décidé de tout accepter, et était justement en train de commenter la suite d'équations qui lui avait permis d'atteindre un résultat qu'il jugeait digne d'être encadré. Il jouissait d'un certain nombre d'atouts, dont celui de ne pas commencer ses phrases par « Alors » ou « Donc ». Il avait de plus une élocution fluide, une voix agréable qui rendait particulièrement bien dans les graves, et une aptitude certaine à ponctuer ses paroles par des gestes mesurés, qui contribuaient généralement à montrer à ses interlocuteurs qu'il maîtrisait parfaitement la question. En l'occurrence, il maîtrisait également parfaitement la question. L'exercice posé était l'un des soixante-douze qu'il avait travaillés en préparation de la colle : une histoire du Père Pénard et de sa montgolfière. Le Père Pénard avait décidé de se faire cuire un œuf dans son aérostat au moyen d'un réchaud et d'une casserole remplie d'eau. Le fait que la température d'ébullition de l'eau varie avec la pression atmosphérique - et donc avec l'altitude du ballon - et qu'une petite déchirure dans l'enveloppe ait quelque peu précipité le rythme de la descente, devaient bien sûr être pris en compte. L'objectif était de calculer le temps nécessaire au Père Pénard pour obtenir un œuf dur.

Bon. Les dernières directives ministérielles prônaient un apprentissage des sciences ancré dans le réel. Les exercices devaient donc se doter d'un contexte concret censé faciliter l'appréhension des lois de la physique par des élèves jugés inaptes à l'abstraction. Le Père Pénard et la Mère Michelle étaient le bras armé de cette réforme.

En réalité, le taupin, même de base, se moquait d'avoir à traiter avec le Père Pénard, le Père Dodu ou une entité Alpha. Un sconse

aurait aussi bien fait l'affaire. Tant que le bachotage lui permettait de réussir ses concours en sacrifiant pendant deux ou trois ans ses nuits et ses week-ends à l'ingurgitation d'exercices compilés dans des annales, il était satisfait.

Le colleur de la salle 201, lui, ne l'était pas.

Bernard avait fini son exposé et décrété qu'il fallait 12 minutes et 18 secondes pour que l'œuf du Père Pénard puisse être qualifié de dur. C'était précisément le résultat mentionné dans son bouquin d'exercices corrigés et il était donc relativement confiant.

Il avait tort.

— 12 minutes et 18 secondes, répéta le colleur avec un regard songeur. Que pensez-vous de ce résultat ?

« Pas grand-chose » aurait été une réponse franche mais suicidaire, et comme Bernard avait de l'aplomb et qu'il avait déjà observé sa mère quand elle faisait cuire des œufs durs, il répondit immédiatement :

— Ce résultat me paraît logique, monsieur, puisqu'il faut en temps normal dix minutes de cuisson pour obtenir un œuf dur à la pression atmosphérique au niveau de la mer et qu'il doit donc falloir légèrement plus de temps quand on se trouve dans des conditions de pression plus faible, quand l'eau bout à une température moins élevée et que la cuisson doit donc durer plus longtemps.

Le colleur plissa les yeux. Bernard commença à s'inquiéter.

— Bien, fit le professeur en dépliant les yeux, ce qui ne parvint pas à le rendre moins inquiet.

Il désigna une équation au tableau :

— Pouvez-vous me dire ce que signifie ceci ?

— Ou...i, cette équation indique comment évolue l'altitude de l'aérostat en fonction du gaz qui s'échappe de l'enveloppe à cause de la fuite.

— Bien, refit le colleur avec un hochement de tête qui incita Bernard à poursuivre davantage.

— Et j'utilise ce résultat ici pour calculer comment évolue la durée nécessaire pour faire chauffer de l'eau, en fonction de la pression...

Et là, j'en déduis combien de temps il va me falloir avant que l'œuf ne devienne un œuf dur...

— Fort bien, lui fut-il répondu et Bernard crut que son heure de gloire était enfin arrivée.

Mais le professeur ajouta :

— Êtes-vous déjà monté à bord d'une montgolfière ?

— Heu... non.

— Je m'en doutais. Autrement, vous sauriez qu'il y a des choses infiniment plus intéressantes à y faire que d'y cuire un œuf. Le gaz utilisé pour gonfler l'enveloppe est un mélange d'hélium et d'hydrogène. Ce dernier est très facilement inflammable et il est donc suicidaire d'allumer un réchaud qui risque de foutre le feu à toute la nacelle. Surtout pour cuire un œuf dur qui se conserverait très bien dans un panier à pique-nique. Si, malgré tout, vous tenez encore à préparer votre petit casse-croûte, vous y mettez sans doute sensiblement moins d'enthousiasme lorsque vous vous rendez compte que la toile dont dépend votre suspension dans les airs présente une fuite qui vous fait perdre de l'altitude.

— Mais l'énoncé... protesta Bernard.

— ... est d'une incohérence et d'une stupidité qu'il était de votre devoir de dénoncer, compléta froidement le colleur. Surtout quand votre équation, là, que vous avez utilisée pour modéliser l'évolution de l'altitude de votre engin, indique qu'il s'écrasera dans 7 minutes et 13 secondes. Soit largement moins que les 12 minutes que vous, ainsi qu'un certain nombre d'annales soi-disant corrigées, mentionnez sans vergogne. L'avenir de votre œuf a l'aspect d'une omelette. C'est la réponse que j'attendais pour cet exercice. Effacez ce tableau et sortez.

Bernard eut la consolation d'être le dernier collé à quitter la salle, Bianca s'étant rendu compte qu'une erreur à la deuxième ligne de sa démonstration la conduisait à exprimer une pression en degrés. Elle ne s'était pas sentie de taille à justifier cela auprès du professeur et avait pris les devants en effaçant humblement sa partie de tableau avant de s'éclipser tout aussi humblement en quête d'un couvent qui la laisserait faire pénitence pour le restant de ses jours.

Le colleur considéra un instant le tableau redevenu noir. Il se leva enfin, enfila son pardessus, prit le temps d'essuyer ses épaisses

lunettes avec un petit chiffon imbibé de la solution adéquate, fit mine de dompter sa tignasse poivre et sel qui partait dans tous les sens, éteignit la lumière de la salle 201 et sortit dans le couloir déjà sombre, signe que le calvaire des collés avait officiellement pris fin.

\* \* \* \* \*

Pendant ce temps, la salle 203 était occupée par trois jeunes hommes qui se tenaient face au tableau, craie en main, dans la position consacrée. Contrairement à ce qu'aurait pu laisser penser la présence de nombreuses lettres dans les énoncés, il s'agissait bien d'une colle de mathématiques.

Face au traditionnel tableau noir se trouvait la non moins traditionnelle place du colleur. Elle était pour l'instant occupée par un blouson pelucheux et encombrée d'une liasse de feuillets gribouillés, laissant supposer que le colleur, n'étant pas de la race attentive de celui de la salle 201, était parti en griller une après avoir donné en pâture à ses ouailles les exercices supposés mettre en branle leurs neurones pendant une bonne heure.

Le collé de droite s'appliquait d'ailleurs, en réponse à son énoncé, à dessiner des matrices<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Structure aux formes carrées, aux cases peuplées de lettres, de chiffres, ou de lettres avec des chiffres disposés dans différentes positions, et avec des petits points, aussi... Bref, le plus simple, c'est encore de donner un exemple :

$$\begin{pmatrix} 1 & 2 & \dots & n-1 & n \\ 1 & 2^2 & \dots & (n-1)^2 & n^2 \\ \dots & \dots & \dots & \dots & \dots \\ 1 & 2^{m-1} & \dots & (n-1)^{m-1} & n^{m-1} \\ 1 & 2^n & \dots & (n-1)^m & n^m \end{pmatrix}$$

Voilà. Cet objet répond au doux nom de matrice, bien que n'ayant rien à voir avec un quelconque *Élu* et disposant du seul pouvoir, au demeurant fort limité, de donner ponctuellement des suées à la personne chargée de tâches singulières la concernant, telles qu'en Extraire le Noyau, en Déterminer le Rang ou en Calculer l'Image. Concepts dont la compréhension n'est pas obligatoire pour aborder la suite de l'histoire.

Le collé du milieu, quant à lui, avait également quelques jolis schémas sur sa part de tableau, schémas qui ne semblaient pas avoir grand-chose à voir avec des matrices. Cela ressemblait plutôt à une représentation d'art naïf, avec des images de maisons, d'arbres et de montagnes que l'on peut arriver à faire en fin de deuxième année de maternelle – quand on n'est pas bien doué. Il y avait un serpent qui reliait les différentes habitations et, avec un peu de recul et une bonne dose d'imagination, on en venait à établir qu'il s'agissait d'une sorte de plan. Le dernier jeune homme avait investi cette part de tableau et était en train de s'acharner avec un bout de craie sur une zone où il semblait se passer des choses passionnantes, dont il entretenait le collé du milieu avec une certaine animation.

—... Et là, c'est une base avancée du clan des orcs, protégée par des tourelles +2 qui envoient des boules de feu capables de détruire tes balistes en deux coups, alors si tu veux pouvoir passer tes piquiers et tes hallebardiers nains, il faut que tu attendes d'avoir la compétence Bouclier de Titane qui fait augmenter la défense de tes balistes à 12 ce qui leur permet de s'occuper des tourelles pendant que le gros des troupes se faufile par derrière et attaque les chamanes orcs qui n'auront pas le temps d'invoquer les esprits gobelins si tu te dépêches, mais par contre, tout le plan repose sur le fait que tu aies assez de titane pour faire des boucliers, et pour ça il faut que tu contrôles la mine qui est ici...

Et le bout de craie vint s'écraser sur le côté opposé de la carte, sous le nez du collé du milieu qui hocha la tête d'un air soucieux.

— Oui, mais pour aller jusqu'à la mine de titane, il faut que je traverse un nid de harpies royales.

Son compagnon concéda que c'était un problème<sup>3</sup>.

Après un instant de réflexion, il finit par avouer avec mauvaise grâce :

---

<sup>3</sup> Le lecteur qui ne serait pas familiarisé avec les concepts de « chamanes orcs », de « tourelles +2 » et de « harpies royales » n'aura sans doute pas compris un traître mot du paragraphe précédent. Celui qui au contraire aura visualisé un joueur de sort reptilien aux écailles verdâtres, un dispositif de défense anti-aérien aux caractéristiques augmentées de deux points et des créatures au corps d'oiseau et à tête de femme de très méchante humeur, aura laissé tomber ce bouquin pour courir allumer son ordinateur et se lancer dans une partie compulsive de son jeu de stratégie temps réel préféré. (Nous espérons le retrouver une douzaine d'heures plus tard.)

— Bon, il faut que je te dise que j'ai utilisé un *cheat code* pour ce passage, je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour récupérer la mine...

— Quoi, s'exclama le collé du milieu, de la triche ?

— J'avoue, j'ai augmenté le coefficient d'attaque de mes piquiers de trois points pour qu'ils puissent venir à bout des harpies... Je peux te donner l'adresse du site web où j'ai récupéré le code qui permet de faire ça.

La proposition fut accueillie par un regard dédaigneux.

— Et pourquoi pas rendre toutes mes troupes invulnérables, tant qu'on y est ? Non, ça n'a plus d'intérêt, il doit y avoir une autre solution.

Ils se plongèrent à nouveau dans une contemplation silencieuse de la carte représentée sur le tableau. Pendant ce temps, le collé de droite avait dessiné une cinquième matrice et considérait avec un froncement de sourcils l'opportunité d'en ajouter une sixième.

— Ça y est, fit soudain le troisième jeune homme avec un claquement de doigts, je crois que j'ai trouvé ! Si tu envoies tes piquiers vers la mine, ils rencontreront les harpies, d'accord ?

— C'est bien mon problème, soupira son compagnon. Et ils seront incapables de vaincre ces satanés volatiles !

— Justement, au lieu de les combattre, tu les attires vers ton camp, là où tu as installé tes tours de protection. Elles commenceront à tirer sur les harpies qui répliqueront en laissant tes piquiers tranquilles, libres d'aller investir la mine de titane. Si tes tours sont soutenues par les hallebardiers nains, elles devraient réussir à résister à l'attaque. Et voilà le travail !

Un sourire illumina le visage du collé du milieu.

— Je crois que ça peut marcher ! Je vais aller essayer cette tactique tout de suite. Heu... quand même, je veux bien récupérer l'adresse du site, celui où je peux trouver le *cheat code*...

— Pas de problème, je t'envoie un mail ce soir avec l'info.

— Super !

— Bon, on arrête là. Wallace, tu me rédigeras ton exercice pour demain et tu le présenteras devant la classe.

— Ça marche.



— Quant à toi, Gromit, tu as réussi à montrer qu'une matrice nilpotente triangulaire supérieure définie sur un espace vectoriel de dimension  $n$  dont tous les coefficients diagonaux sont nuls, est nilpotente d'indice inférieur ou égal à  $n$ . C'est bien. 18. Vous m'effacerez le tableau avant de partir.

Le colleur de la salle 203 était non seulement le plus jeune professeur de mathématiques du lycée Pépin-le-Bref où il exerçait depuis deux ans déjà, mais il était également un amateur éclairé de jeux vidéo avec une affection particulière pour la stratégie temps réel. Cela faisait plusieurs jours que Wallace était bloqué dans la troisième mission de la Campagne des Orcs et il savait qu'il pouvait faire appel à l'expertise de son mentor pour résoudre son problème.

Le colleur de la salle 203 était aussi un bon prof de maths, parce qu'il avait le don d'expliquer n'importe quoi à n'importe qui. Cela incluait les stratégies de jeux vidéo comme les raisonnements mathématiques – le processus, de son point de vue, était le même.

Wallace et Gromit quittèrent la salle 203 avec la satisfaction du travail accompli, suivis de peu par le prof qui avait rassemblé ses feuilles gribouillées et enfilé son blouson pelucheux. Il venait de faire l'acquisition de Total Orc Power III et avait hâte de l'installer sur son PC.

\* \* \* \* \*

Les colles de chimie de la salle 306 étaient toujours réussies – un peu comme les soirées de l'ambassadeur. Les élèves en ressortaient avec le sourire aux lèvres et le sentiment que cette brève étape avait contribué à les faire avancer sur le chemin de la vie.

Il y avait à ce sujet plusieurs hypothèses.

La première reposait sur la personnalité même de la colleuse, éminente professeur de chimie par ailleurs, dont la bonhomie n'avait rien d'une façade. Aucun élève, pas même le Pépinien le plus traumatisé, n'aurait pu affirmer avoir déjà tremblé devant cette enseignante qui n'élevait jamais la voix, femme aux yeux doux, à la coiffure légèrement grisonnante et aux formes tout en rondeurs harmonieuses. Si l'élève était vraiment désespéré, l'émotion l'aurait plutôt fait fondre en larmes dans le giron parfumé à la violette de la

prof de chimie en l'appelant « Maman ». Elle ne lui en aurait pas tenu rigueur, l'aurait tapoté sur le sommet du crâne en disant de sa voix mélodieuse quelque chose comme « Allons, allons », et l'aurait envoyé chez Melle Prune, la conseillère d'orientation, avaler un cookie avec une tasse de thé. Cela s'était d'ailleurs déjà produit plusieurs fois depuis le début de l'année.

La deuxième hypothèse s'appuyait sur la boîte de bonbons qui ornait invariablement le bureau de la prof de chimie. Chaque élève était invité à son entrée dans la classe à puiser dans la réserve de guimauve, de fraises Tagada et autres friandises à base de caramel mou. L'enseignante parfaite semblait penser que le but ultime de la chimie est de synthétiser des douceurs qui collent aux dents et cette approche pacifiste de la science avait détendu plus d'un stressé du bocal.

La troisième hypothèse était la plus obscure et n'était guère partagée que par certains élèves à l'odorat particulièrement fin et bénéficiant de connaissances pratiques dans le domaine des substances illicites. Ceux-là affirmaient que le parfum entêtant de violette qui accompagnait partout la prof de chimie n'était pas synthétisé seulement à partir de ces fleurs... Mais ces gens-là sont fort peu fréquentables et nous ne saurions en aucun cas prêter foi à leurs racontars.

Il restait ce soir-là cinq minutes avant la fin officielle de la colle, mais deux des intervenants avaient déjà déguerpi après avoir puisé dans la gélatineuse réserve de bonbons, ayant réussi, de façon théorique, à synthétiser de l'acide lysergique et à mélanger du méthylènedioxyamphétamine à de l'acide formique. Un début de saponification trônait encore au milieu du tableau, irrésolu, pendant que son auteur semblait avoir entrepris de déverser toutes les larmes de son corps sur une malheureuse éponge qui se demandait ce qu'elle avait bien pu faire pour mériter ça. En réalité, l'éponge n'avait rien fait du tout et la raison pour laquelle la jeune Stracciatella avait fondu en larmes pendant sa colle de chimie avait plutôt un rapport avec un certain Georges. Et c'est précisément ce qu'elle était en train d'expliquer à la colleuse.

— ... J'ai beau essayer de lui faire comprendre, mais Georges ne m'écoute pas. Il pense que je les snobe, lui et ses copains, parce que je refuse de sortir en boîte avec lui pour rentrer à deux heures du

matin... Mais j'ai essayé de concilier Georges et mes études l'année dernière, je suis même allée habiter avec lui alors que mes parents pensaient me louer un petit studio à Paris, et résultat, je me retrouve à faire 5/2<sup>4</sup> ! Je n'ai plus le choix, il faut que j'intègre cette année, autrement tous ces efforts, depuis que mes parents ont déménagé pour que j'aie accès à une bonne maternelle, n'auront servi à rien. Mais Georges a fini son BEP de plomberie, il a commencé à travailler il y a deux mois, et maintenant, il voudrait qu'on s'installe définitivement ensemble... Et il voudrait aussi qu'on fasse un bébé !

Les sanglots de Stracciatella l'obligèrent momentanément à s'interrompre, ce qui donna au professeur le temps de murmurer d'une voix douce « Allons, allons », en tapotant la main de la jeune fille. Qui lui répondit par un regard humide mais reconnaissant, avant d'enchaîner :

— Alors voilà, je suis au pied du mur, il va falloir que je choisisse entre Georges et la poursuite de mes études, entre l'amour de ma vie et ma carrière...

Le professeur hocha la tête d'un air compréhensif mais répondit tout de même sur un ton prudent :

— Par ailleurs, vous n'avez que dix-neuf ans... et cette discussion nous éloigne quelque peu du principe de la saponification.

Stracciatella s'était essuyé le visage avec la manche de sa veste, mais cela ne servit qu'à préparer le terrain pour les larmes à venir.

— Oui mais madame, comment puis-je songer à synthétiser du savon alors que je ne sais même pas, à l'heure qu'il est, si Georges n'a pas décidé de me quitter, ou si mes parents n'ont pas découvert

---

<sup>4</sup> « Faire 5/2 », voilà qui peut sembler obscur au profane ignorant le vocabulaire spécifique aux classes préparatoires scientifiques. Ou'il sache simplement que

l'explication fait intervenir la notion d'intégrale ( $\int_2^3 x dx$  si vous voulez tout savoir) et que le 5/2 est un élève de Maths Spé qui se donne une deuxième chance de réussir les concours en redoublant son année, par opposition au 3/2 qui en est à sa première tentative. Les relations complexes qui s'établissent entre les 3/2 et les 5/2 obligés de cohabiter dans une même classe, de passer les mêmes concours où les 3/2 bénéficient de points de bonification, font que la prépa est une formidable école de la vie. Ceci dit, si la vie est une jungle.

que l'argent qu'ils me donnent pour mon loyer sert en fait à payer le permis moto de Georges ?

Le professeur poussa un soupir. Celui-ci ne fit pas le poids face aux sanglots de Stracciatella qui avaient repris de plus belle. Il était temps qu'une autorité compétente prenne les choses en main.

— Mademoiselle, fit l'enseignante de sa voix douce qui parvint à se glisser au milieu du maelström d'émotions ayant pris possession de la jeune fille, nous allons laisser tomber le concept de la saponification pour le moment et je vais vous proposer le plan suivant :

1) Vous allez reprendre un peu de votre indépendance en consacrant réellement l'argent versé par vos parents à la location d'un logement. Vous n'avez pas besoin de leur raconter ce qui s'est passé, cela fera toujours une bonne histoire pour une veillée de Noël dans quelques années. Et ça aura le mérite de mettre les choses au point avec Georges.

2) Vous allez accorder à Georges votre samedi tout entier et ne pas concéder un seul soir de la semaine, qui doit être consacré à vos cours et exercices. Une journée de détente vous permettra de tenir le rythme.

3) Vous allez éviter de tomber enceinte pendant la préparation de vos concours, c'est déjà assez désagréable comme ça sans les nausées et les ballonnements.

4) Vous allez prendre un crocodile vert, dans ce bocal, et rentrer chez vous me rédiger cet exercice sur la saponification pour demain.

Le crocodile vert fut avalé par une Stracciatella toujours en larmes, mais dut finir par faire de l'effet puisque le coup de manche suivant lui laissa les joues sèches sous des yeux rougis.

— Merci, madame, je vais tâcher de suivre vos conseils.

Quand la jeune fille eut quitté la salle après avoir recopié l'exercice inachevé sur son cahier de texte, la colleuse prit le temps d'effacer le tableau avec l'éponge sur laquelle Stracciatella s'était épanchée. Depuis sept ans qu'elle exerçait son art à Pépin-le-Bref, elle avait eu bien des fois l'occasion de songer que les choses les plus simples se retrouvaient invariablement compliquées par l'intervention de l'affectif.

— Comment ces pauvres jeunes gens arrivent-ils à se fourrer dans des histoires inextricables, se disait-elle, alors qu'il suffit d'un peu de bon sens et d'une calme analyse de la situation pour résoudre tout cela ?

Elle referma la boîte de bonbons qu'elle glissa sous son bras et sortit. La pièce sembla brusquement perdre de ses couleurs, ce qui était indéniablement dû à la disparition des crocodiles multicolores et des fraises Tagada.

\* \* \* \* \*

Quelques instants seulement s'étaient écoulés quand une silhouette sombre fit son entrée dans le labo de chimie. Le halo lumineux d'une lampe de poche vint balayer le tableau avant de se stabiliser, laissant une ombre surmontée d'une capuche – qui n'était pas sans rappeler celle d'un moine en habit traditionnel – venir se découper sur le rectangle vert. La forme se saisit d'un morceau de craie et commença à s'activer sur le support. Une minute plus tard, la lampe s'éteignit avec l'équivalent lumineux d'un râle d'agonie, et la pièce se retrouva plongée dans le noir. La silhouette sombre tapota la lampe contre le rebord du tableau avec un grognement agacé. Elle s'agita un moment, indécise, avant d'émettre un claquement de langue satisfait. Une poignée de secondes s'écoulèrent, et le tableau fut de nouveau éclairé, mais cette fois-ci par la flamme bleue d'un bec Bunsen, attribut essentiel d'une classe de chimie bien équipée.

## Chapitre 4 – Les p'tits papiers

*Laissez parler*

*Les p'tits papiers*

*À l'occasion*

*Papier chiffon*

*Puissent-ils un soir*

*Papier buvard*

*Vous consoler*

— Régine —

Mme Laflûte-Pipeau, ma prof de physique/chimie, me demanda de rédiger moi-même une lettre de recommandation qu'elle signa sans même l'avoir relue.

Melle Proust, ma prof de français, fit plus de difficultés. Elle passa une demi-heure à tenter de me persuader de rester à Pépin pour poursuivre une carrière littéraire, mais ma conversation avec Jaffa m'avait convaincu que cette voie n'était pas faite pour moi. Elle s'exécuta finalement de mauvaise grâce et me rédigea une lettre de dithyrambique qui faillit me faire changer d'avis

J'avais repoussé ce moment au maximum, mais j'en étais arrivé au point où la seule chose qui me séparait d'une demande d'admission à Patapon était la lettre de recommandation de Zarkowsky. Les doutes que j'avais ne concernaient pas l'obtention de la lettre - je ne pouvais imaginer Zarkowsky autrement que ravi à l'idée d'avoir été l'artisan de mon départ - mais plutôt ma capacité à supporter l'air de triomphe qui ne manquerait pas d'accompagner la remise de l'infamant courrier. Pour tenter de me blinder contre les attaques felleuses dont j'étais sûr de faire l'objet, je baissai la tête et pensai à un grand lac calme avec des fleurs de lotus parfumées et des libellules tout autour.

Le cours avait été marqué par l'exécution en règle d'un de mes condisciples, coupable d'avoir essayé de calculer la limite d'une suite non convergente, crime passible de la peine de mort de son ego. En d'autres circonstances, j'aurais pu goûter de façon malsaine cet épisode qui touchait le binôme de Loana Dulofth, avec lequel j'estimais qu'elle passait beaucoup trop de temps en rédaction de

comptes-rendus de travaux pratiques. Mais là, j'étais bien trop occupé à mobiliser dans mon esprit la quantité d'eau nécessaire à la constitution d'un lac suffisamment profond pour engloutir toute l'humiliation qui n'allait pas tarder à déferler sur moi.

La fin du cours avait sonné et tous les élèves évacuaient la salle de classe dans un brouhaha soulagé. J'étais resté un peu en retrait, prenant le temps de rassembler mes affaires et mes idées. La tête pleine de libellules, je me dirigeai vers le bureau du prof de maths, avec l'espoir un peu fou que tout allait bien se passer.

J'étais encore à plusieurs mètres de lui quand je fus stoppé dans mon élan par une voix tranchante comme l'acier.

— C'est à quel sujet ?

Zarkowsky avait un don assez extraordinaire : celui de capter l'attention sans élever la voix. Le brouhaha s'arrêta net et tous les élèves encore présents dans la salle se tournèrent vers lui. Et comme il ne faisait pas de doute que son regard était dirigé vers moi, je me retrouvai bientôt le centre de l'attention générale.

Sous l'action de ses yeux froids, mon lac intérieur commença à se recouvrir d'une pellicule de glace. Les libellules tombaient comme des mouches et rebondissaient à sa surface.

Je déglutis et avançai jusqu'au bureau, douloureusement conscient d'être la cible d'une dizaine de paires d'yeux.

— Hem... Monsieur, je voulais vous demander...

Je n'eus pas l'occasion d'aller plus loin.

— Une lettre de recommandation pour le seul ersatz de lycée qui accepterait de vous traîner jusqu'aux concours l'année prochaine ? Oui, je sais, j'ai eu vent de cette rumeur.

Mon visage était devenu rouge brique. Je n'en avais encore parlé à aucun de mes camarades de classe, à qui j'avais prévu de présenter la chose sous une forme, à déterminer, qui ne laisserait pas penser que j'étais une espèce de loser qui ne s'assumait pas. Pour le coup, c'était mort.

Zarkowsky avait entrepris de pianoter sur ses propres doigts et je m'absorbai dans la contemplation de ce geste mécanique qu'il effectuait avec une précision d'horloger.

— Dites-moi, M. Agor, ce que je pourrais bien écrire dans cette fameuse lettre qui recommanderait votre personne au lycée Patapon-le-Petit ? Car j' imagine que par recommandation, vous entendez quelque chose de positif. Dois-je me restreindre au seul domaine des mathématiques ? Auquel cas, j'ai bien peur que cette lettre ne soit plutôt courte.

Je serrai les poings, mais tâchai de conserver un visage impassible. Rouge, brûlant, mais impassible.

— Et que faites-vous de mon honnêteté intellectuelle, M. Agor, qui pourrait m'empêcher de recommander auprès d'un collègue potentiellement respectable, un élève qui selon moi n'a aucune chance de réussir ? Je n'ai pas la légèreté de votre ancienne enseignante, Mme Avoux, qui vous avait si chaudement recommandé à nos bons soins. Nous attendions beaucoup de vous, M. Agor, mais nous nous sommes sans doute trop naïvement fiés au jugement de cette brave Hildegarde. L'air breton a probablement quelque peu embrumé ses facultés...

Je me demandai un instant comment ma prof de maths de terminale s'était retrouvée mêlée à cette conversation. Et en me rappelant brusquement que Mme Avoux était prof à Pépin avant d'exercer à Tryphon, je me rendis compte qu'elle avait sans doute connu Zarkowsky dans cette ancienne vie. Ma relation avec Zarko s'éclaira d'un jour nouveau. Tout était peut-être faussé depuis le départ. Et puis le souvenir de ma propre tricherie qui m'avait permis de décrocher mon billet pour Pépin me fit penser que je méritais peut-être ce qui m'arrivait.

Zarkowsky enchaîna :

— Quoi qu'il en soit, M. Agor, je vais pour cette fois faire fi de mes principes. Nul n'est infallible, après tout, et peut-être que je me trompe à votre sujet.

Sa personne toute entière suintait de scepticisme à l'égard de cette idée. Il sortit une enveloppe de sa serviette et la posa sur son bureau.

— Voici votre lettre.

Je la saisis du bout des doigts, sans un mot.



— Je vous autorise également à continuer à assister à mes cours durant les quelques semaines qui nous restent à passer ensemble. À vous d'en tirer profit... pour autant que vous en soyez capable.

Toujours sans rien dire, je pris l'enveloppe et quittai la salle de cours. Le brouhaha avait repris, mais je savais à présent que j'étais l'objet de toutes les conversations. Je ne vis aucun visage lors de cette fuite au ralenti qui m'éloignait de la classe. L'esprit encombré de cadavres de libellules, le regard brouillé, j'échafaudais des supplices raffinés qui devaient plaquer sur la figure de Zarkowsky un masque de douleur éternel, quand j'entendis un bruit de pas précipités derrière moi. Je ne m'arrêtai que quand une main vint se poser sur mon épaule.

— C'est vrai que tu quittes Pépin, Peter ?

Je me retournai. Loana se tenait devant moi avec, on ne pouvait s'y tromper, un air anxieux.

— Heu... Ouais...

— Je trouve que c'est très courageux de ta part.

— Ah bon ? Tu sais, je préfère seulement prendre les devants plutôt que d'attendre de me faire virer à la fin de l'année...

Ce n'était pas très glorieux comme réponse.

— Mais... heu... merci quand même de trouver ça courageux.

Ridicule.

— J' imagine ce que ça a dû être d'annoncer ça à tes parents, ajouta-t-elle avec sollicitude. Les miens, ils m'auraient tuée.

Cela m'alarma un peu.

— En même temps, je ne fais que changer de prépa. Patapon-le-Petit offre des possibilités intéressantes. Déjà, je pense que ça sera moins stressant...

— Et puis tu n'auras plus à subir Zarkowsky, souligna Loana. Il a vraiment abusé en te parlant comme ça devant tout le monde.

— Je pourrais le poursuivre pour harcèlement moral, soupirai-je, mais bon, ce n'est pas ça qui me fera réussir les concours.

Ce devait être la conversation la plus longue que j'avais jamais eue avec Loana Dulofth. J'en étais tout ébranlé.

— En tout cas, c'est sympa de me dire ça, j'avais vraiment l'impression que personne ici ne pourrait comprendre ma décision.

— Oh, moi, en tout cas, je comprends très bien. Zarkowsky t'avait visiblement dans sa ligne de mire. Ce n'étaient pas des conditions idéales pour te remettre à niveau. J'espère que tu te plairas davantage dans ton nouveau lycée.

Les circonstances étaient réunies pour que je pousse cet avantage inespéré.

— Tu sais, je garde mon appart sur Paris. On pourra continuer à se voir quand même, quand les cours nous laisseront un peu de temps, bien sûr...

— Je ne crois pas. C'est pour ça que je voulais te demander si tu pouvais me revendre ton « 2 Kilos de Physique »<sup>5</sup>, il n'est plus édité.

— Ah... Oh... Euh...

Je n'eus pas à cœur d'aligner davantage de voyelles.

— Quarante euros, ça te va ?

— Trente ?

— Euh, ok pour trente. Je te l'apporte demain.

Je fus gratifié d'un sourire éclatant.

— Super, t'es vraiment trop sympa...

Oui, je sais. Et puis un peu con, aussi.

---

<sup>5</sup> Un bouquin de physique bien connu des taupins qui a le bon goût de peser très exactement deux kilos.

## Chapitre 5 – Nothing

*I don't care what they say about me  
They don't know and they can't see  
— Brandy —*

Bizarrement, ce fut le cœur léger que je quittai Pépin ce jour-là. Peut-être parce qu'il y a une limite à la quantité d'humiliations que l'esprit humain peut supporter et parce qu'au bout d'un moment, le cerveau propose à tout le monde d'aller se faire voir, déconnecte ce qui peut être déconnecté et décide arbitrairement d'envoyer une petite giclée d'endorphine au hasard, histoire de rappeler au corps des sensations oubliées de bien-être et de sérénité.

En réintégrant mon studio, je me sentais justement serein comme jamais. J'allais pouvoir officiellement lever le pied jusqu'à la fin du trimestre, les contrôles et colles n'ayant plus d'enjeu immédiat. Et je serais d'attaque pour une nouvelle vie, dans un nouvel écosystème dont les lois de survie seraient un peu plus humaines.

Mon regard tomba alors sur la liasse de documents qui constituaient mon dossier d'admission à Patapon. Cela ne devait être qu'une formalité, suivant les dires de Melle Prune, mais je fus saisi d'un doute. Certes, j'avais moi-même rédigé la lettre de recommandation pour ma prof de physique/chimie et Melle Proust m'avait lu la sienne avec des trémolos dans la voix. Mais je n'avais aucune idée de ce que Zarkowsky avait pu mettre dans celle qu'il avait si obligeamment préparée à l'avance. Je considérai avec circonspection l'enveloppe posée devant moi. Elle portait la mention « À l'attention de M. le Proviseur du lycée Patapon-le-Petit, concernant l'élève Peter Agor. De la part de Niclaus Zarkowsky, professeur de mathématiques en classe préparatoire aux Grandes Ecoles scientifiques, lycée Pépin-le-Bref », rédigée de l'écriture pointilleuse de mon futur-ex-prof de maths.

Je mis de l'eau à chauffer dans une casserole et tendis l'enveloppe au-dessus, jusqu'à ce que le rabat se décolle. Je sortis la lettre de l'enveloppe et la parcourus avec avidité.

En virant les formules d'usage, on obtenait à peu près ceci :

« Je vous recommande l'élève Peter Agor dont j'ai été le professeur de mathématiques durant six mois. En tant qu'enseignant, j'ai énormément appris à son contact et ai apprécié les échanges que nous avons pu avoir sur un certain nombre de sujets mathématiques, pour lesquels il fait preuve d'une imagination et d'une créativité débordantes. Peter possède de nombreuses qualités que vous saurez, j'en suis persuadé, cultiver comme il se doit afin de l'orienter vers la voie qui lui permettra de s'épanouir.

C'est sans réserve que je soutiens le choix de Peter de quitter le lycée Pépin-le-Bref afin de rejoindre votre établissement, dont l'approche originale reposant sur une conception inédite de l'effort devrait aller dans le sens de ses aspirations.

Je tiens à préciser que les raisons qui ont poussé Peter à interrompre son cursus chez nous sont uniquement liées à ses convenances personnelles et il lui appartiendra de vous les exposer.

Je serais en outre ravi que vous me teniez informé des progrès que Peter ne manquera pas d'accomplir au sein du lycée Patapon-le-Petit. Il s'agit d'un garçon attachant dont tous les camarades déploreront l'absence dans les mois à venir.»

Je me frottai les yeux, incapable de croire ce que je venais de lire. M'étais-je trompé pendant tout ce temps, en demeurant aveugle à la bonne opinion que Niclaus Zarkowsky avait manifestement de moi ? Je relus de nouveau la lettre de façon plus posée. Et fus secoué d'un rire jaune et acide comme du citron en réalisant que cet enfoiré avait réussi à rédiger une lettre de recommandation qui me portait aux nues en apparence et me flinguait dans le dos aussi sec. Imagination et créativité débordantes, tu parles... Ça voulait simplement dire que j'étais incapable de me souvenir de la démonstration des théorèmes du cours. Et bien sûr que mes camarades allaient déplorer mon absence, surtout celui qui viendrait prendre ma place en tant que bouc émissaire de Zarko ! Un coup aussi bas était lamentable. En même temps, si Patapon ne cherchait pas trop de cohérence entre cette lettre et mon bulletin de notes, cela pouvait passer... De toute façon, je n'obtiendrais rien de mieux de Zarkowsky.

Avec un soupir, j'entrepris de replier la feuille. Ce fut à ce moment-là que j'aperçus, au verso de la lettre, ce qui n'aurait jamais dû s'y trouver, ce que je n'aurais jamais dû voir, ce sur quoi je n'aurais jamais dû me poser de question.

Il s'avéra que cela y était, que je le vis et que je me posai la question qui allait chambouler ma vie.

\* \* \* \* \*

Il n'était pas loin d'une heure du matin quand je décrochai mon téléphone pour appeler Jaffa.

Il répondit à la deuxième sonnerie.

— Peter ?

— Ouais, je te dérange ?

— Non, à deux minutes près. J'allais commencer à réviser mes oxydoréductions pour mon exam de demain.

— Ça ne va pas prendre longtemps. J'ai un truc de dingue à te raconter.

— Je t'écoute.

— « Je sais qui vous êtes et vous allez mourir ».

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Puis :

— Tu t'es lancé dans l'écriture d'un polar ? C'est pas un peu long, comme titre ?

— Non.

Je pris une profonde inspiration avant de m'expliquer :

— Zarkowsky m'a remis ma lettre de recommandation pour Patapon et cette phrase se trouvait au dos.

— Tu veux dire que ton prof de maths te menace de mort ? Peter, tu es sûr que toute cette histoire de prépa ne t'est pas montée à la tête ?

— Non, Jaffa, tu ne comprends pas. Je ne crois pas que cette phrase s'adressait à moi. Mais au dos de la lettre de recommandation de Zarko, il y avait une espèce de trace noire. En y regardant de plus près, je me suis rendu compte qu'il s'agissait de lettres, ou plus exactement de lettres à l'envers... Je pense que Zarkowsky a rédigé ma lettre sur un papier qu'il a posé sur une autre feuille où il avait déjà écrit quelque chose. L'encre n'était sans doute pas complètement sèche et je me suis retrouvé avec le négatif

de son premier texte imprimé au dos de ma lettre. C'est assez léger pour passer pour une petite bavure de stylo si on n'y fait pas attention et même si Zarkowsky a vu cette trace, il a dû estimer que ça ne valait pas la peine de réécrire ma lettre de recommandation... J'ai été obligé de faire un montage compliqué avec un miroir et une lampe de poche pour parvenir à déchiffrer ces mots, mais je te jure que c'est bien ce qu'il y a écrit.

Le silence qui accueillit mes paroles me fit presque regretter d'avoir appelé Jaffa. J'étais tellement excité par ma découverte que je n'avais pu attendre de la partager avec quelqu'un et, à cette heure tardive, Jaffadin Ibn Effiz, l'étudiant en médecine, était ma seule connaissance qui ne serait pas offusquée par mon coup de fil - ou réveillée en sursaut avec une bouffée d'angoisse. En revanche, Jaffa n'était pas du genre à laisser son imagination s'emballer.

Après cinq bonnes secondes de silence, je tâtai prudemment le terrain :

— Allô, Jaffadin ?

— Oui, je suis toujours là, je cherchais une façon de te le dire sans te vexer mais vu l'heure, je pense qu'on va faire court. Tu ne crois pas que tu es un peu trop vieux pour jouer à « mon prof est un espion venu d'une autre planète pour exterminer la race humaine » ?

Jaffa avait raison. Cela me vexa.

— J'ai cette menace de mort sous les yeux, je ne l'ai pas inventée !

— Je n'ai pas dit ça. Mais il y a des dizaines de bonnes raisons pour que ton prof de maths ait, à un moment donné, écrit une phrase de ce genre.

— Ah ouais ?

J'entendis un profond soupir à l'autre bout du fil. Puis Jaffa commença à énumérer d'une voix lasse :

— Raison numéro un : ton prof de maths n'est pas prof de maths 24h/24, il a une passion pour l'écriture et son genre de prédilection est le polar à deux balles. Raison numéro deux : ton prof de maths prend des cours de grec ou de chinois avec une méthode dénichée sur Internet, vu le genre d'exemples qu'ils utilisent dans leurs exercices, ça ne m'étonnerait pas d'y trouver un truc dans ce goût-là. Raison numéro trois : ton prof de maths est un fan de néo-métal

gothique et il a recherché la traduction d'un titre en allemand quand il l'a entendu à la radio pendant qu'il rédigeait ta lettre... Tu veux que je continue ? Et encore, là, je les compose au débotté, mais je suis sûr qu'en y accordant un peu plus de réflexion je peux monter jusqu'à cent.

Je répondis par un grognement.

— Quoi qu'il en soit, reprit-il, qu'est-ce que tu veux faire ? Tu ne vas tout de même pas aller trouver la police avec ton bout de papier pour qu'ils arrêtent Zarkowsky ? En admettant qu'il s'agisse réellement de menaces, tant qu'elles n'ont pas été adressées à quelqu'un, rien de répréhensible au regard de la loi n'a été commis... Et puis d'après moi, il y a sûrement une explication toute bête à ça. Tu en veux tellement à ce pauvre type que tu es prêt à sauter sur n'importe quelle occasion pour lui enfiler le costume de grand méchant universel !

— T'as déjà ton diplôme de psy ? le raillai-je.

Et le regrettai quand une sonnerie de fin d'appel fut la seule réponse que j'obtins.

\* \* \* \* \*

J'en avais marre que Jaffadin Ibn Effiz ait toujours raison. J'en avais marre de culpabiliser de lui avoir piqué sa place à Pépin et de ne pas avoir le courage de la garder. J'avais envie de lui prouver que cette fois, aussi délirant que ça paraisse, il y avait bien quelque chose de pas net avec Zarkowsky. Et tant mieux si cela me permettait au passage d'établir l'existence des extra-terrestres.

## Chapitre 6 – Petite Annonce

*Jeune homme doucement*

*Commence à apprendre*

*Qu'on est seul dans cette vie*

— Raphaël —

Il y avait dans le hall d'entrée du lycée Pépin-le-Bref, comme dans la plupart des lycées, un panneau d'affichage réservé aux petites annonces. Mme Lagarde, la concierge, était normalement en charge de les filtrer, mais comme sa petite taille ne lui permettait pas d'atteindre les deux tiers supérieurs du panneau, tout le monde pouvait venir y punaiser à peu près n'importe quoi.

Il y avait une annonce en particulier dont je n'avais pas réussi à savoir si elle était sérieuse ou pas :

« Agence E. Marolex, détection, enquête, investigation, résolution de problèmes à complexité finie, démonstrations par l'absurde. Deux jours de prestation offerts sur présentation de ce coupon ».

Je m'étais demandé un moment s'il ne s'agissait pas d'une nouvelle sorte de communication marketing d'une boîte à concours proposant de résoudre pour eux les exercices de maths des élèves. Mais outre le fait que ça ne collait pas vraiment avec la partie « détection, enquête et investigation », il n'y avait pas non plus de créneau pour ce type d'entreprise : lorsque l'on fait partie de la masse ignorante des élèves, on doit apprendre à résoudre soi-même ses exercices, car tous les E. Marolex du monde ne pourraient empêcher un sévère plantage le jour des concours où l'on se retrouve invariablement tout seul devant la feuille blanche. Je commençais à en savoir quelque chose...

Une fois cette hypothèse écartée, il ne restait plus que la piste du détective privé. Je trouvais curieux qu'un détective dépose une petite annonce dans un lycée, lieu en général peu réputé pour ses problèmes d'adultère et de meurtre. Mais je ne prétends pas connaître toutes les études de marché réalisées sur le sujet.

Comme pour conforter la stratégie marketing de l'agence Marolex, après avoir retourné mon problème dans tous les sens pendant une



nuit, je décidai de profiter du coupon de réduction qui donnait droit à deux jours d'investigation gratuits et résolus de la contacter.

\* \* \* \* \*

J'avais passé un coup de fil à l'agence Marolex, m'étais renseigné sur les horaires et avais obtenu un rendez-vous pour le samedi après-midi.

Il était quatorze heures précises et je me trouvais devant l'entrée d'un immeuble que l'on pourrait qualifier de typiquement parisien, sa caractéristique principale étant d'être situé dans Paris. Il y avait également des gargouilles sur le toit et un connaisseur féru d'architecture aurait sans doute qualifié la façade de gothique – histoire de justifier son statut de connaisseur.

Une plaque en bronze située au niveau de l'interphone indiquait que l'agence E. Marolex, détective privé, siégeait bien quelque part entre deux cabinets de dentiste, un podologue, quelques gastro-entérologues et acuponcteurs et la médium « universellement connue », comme le proclamait un panneau, sous le nom de Mme Souhaf-Bouha-Hinkou. Je pressai le bouton de l'interphone et attendis. Un instant plus tard, je fus apostrophé par une voix désincarnée :

— Vous êtes Edith Donck, secrétaire administrative à la mairie de Nantes. Vous avez quarante-deux ans et un poisson rouge. Vous êtes célibataire et prête à tout pour ne pas le rester...

Je lançai des regards affolés autour de moi. Pendant ce temps, la voix continuait :

— ... Votre couleur préférée est le bleu mer des îles. Vous chaussez du 37 et demi. Vous aimez les flans à la vanille, la dinde aux marrons et les émissions de coaching pour perdre du poids...

Incrédule, je fixais à présent des yeux écarquillés sur le haut-parleur de l'interphone.

— ... Vous avez dans votre jeunesse éprouvé une passion coupable pour le maton en chef de la prison de Fleury que vous veniez voir une fois par semaine en vous faisant passer pour la fille du détenu n°465. Vos relations ont cessé le jour où l'administration du

pénitencier a réalisé que le matricule 465 avait été porté par trois individus différents le temps qu'avaient duré vos visites.

— Je..., commençai-je.

— ... Traumatisée par la cessation brutale de cette relation, vous vous êtes réfugiée dans la conception de masques en papier mâché. Vous portez un tailleur orange et des chaussettes mauves.

— ... Bleues.

Il y eut un silence. Puis la voix désincarnée demanda :

— Hein ?

— Bleues, répétai-je.

Avant d'affirmer avec conviction :

— Mes chaussettes sont bleues.

— Comment ?

La voix désincarnée semblait mourir d'envie d'exprimer de la surprise. Le filtre du haut-parleur l'en empêcha.

— Quant à mon tailleur...

— Vous n'êtes pas Edith de Nantes, affirma alors la voix sur un ton péremptoire.

— Je... Non.

Au moins une des deux-trois choses dont j'étais à peu près sûr. Mais la voix avait repris avec un certain sens de l'enchaînement :

— Vous êtes Gaston de Bordeaux, représentant en vin et spiritueux...

— Non, non. J'ai rendez-vous avec quelqu'un de l'agence Marolex et je...

— Deuxième bouton sur la GAUCHE, merci.

Un clic marqua la fin de la conversation, mais la porte s'était tout de même ouverte, ce dont je fus reconnaissant à mon interlocuteur.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai au dernier étage de l'immeuble. J'avais constaté avec une certaine inquiétude que l'agence Marolex se nichait à peu près au même niveau que les gargouilles et que ses locaux devaient tenir sous le toit mansardé. Je fus brusquement saisi d'un doute sur les raisons de ma présence

dans cet endroit incongru. Je tâtai dans ma poche la lettre de recommandation que je n'avais toujours pas faite parvenir à Patapon et cela me parut soudain bien maigre pour nécessiter les lumières d'un détective privé, surtout d'une espèce qui semblait prendre plaisir à s'entourer de gargouilles.

Ce fut plus la curiosité qu'autre chose qui me poussa à frapper finalement à la porte. Un œilleton se découvrit et je m'éclaircis la voix.

— Hem... Bonjour... J'ai rendez-vous avec M. Marolex...

— Vous êtes ?...

— Agor. Peter Agor.

— Ah.

Et la porte s'ouvrit.

Je considérai rapidement le visage qui me faisait face et eus un mouvement de recul. Je me penchai en arrière et pus vérifier que la porte était surmontée de la même plaque de bronze qu'à l'entrée de l'immeuble, confirmant qu'il s'agissait bien là des locaux de l'Agence E. Marolex.

Il y eut un silence. Dans le genre pesant. Je tentai une sortie :

— C'est peut-être vous... hem... que j'ai eue au téléphone hier... J'avais pris rendez-vous pour quatorze heures et... (je lançai un coup d'œil un peu perdu en direction de ma montre) je sais, il est quatorze heures cinq, je suis désolé, mademoiselle, mais j'ai eu un léger contretemps avec l'interphone. J'ai appuyé sur le mauvais bouton et...

— Je vois.

Nouveau silence. Dans le genre glacial, celui-là. J'osai une nouvelle intervention :

— Vous êtes sans doute la secrétaire de M. Marolex ? Je peux revenir plus tard, s'il est occupé...

— M. Agor ?

— Oui ?

— Voulez-vous entrer ?

Malgré les formes, ce n'était pas une question. J'obtempérai en espérant de tout mon cœur que l'occasion me serait donnée de repasser cette porte dans l'autre sens. Cela me permit tout de même de porter un regard plus général sur mon interlocutrice.

Je savais que l'uniforme de la secrétaire, en ces temps de décadence, était moins le classique tailleur vert olive que le bon vieux jean hérité des garçons vachers texans. Mais je savais aussi que le jean était généralement bien ajusté et rarement troué ; qu'il était accompagné d'un petit chemisier fleuri ou d'un pull en mohair selon les saisons et pas d'un T-shirt de Megadeaf orné d'une tête de mort dont une orbite abrite un rat aux dents longues et rougies et dans les yeux duquel se reflète le cimeterre sanglant brandi par un squelette qui aurait été plus avenant si on lui avait ôté *toute* la peau. Le visage, quant à lui, était un masque blafard, percé d'orifices charbonneux qui devaient indiquer les yeux et la bouche. Il était surmonté d'une épaisse crinière bleue. Le coin gauche de la lèvre supérieure était traversé par un clou affublé d'une petite pointe dorée. Malgré mon mètre quatre-vingts, je ne dominais pas de beaucoup la créature qui me faisait face, ce qui suffisait à la rendre encore plus menaçante. Je me passai nerveusement la main dans les cheveux.

— M. Agor, autant que vous le sachiez tout de suite, je n'aime pas les idées préconçues.

Je dus ouvrir la bouche pour protester mais me rendis compte que je ne savais absolument pas quoi dire et restai muet.

— Je lis sur votre visage un certain scepticisme à l'égard des compétences de l'agence Marolex, poursuivit le spectre. Vous semblez considérer qu'il aurait été de meilleur goût que notre agence eût pignon sur rue, au lieu de se dissimuler dans ce qui vous apparaît comme n'étant qu'une vulgaire chambre de bonne. Jugeriez-vous de la fiabilité d'une entreprise à la surface de ses bureaux, M. Agor ?

— Eh bien...

En pénétrant dans la pièce, j'avais dû admettre que celle-ci était plus grande que ce que l'on pouvait supposer au premier abord. Il n'y avait pas de couloir, l'entrée était simplement flanquée d'un côté d'une espèce de grand vase qui aurait pu accueillir un parapluie s'il n'avait été rempli de cannes de golf et de l'autre, d'un portemanteau

autour duquel était enroulée une guirlande de Noël électrique. À chacune des extrémités, une porte fermée laissait deviner un prolongement en longueur de l'appartement mansardé. Un escalier assez raide indiquait un accès à un étage supérieur, transformant l'appartement en duplex. La pièce elle-même se distinguait par un encombrement impressionnant : une quantité incroyable de papiers, de classeurs, de fiches empilés en équilibre instable semblaient ne demander qu'une pichenette pour se vautrer avec délices dans les joies du chaos. Au milieu de ce désordre potentiel se trouvait un bureau, sur lequel trônaient un PC, un téléphone et un fax.

— C'est rassurant, n'est-ce pas, un ordinateur et un fax ? Ça fait tout de suite plus crédible.

J'acquiesçai distraitemment et me tournai vers mon interlocutrice. Ses lèvres noires esquissaient un demi-sourire et je crus deviner une lueur amusée dans son regard. Je pris cela comme un signe encourageant et risquai moi aussi un sourire.

— Bienvenue à l'agence Marolex, M. Agor. Je crois deviner que ma tenue ne cadre pas tout à fait avec votre conception de la secrétaire modèle, blottie bien au chaud depuis des temps immémoriaux dans la section « idées préconçues » de votre esprit. Quoi qu'il en soit...

Je serrai machinalement la main qui s'était tendue vers moi.

— ... venez donc faire connaissance avec l'agence Marolex.

— ... ?

— Permettez-moi de me présenter : Eléanore Marolex, détective privée.

— Ah.

Et ce fut bien le silence le plus stupide que j'affrontai jamais au cours d'une conversation.

## Chapitre 7 – Relax (Take it easy)

*Relax*

*Take it easy*

— *Mika* —

— Si vous voulez bien vous asseoir, je reviens dans une petite minute, fit encore le spectre avant de disparaître par une porte située à une extrémité de la pièce.

Cela me donna l'occasion de récupérer une contenance, que je perdis aussitôt en examinant de plus près l'endroit où je me trouvais. De tous les bureaux de détective privé qu'il m'avait été donné de voir au cours de mes pérégrinations télévisuelles, celui d'Eléanore Marolex était assurément le plus atypique. Je n'avais certes pas osé imaginer m'asseoir dans un fauteuil en velours rouge et contempler des lithographies d'art abstrait sur tous les murs ; mais j'avais pensé qu'une chaise et peut-être quelques cartes postales seraient tout à fait convenables. Il y avait bien des cadres rassemblés dans une vitrine - des certificats de ceintures marron et noires dans des activités aussi sociables que le karaté, l'aïkido ou le jiu-jitsu - mais bizarrement, cela ne contribuait pas vraiment à me mettre en confiance. Aussi éprouvai-je un léger malaise à l'idée d'être assis sur (voire affalé dans) un de ces poufs rembourrés de petites billes de polystyrène qui avaient connu leur heure de gloire dans la période groovy des années 1970 et paraissaient maintenant du dernier kitsch. Pour couronner le tout, ce pouf-ci était décoré comme un globe terrestre, ce qui le faisait ressembler à une Terre molle qui se serait mangé un astéroïde.

Je m'enfonçai néanmoins dedans, du côté de la Sibérie qui eut tôt fait de digérer mon postérieur, et attendis le retour de la détective, sans me sentir pour le moins du monde rassuré. Je n'avais fréquenté que fort peu de fans de Megadeaf et les associais toujours à quelque chose de désagréable depuis que je m'étais fait dépouiller par une bande arborant des T-shirts à l'effigie de leur idole, quelques années plus tôt. Le fait que l'objet du délit ait été une jeune fille que je pensais séduire en l'emmenant à un concert de son groupe favori et qui m'avait préféré des fans authentiques arborant tatouages et

piercing n'en atténuait pas moins, à mes yeux, la qualification de vol caractérisé que j'appliquais à cette malheureuse histoire. J'avais en effet payé de ma poche les deux billets de concert. Ce qui représentait un mois entier de revenus, à l'époque. Une fortune. De là venait peut-être mon injuste préjugé à l'égard de la production artistique du groupe de heavy metal et de leur contribution au nécessaire renouvellement culturel, mais je n'arrivais pas à m'en défaire. Tout comme de l'idée que mon hôtesse pouvait très bien surgir derrière moi avec une tronçonneuse et se livrer à un massacre sacrificiel.

Lorsqu'elle revint, cependant, je me trouvai confronté à un nouveau problème. Je pense sincèrement que j'aurais pu me débrouiller avec les locaux mansardés, le pouf terraformé, et même le T-shirt, mais je ne sus vraiment pas quoi faire du regard que posait à présent sur moi, de derrière son bureau, cette Eléanore Marolex à qui j'étais venu demander conseil pour une histoire alambiquée que je commençais à trouver passablement ridicule.

Le regard en lui-même ne me posait pas un problème insoluble ; c'était plutôt le contexte qui était déroutant.

À la place du spectre se tenait maintenant une jeune fille qui ne devait pas être beaucoup plus âgée que moi. Elle avait ôté la couche de maquillage qui lui recouvrait auparavant la figure, ainsi que la perruque bleue qui avait laissé place à une courte queue de cheval couleur châtain. Il n'y avait plus de traces sombres autour de ses yeux et de sa bouche, le piercing avait disparu et elle avait enfilé un ample pull-over élimé aux coudes. Cela ne la faisait pas plus ressembler à un détective privé, mais plutôt à une étudiante de troisième ou quatrième année que j'aurais peut-être essayé de draguer après une soirée un peu arrosée. Bon, en vérité, que j'aurais *sûrement* essayé de draguer, que la soirée ait été arrosée ou non. Avec la douloureuse certitude de n'avoir aucune chance...

Je me rendis alors compte que le silence qui venait de s'installer faisait suite à une question qu'elle m'avait posée. Je ne pus m'empêcher de rougir et balbutiai :

— Je... vous demande pardon ?

La détective poussa un soupir.

— M. Agor.

— Ma... demoiselle ?

— Exerceriez-vous une profession que nous pourrions qualifier d'éprouvante pour le système nerveux ?

— ...

— Ou bien cette tendance à donner sans arrêt l'impression de tomber des nues est-elle simplement une facette de votre personnalité ?

Il y avait dans sa voix une sollicitude moqueuse, qui ne m'aida pas précisément à reprendre pied. Elle dut finir par avoir pitié de moi et demanda :

— Alors, M. Agor ? Si nous parlions plus en détail de l'affaire qui vous préoccupe ?

Je décidai que le ton de sa voix était suffisamment professionnel et sortis de ma poche la feuille de papier responsable de ma présence en un lieu aussi invraisemblable. Je pris une profonde inspiration avant de commencer :

— Je suis étudiant au lycée Pépin-le-Bref, en première année de prépa scientifique. En fait, je songeais à repiquer chez les littéraires mais j'ai finalement décidé de changer de lycée. J'ai fait les démarches nécessaires en allant voir Melle Prune, notre conseillère d'orientation. J'ai rempli mon dossier d'inscription, mais j'avais besoin pour le compléter de lettres de recommandation de la part de mes principaux profs. C'est là qu'un truc bizarre s'est passé...

Je m'interrompis un instant, à la fois pour reprendre mon souffle et ménager une sorte de suspense dans une histoire qui pour le moment n'augurait pas d'une suite ébouriffante nécessitant les lumières d'un détective privé – fût-ce pour une investigation gratuite de deux jours. Dès le début de mon récit, Eléanore Marolex s'était saisie d'un cahier à couverture orange sur lequel elle avait entrepris de prendre des notes. Ce fut sans lever les yeux vers moi ni interrompre le mouvement de va et vient de son stylo sur le bloc-notes qu'elle me dit :

— J' imagine que vous n'êtes pas venu me voir pour que je vous aide à choisir une voie professionnelle ; je suppose donc que c'est l'une de ces lettres qui vous a amené ici.

Elle leva enfin la tête et cessa de griffonner.



— Et qu'avez-vous trouvé de si étrange sur cette feuille de papier ?  
Son doigt pointait en direction de la lettre que je tenais à la main.

Je m'extirpai gauchement du pouf que je soupçonnais d'être doté de penchants carnivores et posai la feuille sur le bureau.

— Voici la lettre de recommandation que m'a rédigée Niclaus Zarkowsky, mon prof de maths. Au recto se trouve la lettre, mais au verso, si vous observez mieux cette trace...

La détective examina la feuille avec un froncement de sourcil, pendant que je me faisais de nouveau engloutir par le pouf, du côté de l'Australie, cette fois. Elle la leva pour la tenir devant sa lampe de bureau, tout comme je l'avais fait deux jours plus tôt. Elle n'eut pas besoin de miroir pour déchiffrer la phrase qui apparaissait en filigrane :

— « Je sais qui vous êtes et vous allez mourir ».

— C'est la raison pour laquelle je souhaiterais faire appel à vous, ajoutai-je. Comprendre ce qui a pu pousser M. Zarkowsky à écrire une menace de ce genre...

Je m'agitai nerveusement sur mon pouf. Toutes les raisons on ne peut plus légitimes que Zarkowsky pouvait avoir de rédiger cette phrase revinrent me sonner aux oreilles avec la voix de Jaffa. C'était très désagréable.

Comme le silence de la détective Marolex se prolongeait, je songeai à me décoller de l'Australie en prenant appui sur les pôles, et à m'éclipser après m'être platement excusé de l'avoir dérangée pour une brouille - désolé, la prépa peut engendrer des accès de paranoïa, surtout quand un prof de maths est impliqué, mais c'est sûrement un brave gars, au fond, qui a une famille à nourrir et qui supplée à la parcimonie du traitement de l'éducation nationale en écrivant des polars de bas étage, la nuit, une fois qu'il a fini de barbouiller de rouge mes copies désastreuses...

Je n'en eus pas le temps.

— Pourquoi avez-vous triché pour entrer à Pépin-le-Bref ?

Je dérapai sur le pôle Sud pendant qu'un vieux réflexe me poussait à m'agripper à la Russie pour ne pas m'étaler complètement sur le parquet. J'eus l'étrange sensation que ma mâchoire inférieure pendait à une distance anormale de la supérieure, sans que je ne

puisse rien faire pour les rassembler. Cela dut me prendre cinq bonnes secondes pour accuser le coup. Eléanore Marolex me fixait le plus naturellement du monde, carrée derrière son bureau, comme si elle ne venait pas de révéler au grand jour une forfaiture que je pensais avoir réussi à dissimuler même à mon meilleur ami.

Je parvins enfin à balbutier :

— Je... hem... comment ?... ne vois pas le rapport...

Eléanore Marolex, en revanche, le voyait très bien.

— Avant d'accepter d'enquêter sur votre prof de maths, je dois savoir quels sont vos rapports avec lui, or le fait d'avoir triché pour intégrer Pépin influe forcément sur votre relation.

Je déglutis un peu trop fort, ce qui se traduisit par un bruit bizarre.

— Vous voulez savoir si j'ai monté cette histoire de toute pièce pour lui créer des ennuis ? Non. Nos relations ne sont pas au beau fixe et il est probable que je ne serais pas venu vous trouver si ça avait été le cas. Cela dit, je reconnais que mon intégration à Pépin n'a pas été tout à fait régulière... Mais à ma connaissance, personne n'est au courant...

Je me sentais sur la défensive. Moins dans la peau d'un client potentiel que d'un coupable présumé.

La détective parut légèrement agacée.

— Laissons cela de côté pour le moment.

Elle examinait à présent la feuille de papier avec une loupe.

— On pourrait faire appel à un expert graphologue, mais il s'agit a priori bien de la même écriture, si on compare le contenu de la lettre et la phrase du verso, dit-elle enfin.

Avant d'ajouter, sur un ton pensif :

— Eh bien, M. Agor, si je dois résumer ce que vous me demandez de faire, il s'agirait de découvrir ce qui a pu pousser votre professeur de mathématiques, M. Niclaus Zarkowsky, à écrire une menace de mort dont le négatif est venu s'imprimer sur votre lettre de recommandation...

Elle eut soudain un sourire qui sembla lui rendre son âge et j'entrepris derechef de reperdre mes moyens.

— Je dois reconnaître que c'est peu banal, même s'il y a de fortes chances que nous soyons déçus par l'explication...

— Nous ? Cela signifie que vous acceptez d'enquêter sur cette affaire ?

Je fouillai frénétiquement la poche de mon blouson pour en extirper mon téléphone portable.

— Je ne sais pas si c'est très régulier, mais dans l'annonce que j'ai vue sur l'Agence Marolex, vous parliez d'une offre de lancement qui comprenait deux jours d'investigation gratuits. Je n'ai pas détaché le coupon de réduction mais je l'ai pris en photo sur mon portable, je me suis dit que ça marcherait quand même...

Quitte à être ridicule, autant l'assumer jusqu'au bout. Alors que j'agitais mon portable sous le nez de la détective, elle partit cette fois d'un véritable éclat de rire :

— C'est d'accord, M. Agor. Je vous propose une pré-enquête de deux jours, pour que vous puissiez voir si vous souhaitez réellement continuer à vous intéresser à cette histoire, et nous ferons un point ensuite. Vous déciderez alors de ce qu'il convient de faire. En attendant, si ça ne vous dérange pas, j'aimerais conserver votre lettre pour effectuer deux ou trois petits tests.

— Je peux vous la laisser jusqu'à la fin de la semaine prochaine, après quoi il faudra que je la récupère pour transmettre mon dossier à mon nouveau lycée.

Je n'imaginai pas un instant retourner voir Zarkowsky pour lui demander une nouvelle lettre de recommandation.

— Ne vous inquiétez pas, j'en aurai fini avant. Et ce sera indolore pour votre précieux courrier.

Je me levai de mon pouf et lui tendis la main, qu'elle serra d'une poignée ferme.

— Détective Marolex, annonçai-je solennellement, vous voilà engagée.

— C'est un honneur, M. Agor, répondit-elle sur le même ton.

Avant d'ajouter avec le petit sourire qui exerçait sur moi un étrange pouvoir de désorientation :

— Il doit y avoir un fauteuil un peu plus confortable sous cette pile de livres... La prochaine fois, vous éviterez de vous asseoir sur « La Mollesse du Monde », qui est tout de même un original de Heimat Okrit...

Notre entretien se termina comme il avait commencé : avec, pour ma part, un nouveau silence stupide.

## Chapitre 8 – Du rhum, des femmes

*Du rhum, des femmes*

*C'est ça qui rend heureux*

*Que l'diable nous emporte*

*On n'a rien trouvé de mieux*

— *Soldat Louis* —

— Heimat Okrit ? Tu veux parler du plus grand sculpteur tchèque de la vague néo-surréaliste qui a provoqué une émeute quand ses œuvres ont été exposées à Pompidou, celui que l'on surnomme l'Ouvrier spécialisé du plastique, le Bourreau de la matière première, le Derviche tourneur de l'art sub-contemporain ?

— Effectivement, on dirait que tu as entendu parler de lui, soupirai-je en lançant un regard piteux à Jaffa par-dessus ma bière.

Comme toutes nos brouilles, la dernière n'avait pas duré bien longtemps et nous scellions notre réconciliation autour d'un verre, au Bar Asymétrique.

J'avais raconté à mon ami mon entrevue avec Eléanore Marolex, en omettant le passage sur mon passé trouble. Ça enlevait beaucoup au prestige de la détective qui avait réussi à deviner mon statut de délinquant juvénile et j'eus du mal à convaincre Jaffa qu'elle semblait avoir pris mon affaire au sérieux.

— J'espère que tu ne te fais pas rouler, dans cette histoire...

— Je n'ai pas pris de risque, j'ai utilisé un bon de réduction qui me donne droit à deux jours d'enquête gratuits.

— Mouais, je ne sais pas si c'est très régulier comme pratique.

Je haussai les épaules.

— C'est une technique marketing... De toute façon, je n'ai pas les moyens d'engager vraiment un détective privé, j'aimerais seulement avoir un début de piste sur ce que Zarkowsky peut bien trafiquer quand il n'est pas occupé à vider ses stylos rouges sur mes copies. Je sens qu'il y a un truc louche chez lui...

Jaffa aspira un peu de mousse avant d'observer :

— Dans ce cas, c'est un peu vache pour ta détective, elle va bosser deux jours pour rien.

Ce point me turlupinait, effectivement. Je descendis un bon tiers de ma chope et cela me turlupina moins.

— On verra bien...

L'atmosphère bruyante du bar commençait à me monter à la tête mais je savourais presque cette sensation, jouissant enfin, après de longs mois, d'un samedi soir où sortir ne me faisait pas culpabiliser. Depuis que je savais devoir quitter Pépin à la fin du trimestre, j'avais levé le pied sur mon bachotage effréné et recommencé à dormir huit heures par nuit. Je continuais à assister aux cours mais comme tous les professeurs étaient au courant de mon futur départ, ils ne me harcelaient plus et je pouvais suivre les classes sans stress. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais l'impression de travailler pour moi.

La bière me parut délicieuse et je me laissai couler au fond du vieux canapé élimé qui avait donné au Bar Asymétrique ses lettres de noblesse. J'avais trouvé la porte de sortie de mon cauchemar scolaire, j'allais rester à Paris, faire mes preuves dans un lycée où je serais bien épaulé et où je me sentirais de nouveau un brillant représentant de l'élite, j'allais m'offrir un petit intermède intéressant avec l'affaire Zarkowsky et revoir bientôt la détective Marolex... Je portai un regard amène sur le monde qui m'entourait et souris.

— Peter, t'es bourré.

Je protestai.

— Non.

— Si.

— Bon.

C'était mon premier verre, mais je ne tiens vraiment pas l'alcool.

— Elle ressemble à quoi ?

— Hein ?

— Ben oui, la dernière fois que je t'ai vu dans cet état, c'était après ta rencontre avec une grande blonde à forte poitrine, aux lèvres pulpeuses et à la démarche chaloupée, qui s'appelait Loana, je crois.

C'était exact, mais datait d'une époque révolue. L'évocation de ma future ex-camarade de classe ne provoquait plus chez moi la moindre exaltation.

Je plongeai le regard au fond de mon verre et évoquai une nouvelle image. La concentration me fit froncer les sourcils.

— C'est bizarre, je vois une énorme tête de rat aux yeux rouges et aux longues dents pointues qui semblent dégouliner de sang...

— T'as sacrément changé de style !

Jaffadin était hilare mais un peu flou et ondulant. Je tentai de me justifier.

— T'es con, ça c'était sur son T-shirt. Eléanore Marolex est la preuve qu'une jolie fille n'est pas forcément une poitrine blonde à la démarche pulpeuse et aux lèvres chaloupées...

— Donc tu l'as trouvée mignonne...

Je finis mon verre en arborant un sourire idiot. Mécaniquement, ce fut ma chemise qui trinqua.

\* \* \* \* \*

Je fus réveillé vers midi et quart par la sonnerie du téléphone. Je tentai de me débarrasser du mammouth qui avait élu domicile à l'intérieur de mon crâne mais ne réussis qu'à le faire balloter maladroitement de gauche à droite, ce qui provoqua manifestement son mécontentement.

— Allô ? barris-je dans le combiné, prêt à envoyer balader l'inconscient qui osait venir perturber mon premier dimanche de lendemain de cuite depuis bien longtemps.

— Peter Agor ? Eléanore Marolex, de l'agence Marolex, je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout.

J'obligeai mon mammouth à enchaîner quelques pompes pour perdre quelques kilos de graisse au plus vite.

— Je me permets de vous appeler car j'ai du nouveau au sujet de votre affaire.

Quelle affaire ?

— Oui ? fis-je pour gagner du temps, pendant que mes neurones tâchaient de faire le tri dans le bordel ambiant et se reconnectaient un à un.

— Vous êtes sûr que je ne vous dérange pas ?

— Non... Je veux dire oui ! Non, vous ne me dérangez pas...

Quelque chose en moi protestait, grognait qu'il était encore trop tôt pour répondre à des questions aussi compliquées.

— Vous pourriez être à l'agence cette après-midi vers quatorze heures ?

Au prix d'un effort surhumain, je calculai que cela me laissait une heure et demie pour me préparer. En passant une demi-heure sous une douche froide, cela devait être jouable.

— D'accord, fis-je d'une voix déjà plus ferme.

— À tout à l'heure, dans ce cas.

Je ne m'étais jamais vraiment attendu à ce que l'enquête avance. Encore moins aussi vite. Et un dimanche, pas du tout. Mais j'avais été trop surpris par l'appel de ce matin (bon, de midi et quart) pour interroger la détective Marolex sur ce qu'elle avait pu trouver. Avec inquiétude, je me demandai si un dimanche travaillé ne comptait pas double chez les détectives et si je ne venais pas de me faire avoir sur mon offre promotionnelle, mais comme cette idée avait tendance à énerver le mammoth qui avait élu domicile dans mon crâne, je la remisai sagement dans un coin en me disant qu'après tout, j'étais curieux de savoir ce qu'Eléanore Marolex avait à me montrer.

Parvenu devant l'immeuble qui abritait l'agence, j'appuyai - cette fois sans me tromper - sur le bouton de l'interphone. Un clic me signifia que ma présence était acceptée et je montai les six étages à pied.

Devant la porte de l'agence Marolex, je m'octroyai une pause de quelques instants pour reprendre mon souffle, le temps également de me demander avec curiosité si j'allais être accueilli par un T-Shirt à la gloire des rongeurs ou un pull à la gloire des mites.

Forcément, je fus surpris quand s'afficha dans l'embrasure un grand bonhomme noir, baraqué comme une armoire à glace et qui



me regardait comme si j'avais essayé de défoncer la porte à coups de hache.

Il dut y avoir deux secondes de flottement où je craignis pour ma vie. L'homme ne bougeait pas et se moulait toujours parfaitement dans le cadre de la porte. Ses yeux en boules de loto me clouaient sur place et à ma totale incompréhension, exprimaient de la colère.

Je finis par m'éclaircir la voix.

— Ma... demoiselle Marolex ?

Je fus soudain saisi par l'idée affreuse que le type en face de moi était un client mécontent qui venait de faire son affaire à la détective Marolex, en l'étranglant à mains nues.

— Je veux dire, j'ai rendez-vous avec la détective Mar...

L'armoire pivota sur ses gonds et je me retrouvai de nouveau face au bazar organisé qui régnait en maître dans les locaux de l'agence. Mais nulle trace d'Éléanore Marolex, sous quelque forme que ce soit.

Le type s'était suffisamment écarté pour me laisser passer mais me considérait toujours d'un air féroce. J'hésitais à franchir le pas de la porte quand je m'aperçus, en baissant les yeux, que la source de ma panique était chaussée d'une paire de pantoufles en forme de grosses peluches. Des souris. Plus exactement des Jerry, de *Tom & Jerry*.

De surprise, je fis un pas en avant et la porte se referma derrière moi.

## Chapitre 9 – C'est l'amour

*Qu'est-ce qui monte qui rime avec toujours*

*C'est la mer*

— *Leopold Nord et Vous* —

Cela dura l'espace d'un instant. Une fluctuation infime du temps, qui ne ralentit que pour moi, s'étirant vers l'horizon inaccessible des heures immobiles... L'instant en équilibre, entre chaos et éternité, où les lignes de vie enchevêtrées se séparent pour mieux se retrouver, avec la certitude d'appartenir désormais au même écheveau... Rupture de la vérité révélée, car savoir est source d'émerveillement et de douleur... Conscience aiguë et poignante de l'innocence perdue à jamais... Et impossibilité d'aligner sujet-verbe-complément dans une putain de phrase qui veuille dire quelque chose.

Quand ce genre d'effet est provoqué par la vision d'une fille en survêtement de sport qui mange un yaourt, soit on est dans une publicité diablement efficace qui va réussir à booster les ventes de produits laitiers, soit... c'est autre chose.

Là, c'était autre chose.

J'en avais bien senti les prémices, mais on ne fait jamais suffisamment attention à ces trucs-là.

— M. Agor ?

M. Agor avait le cœur qui battait la chamade et ça n'avait plus rien à voir avec la montée de l'escalier.

Eléanore Marolex venait de faire son apparition dans la pièce, vêtue d'un survêtement, donc, et munie d'un pot de yaourt au trifidus.

— Monty, s'il te plaît...

Du coin de l'œil, je vis le couple de souris se diriger vers la porte de gauche, visiblement à regret.

— Montparnasse Bienvenue, mon assistant, expliqua la jeune femme.

J'acquiesçai d'un vague geste du menton, même si « videur », « gros bras », « garde du corps » et « petit ami » étaient les termes qui m'étaient plutôt venus à l'esprit.

— Il peut paraître un peu effrayant, au premier abord, mais c'est un garçon très sympathique... Vous pouvez bouger, M. Agor, il est parti.

Je me secouai brusquement, donnant effectivement l'impression que ma paralysie momentanée trouvait son origine dans ma crainte des grandes baraques chaussées de peluches qui vous regardent d'un air furibard. En d'autres circonstances, cela n'aurait pas été faux.

Je me débarrassai de mon blouson et mon pouls reprit un semblant de régularité.

— Vous devriez faire un peu de sport, M. Agor, ce serait bon pour votre souffle. Et puis ça vous détendrait, je vous sens un peu nerveux.

— Sans doute, oui...

Ça, c'est que j'avais voulu dire. En fait, ma voix ressembla plutôt au grognement d'un ours mal léché qu'on aurait sorti d'hibernation quelques semaines trop tôt.

Impuissant, j'accusai réception du regard curieux que me lança Eléanore Marolex. Même si la sensation que je venais d'éprouver était assez inédite, j'avais déjà pu constater lors de mes précédentes expériences que le sentiment amoureux avait tendance à faire émerger un pan plutôt revêche de ma personnalité. Une sorte de réflexe d'auto-défense, qui parvenait en général à bien compliquer les choses, quand il ne fichait pas tout par terre. Son seul mérite était de me permettre de cacher mes émotions. En l'occurrence, je pouvais me féliciter que mon coup de foudre pour une jeune détective privée rencontrée de fraîche date - dont je ne savais rien si ce n'est qu'elle allait peut-être essayer de m'escroquer - restât connu de moi seul. Je maudis intérieurement mes hormones et me concentrai sur la courbure d'un cou parfait qui se prolongeait en épaules délicates avant de me rendre compte que c'était précisément la chose à éviter. J'embrayai aussi sec sur la forme du coude, un endroit a priori exempt de tout danger, sauf qu'il était inévitablement relié à une main qui tenait évidemment une cuillère qui s'approchait inexorablement d'une bouche...

\* \* \* \* \*

Je m'étais souvent demandé quel était mon genre de femme.

Ma première petite amie était une copine d'enfance, Elisabeth, avec laquelle j'étais passé par toutes les phases habituelles, de la demande en mariage quand nous avions quatre ans au premier baiser hésitant et maladroit dix ans plus tard, après avoir joué ensemble aux cow-boys et aux indiens pendant le primaire et nous être superbement ignorés au collège. Babeth devait être mignonne avec ses petites couettes à cinq ans, mais à quatorze, elle était pourvue de tous les attributs traditionnellement associés à son âge : une dentition métallisée pour travaux de réfection, une silhouette aux dimensions fluctuantes, une paire de lunettes qu'elle avait eu le droit de choisir pour la première fois et une odeur de crème désinfectante. Je me rappelle avoir eu besoin à l'époque d'asseoir mon autorité de jeune mâle dominant. Mais après m'être affiché pendant une semaine entière avec elle, je me rendis compte que mon autorité n'avait rien gagné à cette association et que la plupart des copines des cadors de la classe étaient entrées dans l'adolescence dans de meilleures conditions. Elles avaient peut-être un meilleur dentiste, un meilleur diététicien, un meilleur opticien et un meilleur dermatologue que Babeth, mais je n'avais pas les ressources pour reconstituer l'écosystème médical de ma petite amie et le contrat s'arrêta là. Mon expérience ne me conféra pas le titre de cador en troisième et je n'en déduisis pas non plus grand-chose sur mon type de femme.

Ma deuxième rencontre dura presque deux semaines, l'été de ma dernière colo, et fut surtout l'occasion de la découverte purement technique des fonctionnalités de mon corps. Je ne me rappelle plus le nom de cette étape, seulement qu'elle avait des jambes longues, fines et bronzées. De mon idéal féminin, en tout cas, tout ce qu'elle m'apprit ne représentait qu'une petite partie.

Les choses sérieuses commencèrent par la suite. Le lycée me vit fréquenter pendant presque trois mois la dernière véritable trotskiste du pays. Avec Anthéa, je militai pour les droits des étudiants, des salariés, des chômeurs et des retraités, je composai des slogans, peignis des banderoles, entamai une grève de la faim qui dura quatre heures et fus quitté pour le dalaï-lama, contre lequel, pour des raisons politiques, je décidai de ne pas lutter.

Après une période de calme, ponctuée par divers échecs - dont celui avec une fan de Megadeaf - mais qui me permit de passer mon bac dans les conditions que l'on sait, je rencontrai Natacha Popaï, jeune fille au pair des voisins de mes parents : russe, blonde aux yeux bleu-vert, plutôt menue, timide, rougissante, et au français approximatif, avec laquelle je vécus une histoire brève mais intense. Nous nous séparâmes les yeux pleins de larmes lors de mon départ pour Paris, avec la promesse formelle de nous retrouver aux vacances de la Toussaint... que je passai finalement cloîtré dans ma petite pièce, noyé sous une pile de bouquins de maths, de physique et de chimie. À Noël, Natacha parlait français et le père sexagénaire du voisin parlait russe, ce qui fit beaucoup jaser dans le quartier.

À Pépin, je m'étais senti attiré par Loana Dulofth, qui n'était en rien ni timide ni rougissante, avait une façon stratégique de ne pas être menue, mais restait blonde aux yeux bleu-vert.

Eléanore Marolex était à part. Rien de ce que je pourrais décrire de son apparence physique ne saurait rendre compte avec exactitude de ce qui me la faisait trouver extraordinaire. C'était le genre de fille attirant immanquablement l'attention par la singulière vitalité qui se dégageait d'elle. Une sorte de force contenue et maîtrisée dans une longue silhouette frêle, une énergie naturelle qui semblait puiser sa source dans une assurance tranquille. Se laisser prendre au piège de son aura signifiait forcément être séduit ensuite par le bleu-vert lumineux de ses yeux...

Voilà retracées mes dix-neuf années de vie amoureuse, jusqu'à ce dimanche de février, alors que je regarde la cuillère qu'Eléanore porte à sa bouche avec une jalousie sans nom.

\* \* \* \* \*

Je ne garde pas le moindre souvenir de la façon dont je me retrouvai penché sur une espèce de table lumineuse où la détective avait déposé une feuille de papier. Nous étions dans une pièce attenante au bureau de l'entrée, aux dimensions équivalentes, à l'opposé de celle dans laquelle Montparnasse Bienvenue s'était éclipsé. Elle était plongée dans une pénombre qui rendait l'éclairage de la table presque insupportable, mais je pus me rendre compte

qu'elle était tout aussi encombrée que la première, avec cette fois des formes bizarres recouvertes de draps. Il y avait une nouvelle porte perpendiculaire à celle par laquelle nous étions entrés et je calculai que l'Agence Marolex se composait au minimum de quatre pièces mansardées en enfilade et d'un étage peut-être équivalent, ce qui, en garçon conscient des prix du marché immobilier parisien, ne laissa pas de m'impressionner.

Je reportai mon attention sur ce que disait la jeune femme.

— ... une table lumineuse améliorée qui permet de cacher certaines choses et d'en révéler d'autres normalement invisibles à l'œil nu...

La feuille qui était posée sur la table était ma lettre de recommandation. On y voyait entremêlés, par transparence, le contenu de ma lettre et la phrase menaçante légèrement de biais, toutes deux à l'endroit. La lumière permettait de lire les deux textes en même temps.

La détective tourna une molette sur le côté et la luminosité changea légèrement. Sur le papier, on ne voyait à présent plus que la phrase, bien au centre. La lettre de Zarkowsky avait disparu comme par magie et j'ouvris des yeux ébahis.

— C'est maintenant que ça devient intéressant, souffla Eléanore en tournant une deuxième molette.

Pendant un instant, j'oubliai les affres du tourment amoureux pour regarder avec stupéfaction la feuille se couvrir d'une fine écriture. Là où n'apparaissait auparavant que la menace se trouvaient maintenant plusieurs autres paragraphes.

— C'est fou ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est tout simple. Lorsque votre professeur a rédigé cette lettre, il a posé une feuille vierge sur un papier où il avait déjà noté quelque chose, dont la phrase que vous avez vue. Ces mots ont dû être les derniers qu'il a écrits ou bien, ce qui me paraît plutôt être le cas, il les a repassés machinalement avec son stylo. L'encre n'était donc pas tout à fait sèche lorsqu'il a posé votre feuille dessus et la trace en est apparue en filigrane. Je me suis demandé s'il n'était pas possible de récupérer d'autres informations rédigées sur cette page. J'ai donc analysé l'encre déposée sur votre feuille et j'ai réglé cette table lumineuse en conséquence, pour qu'elle nous dévoile ses autres secrets. Les moindres résidus d'encre sont magnifiés et il est

ainsi possible de récupérer l'ensemble du document par simple extrapolation...

— Incroyable !

Je me penchai à nouveau sur la table en fronçant les sourcils.

— On dirait des extraits de poèmes... Et ils ne sont pas tous en français.

— Judicieuse remarque.

*L'échec et mat triste est dit agonie  
Au lit sablonneux des rivières endormies.  
Commence l'attente, à Sion, de l'abscisse dorée,  
Si proche est le chemin du Mont illuminé.*

*Cuanto te habra dolido acostubrarte a mi,  
a mi alma sola y salvaje, a mi nombre que todos ahuyentan.  
Hemos visto arder tantas veces el lucero besandonos los ojos  
y sobre nuestras cabezas destorcerse los crepusculos en abanicos girantes.  
Quiero hacer contigo  
lo que la primavera hace con los cerezos.*

*Les amants supposent l'art hissé au sommet  
Être d'éternité et d'amour forgé.  
Rejetées les valeurs de morale et d'éthique,  
Au plus loin des rancœurs, le chant émane des tiques.*

## **Je sais qui vous êtes et vous allez mourir**

*Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours !  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !*

*Les saints taisent mais étalent, ici et là,  
Paroles belles qui ont force de loi.  
Mais quand lève la tête et regarde les étoiles,  
Vis pour vivre, car l'art est action totale.*

*In secret we met, In silence I grieve,  
That thy heart could forget, Thy spirit deceive.  
If I should meet thee After long years,  
How should I greet thee? With silence and tears.*



La détective éteignit la tablette lumineuse et me rendit ma lettre, que je saisis avec circonspection. Elle avait soudain acquis une valeur que je n'aurais jamais soupçonnée...

— Vous pouvez la reprendre, j'ai imprimé une copie de la page complète. Nous allons pouvoir l'examiner à côté.

Je la suivis dans le premier bureau et eus un nouveau moment d'absence en me penchant au-dessus de son épaule, lorsqu'elle s'installa devant l'écran de son ordinateur. La notion de grain de beauté prit soudain tout son sens quand j'aperçus celui qui se dessinait sous le lobe de son oreille gauche, à la base de son cou...

— Vous pouvez utiliser cette chaise, là.

— Ah oui, pardon.

Je gratifiai d'un regard méfiant la Mollesse du Monde, qui avait apparemment gardé les traces de mon postérieur, et m'emparai d'une chaise débarrassée de la pile de dossiers qui l'encombraient la veille. Ces derniers exhibaient leur équilibre toujours précaire sur le rebord de la fenêtre.

Je m'installai aux côtés de la détective, qui avait lancé sur son ordinateur une connexion Internet et se trouvait sur la page principale d'un moteur de recherche.

— J'ai déjà examiné ceci un peu plus tôt mais je vais le refaire avec vous. Essayons tout d'abord avec « Ô temps, suspends ton vol ! »...

Je me raclai la gorge.

— Heu... Celui-là je pense le connaître, c'est extrait du *Lac* de Lamartine, non ?

La jeune femme acquiesça.

— Sixième strophe du poème composé par Lamartine au bord du lac du Bourget, en 1817, alors que son amour, Julie Charles, se meurt à Paris d'une maladie pulmonaire. Passons à l'extrait suivant, en anglais : « In secret we met / In silence I grieve... »

Dans un souffle, je complétais :

— « That thy heart could forget / Thy spirit deceive. » Lord Byron, je crois.

J'eus droit à un signe de tête approbateur.

— Bravo, M. Agor. Il s'agit en effet de la dernière strophe de « *When we two parted* », par le célèbre Lord de la poésie britannique, auteur du *Pèlerinage de Childe Harold* dans l'époque romantico-déprimée qui suivit les guerres napoléoniennes. Le dernier extrait en espagnol, maintenant : « *Cuanto te habra dolido acostubrarte a mi...* »

— Pablo Neruda, Poème 14.

Là, je sentis que j'avais marqué un point. Sous l'examen d'un regard bleu-vert perplexe, je fus parcouru d'un frisson.

— Je croyais que vous étiez en prépa scientifique.

— Je croyais que vous n'aimiez pas les idées préconçues...

Eléanore Marolex éclata d'un rire franc qui me laissa tout retourné.

Bon prince, je décidai de révéler les sources de tant de culture.

— Le poème espagnol, je l'ai étudié l'année dernière pour le bac. Le poème anglais, je le connais parce qu'il y a deux ou trois ans, avec un copain, on a voulu monter un groupe de rock. On avait plein d'idées pour la musique mais pour des paroles qui tiennent la route, j'ai pioché dans un recueil de romantiques anglais du 19<sup>ème</sup> siècle. Le Lac, je l'ai appris du Lagarde et Michard en première parce que je le trouvais beau.

Avec un sourire modeste, j'ajoutai :

— En revanche, les trois autres strophes ne m'évoquent rien.

— Et elles n'évoquent rien au réseau mondial non plus, apparemment. Pas plus que la phrase de menace, d'ailleurs.

Sur l'écran de l'ordinateur, le moteur de recherche affichait son ignorance tout en suggérant, plein d'espoir, des sites qui proposaient d'augmenter la taille et le volume de différentes parties d'un corps.

Nous reportâmes notre attention sur la feuille imprimée.

— Si je résume, conclut Eléanore, nous avons sur cette feuille trois extraits de poèmes en français, anglais et espagnol, trois strophes en français non identifiables dont nous ignorons si elles ont un lien entre elles et une menace de mort... J'avoue que votre histoire semble prendre une nouvelle dimension, M. Agor.

Il y eut un silence, qui marqua pour moi un moment d'angoisse : celui où il allait peut-être me falloir révéler à la détective Marolex que je n'avais absolument pas les moyens de financer une enquête sur

des menaces de mort et des extraits de poème et que j'avais de façon éhontée profité d'une période d'essai gratuite en sachant pertinemment qu'elle ne serait jamais suivie d'une commande. Je n'aurais déjà pas été très à l'aise pour annoncer cela à un détective bedonnant et austère et, étant données les circonstances, cela commençait à me travailler sérieusement, quelque part du côté du mammoth. Je décidai d'aborder le sujet avec diplomatie.

— Et... hem... par rapport aux deux jours de détection offerts, vous... heu... comptez en heures travaillées effectives ou bien est-ce un forfait ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite et continua à fixer d'un air songeur la reproduction des strophes. J'avais recommencé à me perdre quelque part à l'orée d'un survêtement dont la fermeture éclair s'était légèrement entrouverte, quand elle parla enfin.

— Je vais aller faire un tour demain à Pépin-le-Bref pour rencontrer une ou deux personnes et poser quelques questions. À quelle heure finissez-vous vos cours ?

Je visualisai mentalement mon emploi du temps.

— J'ai un cours de sciences industrielles qui se termine à dix-sept heures et une colle de maths de dix-huit à dix-neuf heures.

— Je vous propose dans ce cas de nous retrouver vers dix-sept heures à la bibliothèque du lycée, pour faire le point sur l'avancée de l'enquête et décider de la suite.

Cela ne répondait pas exactement à ma question mais j'y gagnais un petit répit. Une chose me turlupinait, cependant.

— Cela me convient très bien, mais je ne sais pas si vous pourrez facilement accéder à l'établissement. Depuis que Virgile le Pirate est devenu rouge cramoisi, les entrées sont sérieusement filtrées...

Il me fut répondu avec un sourire que je n'avais pas à m'inquiéter sur ce point et que le rendez-vous serait honoré.

Je pris congé de la détective Marolex et me retrouvai à marcher dans une rue qui avait changé de couleur, le cœur hésitant entre l'implosion et l'explosion, un peu perdu entre des poèmes romantiques et un complot meurtrier, à la fois heureux car j'allais la revoir le lendemain et désespéré car cela serait sans doute la dernière fois.

## Chapitre 10 – Orchestra

*There's an orchestra in me*

*Playing endlessly*

*I even hear it now*

— *The Servant* —

Ce lundi soir, comme tous les autres, M. Dusse nous lâcha à dix-sept heures précises, apparemment aussi soulagé que nous d'en avoir fini avec son cours de sciences industrielles. À dix-sept heures deux, j'arrivai tout pantelant sur le seuil de la bibliothèque, sous le regard courroucé de M. Lerat, le responsable des lieux, qui gratifia mon entrée quelque peu précipitée d'un mouvement d'index réprobateur.

— Je vois que vous avez décidé de vous mettre au sport...

Je me retournai brusquement pour me retrouver face à la détective Marolex. Elle arborait une queue de cheval, un blouson kaki, un sac à dos noir, et un air terriblement étudiant. Je ressentis toute l'incongruité qu'il y avait à la rencontrer ici, sur un territoire que j'estimais mien, d'autant plus que ce fut elle qui m'entraîna à l'écart, derrière une étagère de livres, relativement à l'abri des poussées inquisitrices de Lerat. Nous étions dans la section de littérature austro-hongroise, autant dire isolés du monde.

Eléanore Marolex sortit un minuscule PC portable de son sac. Pendant la phase d'allumage, je l'interrogeai à mi-voix :

— Alors vous avez vu Zarkowsky ? Vous pensez que c'est un psychopathe ?

La détective éluda la question.

— J'ai vu votre professeur de maths, effectivement. Mais ce n'est pas lui qui m'a appris les choses les plus intéressantes...

Le portable avait fini de s'allumer et un scan des strophes défilait sur l'écran.

— Vous l'ignorez peut-être, M. Agor, mais c'est à Pépin-le-Bref qu'officie une de nos sommités nationales dans le domaine de la textique.

— Pardon ?

Il ne m'avait pas fallu plus de trente secondes avec Eléanore Marolex pour perdre pied.

— Vous n'êtes peut-être pas familier avec la notion de textique, M. Agor ?

Ça, c'était un coup bas en repréailles de mon étalage culturel de la veille... Je dus néanmoins répondre piteusement que non, la textique et moi n'avions pas fait nos classes ensemble.

J'eus droit à une explication.

— Wikipédia vous dirait que cette discipline a été officiellement inaugurée au Collège International de Philosophie de Paris en 1985, aux fins d'établir une théorie unifiée des structures de l'écrit, classique et moderne, dans un mode schémique, grammique tout autant qu'icônique et symbolique... Ne me regardez pas comme cela, M. Agor, cela signifie simplement que nous avons une spécialiste en matière d'analyse de textes dans ces murs. Avouez que cela aurait été dommage de ne pas en profiter pour élaguer les aspects purement littéraires de notre problème.

Je haussai le sourcil gauche :

— Il ne s'agit pas de Melle Proust, tout de même ?

J'avais assez d'un de mes profs impliqué dans cette histoire.

— Non, M. Agor. La spécialiste de textique dont je vous parle n'est pas prof de français ou de philo dans votre lycée, mais concierge.

— Mme Lagarde ? La petite dame aux cheveux rouges qui contrôle nos cartes d'étudiant ?

Il y avait de quoi être sceptique.

— Il s'avère que Mme Lagarde a une vie à côté de son job. Je lui ai donc soumis nos textes. Et elle pense que si ces extraits de poèmes ont une importance dans notre histoire, c'est plus pour eux-mêmes que pour l'œuvre dont ils sont tirés. Autrement, les titres des poèmes auraient suffi à faire passer le message, quel qu'il soit. Nous pouvons donc nous affranchir du contexte et nous concentrer sur les strophes. Il n'y a ainsi plus de poète ou d'auteur, mais un « personnage » qui a invoqué ces strophes dans une histoire articulée autour d'une menace.

Pour ma part, le personnage en question avait furieusement tendance à s'appeler Zarkowsky. Je ne dis rien mais n'en pensai pas moins. Cela dut se voir :

— Je sais ce que vous pensez, M. Agor, mais je vous propose de laisser de côté les hypothèses sur l'identité du personnage pour le moment et de poursuivre notre analyse sans idées préconçues. Commençons par ce que nous connaissons le mieux : le *Lac* de Lamartine.

Un zoom habile laissa la strophe concernée seule sur l'écran.

*Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,*

*Suspendez votre cours !*

*Laissez-nous savourer les rapides délices*

*Des plus beaux de nos jours !*

Eléanore Marolex prit une profonde inspiration et commença son explication dans le chuchotement qu'autorisait l'ouïe aux aguets du bibliothécaire Lerat.

— Le ton est celui de la prière, de l'invocation, de l'urgence. Le rythme est heurté, servi par l'alternance d'alexandrins de douze pieds et d'hexasyllabes de six. L'impression en est renforcée par les rimes croisées. L'expressivité est soutenue par l'usage de points d'exclamation. Le lyrisme de la strophe est lié à la personnification du temps, auquel le personnage s'adresse tel à un dieu qui serait le destinataire de sa prière, dépositaire du pouvoir d'exaucer son vœu. Le temps et les heures semblent défiler en parallèle, le temps dans les airs où se déroule son vol, les heures dans l'eau où elles suivent leur cours telle une rivière. Mais la prière est désespérée, comme en atteste le « laissez-nous » suppliant et la rapidité, obligée, des « délices ». Venons-en maintenant au « nous ». Qui se cache derrière ce pluriel ? Son usage semble impliquer l'existence d'au moins une personne en plus du personnage. À moins que le personnage n'use d'un pluriel de pure forme, un pluriel de majesté, qui démontrerait chez lui une propension à la mégalomanie. Et en quoi consistent les « délices des plus beaux de nos jours » ? Il peut s'agir d'un état susceptible de cesser, comme la liberté, le fait de se trouver dans un endroit donné, en une certaine compagnie, ce qui expliquerait le « nous », ou bien le fait d'être en vie, tout simplement.

Je laissai échapper un petit sifflement incrédule.

— On peut vraiment déduire tout ça de quatre vers du Lac de Lamartine ?

— On peut. Maintenant, reste à voir si cela nous permet d'avancer dans notre enquête. Si nous passions à la strophe suivante ? Je vous propose un petit détour du côté de Lord Byron.

La strophe correspondante vint aussitôt s'afficher sur l'écran du portable.

*In secret we met, In silence I grieve,  
That thy heart could forget, Thy spirit deceive.  
If I should meet thee After long years,  
How should I greet thee? With silence and tears.*

— « C'est secrètement que nous nous sommes rencontrés, c'est en silence que je souffre

Que ton cœur puisse oublier, ton esprit trahir.

Si je devais te rencontrer après de longues années,

Comment t'accueillerais-je ? Dans le silence et les larmes. » traduit la détective. Le ton, ici, est résolument mélancolique, mais également empreint d'une certaine colère. Le destinataire de ce message est clairement unique. Le personnage évoque une rencontre secrète, qui serait la cause de sa souffrance. Une souffrance qui ne peut s'exprimer que dans le silence, sans doute à cause du caractère secret de la relation entre le personnage et le destinataire. Des sentiments sont en jeu, car on parle du cœur : il peut s'agir d'amour, d'amitié et d'honneur. La crainte la plus forte de l'auteur est que le destinataire oublie... Oublie quoi, ou qui ? L'oublie lui, peut-être. Il est clairement fait référence à deux temps dans la strophe, séparés par « de longues années » : le passé et le futur. Mais ces deux époques sont immuablement marquées par le même schéma : une rencontre suivie d'une souffrance silencieuse. Le mot important est à mon sens « deceive », trahir. Le destinataire possède le pouvoir de tromper le personnage, il peut ne pas se montrer à la hauteur de ses espérances. Un motif pour le tuer, peut-être...

Je frémis.

— C'est horrible !

— En effet.

— Et dire que je trouvais ce poème d'amour magnifique, soupirai-je.

— Ah oui ? Un peu trop larmoyant à mon goût. J'aurais plutôt un penchant pour Neruda.

Qui vint aussitôt s'afficher sur l'écran :

*Cuanto te habra dolido acostumbrarte a mi,  
a mi alma sola y salvaje, a mi nombre que todos ahuyentan.  
Hemos visto arder tantas veces el lucero besandonos los ojos  
y sobre nuestras cabezas destorcerse los crepusculos en abanicos  
girantes.*

*Quiero hacer contigo*

*lo que la primavera hace con los cerezos.*

— « Qu'il t'en aura coûté de t'habituer à moi,

à mon âme seule et sauvage, à mon nom qui les fait tous fuir.

Tant de fois, nous baisant les yeux, nous avons vu brûler l'étoile et se détordre sur nos têtes les éventails tournants des crépuscules.

Je veux faire de toi

ce que fait le printemps avec les cerisiers. »

La forme, ici, est beaucoup plus libre, Neruda est bien un poète du <sup>xx</sup><sup>ème</sup> siècle. Le message paraît à la fois plus direct et plus obscur. Une nouvelle fois, le personnage s'adresse à un destinataire, mais sans colère, avec même une certaine forme de complicité. Le « nous » associe clairement le personnage et le destinataire. Le destinataire a néanmoins dû « s'accoutumer » au personnage et « dolido » indique que le processus a pu être douloureux... Le personnage se présente comme une âme « sola y salvaje », seule et sauvage. On retrouve ici la notion de solitude, mais aussi de dangerosité, car le personnage est « sauvage » et son nom suffit à « tous les faire fuir ». À faire fuir qui ? Il est sans doute encore trop tôt pour se prononcer sur ce point. Les deux vers suivants me plaisent tout particulièrement.



Qu'est-ce que cela vous évoque, M. Agor ? Des étoiles brûlantes et des crépuscules tournoyant comme des éventails ?

J'avais bien étudié ce poème l'année précédente, mais les explications de señora Mafalda avaient été un peu confuses et donné lieu à un exposé sur les supernovas et les aurores boréales. J'avais quelques doutes sur la pertinence des aurores boréales dans ce contexte. Comme je raclais ma cervelle en vain pour tenter de trouver une explication pertinente, Eléanore Marolex me souffla la réponse.

— L'orgasme, M. Agor. Neruda donne une magnifique description de l'orgasme qui unit deux êtres partageant une expérience commune...

Mon Dieu ! J'étais en train de discuter orgasme avec Eléanore Marolex ! Quoi que discuter n'était sans doute pas le mot qui convenait, puisque sur le coup, je restai coi.

— Vous n'êtes pas convaincu par cette analyse ?

— Heu... Si...

— Vous savez, M. Agor, un orgasme n'est pas forcément d'ordre sexuel, il peut tout aussi bien être intellectuel et résulter d'une plénitude obtenue par la maîtrise d'un savoir, l'acquisition d'une connaissance. « Je veux faire de toi / ce que fait le printemps avec les cerisiers. » Ce vers final est également magnifique. Que fait donc le printemps avec les cerisiers, M. Agor ?

Cette fois, j'étais décidé à proposer une réponse.

— Il les fait fleurir.

— Il les fait fleurir. Le personnage propose donc de faire fleurir le destinataire. C'est plutôt positif, non ?

Je me balançai sur la chaise, pas vraiment sûr du terrain sur lequel je m'engageais.

— J'ai l'impression que cette notion de destinataire n'est pas très claire...

Un éclat s'alluma dans les yeux bleu-vert de la détective Marolex.

— Vous pourriez développer un peu votre idée, M. Agor ? Je pense que vous tenez quelque chose.

Ainsi encouragé, je tâchai d'exprimer cette impression un peu floue de la façon la plus explicite possible.

— Eh bien depuis le début, on se retrouve face à des informations contradictoires sur le destinataire. Parfois il est seul, parfois ils sont plusieurs, une fois le personnage le menace, une autre fois il ne lui veut que du bien. En fait, c'est comme si les poèmes et la menace s'adressaient à des personnes différentes...

— Je suis assez d'accord avec vous. C'est pourquoi je vous propose de nous concentrer sur l'image que nous pouvons nous faire du personnage, qui elle est cohérente. Il s'agit d'un être solitaire, trahi, blessé. Il a des choses à perdre, mais il connaît des secrets qu'il est prêt à utiliser pour éviter de souffrir davantage. Je pense aussi qu'une personne tient une place particulière dans sa vie, elle a peut-être interrompu sa solitude et est devenue très importante pour lui. Cette personne peut lui être retirée et c'est pour cela qu'il est obligé de recourir à la menace.

Est-ce que ce portrait collait avec Niclaus Zarkowsky ? Je ne pensais pas qu'un habit autre que celui de tyran sadique et imbu de lui-même puisse lui aller. S'il y avait de la souffrance, chez cet homme, c'était celle qu'il engendrait. Pour la solitude, je ne savais pas, mais je le souhaitais pour mes congénères humains. Voire les animaux. Réflexion faite, même un cactus ne méritait pas de partager sa compagnie.

— Vous êtes quand même d'accord pour dire que le personnage est un homme ?

— Les poèmes dont sont extraites les strophes ont tous été écrits par des hommes, certes. Mais si vous les relisez attentivement, vous vous rendrez compte qu'ils peuvent être mis aussi bien dans la bouche d'un homme que dans celle d'une femme.

Je considérerai cette réponse pendant quelques instants.

— Mais pourtant, finis-je par chuchoter, c'est bien Zarkowsky qui a écrit ces strophes...

— Il est un maillon de la chaîne. Je ne suis pas sûre qu'il soit le premier.

Cela me permettait de remettre ma question initiale sur le tapis.

— Que vous a-t-il dit, au fait ? Il n'a rien avoué quand vous lui avez montré les extraits de poèmes ?

La détective eut un sourire amusé.

— M. Agor, ce peut être une technique d'aller agiter une présomption sous le nez d'un coupable potentiel en espérant qu'il va cracher le morceau dans un instant de panique. Cela arrive toutefois rarement et il nous faut la plupart du temps faire preuve de prudence, de diplomatie et de patience...

Patience, cela signifiait que je n'allais pas avoir le fin mot de l'histoire au cours de ma période d'essai gratuite. Je jetai un coup d'œil inquiet à ma montre, qui m'indiqua qu'il me restait tout juste un quart d'heure avant ma colle de maths. Un quart d'heure avant la fin probable de mon aventure avec la détective Marolex...

Retardant le moment fatidique, j'enchaînai aussitôt :

— Nous n'avons pas parlé des trois autres strophes, celles dont nous ignorons l'origine... Vous pensez qu'elles sont moins importantes ?

L'écran de portable se fit un devoir de les afficher sur le champ.

*L'échec et mat triste est dit agonie*

*Au lit sablonneux des rivières endormies.*

*Commence l'attente, à Sion, de l'abscisse dorée,*

*Si proche est le chemin du Mont illuminé.*

*Les amants supposent l'art hissé au sommet*

*Être d'éternité et d'amour forgé.*

*Rejetées les valeurs de morale et d'éthique,*

*Au plus loin des rancœurs, le chant émane des tiques.*

*Les saints taisent mais étalent, ici et là,*

*Paroles belles qui ont force de loi.*

*Mais quand lève la tête et regarde les étoiles,*

*Vis pour vivre, car l'art est action totale.*

— Non, M. Agor, au contraire, je pense qu'elles sont les plus importantes. Car il est vraisemblable qu'elles aient été composées par le personnage lui-même.

Petit à petit, le masque certes antipathique et néanmoins connu de Zarkowsky se détachait du visage de ce mystérieux personnage qui me parut soudain bien plus effrayant.

— Mme Lagarde, poursuit la détective, est persuadée que ces trois strophes ont été composées par la même personne. La structure est identique, alexandrins et rimes plates, la scansion repose sur des schémas équivalents, le champ lexical est constant et fait appel à des notions modernes. Mais...

— Mais ?

— Mais tout cela ne veut strictement rien dire.

Je considérai les strophes d'un air pensif pendant quelques secondes avant d'oser :

— En même temps, la poésie moderne... Enfin, est-ce que c'est censé vouloir dire quelque chose ?

— Une suite de mots qui n'ont pas été choisis par le hasard absolu signifie toujours quelque chose, il y a forcément un message, même inconscient, derrière n'importe quelle création. Simplement, là, je sens qu'il m'échappe.

Eléanore Marolex avait froncé les sourcils et je sentis qu'elle n'avait pas pour habitude de laisser les choses lui échapper longtemps.

— Peut-être que le poème est incomplet, suggérai-je. Ou bien les strophes sont extraites d'œuvres différentes, même si elles ont été composées par la même personne. Il se peut qu'il nous manque des éléments pour comprendre l'ensemble.

La jeune femme secoua la tête.

— Même s'il manque des strophes, je ne vois pas comment elles pourraient expliquer que « l'échec et mat triste » soit « dit agonie » ou que « l'art » soit « action totale ». Non, M. Agor, je sens que ces vers sont la partie la plus intéressante de l'énigme, la pièce clé du puzzle. Maintenant, tout cela n'a de sens que s'il y a effectivement un puzzle...

Ce fut à mon tour de froncer les sourcils.

— Comment cela ?

Eléanore Marolex referma son portable avec un petit claquement sec et posa ses bras croisés par-dessus.

— Cette histoire est intéressante, M. Agor, mais elle relève pour l'instant quasi exclusivement de l'exercice de style. Je ne vais pas regretter qu'il n'y ait pas eu d'atteintes physiques dans son sillage et que la seule menace proférée reste d'ordre virtuel, mais j'aurais besoin d'un peu plus de concret pour pouvoir avancer. Si vous le souhaitez toujours, naturellement...

Je n'eus aucun mal à reconnaître le moment tant redouté et eus la correction de rougir jusqu'aux oreilles, en bafouillant :

— C'est-à-dire, j'aimerais également en savoir plus et découvrir ce qui se cache derrière ces extraits de poème, et puis aussi en quoi Niclaus Zarkowsky est impliqué là-dedans, mais... heu... niveau honoraires... enfin, c'est pas facile d'être étudiant de nos jours, financièrement, je veux dire et je suis absolument désolé si j'ai pu vous laisser penser que j'avais les moyens de... heu... rémunérer vos services...

Il m'était impossible de m'enfoncer davantage. Je ne sais pas exactement à quel genre de réaction je m'attendais avec cet aveu, peut-être une moue de mépris accompagnée d'un au revoir sec, un soupir désolé suivi d'une réflexion cassante sur la cherté de la vie moderne, une insulte adressée à l'ensemble des rapiats de la planète, voire un coup de poing dans la figure que j'aurais accepté avec humilité et dont j'aurais chéri la trace jusqu'à la fin de mes jours... En tout cas, sûrement pas à ce petit sourire qui s'inscrivit à la commissure de ses lèvres et qui me fit manquer toute une série de battements de cœur.

— Je m'en doutais un peu, M. Agor, fit-elle d'un ton léger. Quoi qu'il en soit, je pense avoir trouvé une solution à ce petit problème.

Je la regardai sans comprendre.

— Vous acceptez de continuer à travailler pour moi sans être payée ?

— Sans être payée par vous, M. Agor. Puisque nous ne signons pas de contrat, je n'ai pas d'obligation de résultat, mais cette histoire m'intéresse et je pense avoir un peu de temps à y consacrer.

Elle avait rangé le portable dans son sac à dos et s'était levée pour enfiler son blouson pendant que je continuais de la fixer, abasourdi.

— J'ai encore en tête une ou deux pistes à explorer, je pense que je pourrai vous en dire davantage à la fin de la semaine. Enfin, si cela vous convient...

— Heu... Voui, bafouillai-je, un peu perdu entre exultation et stupéfaction.

Mon regard croisa alors les aiguilles de la pendule murale qui battait les secondes empesées de la bibliothèque. Je me levai en catastrophe.

— Flûte, il est déjà six heures passées, je suis en retard à ma colle de maths !

Je m'apprêtais à prendre congé de la détective Marolex quand elle acheva de me clouer le bec :

— Je vous rassure, M. Agor, vous n'êtes pas en retard. Je me suis mise d'accord avec M. Zarkowsky, tout à l'heure : cette colle, vous la passez avec moi.

## Chapitre 11 – Open your eyes

*This isn't me,  
This isn't you, But it's just everything we do.  
Till you open up your eyes,  
and understand this isn't real.*  
— Sum 41 —

— Bon, Peter, je ne comprends plus rien à ton histoire. Cette fille, elle est détective privée ou prof de maths ?

— Les deux, mon capitaine !

En quittant le lycée, vers dix-neuf heures trente, j'avais filé directement chez Jaffadin pour partager avec lui cette histoire incroyable. Chez Jaffadin, c'était en fait chez son oncle et sa tante, dont les huit enfants avaient successivement quitté le domicile familial pour vaquer à leurs propres affaires, entre Royaume-Uni et sous-continent indien, et qui se retrouvaient ravis d'accueillir leur neveu dans un T5 de la rue Bouffetard qui, de trop petit, était progressivement devenu trop grand.

Je m'étais laissé inviter à dîner, ce qui, en attendant, nous donnait bien jusqu'à dix heures du soir pour discuter tranquillement de mon aventure, dans une grande chambre d'horreur tapissée de posters de corps écorchés et gardée par un squelette au sourire débonnaire baptisé Galouzeau. Jaffa avait entrepris une opération compliquée sur un patient tout en prêtant une oreille attentive à mon histoire. Il avait déjà retiré une espèce d'élastique de la jambe du malade et s'attaquait à présent au cœur, pendant que je lui racontais par le menu mes histoires de poèmes abscons et de colle de maths. J'évitai cependant de m'étendre sur la révélation physiologique qui me plaçait sur un petit nuage quand dans le moindre son résonnait le nom d'Eléanore Marolex. Même à son meilleur pote, il y a des choses qu'on ne dit pas.

— T'es tombé raide dingue de cette fille, hein ?

On attend qu'il les devine.

— Beuh non, tu dis n'importe quoi...

Et puis on nie.

Jaffa tirait une langue appliquée au-dessus de son ouvrage. Il finit par exhiber d'un air triomphant un morceau de plastique blanc au bout de sa pince à épiler sans que ne s'allume le nez du patient, et consentit enfin à m'accorder sa plus complète attention.

— Je peux être direct, Peter ?

Jaffa adore poser ce genre de question stupide.

— Non.

— J'ai peur que tu ne sois en train de te faire avoir.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Est-ce que tu sais comment on devient détective privé ?

Je haussai les épaules.

— Pas vraiment...

Jaffa avait ouvert une boîte en plastique qui contenait des espèces de boules orange de la taille d'une balle de ping-pong. Il en saisit une et l'enfourna tout entière dans sa bouche avant de me tendre le récipient. Je me servis à mon tour, l'estomac tirailé par les bonnes odeurs épicées qui sortaient de la cuisine et se faufilaient jusqu'à mes narines par l'embrasure de la porte. Je mordis néanmoins avec circonspection dans la boule orange et fus tout surpris de sentir fondre dans ma bouche un mélange de caramel et de goûts variés que je ne savais pas identifier.

— Ce sont des boules de *gajar ka halwa*, expliqua Jaffa, des carottes caramélisées très sucrées parfumées à la cardamome et à la cannelle.

— C'est bon, fis-je en enfournant ce qui restait de ma part.

Avant d'ajouter :

— C'est quoi le rapport avec les détectives privés ?

— Souviens-toi, tu ne voulais pas que je sois direct... Alors le *gajar ka halwa*, c'est comme les détectives privés. Tout le monde peut s'y mettre, mais pour que ce soit bon, il faut que le boulot soit l'œuvre d'un spécialiste. Ma tante, en l'occurrence.

— Ta tante est détective privée ?

— Non, mais elle est pakistanaise.

La démonstration devenait difficile à suivre.



— Bon, tu peux me faire la version directe ?

Jaffa ne se fit pas prier :

— Devenir détective privé, ce n'est pas très compliqué : il s'agit d'une profession libérale, au même titre que les médecins ou les artisans. À la différence qu'il n'existe pas de diplôme reconnu. N'importe qui peut s'installer et ouvrir un cabinet. Il doit se faire enregistrer, bien sûr, ce qui occasionne quelques frais, mais la démarche reste assez simple. Là où ça se complique, c'est quand il faut trouver les clients. Les publicités dans la presse donnent parfois quelques résultats, mais ce qui marche, surtout, c'est le bouche-à-oreille. C'est pourquoi beaucoup de détectives privés sont d'anciens policiers : ils ont les bases, des relations, et ça rassure toujours le client. Les autres...

Jaffa haussa les épaules.

— À mon avis, ils ne valent pas grand-chose. C'est là où je voulais en venir avec ma tante et son *gajar ka halwa*. S'il est aussi bon, c'est parce que son *background* culturel lui permet de passer huit heures à cuire des carottes dans du lait jusqu'à ce que le mélange n'ait plus le goût ni de carotte ni de lait. Si ton détective n'est pas un ancien flic qui a passé la cinquantaine, avec une bonne grosse moustache et un ventre rebondi, des photos de sa femme et de ses gosses sur son bureau et une pin-up blonde pour secrétaire, tu es mal parti...

— Ce sont des idées reçues, tout ça, grommelai-je, C'est un détective de roman que tu me décris là !

— Peut-être. Mais c'est justement ce à quoi les détectives privés essaient de ressembler, pour coller à l'image que les clients attendent d'eux... Qu'est-ce qui te prouve que ta miss Marolex n'a pas inventé cette histoire d'apparition de poèmes de toute pièce ? Elle a pu trafiquer ton bout de papier comme elle le voulait, histoire de donner plus de corps à ton énigme et t'inciter à signer l'affaire avec elle...

Je secouai la tête.

— Pourquoi est-ce qu'elle ne m'a pas envoyé balader quand je lui ai dit que je ne pourrais pas la payer, dans ce cas ?

— Elle va essayer de t'avoir plus tard. Tu penses vraiment qu'elle va rentrer dans ses frais en assurant trois colles de maths par semaine ?

— C'est bien payé, des colles de maths...

— Moins bien qu'un détective à l'heure, si tu veux mon avis. Elle se ferait plus de thunes à planquer pendant une heure pour surprendre un adultère.

Je ne sais pas pourquoi, je trouvai l'idée choquante.

— Je ne pense pas qu'elle soit ce genre de détective privé...

Jaffa poussa un soupir plein de commisération.

— Je vois bien que je n'arriverai pas à te faire changer d'avis. En tout cas, je n'ai jamais entendu parler de détective qui donne des cours de maths niveau prépa pour arrondir ses fins de mois... Et qu'est-ce qu'elle vaut, d'ailleurs, dans ce domaine ? Ça ne s'improvise pas comme ça, une colle de Maths Sup...

Je fus parcouru d'un petit frisson d'excitation au souvenir de cette séance mémorable.

— Elle m'a expliqué comment calculer un déterminant de Vandermonde. Je pense que mon binôme était sous le choc, lui aussi, il a réussi à inverser une matrice triangulaire. C'était sa première fois. Elle nous a mis 15 à tous les deux.

Jaffadin paraissait de plus en plus incrédule.

— Tu sais, Pete, il faudrait que tu trouves un moyen d'en apprendre d'avantage sur cette fille avant de lui faire confiance.

J'enchaînai sur un ton sarcastique :

— Tu voudrais que j'embauche un détective privé pour enquêter sur elle ? Un avec des moustaches et des photos de gosses sur son bureau ? Un que je vais devoir payer ?

— Pas la peine pour le moment, répondit calmement mon ami. J'ai peut-être une piste...

Ce fut à mon tour de tomber des nues.

— Une piste sur Eléanore Marolex ? Tu ne l'as même jamais rencontrée !

— Si tu me laissais finir... Le truc à savoir, c'est qu'en règle générale, pour devenir colleur dans un lycée où on n'est pas prof, il faut y avoir fait ses études. Les places sont quasiment réservées aux anciens élèves qui sont encore étudiants en école d'ingé ou qui viennent juste de passer prof dans un autre lycée. Vu comme ta

détective a l'air de connaître les lieux, ça ne m'étonnerait pas qu'elle en ait usé les bancs. Ça expliquerait également que tu aies trouvé son annonce dans un lieu aussi spécial que votre panneau d'affichage et qu'elle puisse entrer et sortir sans problème de Pépin malgré Virgile le Pirate Ecarlate. Et qu'elle soit capable de t'expliquer comment calculer un déterminant de Vandermonde.

Jaffa n'avait pas besoin de me convaincre, cela sautait aux yeux.

— Je pense que tu as raison. Il y sûrement un lien entre Pépin et Eléanore Marolex.

J'ajoutai d'un air soudain soucieux :

— Si ça se trouve, il y a aussi un lien entre la détective Marolex et Zarkowsky. Peut-être qu'elle a été son élève...

— Et qu'ils sont en train de te mener en bateau tous les deux, compléta Jaffa sur un ton grave. Tu vois, on en revient à l'importance d'en savoir plus sur cette fille...

Je dus reconnaître que ses arguments m'avaient ébranlé.

Pendant le dîner, j'entrepris d'imaginer un plan pour mener à bien une enquête sur Eléanore Marolex, détective privée.

\* \* \* \* \*

Parmi les traditions de Pépin-le-Bref, il en était une sur laquelle j'avais, à une époque, fondé beaucoup d'espairs. Elle préfigurait en quelque sorte ce qui nous attendait en école d'ingénieurs, où l'esprit de corps est finalement bien plus important que les notes ou le classement pour trouver un boulot à la sortie. Cette tradition était celle du Parrain (ou de la Marraine, très recherchée mais sensiblement plus rare).

Dans la brochure de propagande de Pépin, le parrain était présenté comme une âme bienveillante qui, du haut de sa deuxième année, acceptait de faire profiter de son expérience de vétéran un bleu débarqué dans la jungle de la prépa. En réalité, le vieux taupin se fichait comme d'une guigne de son filleul, tout occupé qu'il était à essayer de réussir les concours auxquels il se préparait depuis le biberon. D'autre part, il n'avait aucune envie de redoubler et de se retrouver coiffé sur le poteau par son bizut et ses points de

bonification liés à son jeune âge. Mon parrain s'appelait Linus Vindos Santos et je n'avais pas échangé plus d'une demi-douzaine de mots avec lui depuis ce fameux soir – tous étant des « Salut », auxquels il répondait invariablement par « Ouais », quand nous nous croisions dans les couloirs. Nous avons conclu l'affaire le jour de notre rencontre, quand il m'avait vendu pour trois cents euros de bouquins de prépa – dont le *2 Kilos de Physique* qui était à présent la propriété de Loana Dulofth. Quand j'avais essayé de nouer un peu plus le contact, Linus m'avait fait comprendre qu'il estimait avoir rempli son devoir de parrain, qu'il avait été ravi de me rencontrer et qu'il me souhaitait bonne chance dans la vie. Ce que, n'étant pas non plus complètement niais, j'avais interprété comme une fin de non recevoir.

J'avais appris par la suite, avec un intérêt modéré, que Linus Vindos était le président du club d'informatique du lycée. Au moment de pirater l'ordinateur de Melle Prune pour y chercher des informations sur Eléanore Marolex, cela prenait une tout autre importance.

— Salut.

— Ouais.

— Heu... tu n'aurais pas deux minutes, par hasard ?

Linus se tourna vers moi avec le même regard surpris que si un sconse lui avait adressé la parole.

Un peu alarmé, il regarda prudemment à gauche et à droite, comme si je devais forcément avoir des complices pour oser m'attaquer ainsi à un Maths Spé à deux mois des concours.

— Si tu veux un coup de main en maths, finit-il par dire, je sais que le vieux Bilou donne des cours dans son garage...

— Ce n'est pas en maths que j'ai besoin d'un coup de main mais en informatique.

Linus leva les sourcils avant de les froncer avec un air suspicieux.

— Il n'y a plus d'option informatique en première année depuis la réforme...

Ce fut à mon tour de regarder de tous les côtés avant de me pencher vers mon parrain pour déclarer à mi-voix :

— Ce n'est pas pour un cours. J'ai besoin de pirater l'ordinateur de Melle Prune et d'accéder aux dossiers des élèves...

J'eus aussitôt droit à un regard de commisération :

— Tu sais, bizut, si tu crois que ça sert à quelque chose d'aller truquer ses notes quand on est en prépa, c'est que t'as vraiment rien compris à ce qu'est un concours !

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas besoin de changer mes notes, de toute façon je quitte Pépin à la fin du trimestre. C'est juste pour une consultation.

Linus haussa les épaules.

— Tu fais ce que tu veux, c'est ta vie.

— Tu veux bien m'aider, alors ?

— Kalachnikov.

— ...

— Ou Bazooka, elle change une fois sur deux.

— ...

— Me regarde pas comme ça, blaireau, ce sont les mots de passe du PC de Prune. Le pirater, c'est le premier truc que j'ai fait en arrivant ici. Pas compliqué, comme les directives de sécurité l'obligent à changer de mot de passe tous les mois, elle alterne entre les noms de ses deux chats...

— Ok, fis-je en me félicitant mentalement de la diligence avec laquelle cette étape avait été menée. Il ne me reste plus qu'à trouver un moyen de rentrer discrètement dans le bureau de Melle Prune...

Linus leva les yeux au ciel.

— Y a pas à dire, t'es vraiment une tanche. Tous les dossiers des élèves sont sur le réseau, pour que les membres du Conseil Occulte puissent y accéder à n'importe quel moment. D'où que tu te connectes dans le réseau avec l'identité de Prune, tu pourras aller naviguer sur son PC et accéder à tous les dossiers en partage... Pas la peine d'aller dans son bureau.

Je décidai de ne pas relever la référence inquiétante à un Conseil Occulte, m'appropriai humblement le qualificatif de tanche, et remerciai chaleureusement mon parrain.

Qui conclut, avec un haussement d'épaules :

— Un ordinateur entre les paluches d'un newbie, c'est comme un flingue qu'il pointe sur sa propre tempe...

Pas certain de savoir exactement ce qu'était un nioubi mais persuadé que ça ne devait pas être très différent d'un blaireau ou d'une tanche, je pris congé de Linus et me dirigeai vers la salle d'informatique.

## Chapitre 12 – No face No name No number

*No face, no name, no number*

*Oh love is like a thunder*

*Oh love is like the heaven, it's so hard to find*

— *Modern Talking* —

La salle d'informatique de Pépin-le-Bref était un vaste espace multiculturel. C'est-à-dire que l'on pouvait y trouver aussi bien des lycéens pré-pubères - Pépin accueillait régulièrement des élèves de treize ans à peine en seconde - que des postulants aux Grandes Ecoles mal rasés qui tentaient leur chance pour la troisième et dernière fois. Scientifiques, littéraires et épiciers<sup>6</sup> s'y côtoyaient donc dans leur recherche de savoir parallèle. À l'écart, dans un coin un peu plus sombre de la pièce, un petit pourcentage de la trentaine d'ordinateurs s'était naturellement retrouvé dévolu à une activité illicite à laquelle certains élèves se livraient avec un mélange de culpabilité et de jouissance, réveillant leurs plus bas instincts de débauche, succombant à une addiction obsessive et perverse qui les rendait inaccessibles à toute idée d'abstinence.

L'activité du jeu en réseau réunissait en fait les meilleurs éléments et les plus mauvais : ceux qui avaient le temps de s'y consacrer en plus de leur travail scolaire et ceux qui avaient fait le deuil de leur année.

En cette heure de midi, tous les ordinateurs étaient occupés, le plus souvent par des types équipés de sandwiches qui comptaient passer là leur pause déjeuner. Je me dirigeai vers le poste d'un jeune *gamer*, facilement repérable à la vitesse avec laquelle ses doigts martelaient le clavier. Je me postai à ses côtés et entrepris de le dévisager fixement.

Au bout de cinq minutes, comme il n'avait pas bronché, je repérai une autre cible dans la même catégorie d'âge et repris mon observation insistante avec un soupçon d'air désapprobateur. La

---

<sup>6</sup> Candidats aux écoles de commerce, ceux promis aux meilleurs salaires grâce à la vente des produits créés par les scientifiques et les littéraires.

technique fonctionna à cette deuxième tentative et le gamin récupéra ses affaires avec un air coupable avant de détalier rapidement.

Je m'installai devant le poste. À la page de connexion qui me demandait mon identifiant et mon mot de passe, je répondis, après avoir vérifié que tous mes voisins étaient absorbés dans leurs propres activités, par « victoria.prune » et « bazooka ».

Cela marcha du premier coup. Un message de bienvenue à l'intention de Victoria Prune s'afficha aussitôt et un fond d'écran représentant Bazooka et Kalachnikov entreprit d'occuper l'espace.

Les choses se déroulaient pour le moment comme sur des roulettes. Il ne me restait à présent qu'à parcourir le réseau pour repérer l'ordinateur de la conseillère d'orientation. Je lançai un explorateur de dossiers et isolai rapidement un PC nommé Prune, entre Protozoaire et Pustule.

Je double-cliquai sur la petite icône et, après un court temps de réflexion, le réseau concéda que mes identifiant et mot de passe me donnaient le droit de pénétrer dans l'ordinateur Prune dont il consentit à m'ouvrir la porte.

Il régnait dans les dossiers virtuels de Melle Prune le même ordre pointilleux que dans son bureau physique. Il ne me fallut guère de temps pour repérer une icône « Élèves », sur laquelle je cliquai frénétiquement. Je choisis ensuite la lettre M parmi les 26 dossiers qui reprenaient les lettres de l'alphabet et scrutai avec attention la liste des noms.

Il n'y avait pas de dossier Marolex.

J'étais tellement persuadé de le trouver là que cela me fit un choc. Pourtant, j'eus beau écarquiller les yeux, il n'y avait pas de Marolex entre Marok, Léto et Marols, Annabelle. Par acquit de conscience, je poussai mon exploration jusqu'à la lettre E, mais n'y trouvai pas plus d'Éléanore.

La théorie de Jaffa tombait à l'eau.

Tout en réfléchissant, je cédai à la curiosité en me rendant sur le dossier « Agor-Peter ». J'y trouvai mes bulletins de notes de Bouzinec, le relevé de mes notes du bac, un scan de la lettre de recommandation d'Hildegarde Avoux et de celle que j'avais reçue en réponse m'informant de mon admission, ainsi que le compte-rendu des deux premiers conseils de classe me concernant à Pépin. Pas de



scoop, il s'agissait des mêmes documents qui m'avaient été envoyés rue M. Desfoins et qu'étant majeur, je n'avais heureusement pas eu à faire signer par mes parents...

Je restai encore deux minutes à me triturer les méninges pour imaginer d'autres moyens de poursuivre mon enquête, mais je revenais toujours à ce lien que je devinais entre Pépin et la détective.

Les hypothèses commencèrent à affluer : Eléanore Marolex n'était peut-être pas son vrai nom ; elle s'était peut-être présentée à Zarkowsky en usurpant l'identité d'une autre ancienne élève ; elle n'avait peut-être jamais été élève à Pépin mais avait un parent qui y était prof...

Cette dernière idée me parut séduisante. Je décidai de profiter de ma connexion sur l'ordinateur de Melle Prune pour tenter de la vérifier. Je mis cette fois à profit les possibilités offertes par l'explorateur de fichier pour lancer une recherche sur le nom Marolex dans l'ensemble des dossiers. Si ce nom se trouvait quelque part sur l'ordinateur de Melle Prune, l'explorateur le trouverait aussitôt. Le programme jugea que cinq minutes et quatorze secondes lui étaient nécessaires pour parcourir l'ensemble des fichiers.

Au bout de trois minutes et cinquante-deux secondes de recherche infructueuse, une légère pression sur mon épaule me fit tourner la tête.

— C'est toi qui as viré mon petit frère de son poste de travail ?

Je levai les yeux vers une baraque barbu qui me dominait d'une bonne tête.

— Non, répondis-je outré.

— Si, c'est lui ! couina le petit morveux dont j'avais interrompu la partie de *FullMetal Fighter*.

— Tu sais que si tu empêches mon frère de finir son exposé sur l'hydrolyse basique des esters, il risque de ne pas être pris en première à Pépin, de ne pas accéder à une prépa et de ne jamais intégrer une école d'ingénieurs comme ses trois aînés, ce qui entraînera inévitablement des troubles psychologiques importants liés à un sentiment d'infériorité ?

Du coin de l'œil, je vis alors que mon explorateur semblait enfin avoir mis la main sur un document rattaché au nom Marolex. Je ne pus réprimer un petit geste de victoire.

— Ça te fait marrer quand je te parle de la dépression de mon petit frère ?

— Pas du tout, répondis-je tout en louchant vers le poste pour voir quel type de fichier avait été exhumé.

J'essayai d'opérer discrètement car je ne souhaitais pas non plus attirer l'attention de mon interlocuteur sur les informations affichées devant moi. La pression sur mon épaule se fit plus insistante.

— Dans ce cas, je pense que tu vas lui rendre sa place et attendre gentiment qu'il y ait un autre poste qui se libère...

Je balayai la salle du regard : il n'y avait bien entendu pas d'ordinateur inoccupé. Mon cœur fit un bond en voyant qu'un deuxième puis un troisième fichier associé au nom Marolex venaient d'être trouvés sur la machine de Melle Prune.

— J'en ai pour deux minutes, plaidai-je, pensant gagner du temps en m'abstenant de contester la version du petit frère.

Ce n'était apparemment pas la bonne réponse.

— Je vais être obligé d'en référer à Regulator...

Regulator, c'était l'administrateur du réseau informatique de Pépin, la dernière personne que je souhaitais voir se pencher sur mon épaule pour me regarder pirater le compte de la conseillère. Malheureusement, comme à son habitude, il traînait dans la salle informatique, sans doute à l'affût d'un nioubi à éclairer de ses lumières.

Je me déclarai vaincu.

— C'est bon, fis-je, juste le temps de me déconnecter...

Et d'un geste souple du poignet, de sélectionner les trois fichiers trouvés par le programme, et de choisir l'option « Imprimer » dans le menu, ce qui dut me prendre cinq secondes que je masquai en faisant mine de me lever de mon siège.

Je me déconnectai du compte de Melle Prune dans la foulée et laissai l'affreux moustique reprendre ma place sous le regard attendri du grand frère.

Je bondis littéralement vers l'imprimante qui avait commencé à dévider du papier. Après avoir vérifié que personne ne faisait plus attention à moi, je soulevai discrètement la première feuille. Le nom d'Éléanore Marolex attira mon attention et je laissai échapper un « yessss » victorieux. Je m'emparai des deux feuilles suivantes avant de quitter la salle d'informatique, mon trophée précieusement serré contre moi.

\* \* \* \* \*

J'étais bien entendu incapable d'attendre plus longtemps avant d'examiner les fichiers Marolex. Le cours d'anglais s'y prêtait particulièrement bien. Contrairement à Zarkowsky, M. Cabbage m'avait installé sur un piédestal après les premiers contrôles et m'honorait d'une paix royale pendant ses cours. Je n'avais qu'un mérite modeste, ayant passé la moitié de mes vacances jusqu'à l'âge de quinze ans en compagnie de mon cousin anglais avec qui il avait bien fallu que j'apprenne à communiquer, sous peine de mourir d'ennui. J'en avais tiré un goût pour les films et les romans en VO qui me permettait d'entretenir mon niveau et me dispensait de suivre avec une trop grande attention les leçons de Mister Cabbage – naturellement rebaptisé Chouman.

Pendant que Chouman commentait le corrigé de son dernier exercice, je dépliai discrètement les feuilles récupérées à l'imprimante. La première était la version scannée d'une lettre manuscrite, un courrier de recommandation du même type que celui que Mme Avoux avait adressé à Pépin me concernant. À ma grande surprise, je me rendis compte que la lettre avait été rédigée presque huit ans auparavant. La date du 5 juillet était inscrite en en-tête. Le courrier était signé par un certain Mr. Smith :

*M. le Proviseur du lycée Pépin-le-Bref,*

*Je me permets de vous soumettre la candidature d'une élève dont je suis le tuteur depuis quatre ans et que je souhaiterais voir rejoindre votre lycée pour y effectuer une classe préparatoire aux Grandes Écoles Scientifiques. Éléanore Marolex a jusqu'à aujourd'hui suivi une*

*scolarité privée que j'ai eu l'honneur d'encadrer et envisage à présent de s'inscrire à un cursus classique.*

*Au vu des qualités et des aptitudes de mon élève d'une part, et de la réputation de votre établissement d'autre part, j'estime que vous serez à même de fournir à Mademoiselle Marolex un cadre dans lequel elle s'épanouira pleinement.*

*J'ai le plaisir de joindre à mes recommandations les plus chaleureuses le relevé de notes que Mademoiselle Marolex a obtenues à l'examen du baccalauréat, filière scientifique, auquel elle s'est présentée cette année en candidat libre. Ceci explique également qu'il nous ait fallu dépasser quelque peu la date limite pour le dépôt des dossiers, mais nous avions le souhait de ne pas demander de faveur particulière pour l'admission de cette élève. Je sais qu'il vous arrive de considérer, même avec délai, des candidatures exceptionnelles et j'ose croire que vous jugerez telle celle que je me permets de vous soumettre.*

*Je suis bien entendu à votre disposition si vous souhaitez des renseignements complémentaires, ou si vous désirez rencontrer Mademoiselle Marolex pour un entretien individuel, même si j'ai cru comprendre que cela n'était pas dans vos habitudes. Je vous le recommande néanmoins, afin que vous puissiez vous rendre compte que mon élève n'aura aucun mal à s'intégrer à votre environnement et que sa maturité dépasse de loin son âge qui, je le conçois, pourrait vous inquiéter.*

*Dans l'attente de votre réponse, je vous prie de croire, M. le Proviseur, à l'expression de ma considération distinguée.*

*W. H. Smith*

Je repliai cette première page en me massant le front. Cette lettre confirmait qu'Eléanore Marolex avait effectivement présenté sa candidature au lycée Pépin-le-Bref, qui plus est pour une prépa scientifique, il y avait de cela huit ans. Malgré les recommandations de son tuteur, elle n'avait a priori pas été retenue puisque je ne l'avais pas retrouvée dans la liste des anciens élèves. Elle devait aussi être plus âgée que je ne l'avais cru d'abord, pour avoir eu la possibilité de se trouver en Maths Sup huit ans avant moi, même si elle bénéficiait de deux ou peut-être trois ans d'avance, comme semblait le suggérer Mr. Smith. M'étant assuré que Chouman était toujours absorbé dans la traduction du discours du Roi à

Westmorland dans l'acte IV, scène 3 du *Henri V* de Shakespeare, je dépliai la deuxième feuille et subis un choc.

D'après ce relevé de notes, Eléanore Marolex avait obtenu son bac avec la moyenne hallucinante de 20,6/20.

— Oui, Peter ?

J'avais dû trahir ma surprise par une manifestation incontrôlée et Chouman y avait vu une velléité de répondre à une question que je n'avais pas entendue.

— Heu...

Chouman se rendit compte qu'un regard encourageant serait insuffisant. Il fit une tentative pour m'aider :

— Cor...

Ce n'était pas encore assez, d'autant que je n'avais toujours pas la moindre idée de ce dont il parlait. Le tableau mentionnait un certain St Crispin, que je rattachai vaguement à une barre de céréales chocolatée, mais le rapport avec *Henry V* me parut douteux. J'eus droit à un coup de pouce supplémentaire :

— Cordo...

Cordoba ? Non, on n'était pas en espagnol. Tout en me disant que j'allais cette fois me faire ridiculiser en cours d'anglais, je tentai ma chance :

— Cordonnier ?

— Exactement ! Ainsi que Peter nous l'apprend, Saint Crépin est le patron des cordonniers, qui était célébré le jour de cette bataille...

Qu'est-ce qui empêchait Zarkowsky de me traiter avec la même mansuétude ?

À nouveau hors du feu des projecteurs, je repris la deuxième feuille pour m'assurer que j'avais bien lu. À part un 19 en philo et en français attribués par des profs qui avaient sans doute des principes, toutes les autres notes étaient parfaites, y compris celles des options – aikido et tchèque, ce qui expliquait le dépassement du plafond des 20/20. Comment Pépin avait-il pu refuser ce dossier ?

La réponse se trouvait dans la troisième lettre.

*M. W.H. Smith*

*Je vous remercie pour la confiance que vous nous témoignez en nous présentant le dossier de Mademoiselle Marolex. Malheureusement, je suis au regret de devoir refuser cette candidature en classe préparatoire, où il nous est impossible d'accueillir une élève de treize ans.*

*Il serait toutefois envisageable de discuter de son admission en classe de seconde, si vous en exprimiez la demande.*

*Je me dois également de souligner que nous respectons tout à fait les résultats de l'examen du baccalauréat passé en candidat libre, mais que notre exigence en matière d'excellence demande un niveau de garantie suffisant pour certifier la régularité de l'obtention de ce diplôme.*

*Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les meilleurs.*

*Benoît Lepoisson,*

*Proviseur du lycée Pépin-le-Bref*

Cette lettre était insultante au possible. Non seulement elle proposait d'inscrire une bachelière en classe de seconde mais elle exprimait clairement des doutes sur la façon dont l'élève avait obtenu son diplôme.

L'autre information de poids était qu'Eléanore Marolex était censée avoir décroché son bac à treize ans. Je me mis à la place du proviseur : moi aussi j'aurais eu des doutes...

En tout cas, après ce refus, W.H. Smith n'avait pas dû insister, puisque je n'avais retrouvé aucune autre trace d'Eléanore Marolex dans les dossiers de Pépin.

## Interlude – Wicked Game

*What a wicked game you play*

*To make me feel this way*

— Chris Isaak —

Une patte munie de griffes jaillit brusquement de sous la chaise et vint labourer l'estrade en bois où trônait le bureau du prof. Ce n'étaient pas les premières traces gravées à cet endroit stratégique, signe que le coin se prêtait particulièrement bien à ce genre d'exercice. Comme à son habitude lorsque son compagnon se livrait à des activités spécifiquement félines, Kalachnikov esquissa un frémissement de moustaches, qui aurait pu se traduire en gestuelle humaine par un haussement d'épaules empreint de lassitude. Bazooka avait beau vivre depuis sa plus tendre enfance dans un environnement aussi favorable à l'épanouissement intellectuel, il lui arrivait parfois d'oublier la dignité due à son rang de demi-mascotte d'un lieu aussi noble. Sa moitié affichait le plus profond mépris pour ces brusques accès qui le ravalait au stade de chat ordinaire, lorsqu'il se mettait à pourchasser les grains de poussière ou à s'aiguiser les griffes sur une estrade en bois.

Au moins avait-elle pu obtenir de Bazooka qu'il limitât ces manifestations de félinité à la fin de la journée, après huit heures du soir, lorsque les derniers humains avaient quitté l'enceinte du lycée. Pépin se transformait alors en terrain de jeu pour Bazooka et en déambulatoire propice à la méditation pour Kalachnikov, qui ne quittait toutefois jamais son compère des yeux. Peut-être parce qu'elle restait fascinée par les expressions d'un instinct qu'elle s'était appliquée à réprimer. Ou qu'elle trouvait rigolo d'observer Bazooka faisant le pitre pendant qu'elle-même ne se départait jamais de son port irréprochable. Ou bien parce qu'elle tenait à veiller sur lui avec une inquiétude maternelle qu'elle ne se serait jamais avouée. En réalité, Kalachnikov avait le plus grand mal à définir ce qui la liait à un matou castré et immature, à qui Childe Harold, Minkowski ou la théorie de la relativité évoquaient bien moins de choses que du pipi de chat.

Ce soir-là, après que le gardien fut passé éteindre les dernières lumières dans les salles de classe, les deux chats avaient investi le premier étage du bâtiment.

Pépin-le-Bref devait à son riche passé une architecture de monastère, d'où la présence, à chaque étage, d'un large couloir extérieur surplombant la cour. Toutes les salles de classe donnaient sur ce couloir ouvert aux vents, et c'étaient celles dont les fenêtres étaient restées entrebâillées qu'exploraient méthodiquement Bazooka et Kalachnikov lors de leur balade nocturne.

Dans la première, donc, Bazooka avait fait son affaire à l'estrade. Finalement lassé de s'attaquer à un morceau de bois mort, il sauta lestement sur le bureau le plus proche de la fenêtre ouverte et se faufila entre les barreaux pour se retrouver dans le couloir. Kalachnikov sur ses talons, il entreprit de tester les fenêtres de la salle suivante, où traînaient habituellement des bâtons de craie, sources d'amusement quasi inépuisables pendant au moins cinq minutes. Après s'être frotté à chaque fenêtre, le jeune chat cracha de dépit : il n'y aurait pas ce soir de roulades dans les poussières multicolores qui amenaient dans son pelage gris des nuances si chatoyantes... Cette rabat-joie de Kalachnikov désapprouvait, évidemment, et l'obligeait à nettoyer son poil jusqu'à ce qu'il se mette à éternuer. Mais l'amusement, qui était la raison d'être de Bazooka, en valait la peine.

Hélas, pas de ça ce soir. À moins que... Bazooka pencha légèrement la tête et vint appuyer sa truffe contre la vitre glacée. Intriguée, Kalachnikov fit de même. Il y avait une lumière à l'intérieur de la pièce, une lumière qui bougeait, comme une luciole géante qui aurait éclairé tout le devant de la salle. Les deux chats échangèrent un bref regard devant le caractère inhabituel de la situation. Ravi, Bazooka sauta du rebord de la fenêtre et courut jusqu'à la porte, sous le regard horrifié de Kalachnikov. Une petite pression de la patte sur la porte suffit à l'ouvrir assez pour qu'il se faufile dans l'entrebâillement. Impuissante, Kalachnikov observa toute la scène par le carreau de la fenêtre. Comment l'arrivée inopinée de Bazooka fit brusquement se retourner une silhouette sombre, au visage enfoncé dans un capuchon. Comment le chat se retrouva avec une lampe torche braquée sur son museau, ce qui lui arracha un miaulement de terreur. Comment la silhouette plongea littéralement sur le félin pour l'écraser à la façon d'un ballon de rugby. Comment



Bazooka fit un bond en arrière pour l'éviter et se retrouva acculé contre la porte qui s'était refermée. À ce moment, Kalachnikov décida d'intervenir. Elle ferma les yeux cinq secondes pour se préparer mentalement à l'action. Lorsqu'elle les rouvrit, prête à bondir à la gorge de l'inconnu, elle se trouva face à un spectacle incroyable : la silhouette sombre s'était accroupie sur le sol, au niveau de l'estrade. Et elle y faisait ses griffes. Kalachnikov savait que les humains n'avaient pas de griffes, mais l'activité à laquelle se livrait le mystérieux inconnu ne lui rappelait pas autre chose. Toutefois, ce n'était pas exactement des griffes qu'il aiguisait sur l'estrade, mais un objet métallique sur lequel se reflétait par intermittence l'éclat de la lampe de poche. À y regarder de plus près, l'objectif de l'inconnu semblait moins être d'aiguiser quelque chose que de scier proprement l'estrade. Mais malgré l'éducation particulièrement soignée dont Kalachnikov avait bénéficié, elle restait une chatte, et n'avait de ce fait pas accès à ce genre de nuances. Ce qui acheva de l'abasourdir fut la vision de Bazooka s'activant tranquillement aux côtés de l'inconnu, dans un exercice qu'il appréciait et maîtrisait tout particulièrement. L'humain, sans interrompre sa besogne, lui tapota distraitement le crâne. Le chat tourna alors la tête dans la direction de Kalachnikov qui discerna un éclat de triomphe dans son regard. Vaincue, elle descendit de son perchoir et se coula en direction de la porte qu'elle poussa de son museau. Le personnage se retourna cette fois beaucoup moins brusquement, comme s'il s'attendait à la voir. Elle considéra tout de même avec méfiance la main couverte d'une peau étrangère - un gant - qui s'approcha d'elle, mais lorsqu'elle vint lui flatter le sommet du crâne, la chatte se détendit quelque peu. Elle renifla le gant et y reconnut une odeur familière, qu'elle n'avait jusque-là jamais eu l'occasion d'associer à cette forme noire. Avec dignité, elle se rapprocha de son compagnon qui l'invita d'un clin d'œil à se joindre à son œuvre. Kalachnikov sortit ses griffes et commença à gratter l'estrade, activité qu'elle avait jusqu'alors jugée non-conforme au mode de vie humain. Apparemment à tort.

Quand sa première raclure de bois tomba sur le sol, la chatte ne put réprimer un ronronnement de plaisir. Par Osiris, que c'était bon...

\* \* \* \* \*

Lorsque la forme noire jugea que l'estrade se trouvait dans l'état adéquat, elle ramassa les sciures de bois dans un sac-poubelle, poussa gentiment les deux félins vers la sortie et referma la porte dans un tintement de clé. La suite fut résolument inédite. Bazooka et Kalachnikov savaient par expérience que le deuxième étage du bâtiment ne présentait pour eux qu'un faible intérêt : les fenêtres des salles de classe – laboratoire de physique et de chimie – y étaient systématiquement fermées par le gardien. Impossible d'accéder à ces lieux mystérieux dont sortaient toujours des bruits et des odeurs bizarres et intrigants. Cette fois, pourtant, lorsque l'humain aux clés s'engagea dans l'escalier, Bazooka eut le pressentiment qu'il en irait autrement. Pour garder un œil sur son compagnon qui avait une telle facilité à se fourrer dans des situations inextricables, et un peu par curiosité aussi, Kalachnikov le suivit.

L'inconnu ressortit son trousseau de clés devant une porte qui dégageait un mélange d'effluves âcres et piquants. À l'intérieur, éclairé de nouveau par une luciole géante qui semblait s'être posée sur la tête de l'humain, Bazooka et Kalachnikov virent un décor tout blanc et froid. La chatte eut un mouvement de recul mais le matou s'avança, fasciné. Il sauta sur une table recouverte de carrelage et sur laquelle trônait un robinet relié à un tuyau en plastique. Plus qu'il n'en fallait pour lui procurer des sensations inédites.

Kalachnikov se désintéressa momentanément de son compagnon qui ne risquait a priori plus rien et observa avec intérêt les gestes de l'humain. Ce dernier s'était encore une fois dirigé vers l'estrade, qui était elle aussi carrelée. Il passa toutefois derrière le bureau, jusqu'à un placard fermé par une porte vitrée. La lampe éclaira une rangée de flacons, de tailles et de couleurs différentes. L'inconnu ouvrit le placard, farfouilla un instant parmi les fioles avant d'en extraire deux, d'aspect identique. Il vida le contenu de l'une des fioles dans un vase muni d'un bec – un verre Bécher – et entreprit de nettoyer le flacon vide avec un chiffon. Il ouvrit alors la deuxième fiole et en versa le contenu dans celle qu'il avait fini d'astiquer. Avec un nouveau chiffon, il s'occupa de la fiole qu'il venait de vider, avant d'y verser le contenu du Bécher. Autant que pouvait en juger Kalachnikov, l'opération se résumait à échanger le contenu de deux flacons qui se ressemblaient beaucoup. La seule chose qui les distinguait peut-être, c'étaient les étiquettes collées dessus. Bien

évidemment, Kalachnikov maîtrisait la lecture jusqu'à un certain point, mais elle n'avait jamais vu dans le bureau de la conseillère d'orientation ces signes-là.

L'inconnu rinça le verre Bécher et le fourra avec les chiffons dans le sac-poubelle. Il émit un bref claquement de langue que les chats prirent comme une invitation à quitter la salle. Justement, Bazooka s'était lassé de tourner le robinet de gaz et de mordiller le tuyau d'alimentation et avait rejoint Kalachnikov devant la porte. Ils précédèrent la forme sombre dans le couloir intérieur et attendirent patiemment qu'elle refermât la porte à clé.

\* \* \* \* \*

La salle suivante se situait au même étage mais tout au fond du couloir, à l'angle du bâtiment. La porte s'ouvrit sur un décor de tables en bois massif solidement arrimées au sol. Sur chacune d'elles était posée une boîte fermée au couvercle transparent, qui n'offrait pas beaucoup d'intérêt pour les deux chats. En revanche, il y avait également toute une série de longs fils gainés de plastique avec des pinces métalliques au bout, souples à souhait, qui ne demandaient qu'à être emmêlés avec application. Bazooka se lança aussitôt dans la fabrication d'une pelote tandis que Kalachnikov, toujours avide de s'instruire, se propulsa d'un bond sur la table qui trônait sur l'estrade. Encore une fois, c'était dans cette zone que la forme sombre avait décidé d'accomplir un nouveau rituel. La table du prof était équipée des mêmes accessoires que les paillasses des élèves. Dédaignant les fils électriques qui plaisaient tant à Bazooka, l'inconnu avait focalisé son attention sur la boîte qu'il éclairait de sa luciole. Lorsqu'il l'ouvrit, Kalachnikov vint en renifler le contenu, qui ressemblait à des petits insectes immobiles rangés dans des compartiments. Elle n'y trouva cependant pas l'odeur caractéristique de ce genre de bestioles et émit un petit miaulement pour marquer sa surprise. La silhouette lui répondit en portant un index à sa bouche, signe dont la chatte connaissait parfaitement la signification. Elle se posa sur son arrière-train et pencha la tête pour observer attentivement les manipulations de l'humain. Il sortit de la boîte un objet en plastique : un boîtier muni d'un écran à cristaux liquides. Si Kalachnikov avait choisi de se spécialiser en sciences

physiques plutôt qu'en lettres anciennes, elle aurait reconnu en cet objet un multimètre numérique. Le personnage en dévissa le fond, et au moyen d'une pince à dénuder les fils, retira à deux endroits la gaine qui entourait le cuivre. Il mit ensuite délicatement ces fils en contact et revissa le boîtier qui retrouva sa place dans le réceptacle.

L'acte accompli, la forme glissa la pince dans le sac-poubelle qui ne l'avait pas quitté, et émit un nouveau claquement de langue qui fit sortir les deux chats.

Une fois dans le couloir intérieur, il referma soigneusement la porte à clé. Lorsqu'il se retourna, Kalachnikov lui décocha un rapide coup de patte au niveau de la cheville, lui arrachant un cri de surprise. Il poussa un juron et essaya d'atteindre la chatte d'un coup de pied. Mais Kalachnikov s'éloignait déjà d'un pas souple, suivie cette fois par Bazooka. Malgré son air fanfaron, le matou faisait confiance à l'instinct de sa compagne. Un instinct qu'elle combattait pourtant, car elle estimait qu'il l'éloignait de ces bipèdes qu'elle admirait tant. Mais quand elle avait senti chez l'inconnu un parfum qui lui avait déplu, elle n'avait pas hésité à rompre là leur collaboration et à le lui faire savoir sans ambiguïté.

Le parfum en question était un mélange de peur, d'exaltation et de folie.

En voyant les chats s'éloigner, l'inconnu se baissa pour examiner sa cheville en relevant son bas de pantalon effiloché. Il haussa les épaules. De toute façon, le rituel était achevé.

## Chapitre 13 – Jealous guy

*I didn't mean to hurt you,  
I'm sorry that I made you cry,  
I didn't want to hurt you,  
I'm just a jealous guy  
— John Lennon —*

Mercredi matin, à la pause de dix heures vingt qui marquait une coupure bienvenue au milieu d'un cours de physique de trois heures, je tombai par hasard sur la détective Marolex à la cafétéria du lycée. Elle était en pleine discussion avec un prof de maths, dont je savais seulement qu'il exerçait en deuxième année et qu'il n'aurait donc jamais l'occasion de me compter un jour parmi ses élèves. Muni d'une tasse en plastique où barbotait un cappuccino, je passai devant la jeune femme et essayai de croiser son regard, mais elle fit mine de ne pas me remarquer. Elle semblait absorbée dans sa conversation et je supposai que, par précaution au cas où Zarkowsky déboulerait dans la pièce, elle ne souhaitait pas montrer que nous nous connaissions. J'aurais pu lui dire que le mercredi, mon tortionnaire ne se présentait pas au lycée avant l'après-midi où il venait composer les œuvres diaboliques qui me plongeaient dans le déshonneur - et qu'il n'y avait donc aucun risque de se faire surprendre - mais je décidai d'attendre qu'elle en ait fini avec son interlocuteur. J'avisai un tabouret de bar qui venait d'être libéré, à côté de l'endroit où se tenait le couple, et m'y hissai avant de m'accouder à la table. Je suçotai machinalement la touillette que le distributeur à café avait obligeamment fait tomber dans mon gobelet, tout en surveillant Eléanore du coin de l'œil.

J'avais les idées confuses sur à peu près tout. La vie, l'univers et le reste avaient pris une tournure bizarroïde depuis que je m'étais lancé dans cette enquête sur mon prof de maths, et j'étais envahi d'un accès de paranoïa en songeant à tous ces mystères qui m'entouraient. Une menace de mort, des extraits de poèmes abscons, une détective improbable qui s'appuyait sur des analyses de textes de la concierge du lycée pour démasquer des complots... Jaffa avait peut-être raison : je me faisais sûrement balader sur toute la ligne. Pour un motif qui m'échappait encore, Zarkowsky et

Marolex avaient décidé de m'attirer dans un piège infernal, de ruiner ma santé et mon avenir en m'humiliant de la plus horrible des façons, jonglant avec mon amour-propre et mes sentiments jusqu'à ce qu'ils aillent s'écraser contre le mur ébréché qui sépare l'inconscient de tout homme de la folie...

Je reposai le gobelet sur le comptoir. Apparemment, le cappuccino de la machine ne me réussissait pas.

Avec un soupir de résignation, je tournai légèrement la tête vers Eléanore. Elle parlait toujours avec animation et je ressentis un brusque pincement au cœur en la voyant passer sa main dans ses cheveux, pour redresser une mèche rebelle échappée de sa queue de cheval. Je n'étais pas né de la dernière pluie, je savais très bien ce que ce genre de geste signifie chez une femme. Cela m'incita à reporter mon attention sur son interlocuteur. Pour la première fois, je fus frappé par la jeunesse apparente de ce prof, qui enseignait déjà en deuxième année alors qu'il devait avoir trente ans à peine. Il n'avait pas vraiment l'allure d'un professeur, d'ailleurs. Si ses petites lunettes rondes cerclées de métal lui donnaient un air à peu près sérieux, l'effet en était largement contrebalancé par son blouson élimé et ses baskets New Balance. En plus, il semblait avoir eu un problème avec son pantalon dont le bas était déchiré et plein de sciure. Je le trouvai plutôt ordinaire et pas particulièrement séduisant, mais je ne prétends pas être le meilleur juge en la matière. Eléanore Marolex, justement, semblait d'un avis contraire.

L'heure de la fin de la pause approchant, la cafétéria se vida peu à peu, laissant se dissiper le brouhaha ambiant. En me penchant sur ma chaise, je pus alors capter des bribes de leur conversation :

— ... la meilleure façon, c'est de l'attraper par derrière. Un coup de matraque, et on n'en parle plus. Maintenant, si le sang ne vous fait pas peur, vous pouvez utiliser un sabre de samouraï pour lui transpercer le ventre. Au moins, comme ça, vous pourrez ressortir avec le butin sans être inquiétée...

Je fis tanguer la chaise en me redressant un peu trop brusquement. Ils étaient en train de parler d'un meurtre ?

— Oui, mais si je n'ai pas réussi à récupérer le sabre dans le coffre des gardes ?

— Pas de problème, il y en a un autre caché au-dessus de la porte principale. Il suffit d'escalader le mur de droite pour l'atteindre, mais je vous conseille de sauvegarder avant de tenter l'ascension, il y a parfois un bug qui empêche de redescendre. Je pourrais vous indiquer une adresse web où trouver un patch, sinon...

Sauvegarder ? Bug ? Patch ? Ces mots faisaient partie du vocabulaire de mon petit cousin qui était un obsédé de jeux vidéo. Cette constatation me permit d'aborder la conversation sous un nouvel angle et je me détendis quelque peu. Pas pour très longtemps.

— Vous avez l'air de sacrément bien maîtriser cet univers...

Le ton de la jeune femme contenait tout juste ce qu'il fallait d'admiration pour flatter un homme sans qu'il se méfie – c'est-à-dire une pleine brouette. Ce fut au tour du prof de maths de se passer la main dans les cheveux, ce qui signifie exactement la même chose que chez une femme.

— Oh, c'est que ça fait un moment que je m'y balade...

— Vous savez ce qui m'aiderait à améliorer ma technique ? Ce serait une petite partie en réseau local avec un spécialiste comme vous... Ça vous tente ? Vous avez prévu quelque chose, ce soir ?

Je ne saurai sans doute jamais expliquer comment ce phénomène se produisit justement à ce moment-là, mais la tasse de cappuccino quasiment pleine que j'avais reléguée de côté se retrouva soudain sur la trajectoire de ma main et le contenu vint se répandre sur un endroit stratégique de mon pantalon. Même s'il avait eu le temps de refroidir, le cappuccino était encore assez chaud pour me faire lever d'un bond d'une chaise dont j'avais oublié qu'elle était à hauteur bar. Je m'étais de tout mon long sur le carrelage de la cafétéria.

Il y eut une courte période de flottement avant que quelqu'un ne réagisse.

— Ça va ?

L'obsédé de la manette me tendait une main secourable que, sous le regard d'une demi-douzaine d'étudiants qui commençaient à se presser autour de moi, je fus bien obligé d'accepter, ignorant les paillements des quelques bribes d'amour-propre qui me restaient. Je me relevai, apparemment sans trop de dégâts, mis à part un pantalon qui avait pris une teinte beige foncée du plus bel effet au

niveau de l'entrejambe. Je croisai le regard contrarié d'Eléanore Marolex et rougis. Le prof de maths, quant à lui, était un modèle de sollicitude.

— Vous êtes sûr ? Vous n'avez pas pris de coup sur la tête au moins ?

Je branlai maladroitement du chef. La douleur à laquelle j'étais en proie n'avait rien de physique.

— Bon, eh bien je vais vous laisser, je dois reprendre mon cours dans une minute...

Il gratifia Eléanore Marolex d'un bref signe de tête avant de s'éloigner d'un pas rapide vers la sortie. La sonnerie marquant la reprise des cours retentit, et mis à part le type de l'entretien dont j'avais saboté le boulot et qui nettoyait mes dégâts en maugréant, je me retrouvai seul avec la détective. Elle m'observait d'un air songeur.

— Oui, M. Agor ? finit-elle par prononcer.

Je réalisai l'incongruité de rester planté là, sans rien dire, et bafouillai :

— Hem... Je voulais simplement savoir si vous aviez avancé dans votre enquête sur M. Zarkowsky.

Elle poussa un soupir.

— Écoutez M. Agor, il y a une chose qui doit être claire entre nous : c'est sur une menace de mort que vous m'avez demandé d'enquêter, pas sur votre prof de maths. Faites-moi confiance, dès que j'aurai des choses à vous annoncer, je le ferai. Il me faut encore un peu de temps.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Vous ne devriez pas vous laisser obnubiler à ce point par M. Zarkowsky. Essayez de l'ignorer. Cela vous fera peut-être revenir sur votre décision.

— Ma décision ?

— De quitter Pépin-le-Bref.

C'est sur ces mots qu'elle tourna les talons et sortit de la pièce.

Je me présentai avec dix bonnes minutes de retard au cours de physique, avec un pantalon encore humide mais dont l'odeur de café



avait été remplacée par celle de la lavande synthétique. Fidèle à sa philosophie, Mme Laflûte-Pipeau ne daigna pas relever mon entrée tardive et je m'installai derrière mon bureau pour broyer du noir en toute sérénité.

J'étais en colère.

D'une colère mauvaise, qui me ratatinait l'estomac et faisait blanchir la jointure des articulations de mes poings que je serrais très fort.

S'il y avait une chose à laquelle je me raccrochais, en ce moment, c'était bien à la perspective de quitter Pépin-le-Bref, Zarkowsky, mais aussi ces camarades de classe bizarres, obsédés par leurs études, et parmi lesquels je n'avais pas réussi à me faire un seul ami. C'était tout un principe dont je ne voulais plus, le dogme d'une réussite à n'importe quel prix, payée en humiliations, en échecs et en sacrifices. Envisager une nouvelle année à Pépin, c'était comme se projeter dans les affres d'un purgatoire sans promesse de paradis. Cela signifiait redoubler d'efforts pour prouver que j'avais les capacités de me fondre dans l'élite, et surtout laisser à d'autres le soin de fermer pour moi les portes d'un avenir qu'ils jugeraient inaccessible. Je ne savais pas ce que je redoutais le plus : l'humiliation d'un échec public ou le regret de ne jamais savoir s'il se serait vraiment produit...

Une phrase d'Éléonore Marolex avait suffi à remettre mes certitudes en question. C'était extrêmement désagréable et je lui en voulais pour cela.

J'évacuai pour le moment ces pénibles pensées pour me reconcentrer sur l'affaire.

Là aussi, je ne comprenais pas le manque de volonté de la détective à s'intéresser à Zarkowsky, alors qu'il était pour moi à l'origine de toute cette histoire : le message menaçant et les poèmes étaient rédigés de sa main, cela aurait dû suffire à le mettre tout en haut de la liste des suspects. En lieu et place d'un autre jeune prof de maths qui avait une prédilection singulière pour assassiner les gens au sabre virtuel... Je réalisai alors que rien ne m'empêchait de mener ma propre enquête de mon côté. Je laisserais la détective Marolex faire du sur place avec son binoclard, et aurais le triomphe modeste quand les agissements de Zarkowsky seraient révélés au grand jour.

Ce fut juste après le cours de physique que j'eus l'occasion d'avancer dans mes investigations.

Je quittai la classe cinq minutes après les autres élèves, le temps de rattraper le décalage dans mes notes dû à mon retard au début du cours. Dans le couloir, je tombai sur une Melle Proust très affairée et manifestement ravie de me voir. Elle trottina vers moi en agitant un livre à bout de bras.

— Ah, Peter ! hulula-t-elle, vous tombez bien !

Je grimaçai un sourire, m'attendant à subir un nouvel assaut d'amabilités visant à me faire passer dans le camp des littéraires. Mais cette fois, Melle Proust avait autre chose en tête.

— J'ai rendez-vous avec la mère d'une élève au parler – une petite très douée en français mais ses parents veulent à tout prix lui faire faire une première S – et je suis déjà en retard... Je me suis rendu compte que j'avais oublié de rendre son exemplaire de Locke à M. de Swan, et il en a besoin pour son cours qui commence dans une demi-heure. Pourriez-vous le déposer dans son casier, dans la salle des professeurs ?

J'acceptai la mission et pris possession du bouquin. La salle des profs de Pépin se trouvait normalement au rez-de-chaussée, à côté de l'entrée. C'était une pièce spacieuse, avec tout ce qu'il fallait en tables et en chaises, des placards individuels fermés à clé où les profs pouvaient ranger leurs affaires, un petit frigo pour stocker les en-cas et une machine à café de qualité supérieure. Seulement, cette salle était en travaux depuis un mois, à cause d'une fuite dans les canalisations qui l'avait dotée en permanence d'une odeur d'œuf pourri. La salle provisoire se trouvait à l'autre bout du bâtiment, entre la cantine, dont elle récupérait cette fois les odeurs de graillon, et le gymnase, dont elle avait réquisitionné une partie des casiers. Elle était éclairée par une fenêtre aux vitres fumées et munie de barreaux qui donnait sur le couloir intérieur, son chauffage était aléatoire, et personne n'avait réussi à trouver une prise sur laquelle brancher le frigo. Quant au café, les profs devaient partager celui des élèves dans la cafétéria commune. Inutile de dire que la nouvelle salle des profs avait singulièrement perdu en fréquentation.

En arrivant devant la porte, je toquai et tendis l'oreille. Il n'était pas inhabituel que certains profs dédaignent malgré tout la cantine pour venir y grignoter une salade ou un sandwich – plus rarement un

bœuf bourguignon. En l'absence de réponse au bout de quelques secondes, j'en déduisis que la pièce devait être vide et poussai la porte. Effectivement, il n'y avait personne à l'intérieur. Je repérai rapidement une rangée de casiers métalliques contre le mur du fond. Chacun était muni d'une étiquette qui indiquait le nom du propriétaire. Je me dirigeai vers celui de M. de Swan, le prof de philo, et y glissai par une fente le livre confié par Melle Proust.

Ma mission était accomplie ; j'aurais pu tout simplement quitter la salle et aller tranquillement faire la queue à la cantine, où mon odorat m'indiquait que j'aurais a priori le choix entre du chou et des frites. Mais, peut-être sous le coup de la frustration, d'une colère qui ne m'avait pas tout à fait quitté, et de ma détermination à prouver que je ne pouvais quand même pas avoir faux sur toute la ligne, je m'approchai du casier de Zarkowsky, et après avoir vérifié encore une fois qu'aucun prof n'était subrepticement entré dans la pièce derrière moi, je tentai de l'ouvrir.

Il est clair que je ne me serais pas acharné sur ce casier à coups de pied-de-biche et que je ne sais absolument pas utiliser une carte de crédit ou une épingle à cheveux pour déverrouiller une porte. Le fait est que les vieux casiers de sport de Pépin sont ce qu'ils sont et que la porte s'ouvrit dès que je tirai dessus.

Le cœur battant à tout rompre, j'examinai rapidement les quelques bouquins de maths posés sur une étagère, vérifiant qu'ils ne contenaient pas des annotations semblables à celles qui étaient apparues sur ma lettre. À deux ou trois reprises, j'arrêtai de respirer en découvrant des feuillets glissés à l'intérieur des pages, recouverts de la fine écriture en pattes de mouche de mon prof. Mais il ne s'agissait à chaque fois que de démonstrations de théorèmes, méticuleusement reproduites. J'inspectai aussi une blouse blanche suspendue à l'intérieur de la porte, mais ne trouvai dans une poche qu'un morceau de craie et un vieil emballage de bonbon à la menthe.

J'allais refermer la porte, vaguement déçu — même si je ne m'étais pas attendu à dénicher quelque chose de particulier —, quand j'avisai quelque chose posé par terre, au fond du casier.

Il s'agissait d'un sac-poubelle.

Songeant que c'était un drôle d'endroit pour stocker des déchets, j'en examinai le contenu : à ma grande surprise, il était rempli de copeaux et d'éclats de bois. Intrigué, j'y plongeai la main jusqu'à

rencontrer un objet métallique : il s'agissait d'une lime à bois. En répétant l'opération, je ramenai un nouvel outil, que je reconnus comme étant une pince coupe-fil. Je la manipulai quelques instants, et vérifiai qu'elle n'était pas cassée. Tentant une nouvelle fois ma chance avec l'impression tenace d'être dans un épisode de Fort Boyard, je repêchai cette fois un verre aux parois épaisses. Je reconnus un verre Bécher que j'utilisais couramment en travaux pratiques de chimie. Il n'était pas ébréché et semblait avoir servi récemment. Incapable d'imaginer une explication à la présence de ces objets a priori en bon état dans un sac-poubelle rempli de sciure, ni de ce sac-poubelle dans le casier de mon prof de maths, je refermai la porte métallique et éprouvai le besoin de parler rapidement de tout cela à quelqu'un.

Je me retournai brusquement, ayant cru entendre un bruit derrière moi. Mais il n'y avait personne dans la pièce et je ne distinguai pas non plus de silhouette derrière le carré de verre fumé qui donnait sur le couloir.

En sortant, je croisai tout de même quelqu'un : le jeune prof de maths d'Éléanore Marolex, avec ses petites lunettes rondes et son blouson usé. Il leva des sourcils surpris en me voyant quitter la salle des profs.

— J'ai ramené un livre à M. de Swan, bredouillai-je, de la part de Melle Proust.

— Ah, bien, fit-il, je le préviendrai lorsqu'il reviendra de sa pause déjeuner.

Je le remerciai machinalement et il pénétra à son tour dans la pièce que je venais de quitter.

Je m'éloignai alors vers la cantine, m'interrogeant sur la façon d'imbriquer un morceau en forme de sac-poubelle dans ce satané puzzle dont le nombre de pièces ne cessait d'augmenter.

## Chapitre 14 – Ce soir tes regards

*Ce soir, tes regards me lancent des pierres,  
J'en ai des bleus tout plein partout,  
Tu m'as mis dans le cœur comme un étau qui me serre,  
Me tue par petits bouts  
— Hiripsimé —*

En sortant de la cantine, je dégainai mon portable pour essayer de rejoindre Eléanore Marolex à son bureau. En tombant sur son répondeur, je réalisai qu'elle devait être en vadrouille mais que j'avais une chance de la croiser au lycée si elle avait une colle prévue dans l'après-midi. Je partis en direction du bureau de Melle Prune, sur la porte duquel les horaires de l'ensemble des colles étaient affichés chaque semaine. La détective Marolex avait bien une intervention planifiée à seize heures en salle 07, ce qui me fournit les paramètres spatio-temporels nécessaires pour organiser une rencontre. Je comptais bien rétablir deux ou trois vérités sur le rôle respectif d'un détective et de son client, et souligner qu'il est malvenu de la part du premier de remettre en cause les choix d'orientation scolaire, mûrement réfléchis, pesés et validés du second. Je misais également beaucoup sur le sac-poubelle pour remonter ma propre cote d'enquêteur – qui avait pris un coup de par ma piètre performance en espionnage à la cafétéria – et alimenter ainsi la piste Zarkowsky, que la détective prenait à mon avis trop à la légère.

Il me restait trois heures à tuer, que je décidai de passer comme d'habitude dans la bibliothèque de Pépin. J'avais un contrôle de maths à préparer pour le lendemain, mais alors que cette simple évocation aurait suffi à me plonger dans un état d'angoisse fébrile seulement deux semaines auparavant, je n'y accordais à présent plus vraiment d'importance. J'étais de toute façon persuadé que Zarkowsky ne se donnerait même pas la peine de corriger ma copie. Il avait obtenu ce qu'il voulait, et même s'il devait éprouver encore du plaisir à m'utiliser comme cible de ses sarcasmes, je me sentais suffisamment armé, avec l'enquête que je savais être diligentée contre lui, pour accepter ses humeurs en toute sérénité. Aussi, plutôt que de compulsiver fiévreusement les annales de tous les

concours passés à la recherche de l'exercice qui nous serait soumis le lendemain, je me contentai de refaire deux ou trois exos corrigés en cours avant de reposer mon classeur et d'enchaîner une dizaine de parties de Bob la Bulle sur mon téléphone portable. A quinze heures cinquante, j'avais battu mon record personnel deux fois et la batterie de mon portable était vide. Je quittai la bibliothèque pour la salle 07, en quête de la détective Marolex.

Devant la porte, il n'y avait pas encore de détective, mais deux collés de Maths Sup qui attendaient, d'après leur mine, de passer à l'abattoir en échangeant des propos angoissés.

— On m'a dit qu'elle fait faire seulement des exos de Normale Sup...

— C'est chaud, quand même, en première année !

— Et puis elle ne file jamais la correction, elle te laisse mariner dans ta mouise jusqu'à ce que tu trouves la solution... Elle a tenu Alphonse pendant deux heures et demie l'autre fois : à la fin il ne savait plus comment il s'appelait, mais il pouvait trouver la base orthogonale de n'importe quel hyperplan en utilisant le procédé de Schmidt.

— Elle l'a massacré à la Zarkowsky ?

— Je ne sais pas, Alphonse était tout bizarre quand il m'a parlé de cette colle. Il m'a dit que je verrais par moi-même. C'est probable qu'elle l'ait massacré, vu qu'elle a été choisie par Zarkowsky pour le remplacer.

— Ça ne pourra pas être pire, en tous cas.

— Si : Zarkowsky, au moins, il te vire dès que tu dis une connerie, tu ne restes pas sur la sellette pendant deux heures et demie !

Au moment où j'allais intervenir pour rassurer les deux taupins sur le sort probable qui les attendait, Eléanore Marolex fit son apparition. En me voyant, elle eut un petit geste pour me signifier d'attendre et ouvrit la porte de la salle aux deux collés, visiblement en état de choc.

— Dans ces conditions, je veux bien que ça dure deux heures et demie, moi aussi, murmura le premier en entrant dans la pièce, alors que le deuxième s'était manifestement mis à souffrir d'un problème à la mâchoire qui l'empêchait de refermer la bouche.

Je les classai aussitôt dans la catégorie des taupins obsédés-frustrés-pervers polymorphes. Où ils vinrent me retrouver.

Cinq minutes plus tard, les deux collés planchaient au tableau sur les exercices que leur avait soumis la détective et elle sortit me rejoindre dans le couloir.

Dès qu'elle eut refermé la porte, je lui racontai comment j'avais eu l'occasion de fouiller le casier de Zarkowsky dans la salle des profs et ce que j'y avais trouvé d'incongru.

Un instant, j'eus peur qu'à la manière de Jaffadin, Eléanore Marolex n'exhibe toute une série d'explications parfaitement rationnelles pour justifier la présence de ce sac dans le casier d'un prof de maths. Mais elle sembla prendre la nouvelle plutôt au sérieux.

— Vous êtes sûr qu'il s'agissait bien du casier de Niclaus Zarkowsky ?

Je la regardai d'un air outré :

— Son nom était écrit sur l'étiquette collée à la porte. Et puis il y avait des bouquins de maths remplis d'annotations de sa main à l'intérieur.

La détective fronça les sourcils.

— M. Agor, quelqu'un vous a-t-il vu fouiller le casier de M. Zarkowsky ?

Je réfléchis rapidement.

— Je ne pense pas.

Avant d'ajouter avec le plus de détachement possible :

— J'ai juste croisé le type avec qui vous discutiez ce matin, un prof de maths, je crois, au moment où je quittais la salle des profs. Mais je lui ai expliqué que j'étais venu rendre un bouquin à de Swan, ce qui est vrai, d'ailleurs, et il ne m'a pas posé d'autre question.

Pour la première fois, je vis la détective prendre une mine grave.

— M. Agor, ce que je vais vous dire est extrêmement important : il faut à tout prix que vous évitiez de vous approcher de Maxime Hilaire.

Je lui retournai son regard :

— Ce n'est pas moi qui cherche à me rapprocher de lui... Vous pensez que ce sac-poubelle a un rapport avec notre enquête, alors ?

Je me rendis compte dans un éclair de lucidité qui illumina brièvement ma haine pour Zarkowsky, que je n'en étais moi-même qu'à moitié convaincu.

— La sciure et la lime à bois, certainement, répondit la jeune femme. Ce matin, vous avez peut-être constaté que le bas de pantalon de Maxime Hilaire était déchiré et plein de sciure de bois. Il m'a vaguement parlé d'un « accident d'estrade » qu'il aurait eu ce matin mais n'a pas semblé désireux d'insister sur la chose. Un peu plus tard, je suis allée faire un tour dans sa salle de classe. Le type de la maintenance était déjà passé mais j'ai pu voir que les montants de l'estrade avaient été limés.

À mon tour, je fronçai les sourcils.

— Mais quel lien peut-il exister entre Maxime Hilaire et Niclaus Zarkowsky ?

Elle ne me répondit pas directement.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit l'autre jour sur le côté théorique de cette affaire ?

— Vous aviez parlé d'un exercice de style...

— Eh bien considérez que depuis ce matin, nous sommes passés aux travaux pratiques. C'est-à-dire qu'il y a un danger potentiel à continuer de s'occuper de certaines petites histoires qui se trament à Pépin.

— Quelle sorte de danger ?

— Tant qu'on se contente d'examiner des messages, aussi menaçants soient-ils, on peut deviser tranquillement sur la signification de telle ou telle figure de style. Quand il y a un risque de blessure physique, on passe dans une autre catégorie.

— Pourtant, ce n'est pas très haut, une estrade, il y avait peu de chance que Maxime Hilaire se fasse réellement mal...

— Sans doute, mais on peut voir ça comme une sorte de mise en garde. L'auteur de ce sabotage va peut-être vouloir frapper plus fort la prochaine fois...

Je blêmis.



— Vous pensez qu'il y aura une prochaine fois ?

— Je ne sais pas encore, M. Agor. Mais la menace que vous avez découverte est peut-être à prendre au sérieux.

— Par qui ? Vous avez trouvé son destinataire ? Et c'est bien Zarkowsky qui en est l'auteur ?

Le silence qui me répondit, accompagné d'un regard pensif qui semblait me juger, acheva de faire remonter à la surface la colère que je tentais de contenir depuis ce matin.

— Je suis sûr que vous savez des choses que vous ne voulez pas me dire ! Je ne comprends pas, c'est bien moi qui vous ai engagée pour enquêter sur cette affaire, non ? À quoi ça sert de continuer si vous ne m'expliquez pas ce qui se passe ?

Me souvenant brusquement du sujet délicat des honoraires qui troublait quelque peu notre relation client-prestataire, j'ajoutai en désespoir de cause :

— Si vous voulez que je vous fasse de la pub auprès de clients susceptibles de vous payer, il faut que vous me fassiez part de vos résultats !

C'était assez pitoyable mais je sentis que la jeune femme hésitait. Elle finit par secouer la tête.

— Officiellement, vous n'êtes pas un de mes clients, M. Agor. Nous n'avons pas signé de contrat et vous m'avez dit vous-même qu'il vous était impossible de rémunérer mes services. Je pourrais arguer de ce fait pour vous dire que je n'ai pas de comptes à vous rendre, mais la vraie raison est qu'il est préférable pour votre sécurité de ne pas chercher à en savoir davantage.

Ma sécurité ? Jamais personne ne m'avait encore parlé de ma sécurité autrement qu'en me demandant de traverser dans les clous et d'attacher ma ceinture. Là, ça prenait une tournure mélodramatique.

Je commençai à entrevoir la vérité et ça me ficha un coup au moral.

— Vous voulez que je vous paye pour savoir ce que vous avez découvert, c'est ça ? Tous ces mystères, c'est pour m'appâter et me pousser à mettre la main au portefeuille... Jaffadin avait raison, vous m'avez embobiné depuis le début !

Elle parut sincèrement choquée.

— Je ne sais pas qui est Jaffadin, mais vous pourrez lui dire que je n'ai absolument pas l'intention de vous extorquer de l'argent.

Elle lança un coup d'œil rapide en direction de la porte vitrée qui nous séparait des deux collés et je faillis regretter d'avoir élevé la voix. Mais les deux étudiants étaient toujours absorbés dans leurs équations et ne semblaient pas faire attention à ce qui se passait dans le couloir. Je baissai tout de même d'un ton :

— Dans ce cas, pourquoi ne voulez-vous rien me dire ? Sans moi, vous n'auriez jamais rien su à propos du sac dans le casier de Zarkowsky. Et puis à quoi ça vous sert de continuer si vous ne voulez partager vos informations avec personne ?

La détective Marolex me saisit alors par le bras et je me sentis parcouru par un étrange courant électrique.

— M. Agor, prononça-t-elle d'une voix tendue, je reconnais que je vous dois des explications, mais je vous demande seulement un peu de patience. Je vous promets que vous saurez tout sur cette histoire dans peu de temps. Je vous demande également de me faire confiance quand je vous donne un conseil. Je vous avais dit de ne pas vous occuper de M. Zarkowsky. Le sac dans son casier, je l'aurais découvert tôt ou tard. Par contre, vous vous êtes peut-être mis en danger en allant fouiller dans la salle des profs.

Elle fit une pause en me fixant droit dans les yeux, comme pour me faire comprendre qu'elle ne plaisantait pas. Je déglutis péniblement : elle avait réussi à me faire peur.

— Je me permettrai une dernière recommandation, M. Agor. Il me semble que vous avez un contrôle de mathématiques demain après-midi. À votre place, je me consacrerai à sa révision et j'oublierai le reste pendant quelque temps.

La pression de sa main se relâcha brusquement et me laissa avec une impression de froid intense.

Sans ajouter un mot, elle retourna dans la salle de classe et la porte se referma sur un bruit de craies raclant le tableau noir. Je restai un instant à observer Eléanore Marolex par le carreau de la porte ; adossée à une table de la première rangée, les bras croisés, elle donnait des directives à ses deux élèves sans jamais avoir à plonger le nez dans un bouquin ou consulter des notes.

Elle ne se tourna pas non plus vers moi et je finis par m'éloigner dans le couloir, en proie à un vague malaise, et avec le sentiment désagréable d'avoir perdu quelque chose.

## Chapitre 15 – Plus rien

*Il ne reste que quelques minutes à ma vie*

*Tout au plus quelques heures,*

*Je sens que je faiblis*

— *Les Cowboys Fringants* —

Je passai une soirée morose, incapable de me concentrer sur le moindre bouquin de maths pendant plus de deux minutes d'affilée. Vers vingt-deux heures trente, la vue de ma poubelle pleine qui commençait à embaumer acheva de me déprimer et je me décidai à accomplir mon devoir vis-à-vis de l'hygiène de mes douze mètres carrés. Le local à ordures se trouvait dans la petite cour intérieure et la pluie qui se déversait alors sur la capitale faillit me décourager. J'enfilai tout de même blouson et écharpe et dévalai avec mon sac-poubelle les quatre étages qui me séparaient du rez-de-chaussée.

Lorsque je parvins devant la porte du local, le détecteur de présence - raffinement onéreux voté à la dernière assemblée des copropriétaires - fit s'allumer automatiquement une lumière blafarde qui éclaira la serrure, où j'introduisis la clé. Laissant pendre mon trousseau sur la porte, je la maintins ouverte du bout du pied tout en soulevant le couvercle en plastique de la poubelle pour y glisser mon sac. Je ressentis alors une secousse qui faillit me faire trébucher et le battant se referma violemment derrière moi. Brusquement plongé dans l'obscurité, je me retournai et commençai à pester contre le vent quand le bruit d'une clé qu'on faisait tourner dans la serrure me fit bondir sur la porte.

— Hey, arrêtez, il y a quelqu'un là-dedans !

Mais celui qui était dehors n'en avait apparemment rien à faire. Collant mon oreille au battant, j'entendis un bruit de pas précipités s'éloigner du local. Avec un mélange de colère et de panique, je tambourinai violemment sur la paroi de métal, ce qui faisait à mes oreilles un boucan d'enfer. Au bout de trente secondes, quand il fut manifeste que personne n'allait me répondre, je réalisai qu'il n'était guère étonnant que mes appels ne soient pas entendus : il pleuvait toujours à verse et l'eau qui dégoulinait sur le toit en tôle faisait déjà

un vacarme terrible ; en outre, depuis la remise aux normes de l'immeuble, toutes les fenêtres étaient munies de doubles vitrages...

Avec une boule dans la gorge, je me rendis également compte que la lumière qui entraît par le trou de la serrure indiquait que mon agresseur s'était emparé de mon trousseau de clés.

Je fouillai frénétiquement dans la poche de mon blouson à la recherche de mon téléphone portable. Et me maudis bien fort quand, en avisant l'écran éteint, je me rappelai que Bob la Bulle m'en avait fait vider la batterie plus tôt dans l'après-midi...

Trente secondes plus tard, le minuteur de la lumière extérieure parvint en fin de cycle et l'ampoule s'éteignit pour me laisser dans le noir le plus complet, avec pour seule compagnie une odeur de déchets en décomposition. Je tambourinai de nouveau violemment contre la porte, sans plus de résultat. J'essayai de prendre une longue inspiration pour retrouver un semblant de calme, mais cela me donna simplement la nausée. En respirant par à-coups à travers le filtre de mon écharpe, je parvins tout de même à retrouver le contrôle de mon rythme cardiaque et tentai d'ordonner mes pensées. Au pire, le seul risque que je courais était de passer quelques heures dans ce local qui serait forcément ouvert le lendemain matin par le concierge, si aucun de mes voisins n'avait l'idée saugrenue de venir descendre ses poubelles sous une pluie battante passé onze heures du soir. Il devait y faire dans les quinze degrés, grâce à la chaleur dégagée par les déchets, et mon blouson était suffisamment épais pour que ce régime ne me fasse pas mourir de froid. Rassuré quant à ma survie immédiate, je pus diriger ma colère contre l'espèce de voyou qui devait être en train de mettre mon studio à sac. Il n'y avait pas grand-chose de valeur dans ce petit volume, si ce n'est mon ordinateur portable qui m'avait coûté un an d'argent de poche. Mon portefeuille tenait compagnie à mon téléphone inutile dans la poche intérieure de mon blouson, c'était toujours ça qu'il n'aurait pas...

Je lançai une nouvelle salve de tambourinements contre le battant métallique, mais il n'y eut pas plus de résultat qu'à mes tentatives précédentes.

À tâtons, je repérai un container et me retrouvai le dos calé contre lui, avant de me laisser glisser jusqu'au sol. Là, je me pris la tête dans les mains et pestai contre le sort.

Je dus passer une dizaine de minutes dans cet état d'hébétude complaisante, avant qu'un léger changement dans mon environnement ne me fasse lever la tête.

Un rai de lumière filtrait sous la porte. Quelqu'un devait se trouver de nouveau dans l'entrée et le détecteur de présence avait activé l'éclairage automatiquement.

Je m'accroupis au sol, le cœur battant, et glissai mon regard sous la porte. Je distinguai deux paires de chaussures qui se détachaient contre le mur intérieur de la cour. Deux personnes devaient avancer sous l'abri relatif qu'offrait un bout de toiture dépassant du mur d'enceinte. Je recommençai à cogner contre la porte et à hurler, avec cette fois la certitude d'être entendu. En l'absence de réponse, je m'accroupis de nouveau pour tâcher de voir pourquoi personne ne venait à mon secours. Pourtant, une paire de chaussures se dirigeait à présent vers mon local. Une paire de baskets New Balance.

Toutes les mises en garde d'Eléanore Marolex concernant Maxime Hilaire se bousculèrent d'un seul coup dans mon esprit, et ma gorge émit un râle d'angoisse qu'elle n'avait jamais encore eu l'occasion de moduler, au cours de ma vie jusqu'ici plutôt tranquille. Une terreur folle s'empara de moi : un prof de maths capable de venir enfermer un élève de son lycée dans un local à poubelles pouvait indubitablement aller beaucoup plus loin dans l'agression physique caractérisée.

Je me relevai, en proie à la panique la plus totale, et ouvris un container au hasard pour m'emparer d'un projectile quelconque. J'étais décidé à défendre chèrement ma peau, y compris au moyen d'un carton à pizza.

J'entendis un grattement au niveau de la porte suivi d'un tintement métallique, mais elle ne s'ouvrit pas. Je me précipitai pour m'aplatir de nouveau sur le sol et vis les baskets s'éloigner en courant du local.

Mon organisme s'était mobilisé tout entier pour une bataille qui semblait soudain devoir lui échapper ; c'est la seule explication que je vois à l'inspiration suicidaire qui me fit brusquement crier :

— Je sais qui vous êtes et vous allez mourir !

Un peu présomptueux pour un gars enfermé dans un local à poubelles et qui se cramponne comme un forcené à un carton à pizza vide...

Les baskets ne s'étaient pas arrêtées, mais des chaussures élégantes qui se tenaient jusque-là sous l'abri se rapprochèrent à toute vitesse. Elles laissèrent les baskets plantées là et j'entendis soudain de l'autre côté de la porte une voix qui m'asséna sans doute des monstruosité – pour autant que je puisse en juger par le ton, car elles furent prononcées en allemand, langue que je ne maîtrisais pas. Il y eut un brusque coup frappé sur la porte métallique, un écho à mes tambourinements qui serait venu de l'extérieur, cette fois. Par la fente, je vis les baskets se rapprocher des souliers élégants ; des paroles inintelligibles furent échangées à mi-voix, et les deux paires de chaussures s'éloignèrent rapidement dans la cour. Quelques secondes plus tard, la lumière s'éteignit et je me retrouvai de nouveau dans le noir.

C'était un truc de dingue. Cette histoire était en train de virer au cauchemar. Et je réalisai que j'avais inconsciemment tout fait pour me mettre en danger, depuis le début, depuis qu'une vague idée de vengeance envers mon prof de maths m'avait fait enclencher une machine dont j'avais perdu le contrôle. Je me recroquevillai contre un container et fermai les yeux. La pluie continuait à marteler le toit en tôle du local, et je l'écoutai jusqu'à ne plus l'entendre, ce qui signifiait probablement que j'avais fini par m'endormir.

\* \* \* \* \*

Le rat avait toujours des dents rougies mais sa propriétaire n'avait manifestement pas encore eu le temps de se passer le contour des yeux au charbon. Elle prit rapidement la mesure de la situation et m'attira à l'intérieur de son bureau, ôta de force le blouson trempé que je serrais contre moi en claquant des dents, et me poussa sans ménagement contre *La Mollesse du Monde* où je m'affalai une nouvelle fois. Elle disparut ensuite pendant ce qui me parut une éternité. Je grelottais toujours lorsqu'elle revint avec une couverture et une tasse fumante de chocolat chaud.

— Comment est-ce arrivé ?

À l'interphone, je n'avais pu, d'une voix rauque qui avait perdu une octave, que murmurer le nom de Maxime Hilaire. Avant de répondre, je trempai mes lèvres dans le chocolat brûlant. La goutte de rhum qui le parfumait alluma un feu de joie dans ma gorge, qu'une pointe de miel vint aussitôt apaiser. Le monde reprit brusquement des couleurs, tout comme mes joues et mes pommettes.

Enroulé dans la couverture, je racontai à la détective Marolex l'épisode du local à poubelles, la façon dont je m'étais fait faucher mes clés, les faits et gestes des New Balance et des chaussures élégantes, et les insultes en langue étrangère, sans doute en allemand, qui avaient répondu à ma menace. Je conclus par le récit de ma libération, qui n'avait rien de bien glorieux :

— M. Ferrero-Rochez est venu sortir les poubelles à cinq heures et demie, et je crois que je lui ai fichu la trouille de sa vie quand il s'est cogné contre moi. Il a d'abord cru que j'étais un cadavre, puis un mort-vivant quand je me suis levé. Je lui ai raconté que je m'étais fait enfermer dans le local à poubelles par des voyous qui avaient sans doute saccagé mon appartement. C'est là qu'il a commencé à me regarder d'un air suspicieux. Il m'a tendu mes clés en me disant qu'il les avait trouvées sur la serrure. Et que la porte était ouverte...

Je plongeai le nez dans ma tasse mais Eléanore Marolex n'avait pas l'air d'avoir envie de rire. Elle s'était agenouillée à côté de moi et m'écoutait avec attention.

— J'ai tout de suite foncé vers mon studio. La porte était fermée à clé. À l'intérieur, rien n'avait bougé. Ce n'est pas très grand, j'ai fait le tour en cinq minutes. Mon ordinateur portable, mes papiers, tout était comme je l'avais laissé. Mais je sais qu'ils ont dû fouiller car il y a quand même quelque chose qui a disparu...

J'éternuai violemment dans le mouchoir que la détective avait dégainé en sentant venir les prémices.

— ... la lettre de recommandation de Zarkowsky, achevai-je enfin. Elle était dans mon dossier d'inscription à Patapon, avec les deux autres courriers et les formulaires. Ils n'ont pris que celle-là... J'irais bien porter plainte, mais il n'y a aucune trace d'effraction. La seule personne qui aurait pu témoigner de quelque chose est un concierge qui me prend maintenant pour un drogué ou un alcoolique notoire venant cuver son vin dans le local à poubelles...



Je reniflai un bon coup, avant d'ajouter piteusement :

— Alors je suis venu vous voir.

À six heures et demie du matin. Sans prendre le temps de changer mes vêtements glacés ni de passer un coup de fil, j'avais débarqué chez une fille que je ne connaissais pas une semaine auparavant. Je ne savais pas ce que j'attendais d'elle au juste, mais je sentais confusément qu'il fallait que quelqu'un d'autre reprenne la main. La main d'Eléanore, justement, était venue se plaquer contre mon front et j'avais cessé de respirer.

— Vous avez un peu de fièvre, décréta-t-elle en se levant. Je crois qu'on va pouvoir vous dispenser de cours, au moins pour ce matin.

Elle lança un coup d'œil à sa montre et fit une petite grimace.

— Il va falloir précipiter les choses. J'aurais aimé prendre un peu plus de temps mais au vu de la situation...

Elle sembla hésiter un instant avant de finir par annoncer :

— J'ai un rendez-vous que je ne peux pas manquer, mais ça m'embête de vous laisser rentrer tout seul dans cet état. Monty ne sera pas là avant deux heures au moins.

Monty ? La grande baraque avec les pantoufles *Tom et Jerry* ? J'aurais préféré risquer la pneumonie que de l'avoir comme garde-malade !

— Mais je pense savoir par qui le remplacer avantageusement. Je devrais en avoir fini à midi : nous pourrions déjeuner ensemble et je prendrai le temps de vous expliquer une partie de l'histoire. Je crois que je vous dois bien ça, ajouta-t-elle avec un sourire.

Je ne pus qu'approuver.

Cinq minutes plus tard, alors que j'avais fini de vider ma tasse de chocolat et d'en aspirer les dernières vapeurs de rhum, le spectre dans sa tenue complète, avec rouge à lèvres noir, cheveux bleus et piercing, faisait son apparition dans le bureau.

— Venez avec moi, je vais vous conduire chez une amie, m'enjoignit-elle avec un clin d'œil charbonneux.

Je me relevai avec un bruit de succion atroce ; en me retournant, je m'aperçus avec horreur que *La Mollesse du Monde* s'était

métamorphosée en une vaste éponge où l'empreinte de mon postérieur se détachait avec des traces humides.

— Ne vous en faites pas pour ça, évacua la détective sur un ton léger alors que j'évaluais l'étendue des dégâts avec un regard atterré. Heimat s'apprête à industrialiser un certain nombre de ses réalisations, je vais lui demander que les prochaines versions soient waterproof...

Elle me tendit mon blouson et nous quittâmes l'appartement sans que je n'aie même osé lui demander où elle m'emmenait, mais curieux à l'idée de savoir à quoi une « amie » de la détective E. Marolex pouvait bien ressembler.

## Chapitre 16 – In the belly of the whale

*I'm sleeping with fishes here,*

*In the belly of the whale.*

*I'm highly nutritious here,*

*In the belly of the whale*

— *Newsboys* —

Une baleine. Volumineuse, blanche et vaporeuse. En voie de disparition, à n'en pas douter, car je n'avais encore jamais vu sa pareille. Botero en serait tombé à genoux. Mais à sept heures du matin, après la nuit que je venais de passer, c'était un peu rude.

L'amie d'Éléanore habitait le même immeuble, un étage en dessous de l'appartement de la détective. Et si les animistes amérindiens avaient la moindre notion de l'Ordre Véritable des Choses, ils lui auraient indubitablement attribué le totem du Grand Cétacé Blanc. Certes, la robe de chambre en tulle contribuait à l'impression générale de volume, mais sa relative transparence laissait deviner que les promesses seraient tenues. De manière extraordinaire, le tout formait un ensemble harmonieux. Hauteur et largeur devaient respecter un rapport quelconque avec le nombre d'or, et le résultat était de l'ordre de l'œuvre d'art, voire de l'icône. L'âge du mammifère devait se situer quelque part au-delà de la quarantaine, mais sans doute en deçà de ce que laissait supposer l'ample chevelure d'un blanc rayonnant qui surplombait le large visage lisse et épanoui, sans l'ombre du commencement d'une ride. Tout cela était fascinant mais je commençai à avoir un mal de tête carabiné.

— M. Agor, je vous présente Madame Zita. Elle accepte de vous héberger pour la matinée. Je passerai vous chercher vers midi, vous pourrez vous reposer pendant ce temps. Et prendre une douche, aussi...

J'eus droit à un petit signe de la main et la détective Marolex disparut dans les escaliers pour s'occuper de je ne sais quelle affaire dans le milieu des punks body-piercés. J'osai espérer que ses frais de maquillage étaient pris en charge par son client...

Zita m'invita à pénétrer dans son antre en s'effaçant de l'encadrement de la porte pour que je puisse m'y glisser à mon tour.

Un éternuement plus tard, je retrouvai un semblant de politesse.

— Je vous remercie pour votre accueil, Madame Zita. Je suis désolé de vous avoir dérangée si tôt dans la matinée...

— C'est toujours un plaisir de rendre service à Eléanore.

Elle avait une voix de contralto, au timbre chaud et rond avec l'onctuosité satinée d'une mousseline. Son intérieur lui ressemblait : tout était d'une blancheur soyeuse, avec quelques pointes de rouge et de noir, comme autant de bouches et d'yeux parsemés au gré des rideaux, des tableaux, des tapis ou des coussins.

Pour la deuxième fois en une heure, je fus dépossédé de mon blouson. Une main ferme me guida ensuite jusqu'à la salle de bains. Une véritable ode à l'hygiène. La pièce maîtresse en était un meuble à plusieurs étages encombrés d'une multitude de fioles, des mignonnettes à parfums qui auraient rendu ma petite sœur Eliane folle d'envie. La salle de bains était plus grande que mon studio, et cet effet de volume était encore accentué par un large miroir qui occupait tout un pan de mur. Cela lui donnait la place de contenir une cabine de douche avec jets massants ainsi qu'une large baignoire en forme de haricot. J'eus la vision de mon hôtesse plongée dans un bain moussant et faillis tourner de l'œil.

— Vous pourrez mettre vos vêtements à sécher à côté du radiateur, fit Madame Zita de sa voix mélodieuse. Il y a une serviette propre et un peignoir accrochés derrière la porte. Un café chaud vous ferait peut-être du bien ?

J'opinai timidement. Quand la porte se fut refermée, je me jetai sur le verrou. Une fois en sécurité, je me passai une main tremblante sur le visage. Depuis que je m'étais retrouvé enfermé dans le local à poubelles, je ne parvenais pas à reprendre pied dans une réalité qui ferait sens.

Après une bonne douche chaude, peut-être...

Pour une fois, je décidai d'arrêter de réfléchir. J'ôtai mes vêtements, les étalai sur un tabouret devant le radiateur électrique qui diffusait une douce chaleur. Frissonnant malgré tout, je m'enfermai dans la cabine de douche et me laissai bientôt griser par les chaudes vapeurs qui s'élevaient en volutes caressantes. Les gouttelettes brûlantes qui dégoulinèrent sur ma peau offraient un contraste saisissant avec la douche glacée qui m'avait transi dehors. Cette

relaxation totale, cet abandon complet au plaisir des sens, dura à peu près cinq minutes. Le temps de dégeler le lobe de cerveau qui me sert à déduire et à analyser. Le temps de comprendre où je me trouvais. Le temps de réaliser quel genre de boulot devait exercer Madame Zita pour porter un nom pareil et être équipée comme elle l'était en tentures, en coussins, en mignonnettes et en baignoire taille XXL.

Je jaillis littéralement de la cabine de douche et me jetai sur mes vêtements. Sans y parvenir tout à fait car sur le tabouret où je les avais étalés, il n'y avait plus rien. Mes habits avaient disparu.

\* \* \* \* \*

Ce fut un moment de panique comme j'en avais rarement connu. Je commençai par assurer mes arrières en cumulant serviette et peignoir où je m'enveloppai à double tour. Le résultat que je croisai dans le miroir me mettait, en volume, presque au niveau de la maîtresse des lieux.

J'examinai la porte que j'avais cru fermer : le verrou était toujours mis. C'était incompréhensible et je me sentis piégé.

Je songeai avec angoisse à tout ce que Jaffa m'avait dit, ses conseils que je n'avais pas écoutés, ses mises en garde que je n'avais pas prises au sérieux. La nuit que je venais de passer m'avait rendu plus réceptif aux histoires de complots. Je réalisai également que je m'étais laissé hypnotiser au point de courir me jeter dans la gueule du loup quand j'avais eu besoin d'aide, au lieu d'aller la chercher chez le copain que je connaissais depuis quinze ans.

Maintenant, il allait falloir trouver un moyen de sortir de là. Je vérifiai serviette et peignoir et retirai le verrou de la porte avant de glisser la tête dans l'entrebâillement. Il n'y avait pas de bruit dans le couloir, hormis le glouglou d'une machine à café. Une odeur d'arabica flottait dans l'air. Pas de Madame Zita en vue.

J'avais un espace de quatre ou cinq mètres à traverser si je voulais parvenir à la porte d'entrée et m'éclipser discrètement. Il serait toujours temps de réfléchir ensuite à la façon de régler le problème de ma tenue indécente. Je pris une profonde inspiration et m'apprêtai à m'élançer.

Mon élan fut brisé net par un toussotement distingué.

Je me retournai avec un couinement. Le grand cétacé blanc était derrière moi.

— Vous avez besoin de quelque chose, M. Agor ?

Cette femme avait réellement le pouvoir de fascination d'une mante religieuse.

— Hem... mes vêtements ? osai-je, malgré le sang qui battait dans mes tempes.

— Ah oui, j'ai trouvé qu'ils avaient une petite odeur... pas très agréable, enfin, je les ai mis à laver dans la buanderie, ils seront propres et secs dans deux heures.

La buanderie... Derrière Madame Zita, qui avait troqué son peignoir contre un déshabillé blanc à peine moins transparent, le mur-miroir s'était ouvert en deux sur une petite pièce d'où s'élevait un léger vrombissement. Au fond, je distinguai une porte, qui devait sans doute donner sur la chambre de la dame. Voilà pour l'irrationnel. Mais j'étais coincé dans mon peignoir pendant deux heures au moins.

— Je vous ai servi une tasse de café. La cuisine est à droite, au bout du couloir.

Le sourire était bienveillant, mais je n'allais pas me laisser avoir aussi facilement par une femme qui venait de me piquer mes fringues. Je suivis néanmoins le chemin qu'elle m'avait indiqué et me retrouvai attablé derrière un bol au parfum d'arabica. Une assiette de gâteaux secs était posée à côté. Madame Zita s'installa en face de moi et alluma une longue cigarette fine. Ses yeux d'un bleu délavé semblaient me regarder sans me voir. Il y eut une espèce de silence bizarre. Mon estomac, qui n'avait rien avalé à part une tasse de chocolat depuis un rapide goûter la veille dans l'après-midi, en profita pour faire entendre un grondement sourd. Ça devenait compliqué d'expliquer que je n'avais finalement pas faim, alors que la seule chose qui m'empêchait de me jeter sur les biscuits était la pensée qu'ils étaient sûrement drogués, tout comme le café, d'ailleurs.

Je finis tout de même par y tremper mes lèvres, à l'affût du moindre goût inhabituel. Il était assez fort et un peu amer. Idéal pour y dissimuler quelque substance illicite. Mais demander du

sucré reviendrait peut-être à précipiter encore des événements funestes. Pendant que j'hésitais sur la conduite à tenir, Madame Zita avait achevé sa cigarette.

— J'attends un client dans un quart d'heure, prononça-t-elle enfin, en me regardant sans ciller.

Comme prétexte, je n'en demandais pas tant.

— Oh, je comprends tout à fait, je ne vais pas vous déranger plus longtemps...

Je reposai mon bol un poil trop violemment et du café vint éclabousser la table en formica, augmentant encore ma confusion.

— Ne soyez pas idiot, je viens à peine de mettre vos habits à nettoyer. Et Eléanore m'a demandé de m'occuper de vous...

Mon hôtesse s'était saisie d'une feuille d'essuie-tout pour venir éponger mes dégâts et en profiter pour m'offrir une vue plongeante sur son décolleté généreux.

Je déglutis en songeant à ce qu'elle pouvait vouloir dire par sa dernière phrase.

— Vous ne me dérangez pas, ajouta-t-elle en complétant mon bol avec un nouvel approvisionnement de café. Je vous demanderais simplement de faire preuve de discrétion...

— Je suis la discrétion même, soufflai-je en réponse, pas de problème.

— Mon client sera là à huit heures, et nous aurons besoin du salon et de la chambre. J'en aurai pour une heure.

Ça avait le mérite d'être clair.

— Votre présence pourrait le... perturber. Il s'agit d'une personnalité, voyez-vous, et il a expressément émis le souhait que rien de tout ce que nous faisons ici ne filtre à l'extérieur.

J'approuvai avec vigueur, cela me paraissait tout à fait raisonnable. Et puis autant avoir l'air coopératif tant que je n'étais pas directement menacé.

— Vous allez être obligé de rester dans la cuisine.

— La cuisine, pas de problème, répétai-je.

— Je vous ai déplié un transat, si vous souhaitez vous reposer. Il y a une petite télévision dans ce meuble et je peux vous prêter des écouteurs.

Je regardai par-dessus son épaule. Au fond de la cuisine, il y avait effectivement une chaise longue sur laquelle était posée une couverture.

— Je vous sens un peu tendu, M. Agor.

Je décidai de jouer franc jeu.

— C'est que... c'est la première fois que je viens dans...

Un bordel ? L'appart d'une poule de luxe ?

— ... ce type d'endroit.

Madame Zita continuait à me fixer de ses yeux impénétrables.

— Cela vous met mal à l'aise ?

Je me tortillai sur ma chaise et saisis un biscuit pour me donner une contenance.

— Hem... un peu...

J'ajoutai toutefois rapidement :

— Mais je ne porte pas de jugement... Par certains côtés, ça peut faire œuvre d'utilité publique...

Bon sang, dans quoi m'étais-je lancé ? Et qu'étaient devenues les bribes de sensibilisation à la condition des femmes que ma mère avait essayé de m'inculquer ?

— ... même si ce n'est pas mon truc, conclus-je un peu piteusement.

Madame Zita leva un sourcil.

— Pas votre truc ? Vous avez déjà essayé ?

— Heu, non... Je veux dire, pas avec une professionnelle...

J'étais cramoisi. Et pas prêt du tout à discuter de ça avec Madame Zita.

— C'est dommage, vous pourriez apprendre beaucoup de choses. Tout n'est pas uniquement question de technique, vous savez, l'atmosphère est aussi un ingrédient capital.



Le regard bleu me jaugea de pied en cap. Je ne devais pas être à mon avantage, emmitouflé dans un peignoir deux fois trop grand et avec un nez qui coulait comme une fontaine. Pas réceptif, en tous cas, à des histoires d'atmosphère.

— Mes tarifs sont sans doute un peu élevés pour vous mais je pourrais vous proposer une séance d'initiation.

Ça devenait un peu insultant, là ; j'avais quand même fait mes premières armes plusieurs années auparavant, même si ça n'avait pas été « à la bourgeoise » avec une « professionnelle ». D'ailleurs, je pensais que ça ne se faisait plus vraiment.

— Heu... c'est gentil, fis-je toutefois, car je ne voulais pas la contrarier.

— On dit beaucoup de choses sur nous, continua Madame Zita à qui le sujet semblait tenir à cœur, mais il faudrait éviter de nous mettre tous dans le même panier.

J'opinai du chef. Il fallait bien admettre qu'entre les trottoirs du bois de Boulogne et l'univers feutré de Zita, il y avait comme un monde.

— Les amateurs nous causent d'ailleurs un important préjudice. Surtout ceux qui travaillent par téléphone ou sur Internet.

Oui, je pouvais imaginer que la concurrence devait être rude avec les promoteurs du cybersexe.

— Mais je pense pour ma part que rien ne vaut le contact physique.

Ce qui suivit me prit complètement au dépourvu. Madame Zita s'était brusquement saisie de ma main par-dessus la table. Hypnotisé par son regard planté dans le mien, je ne songeai pas à la retirer jusqu'à ce que ma paume ne soit plus qu'à quelques centimètres de son opulente poitrine.

Je me dégageai violemment en glapissant quelque chose d'un peu confus mais qui devait clairement signifier mon refus envers ce type de pratique.

— Cela vous fait donc tellement peur ? me demanda-t-elle avec un sourire carnassier.

Je ne sais lequel de nous deux fut sauvé par le gong, qui retentit sous la forme du tintement grêle de l'interphone.

Madame Zita quitta la cuisine sans cesser de sourire.

Et alors que je me tenais contre la porte, grelottant de trouille autant que de fièvre, j'entendis sa voix, dans le couloir, qui disait :

— Vous êtes François de Bagnère de Bigorre, petit homme politique d'envergure incertaine, qui souhaiterait savoir si un régime démocratique lui permettra un jour d'accéder aux plus hautes fonctions de l'État...

Je levai alors les yeux au plafond : Zita Souhaf-Bouha-Hinkou, médium universellement connue dont la plaque en bronze trônait en bas de l'immeuble... J'aurais dû m'en douter.

## Chapitre 17 – L’avenir est un long passé

*Comme Marcel et Jean-Marc ma vie est-elle tracée ?*

*La suite, l’avenir est-il un long passé ?*

— *Manau* —

— Et le coup de l’interphone, vous faites ça à tout le monde ?

— Oui, c’est un peu ma marque de fabrique. Lorsqu’un client vient me voir pour la première fois, je lui signifie de cette façon que je connais bien son dossier. Ça lui évite aussi de changer d’avis juste devant ma porte d’entrée, comme ça arrivait trop souvent... Et puis il ne s’agit pas simplement d’un interphone mais d’un visiophone. La caméra est en panne depuis quelques jours, ça rend l’exercice plus périlleux.

Après trois bonnes heures d’un sommeil béni par un cachet d’aspirine dans le transat de Zita, une soupe de champignons dopée à la ciboulette et aux croûtons avait achevé de me remettre presque sur pied. J’avais récupéré mes habits propres et repassés et me sentais donc beaucoup moins vulnérable. Pour me racheter de mon attitude de la matinée, je montrais mon intérêt pour l’activité de mon hôtesse en discutant boutique dans son salon.

— Cela fait longtemps que vous exercez dans ce domaine ?

— J’ai ouvert ce cabinet de consultation il y a dix ans. Après avoir connu d’autres... types d’activités, répondit-elle prudemment.

— Mais vous avez toujours senti que vous aviez une sorte de don, pour voir l’avenir des gens ?

Ma mère et ma sœur Eliane étaient des lectrices d’horoscope assidues, ce qui nous donnait l’occasion à mon père et à moi de ricaner entre mâles qui ne s’en laissent pas compter. Je n’avais jamais compris comment quiconque pouvait accorder le moindre crédit à des bêtises pareilles. Jusqu’à mon arrivée à Pépin. Au bout de deux mois, j’avais moi aussi commencé à rechercher la confiance qui m’avait fui dans les pages horoscopes des gratuits du métro...

Madame Zita eut un petit rire de gorge qui fit brièvement onduler les plis de son cou.

— Je pense que certains peuvent appeler ça un don. En ce qui me concerne, je ne fais que me fier à ma connaissance de la nature humaine combinée à des éléments de statistique... Cela a ses limites : ne comptez pas sur moi pour faire la causette avec un parent défunt ou vous donner à l'avance les chiffres du Leurre aux Millions. Mais si vous avez besoin de quelques recommandations sur les orientations que vous pouvez prendre dans différents domaines de votre vie, je peux être de bon conseil.

Je fronçai les sourcils.

— Vous êtes plutôt une sorte de psy, alors, ou de coach ?

— Disons que je peux rendre ce genre de services... Mais outre le fait que je n'ai pas de diplôme en médecine, il m'arrive de m'appuyer sur certains... accessoires qui font que mes clients m'assimilent plutôt à une voyante.

— Parce que vous utilisez quand même les jeux de tarot, une boule de cristal, des trucs comme ça ?

Elle acquiesça.

— Ces objets ne sont pour moi que des instruments qui me permettent de canaliser les informations que chaque personne diffuse la plupart du temps de façon inconsciente. La suite est une affaire de déduction et de probabilité.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je commence à comprendre pourquoi vous vous entendez si bien avec la détective Marolex...

La médium avait de nouveau allumé une fine cigarette. Elle laissa la première volute s'échapper dans l'atmosphère avant d'ajouter :

— Eléanore possède une personnalité complexe.

Je dressai aussitôt l'oreille. C'était peut-être l'occasion d'en apprendre un peu plus au sujet de cette détective qui me troublait tant...

— Vous la connaissez depuis longtemps ? demandai-je sur un ton détaché.

Madame Zita me gratifia d'un regard pénétrant avant de répondre :

— Elle s'est installée ici il y a quatre ans environ. Mais le cabinet Marolex n'a ouvert ses portes qu'un an plus tard.

J'osai alors une question plus personnelle :

— Ça veut dire qu'elle habite ici ?

La médium expira une nouvelle bouffée de monoxyde de carbone avant de répondre sur un ton légèrement ironique :

— Avouez que vous auriez eu une sacrée chance de tomber sur elle ici à six heures du matin si tel n'avait pas été le cas.

Je dus concéder que je ne m'étais même pas posé la question avant de débarquer la bouche en cœur et l'anorak dégoulinant. Je réalisai avec un frisson rétrospectif que l'accueil aurait pu être bien moins chaleureux... Je résolus d'aborder le sujet avec tact et diplomatie :

— Et... vous connaissez son assistant ? Un grand noir baraqué qui porte le nom d'une station de métro... Il habite ici, lui aussi ?

Au temps pour la diplomatie, mais Zita répondit tout de même :

— M. Montparnasse Bienvenue est l'assistant d'Eléanore depuis qu'elle a ouvert son cabinet. Ils passent évidemment beaucoup de temps ensemble...

Son regard se perdit derrière la fumée de cigarette, me laissant imaginer tout ce que pouvait signifier cette petite phrase. Je ne parvins bien sûr à aucune conclusion.

Je repris :

— Je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer de détective privé, avant... De voyante non plus, d'ailleurs, ajoutai-je après réflexion. Vous devez voir passer de drôles de zèbres dans ce métier.

Zita eut un regard éloquent et je rougis légèrement.

— Et... heu... vous pensez que le cabinet Marolex est efficace ?

La question était un peu abrupte mais je ne savais pas si l'occasion se représenterait un jour de discuter avec une autre connaissance de la détective.

La médium resta quelques instants à contempler pensivement sa cigarette qui s'éparpillait en cendres dans un réceptacle en forme de crâne humain. J'en avais conclu qu'elle ne voulait pas me répondre quand elle finit par murmurer :

— J'ai eu l'occasion de faire appel à ses services, un jour...

Son regard quitta le cendrier brachycéphale pour se plonger dans mes yeux :

— Depuis, je prête assistance à Eléanore chaque fois qu'elle en exprime le besoin.

J'en déduisis que la réponse à ma question devait être positive, même si le ton employé par Zita me mit mal à l'aise. Il contenait quelque chose qui s'apparentait à une mise en garde, et je n'arrivais pas à en comprendre la raison.

— Ça veut dire que vous lisez l'avenir pour elle ? risquai-je, pas sûr d'avoir tout compris.

La médium eut un sourire qui creusa deux fossettes dans ses joues rebondies :

— Cela signifie que j'héberge, blanchis et nourris les drôles de zèbres qui débarquent chez elle avant l'aube avec le nez qui coule et des habits qui sentent le bouc...

Elle ajouta plus sérieusement :

— Eléanore a toujours refusé que j'essaie de lire son avenir. En revanche, ma proposition à votre égard tient toujours.

Sa main s'était de nouveau saisie de la mienne, et même si je tressaillis au contact de cette chair chaude et lisse, je ne la retirai pas tout de suite, cette fois.

Toutes les questions existentielles que je me posais en ce moment sur ma vie et mon avenir se bousculèrent brièvement dans ma tête. Les réponses pouvaient-elles être gravées dans ces plis que j'arborais depuis ma naissance au creux de mes paumes ? Ou suivant la technique moins traditionnelle de Zita Souhaf-Bouha-Hinkou, pouvais-je être catégorisé, classifié, numéroté, pondéré par quelques aspects saillants de ma personnalité et passé à la moulinette de la loi des grands nombres pour déterminer mon « futur le plus probable » ?

Je ne connaissais pas les raisons qui avaient poussé Eléanore Marolex à refuser de se faire prédire son avenir, mais je finis moi aussi par retirer ma main d'entre les doigts de Zita.

J'avais soudain réalisé que je tenais à mes questions existentielles, et même si je ne croyais absolument pas au pouvoir de la divination,

je ne voulais pas courir le risque que quelqu'un d'autre y réponde à ma place.

\* \* \* \* \*

*La Crêperie du Chignon* se trouvait juste en face des locaux de l'agence Marolex et du cabinet Souhaf-Bouha-Hinkou, et c'est là que la détective, par un coup de fil passé à Zita quelques minutes plus tôt, m'avait demandé de l'attendre. Pour évacuer la perspective complètement terrifiante d'un déjeuner en tête à tête avec Eléanore, je m'étais tout d'abord concentré sur le choix du menu.

La crêperie proposait un menu du midi composé d'une galette de blé noir et d'une crêpe sucrée, pour un tarif raisonnable compatible avec mon statut d'étudiant. La soupe de Zita n'avait pas réussi à apaiser ma faim de loup et je déchiffrai avec avidité les différentes combinaisons d'ingrédients qui allaient pouvoir compenser le dîner qui me faisait défaut depuis la veille.

Je me sentais presque entièrement remis de mon refroidissement, ne gardant comme séquelle qu'une voix un peu rauque que je ne pouvais m'empêcher de trouver plutôt à mon goût.

Installé à une petite table pour deux, j'avais déclaré d'un air important que j'attendais quelqu'un avant de commander. Pas mesquin comme beaucoup de ses pairs, le serveur m'avait apporté une petite coupelle de cacahuètes avec une carafe d'eau.

Ce point réglé, il ne me restait plus qu'à essayer de deviner quelles révélations la détective allait bien pouvoir me faire...

Tout en grignotant des cacahuètes, je récapitulai brièvement ce que je savais : Niclaus Zarkowsky, mon prof de maths, s'était amusé à recopier pour une raison inconnue divers extraits de poèmes en plusieurs langues et avait éprouvé le besoin de rédiger une menace de mort. C'était a priori par accident que ces éléments étaient venus s'imprimer sur ma lettre de recommandation pour Patapon-le-Petit.

L'autre prof de maths, Maxime Hilaire, exerçait en 2<sup>ème</sup> année, et je n'avais jamais fait attention à lui avant de découvrir l'intérêt que lui portait Eléanore Marolex. Il me manquait l'élément qui m'aurait permis de comprendre pourquoi ce type était mêlé à cette histoire, ce

que je ne pouvais nier après l'épisode de la nuit dernière. Il devait donc y avoir un lien entre les deux profs de maths de Pépin, et la détective Marolex le connaissait. Il s'agissait peut-être de la phrase menaçante, qui pouvait être rattachée à Zarkowsky puisqu'elle avait été écrite de sa main, et à Hilaire puisqu'elle avait fait violemment réagir son complice quand je l'avais prononcée. Cela dit, n'importe qui aurait sans doute eu la même réaction en s'entendant menacé de mort par le type qu'il venait d'enfermer dans un local à poubelles... Mais le fait que la seule chose qu'ils m'aient volée ait été la lettre de recommandation de Zarkowsky venait conforter l'hypothèse que tout tournait autour de cette phrase. Voilà pour Maxime Hilaire.

Je m'interrogeai ensuite justement sur le mystérieux complice, le type aux chaussures élégantes qui m'avait abreuvé d'insultes. Était-ce un prof de Pépin, lui aussi ? Je ne l'avais pas reconnu, mais il y avait une bonne quarantaine de profs dans mon lycée et je n'en avais guère pratiqué qu'une demi-douzaine depuis les quelques mois que je le fréquentais. Et quelque chose me disait que tous les intervenants de mon histoire avaient un rapport avec Pépin, qui se retrouvait toujours impliqué par quelque bout que l'on prenne le problème. N'était-ce pas aussi dans la salle des profs du lycée que j'avais trouvé le sac poubelle rempli d'objets énigmatiques et de sciure de bois ? Dans le casier de Zarkowsky, ce qui bouclait la boucle...

Mon mal de crâne se rappela derechef à mon bon souvenir.

Je farfouillai dans la poche de mon blouson pour mettre la main sur un nouveau cachet d'aspirine et, quand je relevai la tête, Eléanore Marolex se tenait en face de moi.



## Chapitre 18 – Déjeuner en paix

*C'est pourquoi elle voudrait*

*Enfin si je le permets*

*Déjeuner en paix*

— *Stephan Eicher* —

J'ignorai résolument l'espèce de coup de poing qui me vrilla l'estomac et qui m'aurait indubitablement conduit à afficher un air idiot agrémenté d'un sourire béat, sans aucun moyen de les justifier de façon rationnelle.

La jeune détective avait pris le temps de changer son accoutrement de punk pour quelque chose de plus discret, et je retrouvai l'étudiante décontractée avec laquelle j'avais analysé les poèmes dans la bibliothèque de Pépin.

Je tentai un sourire qui tenait sans doute davantage du rictus.

— Vous vous sentez mieux ? me demanda-t-elle en s'asseyant.

— Oui...

Ma voix cassée de rocker alcoolisé et tabagique avait juste à ce moment-là laissé la place à un couinement de souris lymphatique. Je m'éclaircis rapidement la gorge avant de compléter :

— Votre amie Zita s'est très bien occupée de moi.

— Elle est un peu spéciale au premier abord mais je n'avais pas envie de vous laisser tout seul dans votre état... Vous avez commandé ?

— Pas encore.

Elle fit un geste en direction du serveur qui, nouveau fait remarquable, s'approcha tout de suite de notre table.

— Comme d'habitude ? lança-t-il en direction de la jeune femme avec un clin d'œil et un sourire plein de dents, qui lui fit aussitôt perdre l'estime que j'avais jusqu'alors à son égard.

Après qu'elle eut acquiescé, je commandai à mon tour le menu du jour et attendis que la détective se décide à répondre à une partie des multiples questions qui me taraudaient.

Elle resta quelques secondes à pianoter distraitement sur la nappe, le regard plongé au fond de son verre, un peu comme si quelque chose la faisait encore hésiter. Elle commença enfin, sur un ton grave :

— M. Agor, je vais vous dire exactement tout ce que je sais sur cette histoire. Il est probable que vous m'en voudrez après cela, mais je vous demanderai tout de même d'essayer de comprendre pourquoi j'ai agi de la sorte, cela vous permettra peut-être de m'en tenir un peu moins rigueur...

Jaffadin avait sans doute eu raison, je m'étais fait manipuler quelque part... Mais ma curiosité avait atteint son comble, et je me contentai de hocher la tête pour l'inviter à poursuivre. Elle enchaîna aussitôt :

— Cette affaire commence en réalité plus tôt que vous ne le pensez. Il y a environ un mois de cela, un nouveau client est venu me consulter à mon cabinet. L'enquête qu'il souhaitait me voir mener concernait un de ses collègues, qu'il soupçonnait de façon un peu confuse d'appartenir à une espèce de réseau sataniste. Le client en question était Niclus Zarkowsky et le collègue sur lequel il souhaitait me voir enquêter n'était autre que Maxime Hilaire.

J'accusai le coup. Ainsi, Zarkowsky et Eléanore Marolex se connaissaient effectivement avant que je ne vienne brandir la mystérieuse lettre sous le nez de la détective... Et je voyais à présent le lien qui unissait Zarkowsky à Hilaire.

— Quand M. Zarkowsky m'a exprimé sa requête, il a affirmé avoir surpris plusieurs conversations téléphoniques où Hilaire évoquait des « sacrifices ». En outre, il a constaté que son collègue notait certains de ses rendez-vous dans son agenda en utilisant un pentagramme. Estimant que tout cela était un peu léger, j'ai fait une rapide pré-enquête pour voir si ce type d'affaire entrait dans mes attributions. Je n'avais pas envie d'intervenir dans une simple histoire de jalousie entre collègues. J'ai alors appris que M. Zarkowsky avait brigué le poste de professeur de 2<sup>ème</sup> année qui avait en fait échu à M. Hilaire. Le privilège de l'ancienneté aurait dû lui valoir la promotion, mais le Conseil de Pépin-le-Bref a jugé que ses... capacités sociales risquaient de déstabiliser des élèves se préparant à passer les concours, avec d'inévitables conséquences sur les résultats. Le Conseil a donc préféré nommer un professeur

moins expérimenté mais plus adapté au travail d'accompagnement nécessaire en deuxième année... Maxime Hilaire justifiait également d'un CV exceptionnel malgré son âge, et sa nomination avait été faite dans les règles. Zarkowsky était manifestement jaloux du succès de son jeune collègue et souhaitait sans doute lui mettre des bâtons dans les roues de n'importe quelle façon. J'ai donc refusé de poursuivre mon enquête sur lui et ai annoncé à M. Zarkowsky que je déclinais son offre, en arguant d'autres affaires plus prioritaires.

— Ça n'a pas dû lui plaire...

— Pas tellement, non. Il a continué à insister en m'affirmant qu'il soupçonnait son collègue de se livrer à des rituels satanistes, mais il n'a rien produit de concret et j'ai maintenu mon refus.

Nous fûmes interrompus le temps d'accueillir nos galettes fumantes. La première fourchette me convainquit de l'authenticité des origines bretonnes du chef et je renouai avec les saveurs de ma région. Pendant ce temps, la détective poursuivait entre deux bouchées :

— Je n'ai plus entendu parler de M. Zarkowsky jusqu'à la semaine dernière, lorsque vous m'avez contactée pour me proposer une affaire le concernant. Comme à mon habitude, j'ai fait une petite pré-enquête à partir des éléments que vous m'aviez donnés par téléphone. À ce moment-là, je savais seulement que vous souhaitiez me voir enquêter sur votre prof de maths. J'ai donc essayé d'en découvrir davantage sur vos relations avec lui. Un contentieux aurait pu vous amener à monter cette affaire de toutes pièces, et je ne voulais pas perdre de temps avec ça... J'ai donc appelé votre prof de maths et je lui ai parlé de vous.

J'en lâchai ma fourchette d'horreur.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai prétendu qu'on m'avait demandé de mener une enquête de routine sur vous, rien de compromettant. Il n'a pas hésité à me dire qu'il pensait que vous aviez triché pour entrer à Pépin. Apparemment, il connaissait votre prof de maths de terminale qui était une ancienne collègue, et il savait qu'il lui arrivait de proposer pour des contrôles des exercices complets tirés d'anciennes annales, ce qu'il désapprouvait. Il pensait que vous aviez découvert le pot aux

roses, et que vous en aviez profité pour doper vos résultats et intégrer Pépin.

Je déglutis péniblement. Ainsi, Zarkowsky était au courant de tout. Eléanore aussi. Qui donc ne l'était pas ?

— Vous m'avez fait tout un cinéma, alors, quand je suis venu vous voir, grognai-je. Vous n'aviez rien deviné du tout, c'était Zarkowsky qui vous avait tout raconté...

Eléanore fit une petite grimace.

— Il ne s'agit pas du seul point sur lequel je ne vous ai pas dit toute la vérité. Je vous ai prévenu que vous alliez m'en vouloir, mais c'est important que vous m'écoutez jusqu'au bout. Après notre premier rendez-vous, j'ai rappelé Zarkowsky et je lui ai cité la phrase de menace...

— Vous avez fait quoi ?

Je me répétais, mais je n'avais pas d'autre moyen d'exprimer mon effroi.

— Je n'ai à aucun moment fait mention de vous, je vous rassure. Je lui ai simplement demandé si cette phrase lui évoquait quelque chose. Il a eu l'air extrêmement surpris et très agité, et m'a affirmé que cela avait un rapport avec Maxime Hilaire. J'ai alors commencé à être intéressée par son histoire qui semblait aller plus loin qu'un simple différend avec un collègue. Je lui ai affirmé que mon emploi du temps s'était libéré et que je pourrais peut-être finalement l'accepter comme client. Il a convenu qu'il avait toujours besoin d'aide et c'est là qu'il m'a tout raconté. Après mon refus, il avait décidé de continuer à mener son enquête lui-même. Le mercredi précédent, en entrant dans la salle des professeurs, il a vu Maxime Hilaire ranger précipitamment une feuille dans sa serviette. Il avait l'air plutôt soucieux et Zarkowsky a été intrigué. Il a profité d'un moment d'absence de son collègue, alors que la salle était vide, pour fouiller dans ses affaires. C'est là qu'il est tombé sur une feuille contenant des annotations bizarres. Ne voulant pas passer trop de temps dans cette situation compromettante, il a sorti son téléphone portable et a photographié la page avant de la remettre dans la serviette. Le soir, en rentrant chez lui, il a réexaminé sa photographie et a reproduit à l'identique ce qui était rédigé sur la feuille...

Je me frappai le front et un bout de galette traversa la salle pour aller se percher sur l'épaule de la veste blanche jusque-là impeccable du serveur.

— Les extraits de poèmes et la menace ! m'exclamai-je, au comble de l'excitation.

— Il a scanné puis m'a envoyé par mail une copie de son travail ainsi que la photo du document d'Hilaire, et c'est à ce moment-là que j'ai pris connaissance des différents textes qui accompagnaient la menace.

— Vous ne les avez donc pas découverts sur la lettre de Zarkowsky que je vous avais laissée ?

J'étais abasourdi. Mais Eléanore n'en avait pas fini avec ses révélations.

— Il faut que je vous avoue encore une chose, M. Agor, poursuivit-elle en soutenant mon regard stupéfait. Votre lettre de recommandation ne contenait rien de plus que ce que vous y aviez vu, c'est-à-dire l'empreinte en négatif de la menace de mort. Les autres textes, c'est moi qui les ai rajoutés sur une deuxième feuille avant notre second rendez-vous, sur la base de la transcription scannée par Zarkowsky. Je n'ai aucune machine qui permette de détecter des traces d'encre infinitésimales sur du papier, et je doute même que ce genre d'appareil existe. J'ai juste utilisé un rétroprojecteur sur lequel j'ai superposé deux feuilles...

— Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

Elle ne répondit pas tout de suite et je sentis qu'elle scrutait mon visage, cherchant un indice sur la façon dont j'allais prendre ce qu'elle avait encore à m'annoncer.

— Vous pouvez y aller, soupirai-je, je commence à avoir l'habitude de ne pas tout comprendre du premier coup...

Elle enchaîna aussitôt.

— Après mon deuxième coup de fil à Zarkowsky, celui où il m'a expliqué que la menace avait un lien avec Hilaire, je savais que votre affaire et la sienne étaient en réalité la même. Ce qu'il me fallait déterminer, c'était qu'il ne vous ait pas recruté pour monter un piège contre son rival...

Il me fallut cinq bonnes secondes pour intégrer ce qu'Éléonore venait d'affirmer.

— Vous voulez dire... que vous me soupçonniez ? D'être de mèche avec ce type ?

— Mettez-vous à ma place. Tous les éléments que j'avais en ma possession m'avaient été fournis par Zarkowsky. Je n'avais que sa parole pour admettre l'implication d'Hilaire. Et tout cela ressemblait quand même à une tentative pour me forcer la main, en créant de toutes pièces un mystère compliqué autour de « l'homme à abattre ». Voici l'hypothèse qui me paraissait la plus probable après notre premier entretien : Zarkowsky en veut terriblement à Hilaire de lui avoir soufflé la promotion qui, d'après lui, lui revient de droit. Il décide de récupérer sa place coûte que coûte, pourquoi pas en faisant chanter son collègue. Or, pour cela, il a besoin de connaître sur lui un secret invouable, quelque chose en béton armé. Pas si évident que ça... Il tombe alors sur l'annonce de l'agence Marolex dans le hall du lycée et me contacte sous un faux prétexte pour me faire enquêter sur Hilaire. À moi de trouver le grain de sable qui lui permettra d'enrayer la mécanique de son rival. Mais je refuse d'entrer dans son jeu. Zarkowsky n'étant pas du genre à accepter de se faire éconduire, il décide de passer à la vitesse supérieure. Il entre en relation avec l'un de ses élèves, sur lequel il a un moyen de pression ; la certitude que cet élève a triché pour intégrer le prestigieux établissement qu'est Pépin... Il passe un accord avec lui : si l'élève parvient à me convaincre de m'occuper de son affaire, il ne le dénoncera pas au Conseil du lycée. Ils montent alors ensemble une histoire rocambolesque de menace de mort imprimée par erreur sur une lettre de recommandation, et l'élève vient me trouver pour me la présenter dans les grandes lignes. Subtilement, il évite d'accuser directement Hilaire, mettant plutôt en cause Zarkowsky lui-même. Quel meilleur moyen pour détourner les soupçons ? Zarkowsky sait que je le recontacterai et il pourra alors me servir sa petite histoire, agrémentée de quelques textes bien mystérieux prétendument découverts sur un papier opportunément chipé à Hilaire... Une fois que j'aurai accepté l'affaire, il n'aura plus qu'à attendre que je flaire pour lui la faille de son rival, que je ne manquerai pas de mettre à jour au cours de mon enquête...

Je dus reconnaître que tout cela avait du sens. Bien plus que tout ce que j'avais pu raconter à la détective Marolex.

— Pourtant, ce n'est pas du tout comme ça que les choses se sont passées, protestai-je avec véhémence.

— À ce stade-là, M. Agor, il ne s'agissait que d'une hypothèse. Je ne pouvais pas parler directement de vous à Zarkowsky en vous rattachant à l'affaire, au cas où tout cela n'aurait pas été un coup monté. Il a pourtant beaucoup insisté pour savoir comment j'avais eu connaissance de la menace. Je ne lui ai rien dit car j'avais des doutes. C'est pour en savoir plus que j'ai décidé de vous tendre ce piège avec les textes. Je n'avais pas d'autre moyen de vous y confronter sans trahir le fait que je connaissais déjà Zarkowsky. Je vous ai donc rappelé le lendemain de votre première visite et vous êtes venu...

Et dire que ma tête, à ce moment-là, était pleine de yaourt au trifidus...

— Je vous ai trouvé un peu... bizarre à votre arrivée...

Ben tiens...

— ... tendu...

On peut dire ça.

— ... et je me suis demandée si vous n'alliez pas m'avouer quelque chose.

Effectivement, mais sans doute pas ce à quoi elle pensait...

— Lorsque vous avez reconnu spontanément trois des poèmes et que vous m'avez donné une explication sur l'origine de vos connaissances, j'étais perplexe. Soit vous jouiez un jeu habile avec un talent de comédien consommé, soit il s'agissait effectivement d'une coïncidence. Auquel cas, le scénario était que Zarkowsky et vous me disiez tous deux la vérité : le mercredi soir précédent, Zarkowsky avait recopié sur un morceau de papier les extraits de poèmes ainsi que la menace de mort. Il avait passé plusieurs fois son stylo dessus, comme on le fait parfois de façon machinale lorsque l'on réfléchit à quelque chose. C'est certainement juste après qu'il a entrepris de rédiger votre lettre de recommandation, sans doute prévenu par Melle Prune que vous alliez lui en faire la demande. Il a alors posé son papier par-dessus la feuille qu'il venait d'utiliser, et c'est ainsi que des traces d'encre se sont retrouvées transférées d'un document à l'autre. C'était un peu compliqué mais plausible.

Elle haussa les épaules.

— De toute façon, j'avais déjà passé pas mal de temps à m'occuper d'une affaire que je n'avais même pas officiellement acceptée. J'ai donc décidé de rencontrer Zarkowsky le lendemain pour lui faire signer un contrat. Je vous accordais à tous deux le bénéfice du doute, et j'avais toujours la possibilité de me retirer de l'affaire si je constatais que j'étais manipulée.

Une nouvelle illumination se fit dans mon esprit :

— C'est pour ça que vous ne m'avez pas demandé de vous payer pour continuer à travailler sur l'affaire de la lettre ?

— Mon *business model* ne prévoit effectivement pas que je travaille gratuitement pour tous mes clients, répondit-elle avec un sourire, quelle que soit la publicité qu'ils sont prêts à me faire... Là, j'ai estimé que Niclaus Zarkowsky avait davantage les moyens que vous de financer cette enquête et je n'ai pas la malhonnêteté de me faire payer deux fois pour le même travail. En plus, quand je lui ai expliqué qu'il me fallait être sur place pour pouvoir enquêter et que j'avais donc besoin d'une couverture, il a été d'accord pour m'engager comme colleuse. J'ai eu l'occasion de fréquenter le milieu des prépas scientifiques il y a quelque temps, ajouta-t-elle évasivement, et j'ai réussi à le convaincre.

Il y eut un long moment de silence. Je restai à contempler ma demi-galette qui ne fumait plus, conscient du regard de la détective posé sur moi. Elle me laissait le temps de digérer ce flot de révélations et de décider ce que j'allais en faire. Est-ce que je lui en voulais ? Bien sûr, je me sentais vexé de n'avoir pas été cru. Mais j'étais aussi conscient du fait qu'à aucun moment elle ne m'avait trahi vis-à-vis de Zarkowsky, et je pouvais comprendre toutes les raisons qui l'avaient poussée à me soupçonner.

— Depuis quand êtes-vous convaincue que je vous ai dit la vérité ? demandai-je finalement, sans pouvoir dissimuler une pointe d'amertume dans ma voix.

— Vous ne m'avez pas encore convaincue, répondit-elle franchement. Il est toujours possible que vous ayez vous-même saboté l'estrade d'Hilaire et que vous soyez venu me voir en prétendant avoir trouvé des indices accablants dans le casier de Zarkowsky, en suivant ses ordres. Je vous ai mis en garde, à ce



moment-là, en vous demandant de ne pas vous approcher d'Hilaire. Ce n'était pas seulement pour votre protection, mais aussi pour la sienne. C'est cette raison-là plus que tout le reste qui m'a incitée à accepter l'enquête de Zarkowsky. J'avais peur qu'il ne finisse par aller trop loin dans ses tentatives de nuire à son collègue. Au moins, là, j'étais sur place pour empêcher qu'il n'y ait du grabuge.

— Le passage de la théorie à la pratique, murmurai-je en me remémorant notre conversation devant la salle de colle.

— Cet avertissement s'adressait aussi bien à la victime qu'au bourreau, je ne savais pas dans quel camp vous étiez. Autre fait troublant, lorsque je suis moi-même retournée dans la salle des profs et que j'ai examiné le casier de Zarkowsky, il n'y avait pas la moindre trace de sac poubelle à l'intérieur. Toujours aucune preuve que vous me disiez la vérité...

J'accusai encore une fois le coup.

— Et vous pensez toujours que je suis de mèche avec mon prof de maths ? repris-je enfin. Que j'ai simulé mon agression de la nuit dernière ? Que j'ai passé sept heures dans une poubelle et que je me suis injecté en intraveineuse le virus de la grippe pour vous convaincre d'aider à booster la carrière de mon grand ami Zarkowsky ?

L'indignation faisait à nouveau dérailler ma voix dans les aigus.

— Si l'on s'en tient aux faits, ça reste du domaine du possible, reprit calmement Eléanore. Maintenant, voici ce qu'il en est : je pense que vous étiez vraiment mal en point quand vous êtes venu me trouver ce matin. Zita m'a aussi confirmé que vos vêtements semblaient réellement avoir passé la nuit dernière dans un local à poubelles et que votre téléphone portable était déchargé, comme vous l'avez prétendu.

Voilà qui expliquait la disparition temporaire de mes affaires pendant que j'étais sous la douche...

— Vous ne vous êtes pas non plus trahi, à aucun moment, ni lorsque je vous ai présenté les extraits de poèmes qui n'auraient jamais dû se trouver sur votre lettre, ni lors de notre conversation actuelle. Soit vous êtes extrêmement doué, M. Agor, soit vous dites la vérité.

Clin d'œil.

— Je pense que vous dites la vérité.

Je me doutais bien que ça allait être l'une des constantes de ma relation avec Eléanore : ne jamais savoir exactement sur quel pied danser. Je grommelai :

— Ça implique que Zarkowsky ne vous a pas menti non plus.

La détective approuva d'un signe de tête.

— Je crois avoir raison sur les motifs qui le poussent à vouloir enquêter sur Hilaire. Ce sont à peu près les mêmes que ceux qui vous ont amené à venir me trouver. Mais il doit y avoir un fond de vérité dans ce qu'il prétend. Hilaire a sans doute quelque chose à cacher. Ce peut être innocent, comme ce peut être dangereux. En tout cas, quelqu'un semble lui en vouloir suffisamment pour limer les montants de son estrade. S'il ne s'agit pas de vous ni de Zarkowsky, alors qui ? Et pourquoi ? Et qu'est-ce qu'une pince coupe-fil et un verre Becher ont à voir avec cette histoire ? Se pourrait-il qu'il s'agisse des preuves que d'autres incidents se sont produits, impliquant cette fois des professeurs de physique et de chimie ?

Elle me regardait à nouveau fixement.

— C'est maintenant que vous avez un choix à faire, M. Agor, déclara-t-elle solennellement. Vous pouvez décider que vous en avez assez d'entendre parler de tout ceci. Ce sera alors notre dernière conversation sur le sujet. Vous pouvez aussi choisir de m'aider dans mon enquête sur Hilaire. En allant par exemple interroger vos camarades sur des incidents inexplicables qui auraient pu se produire pendant d'autres cours, de physique et de chimie par exemple... Dans ce cas-là, je vous promets que Zarkowsky ne saura rien de votre implication. Je dois toutefois vous prévenir qu'il peut y avoir certains risques à vous mêler de cette histoire. Je ne sais pas exactement où nous mettons les pieds. En retour, cela peut se révéler plutôt... intéressant.

Intéressant... J'avalai une dernière bouchée de galette. À quoi pensais-je exactement à ce moment-là ? À la perspective de ne jamais revoir ces yeux bleu-vert qui m'avaient mené en bateau depuis le début ? Cette idée me semblait intolérable.

— C'est d'accord, soufflai-je d'une voix rauque, je veux bien vous aider.

— Merci, Peter.

Je considérai un instant sa main tendue au-dessus de nos assiettes vides.

— Vous êtes quand même quelqu'un de très méfiant, soupirai-je en la serrant.

— La vie m'a appris à l'être, me répondit-elle simplement.

## Chapitre 19 – Je suis malade

*Je suis malade*

*Complètement malade*

— *Serge Lama* —

En grim pant dans le métro qui devait me conduire chez moi, je fus parcouru par un long frisson. J'avais confusément l'impression d'avoir pris une décision que je n'étais pas sûr de pouvoir assumer, et de m'être laissé forcer la main. Pour ne rien arranger, mon rhume que j'avais jusque-là réussi à tenir à distance semblait s'être nourri aux longs couloirs venteux de la gare, et je songeai avec envie au refuge douillet de ma couette qui m'attendait rue M. Desfoins.

Je me rencognais au fond de mon siège avec toutes les meilleures raisons du monde de faire l'impasse sur une après-midi à Pépin, quand une pensée jaillit dans mon cerveau embrumé et m'arracha un gémissement : mon dossier pour Patapon devait impérativement être déposé le lendemain qui marquait la date limite pour les inscriptions, et je n'avais plus la lettre de recommandation de mon prof de maths...

Avec un soupir résigné, je descendis du métro à la station de Pépin et me dirigeai vers le lycée.

J'en traversai les couloirs comme un zombi, le nez dans les chaussures, redoutant de tomber sur Hilaire ou sur l'un de ses complices, même si comme me l'avait assuré Eléanore, il était peu probable qu'il m'arrivât quoi que ce soit en plein jour, dans un lycée où circulaient à toute heure plusieurs dizaines de personnes. De fait, je parvins sans encombre jusqu'à la salle de classe réservée aux examens. Le contrôle avait déjà commencé depuis cinq minutes et par la porte vitrée, je pouvais voir tous les élèves grattant fébrilement leur copie sous la surveillance d'un Zarkowsky qui, comme à son habitude, feuilletait un bouquin d'exercices du haut de son estrade. J'eus beau retourner le problème dans tous les sens, je ne pus imaginer aucune façon discrète et peu humiliante de renouveler ma demande. J'ouvris donc résolument la porte de la salle et m'avançai vers le bureau.

— Tiens, M. Agor, dit-il en levant les yeux de son livre, que nous vaut l'honneur de votre visite ?

Une bonne dose de moutarde me monta au nez en même temps qu'un éternuement. Je réprimai ce dernier pour grogner :

— Vous ne pouvez plus me faire de mal. Je suis déjà parti.

Ma gorge en feu avait laissé jaillir une voix en provenance directe d'outre-tombe. L'effet était tellement saisissant que j'en sursautai moi-même. J'avais encore perdu une bonne tierce depuis le matin.

Zarkowsky m'observa avec surprise.

Je devais vraiment être mal en point car je pus discerner une vague inquiétude dans son regard lorsqu'il me demanda :

— Quelque chose ne va pas ?

Il n'y avait pas vraiment de sollicitude dans sa voix, plutôt de l'appréhension, et plus pour lui que pour moi. Peut-être était-ce dû au fait que je m'étais cramponné tellement fort à l'avant de son bureau que les jointures de mes mains avaient blanchi, que mon visage était rouge de la chaleur du feu qui brûlait dans ma tête, et que je respirais sans doute un peu trop vite et beaucoup trop fort.

Un rictus macabre écarta mes lèvres desséchées qui laissèrent s'échapper un grognement rauque. Je me moquais éperdument de mes camarades dont je pouvais sentir les regards stupéfaits dans mon dos. J'avais la détermination de celui qui n'a plus rien à perdre.

Je ne suis pas doté d'un gabarit spécialement imposant, et même si je suis assez grand, je suis plutôt du genre filiforme. À part ma sœur Eliane, dont c'est le rôle et le privilège, personne ne m'avait jamais appliqué le qualificatif de menaçant. À ce moment-là, pour la première fois, je compris quelque chose de fondamental sur la psychologie zarkowskyenne : cet homme avait derrière lui des années de souffrances, de peurs et de doutes, il avait connu son lot de brimades et d'humiliations, il avait payé cher son physique malingre et la faiblesse qui en résultait. Il prenait une revanche sur ses angoisses passées en rabaissant des étudiants que sa voix suffisait à mater, en écrasant des jeunes gens par le poids de son intellect et en brandissant comme une masse d'armes le pouvoir que Pépin lui donnait sur notre avenir. Tout ça pour dissimuler la trouille qu'il éprouvait en réalité devant nous.

— J'ai perdu votre lettre de recommandation. Il m'en faudrait une autre.

Après réflexion, j'ajoutai :

— S'il vous plaît.

Zarkowsky émit un petit « oh » de protestation mais je convoquai aussitôt mon sourire de malade mental :

— Je dois rendre mon dossier demain. Après ça, vous ne me reverrez plus jamais.

Ce n'était pas tout à fait vrai, je comptais bien suivre l'intégralité des cours à Pépin jusqu'à la fin du trimestre qui survenait dans quelques semaines, mais il me fallait un argument dramatique pour pousser mon avantage psychologique.

Après un dernier regard par-dessus mon épaule, et voyant qu'il n'y avait aucun secours à attendre de la part de ses élèves, Zarkowsky ressortit une trousse de sa serviette pour y piocher un stylo, se saisit d'une feuille de papier blanche sur laquelle il griffonna rapidement quelques mots avant d'y apposer sa signature pointilleuse. Il plia la feuille en deux et me la tendit du bout des doigts. Ostensiblement, je la dépliai et la déchiffrai tant bien que mal, les yeux embués par des larmes de fièvre. La lettre était moins loquace que dans sa première mouture mais l'essentiel y était.

Muni de mon trophée, je quittai la salle, dans un silence cotonneux troublé seulement par le bourdonnement sourd qui m'emplissait les oreilles, vague écho de la bataille sans merci que livraient des bactéries dévoreuses de gorge contre mes vaillants petits globules blancs.

\* \* \* \* \*

Je passai les deux jours suivants chez moi. Zarkowsky dut croire que je respectais ma promesse quand je ne me montrai pas à son cours le lendemain, mais j'étais en fait recroquevillé au fond de mon lit, domestiquant mes douleurs à coup d'aspirine tandis que Jaffa, pour qui j'étais devenu un sujet de TP, me nourrissait de soupe, de thé au miel et d'ampoules d'oligo-éléments.

— Tu vas voir, ça va renforcer tes défenses immunitaires et te prémunir contre le stress oxydatif...

J'acceptai tout de la part de mon aimable Diafoirus qui, en plus de me fournir en décoctions, était allé lui-même déposer mon dossier d'inscription complet à Patapon, après ses cours, vendredi soir.

Dimanche matin, je me levai tout courbaturé mais la fièvre avait enfin disparu. Quand Jaffadin fit son apparition avec le bol de soupe mouliné par Mme Ibn Effiz, j'avais déjà aéré ma petite pièce et fait la chasse aux mouchoirs qui l'avaient envahie. L'appétit était également revenu et j'acceptai avec joie, en plus de ma soupe, de partager le kebab que Jaffa avait apporté pour sa propre consommation.

— Bon, dit finalement mon ami lorsqu'il ne resta du kebab que quelques traces de sauce sur mes doigts, tu vas peut-être pouvoir me dire dans quelle mesure tout ce que tu as déblaté depuis deux jours était un délire dû à la fièvre ?

Je cessai aussitôt de saucer mes doigts, soudain mal à l'aise. Je me souvenais effectivement avoir pas mal réfléchi durant ces deux derniers jours à tout ce qu'Eléanore Marolex m'avait révélé, et il était fort possible que certaines de mes réflexions aient été formulées à haute voix. Je ne me souvenais plus de leur teneur exacte et décidai d'être prudent.

— Qu'est-ce que j'ai déblaté, au juste ?

— Tu as dit que ta détective privée a été embauchée par ton prof de maths pour enquêter sur un autre prof de maths qui lui aurait piqué sa promo, lequel prof t'a suivi jusqu'à chez toi pour t'enfermer dans ton local à poubelles et te voler la lettre de recommandation de Zarkowsky. Tu as également évoqué des attentats qui se seraient produits à Pépin, impliquant de la sciure de bois, un verre Becher et une pince à dénuder des fils. Là, j'avoue que j'ai eu un peu de mal à suivre. Il y a aussi eu une histoire avec une baleine, que je préfère ne pas creuser. Et puis tu as dû mentionner de douze façons différentes le fait que tu étais amoureux, mais bon, ça je le savais déjà...

Décidément, je n'étais vraiment pas doué pour garder les secrets. En même temps, me confier à Jaffa m'avait toujours permis de mettre mes idées au clair.

— Tout est vrai, soupirai-je finalement, même l'histoire de la baleine. Tu sauras garder tout ça pour toi ?

— Fol qui entend que d'autres gardent le secret que lui-même n'a su préserver, répondit sentencieusement mon ami avant de se prendre un polochon dans la figure.

Après quoi il convint que tout ce que j'avais pu lui dire resterait strictement entre nous, au moins jusqu'à ce qu'il se résolve à rédiger ses mémoires, ce qu'il n'aurait de toute façon pas la possibilité de faire dans les sept années à venir.

— Qu'est-ce que tu vas décider ? me demanda Jaffa quand je lui eus donné quelques explications complémentaires.

— Je suppose que je vais filer un coup de main à Eléanore, comme elle me l'a demandé. Maintenant que mon dossier d'inscription est déposé à Patapon, je vais pouvoir décompresser et m'intéresser à autre chose qu'à des équations aux dérivées partielles...

Jaffa fit la moue.

— Ne te relâche pas trop quand même. Les concours sont les mêmes pour tout le monde, que tu viennes de Pépin ou de Patapon...

Je coupai court au discours moralisateur de Jaffa en dévoilant une partie de mon plan de bataille.

— Je vais me concentrer sur ces histoires d'attentats et essayer de trouver quels autres profs ont pu en être victimes, en me focalisant sur ceux qui enseignent la chimie et la physique. Ça me conduira peut-être sur la piste de mon deuxième agresseur... Je vais essayer d'interroger le maximum d'élèves d'autres sections pendant les pauses et à l'heure du déjeuner ; je devrais rapidement réussir à me faire une idée sur les suspects...

Jusqu'à son départ, Jaffadin arbora un air soucieux, mais j'étais quant à moi en pleine reconstruction de mes forces et motivé pour me lancer dans mon enquête dès le lendemain.

Surtout, je voulais avoir quelque chose d'intéressant à raconter à la détective Marolex lorsque je la rappellerais lundi soir...



## Chapitre 20 – Feeling good

*Birds flying high, you know how I feel  
Sun in the sky, you know how I feel  
Breeze driftin' on by, you know how I feel  
It's a new dawn, it's a new day  
It's a new life for me  
And I'm feeling good  
— Michael Bublé —*

Il n'était pas loin de vingt heures lorsque mon index vint presser le bouton de l'interphone, en bas de l'immeuble qui hébergeait les locaux de l'agence Marolex.

Il y eut un petit grésillement, puis :

— Vous êtes Peter Agor, étudiant en première année de classe préparatoire aux Grandes Écoles Scientifiques et prêt à tout pour ne pas le rester.

— Bonjour, Madame Zita, saluai-je le haut-parleur avec un large sourire. Le visiophone est réparé ?

— Depuis ce matin. Ça évite des impairs malencontreux, répondit la voix désincarnée.

— Je voulais vous dire que j'allais beaucoup mieux depuis la semaine dernière, et puis vous remercier pour votre accueil également.

— Les amis d'Eléanore sont toujours les bienvenus, Peter. Et puis ma proposition de consultation tient toujours, vous savez.

— Je vais y réfléchir, promis-je. J'attends d'être sûr d'avoir trouvé les bonnes questions.

— Sage décision. Vous avez rendez-vous avec Eléanore ? Je vais vous ouvrir.

Un petit déclic plus tard, j'étais dans le hall de l'immeuble. Je pris l'ascenseur et décollai vers le dernier étage, serrant fermement contre moi la chemise où j'avais rassemblé les résultats de mon enquête.

Je sonnai à la porte de l'agence Marolex. Ce fut Montparnasse Bienvenue qui m'ouvrit.

— Bonsoir...

Pour seule réponse, il me jaugea de haut en bas et je crus un instant que j'allais me faire refouler à cause de mes baskets. Il finit par s'effacer et je pénétrai dans le bureau. Il était aussi encombré que lors de mes précédentes visites, et il y régnait toujours le même désordre. Je me demandai une nouvelle fois comment la détective parvenait à s'y retrouver dans ses piles de dossiers qui paraissaient dispersées un peu partout dans la pièce. Elle était justement assise à son bureau, son ordinateur portable posé en équilibre sur un classeur. Elle se leva pour m'accueillir et je lui serrai la main. Ce n'était plus la première fois que je venais à l'agence mais bizarrement, je me sentais particulièrement intimidé. Le fait d'être là en pleine soirée ne devait pas y être étranger ; j'avais l'impression de pénétrer dans une sorte d'intimité et d'accéder par là à un statut spécial qui n'était pas celui de n'importe quel client. J'avais hésité à apporter une bouteille et m'étais finalement rabattu sur un paquet de chips. J'ai toujours eu tendance à éviter les chemins les plus directs. C'est peut-être pour ça que je me suis aussi souvent retrouvé à faire du stop sur le bas-côté de la route...

Eléanore avait entrepris de faire de la place sur une petite table basse qui croulait littéralement sous d'innombrables dossiers en carton multicolores. Elle les éparpilla dans différents endroits de la pièce pendant que son assistant me débarrassait de mon blouson, le regard toujours chargé d'une mise en garde muette. Quelques classeurs initialement posés à côté de la table furent aussi déplacés sur le bureau et révélèrent des tabourets bas. Sur l'invitation d'Eléanore, j'y pris place et sortis mon rapport. La jeune détective vint me rejoindre avec son portable et le bol en faïence irrégulier de couleur rose – nouvel original d'Heimat Okrit ? – qui avait accueilli mes chips.

— Alors, comment vous en êtes-vous sorti ? me demanda-t-elle en rallumant son PC.

— Pas trop mal, je pense.

En réalité, j'étais assez fier de moi.

— Ça m'a coûté une caisse de livres collecteurs pour taupins en manque d'exercices ainsi que ma réputation de scientifique rigoureux, puisque j'ai dû prétendre travailler sur un sujet de TIPE concernant l'influence des astres sur la fréquence des catastrophes, mais je pense être au courant du moindre incident qui s'est produit dans l'une des classes de nos professeurs suspects au cours du mois dernier.

J'avais devant moi onze feuilles de papier, autant que le nombre de classes que j'avais interrogées et qui m'avaient toutes répondu. Par acquit de conscience, j'en avais rajouté moi-même une douzième prenant en compte mes cours avec Mme Laflûte-Pipeau. J'avais simplement eu le temps de parcourir les comptes-rendus dans le métro, de quoi voir que même si quelques plaisantins y avaient glissé des remarques insolites, le boulot avait globalement été fait correctement.

Eléanore avait lancé un tableur sur son PC. Elle créa rapidement un tableau où chaque colonne contenait le nom d'un prof et chaque ligne la date d'un jour ouvré sur les trois dernières semaines. Au croisement d'une ligne et d'une colonne se trouvait la cellule qui contiendrait la description de l'incident suspect. Munis d'une poignée de chips, nous entreprîmes de dépouiller les rapports pour remplir le fichier.

Les premiers vrais évènements recensés dataient du lundi 25 janvier. Ils concernaient Mélanie Auffray qui avait subi les caprices d'un rétroprojecteur en panne, et Elvira Ghosh qui avait brisé un prisme au cours d'un TP de physique. Nous laissâmes de côté le fait que Marie-Jo de Laflûte-Pipeau avait porté à cette date-là un rouge à lèvres mal assorti à son tailleur vert olive, tout comme la coiffure hirsute de Vladko Habouarevitch du 2 février, le camée hideux arboré par Mélanie Auffray pendant toute la semaine du 1er au 6 février, la bonne humeur de Léonard Také du 15 février, la soudaine disparition de l'ombre de Kesky Lecasku le 12 février puis sa toute aussi soudaine réapparition le 16, ainsi que quelques autres points du même acabit.

Au final, après une demi-heure d'efforts, nous étions parvenus à ceci :

	Auffray	Ghosh	Habouarevitch	Lafute-Pipeau	Lecasku	Take
Lundi 25 janvier	Rétroprojecteur en panne	Prisme en verre brisé par le prof				
Mercredi 27 janvier	Retard d'un quart d'heure à cause d'une panne de métro			Retard d'un quart d'heure à cause d'une panne de métro	Retard d'un quart d'heure à cause d'une panne de métro	Retard d'un quart d'heure à cause d'une panne de métro
Jeudi 28 janvier			Ampèremètre grillé sur la pailleasse d'un élève			
Samedi 30 janvier						Sparadrap sur la joue droite
Lundi 1er février		Rétroprojecteur en panne				
Mercredi 3 février	Interrogation surprise		Interrogation surprise		Prof absent	
Jeudi 4 février		Verre Becher brisé par le prof				
Vendredi 5 février			Electrocution d'un élève en introduisant un fil électrique dans une prise			
Samedi 6 février				Rétroprojecteur en panne		
Mercredi 10 février	Pipette cassée par le prof	Non précipitation d'un complexe de chlorure d'argent sur la pailleasse du prof	Electrocution d'un élève		Retard d'une demi-heure à cause d'un pneu crevé	
Jeudi 11 février	Production d'un gaz toxique sur la pailleasse du prof	Transistor grillé sur la pailleasse d'un élève				Sparadrap sur le menton
Vendredi 12 février			Plombs qui sautent pendant le TP de physique	Transistor grillé sur la pailleasse d'un élève		
Samedi 13 février						Oubli des sujets de contrôle
Lundi 15 février					Court-circuit pendant le TP de physique	

Eléanore avait insisté pour conserver certains éléments qui me paraissaient pourtant peu significatifs. J'étais également resté ébahi par la quantité d'informations globalement anodines que j'étais parvenu à récupérer sur tous ces profs, y compris sur des incidents survenus plusieurs semaines auparavant. À croire que les élèves n'avaient rien d'autre à faire que de noter leurs moindres faits et gestes...

J'étais venu m'installer à côté de la détective pour pouvoir examiner l'écran du portable. J'essayais de ne pas être trop perturbé par cette proximité qui m'enveloppait dans une brise d'été caressant un mûrier sauvage... sans y parvenir, évidemment. Heureusement, Eléanore Marolex était concentrée pour deux. Les sourcils froncés, elle regardait fixement l'écran, revenant parfois compulsiver les notes concernant les incidents que nous avions écartés. Même si j'avais eu quelque chose à dire, je n'aurais pas osé l'interrompre. Ce fut Montparnasse Bienvenue qui s'en chargea.

Il fit son apparition chaussé de ses immenses pantoufles *Tom & Jerry*, la taille ceinte d'un large tablier blanc brodé, portant sur un vaste plateau une bouteille d'eau pétillante, deux verres et une assiette couverte de petits sandwichs triangulaires. L'ensemble parvenait à être à la fois grotesque, monstrueux et, bizarrement, touchant. Pour ma part, j'en restai comme deux ronds de flan.

— Merci, Monty, tu peux poser tout ça sur la table, fit Eléanore sans lever les yeux de son écran.

Elle ajouta :

— Tu te joins à nous ?

Monty déclina l'invitation d'un signe de tête, et après avoir disposé les verres et l'assiette sur la table basse, il s'éclipssa le plus discrètement possible dans le bruit de frottement que faisaient ses patins sur le parquet.

— Pas du genre bavard, votre collègue, fis-je remarquer lorsque la porte de la pièce attenante fut refermée.

— Monty va toujours droit à l'essentiel, répliqua distraitemment Eléanore.

Elle s'était déjà emparée d'un sandwich qu'elle grignotait en faisant rouler la molette de la souris sous ses doigts, et je ne tardai pas à l'imiter. C'étaient les meilleurs sandwichs de la sorte que j'avais

mangés de ma vie. Il y avait de la mousse d'avocat, du précipité de concombre, un fouetté de fromage frais, du pâté de poisson. J'en enfournai trois d'affilée avant de reporter mon attention sur le tableau d'évènements. Rien ne me parut plus clair pour autant.

Au bout d'un moment, la détective s'étira. Je croisai son regard brillant et compris qu'elle avait trouvé quelque chose. Comme rien n'était simple avec Eléanore Marolex, elle me demanda :

— Qu'en pensez-vous ?

Je soupirai. Le boulot d'assistant n'était décidément pas de tout repos.

— Pas grand-chose, avouai-je. Malgré notre premier filtre, il reste encore plusieurs éléments suspects dans la colonne de chaque prof.

— Essayons d'en éliminer quelques-uns de plus, proposa Eléanore. Prenons-les dans l'ordre chronologique.

— Le 25 janvier, le rétroprojecteur de Mélanie Auffray est tombé en panne, lus-je sur l'écran. Ça peut être lié à un sabotage pour lequel la pince coupe-fil a été utilisée.

— Ghosh et Laflûte-Pipeau ont aussi rencontré des problèmes de rétroprojecteur le 1er et le 6 février, fit remarquer la détective. Il y a des chances pour que ce soit dû à une mauvaise réparation de l'appareil plutôt qu'à un sabotage ciblé, d'autant plus qu'il a simplement arrêté de fonctionner et n'a pas pris feu ou quoi que ce soit de ce genre. Je propose de retirer ces 3 évènements de notre tableau.

— Adjugé.

Le contenu des 3 cellules en question se retrouva coloré en jaune pâle.

— Bien, continua la détective, que s'est-il passé d'autre de remarquable le lundi 25 janvier ?

— Elvira Ghosh a cassé un prisme. Je ne vois pas quel rapport ça peut avoir avec la pince ou le Becher que nous avons trouvés...

— Pas de rapport direct, concéda Eléanore, mais ce genre de signe pourrait être révélateur de l'existence d'un élément perturbateur externe...

Je la regardai avec de grands yeux. Elle consentit à m'expliquer :

— S'il se produit un évènement perturbant dans votre environnement, il y a des chances pour que votre comportement normal en soit affecté. Vous pourrez par exemple faire preuve d'une nervosité inaccoutumée, de distraction, de fébrilité. C'est ce genre de signe que nous recherchons.

Je fronçai les sourcils tout en mâchant mon sandwich au poisson.

— Ça veut dire qu'il faut mettre sur le même plan le prisme et le verre Becher cassés par Ghosh le 25 janvier et le 4 février, et la pipette cassée par Auffray le 10 février ?

Eléanore approuva d'un signe de tête.

— Ça mérite en tout cas qu'on y regarde de plus près. Le commentaire de votre élève-témoin sur les bris de matériel imputés à Elvira Ghosh sont éloquents : « La Catastrafiore a encore frappé », « Et un Becher, un ! Le budget de l'Éducation Nationale de nouveau amputé ! » Ça a l'air assez habituel, chez elle, de casser des objets. Par contre, pas de remarque de ce genre pour la pipette brisée par Auffray. Conclusion ?

— On vire les deux premiers évènements et on garde le troisième.

Ce qui fut fait.

— Ensuite, reprit la détective, nous avons quatre arrivées tardives dues à une panne de métro le 27 janvier. Là non plus, pas de rapport direct avec d'éventuels sabotages, ça nous donne simplement une information sur le moyen de locomotion habituel de ces profs.

Les cellules passèrent aussitôt en jaune. Un sandwich au fromage avalé, je m'emparai du fait suivant :

— Un ampèremètre grillé sur la paillasse d'un élève chez Habouarevitch le jeudi 28 janvier.

Je commençais à comprendre le principe et ajoutai :

— On peut traiter cet évènement avec les deux transistors grillés chez Ghosh et Laflûte-Pipeau les 11 et 12 février.

— D'accord, approuva Eléanore. J'ajouterais également l'élève qui s'est électrocuté chez Habouarevitch le 10 février. Dans ces quatre cas-là, l'évènement est imputable à une erreur de manipulation de l'élève, le matériel n'est pas mis en cause.

Exit les quatre incidents de TP.

— Nous passons ensuite au sparadrap de M. Také, reprit Eléanore pendant que j'engloutissais un sandwich au concombre. On en trouve deux au total, le 30 janvier et le 11 février, tous les deux sur le visage. Le deuxième sparadrap apparaît le lendemain de votre agression, c'est pour cela que je les ai mentionnés. Maintenant, si on observe M. Také attentivement, on remarque deux choses : qu'il est toujours rasé de près et pourtant affublé d'une importante pilosité visible sur les mains. Ça doit impliquer un rasage quotidien et manuel pour rester glabre et nous pouvons donc imputer ces sparadraps à des dérapages de rasoir malencontreux.

Také se prit deux cellules jaunes d'un coup.

— Je vous propose maintenant de faire un petit saut dans le temps pour essayer d'en finir avec M. Také. L'évènement suivant le concernant est l'oubli de ses sujets de contrôle le samedi 13 février. Du coup, le contrôle prévu a dû être annulé, ce qui est quand même rarissime.

— Il devait être vraiment perturbé ce jour-là, remarquai-je, ce n'est pas trop le genre des profs de Pépin d'être distrait comme ça.

— Effectivement, approuva Eléanore, c'est la preuve que quelque chose l'a troublé. Mais il peut bien évidemment y avoir des tas d'autres raisons que d'être victime de chantage ou de sabotages pour oublier des sujets de contrôle. Reprenons une remarque faite par l'un de vos camarades sur Léonard Také : le 15 février, soit le lundi après l'incident des copies, il était, je cite, « de bonne humeur ». Si ce point apparaît dans le rapport, c'est qu'il s'agit d'une attitude sortant de l'ordinaire pour M. Také. Pour l'avoir croisé en salle des profs, je vous confirme qu'il s'agit de quelqu'un de plutôt taciturne. Quand d'un coup il passe une journée avec un sourire béat aux lèvres, forcément, ça se remarque. Bon, que trouvons-nous entre le 13 et le 15 février ?

Ça c'était facile.

— Le 14 février.

— Et cette date vous évoque-t-elle quelque chose de particulier ?

Je réfléchis deux secondes avant de lancer sans trop d'assurance :

— La Saint-Valentin ?



Qu'est-ce que le patron des amoureux, qui était en réalité celui des bijoutiers, des chocolatiers et des fleuristes, avait à voir là-dedans ?

— Parfaitement, la Saint-Valentin, confirma la détective, qui est aussi l'occasion pour les grands timides de se lancer à l'eau poussé par la force de l'institution. De quoi expliquer les absences et vraisemblablement les mains moites de Léo Také le 13 février, et le fait qu'il irradie de bonheur le lundi suivant, après une soirée qui a probablement tenu ses promesses. De plus, un air heureux ne colle pas vraiment avec la posture de la victime.

L'oubli des contrôles sortit derechef du tableau.

Je l'examinai à nouveau rapidement, et en écartant les dates auxquelles il ne s'était rien passé de notable, il ressemblait maintenant à ceci :

	Auffray	Ghosh	Habouarevitd	Lafûte-Pipeau	Lecasku	Také
<b>Mercredi 3 février</b>	Interrogation surprise		Interrogation surprise		Prof absent	
<b>Mercredi 10 février</b>	Pipette cassée par le prof	Non précipitation d'un complexe de chlorure d'argent sur la pailleasse du prof			Retard d'une demi-heure à cause d'un pneu crevé	
<b>Jeudi 11 février</b>	Production d'un gaz toxique sur la pailleasse du prof					
<b>Vendredi 12 février</b>			Plombs qui sautent pendant le TP de physique			
<b>Lundi 15 février</b>					Court-circuit pendant le TP de physique	

— Mme Laflûte-Pipeau et M. Také semblent hors de cause, remarquai-je.

La détective approuva.

— Je le pense aussi. Tout comme je pense que les évènements qui restent dans le tableau sont potentiellement significatifs et en rapport avec notre histoire.

Je m'emparai machinalement du dernier sandwich avant d'objecter :

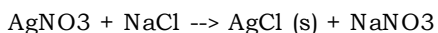
— Il y a encore quatre profs dans le tableau, ça en fait au moins deux à éliminer.

— Selon moi, Elvira Ghosh peut être rayée de la liste. Le dernier incident restant la concernant n'est pas assimilable à un attentat : un complexe de nitrate d'argent qui ne précipite pas n'a jamais fait de mal à personne. Par contre, cela peut avoir un rapport avec l'incident survenu le jeudi 11 février au cours d'un TP de chimie chez Mélanie Auffray. Et qui aurait pu avoir des conséquences plus dramatiques.

Nous étions en train de nous rapprocher de la solution et je fus parcouru d'un frisson.

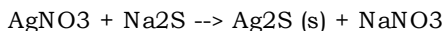
— Si j'en crois les rapports, poursuivit Eléanore que je sentais également s'enflammer, le TP de Mme Ghosh du 10 février concernait la formation de complexes argentiques. L'expérience classique pour illustrer ce phénomène consiste à mélanger une solution de nitrate d'argent avec du chlorure de sodium, ce qui permet de former du chlorure d'argent et du nitrate de sodium.

Elle inscrivit rapidement une formule sur un papier :



— Or, ce mercredi 10 février, Elvira Ghosh a raté sa démonstration : elle a eu beau rajouter du chlorure de sodium, aucun précipité n'est apparu dans son Becher. Le lendemain, Mélanie Auffray occupe la même salle de TP pour travailler avec ses élèves sur les méthodes galvaniques. Cette expérience nécessite également une solution de nitrate d'argent qui doit être mélangée à du sulfure de sodium pour former du sulfure d'argent solide et à nouveau du nitrate de sodium.

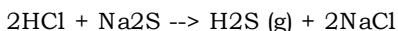
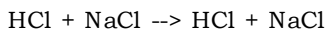
Eléanore ajouta une nouvelle équation sur son papier :



— Lorsque Mme Auffray effectue le mélange, un gaz irritant se dégage. Elle a la présence d'esprit d'actionner les hottes pour

renouveler l'air et le TP reprend normalement dix minutes plus tard. Ces deux événements s'expliquent de façon toute naturelle si le nitrate d'argent a été remplacé par de l'acide chlorhydrique...

La détective termina sa démonstration en remplaçant les deux équations précédentes par deux nouvelles :



— Dans la première réaction, il ne se passe rien, les composés restent inchangés. Par contre, dans la deuxième, on assiste à la formation de sulfure d'hydrogène, un gaz hautement toxique...

— Le verre Becher que j'ai trouvé ! m'exclamai-je tout excité. Il a dû servir à faire l'échange !

— C'est probable, en effet, admit la détective. Qu'est-ce que tout cela nous apprend ? Deux choses : tout d'abord, que Mélanie Auffray a été victime d'un sabotage et qu'elle s'est apparemment gardée d'en parler à qui que ce soit. Elle a dû rectifier elle-même le contenu des fioles de la paillasse des profs puisque plusieurs TP de chimie ont eu lieu depuis et qu'aucun autre incident ne s'est produit. Nous tenons donc a priori l'un des acteurs de notre affaire. La deuxième chose que nous apprenons concerne la date à laquelle cette manipulation a été faite : rien d'anormal sur un TP de chimie avant le mercredi 10 février.

— C'est justement le jour où j'ai trouvé le sac poubelle dans le casier de Zarkowsky !

— C'est aussi le jour où l'estrade d'Hilaire s'est effondrée. Il est donc probable que tous les sabotages aient été préparés entre le 9 et le 11 février. Intéressons-nous maintenant au cas de M. Lekascu. Le mercredi 10 février, il affiche une demi-heure de retard à son cours en raison, selon ses dires, d'un pneu crevé. Or, le 27 janvier, nous avons vu qu'il a été victime de la panne de métro comme trois autres de ses collègues...

Comment avais-je pu passer à côté d'une telle évidence ?

— Il a menti ! m'exclamai-je. Le 10 février, il était en retard parce que quelque chose lui est arrivé ! C'est lui le type qui m'a agressé avec Hilaire !

— Du calme, M. Agor, tempéra la détective, aucune loi ne vous empêche encore de changer de moyen de transport d'une semaine sur l'autre pour vous rendre à votre travail. N'oublions pas une chose : les autres incidents sont survenus dans l'enceinte du lycée. Si Kesky Lekascu est arrivé en retard, c'est à cause d'un événement extérieur. Dans cette hypothèse-là, ce fait n'est pas pertinent pour notre affaire.

La cellule idoine passa aussitôt en jaune.

Pendant les explications d'Eléanore, Monty Bienvenue nous avait gratifiés d'une nouvelle apparition qui lui avait permis de substituer au plateau de sandwiches vide une assiette débordant de cookies. Il en avait également profité pour verser cérémonieusement du café dans deux larges tasses avant de laisser le récipient fumant sur la table, à côté d'un sucrier et d'un pot de lait.

J'enfournai un cookie et défailis de bonheur : noix de pécan, caramel au beurre salé ; il était encore tout chaud et fondait dans la bouche.

— Peter ?

— Hmm ? Oh, pardon...

La détective avait surligné deux cellules en rose fluo sur l'écran : le vendredi 12 février, les plombs avaient sauté pendant le TP de physique d'Habouarevitch et un court-circuit s'était produit sur la paillasse de Lekascu pendant une expérience le lundi 15.

— Ces deux événements peuvent être la conséquence d'un sabotage, fit remarquer la jeune femme.

— Des plombs qui sautent, ce n'est quand même pas dramatique, soulignai-je. Le court-circuit électrique me paraît plus significatif.

Eléanore pencha la tête.

— Je suis d'accord avec vous.

Elle avala une gorgée de café avant d'ajouter :

— Mais il y a une bonne raison pour que Kesky Lekascu ne soit pas notre homme : il ne peut pas être le type aux chaussures élégantes qui vous a agressé.

— Pourquoi cela ?

— Il ne parle pas allemand.

Je n'avais pas pensé à ça.

— Comment l'avez-vous vérifié ? Vous le lui avez demandé ? Il a pu vous mentir...

— Je me suis permis un petit test vendredi matin en salle des profs. J'ai collé une affichette humoristique dans la langue de Goethe sur la porte. Une blague qui n'est drôle que si on comprend ce qui est écrit. Il m'a suffi ensuite d'observer quels profs souriaient en entrant dans la salle après avoir découvert la vignette. Habouarevitch et Také l'ont fait. Pas Lekascu.

— Ce qui signifie... que Mélanie Z. Auffray et Vladko Habouarevitch sont nos deux suspects, résumai-je, épaté que cette vérité ait jailli des quelques notes que j'avais rassemblées.

— Vraisemblablement, confirma Eléanore. Bien sûr, il faut des preuves plus tangibles que ces quelques déductions, mais nous avons là des éléments qui nous permettront d'avancer dans notre enquête.

Elle fronça brusquement les sourcils et son ton se fit soucieux.

— Il y a quand même quelque chose qui m'embête dans tout ça. Si l'on s'intéresse aux informations significatives recueillies sur nos deux suspects, nous obtenons ceci.

Une version du tableau largement tronquée apparut sur l'écran.

	<b>Auffray</b>	<b>Habouarevitch</b>
<b>Mercredi 3 février</b>	Interrogation surprise	Interrogation surprise
<b>Mercredi 10 février</b>	Pipette cassée par le prof	
<b>Jeudi 11 février</b>	Production d'un gaz toxique sur la paillasse du prof	
<b>Vendredi 12 février</b>		Plombs qui sautent pendant le TP de physique

— La pipette cassée par Mme Auffray le 10 février peut n'avoir aucun rapport avec l'affaire, tout comme elle peut être un signe révélateur de nervosité. Dans ce cas-là, cela signifierait qu'elle s'attendait à subir une attaque dès ce mercredi. Il est vraisemblable qu'elle ait été prévenue par Maxime Hilaire qui avait le premier été victime d'un incident. Nous pouvons en déduire que ces trois profs discutent entre eux : nous n'avons pas affaire à des personnes isolées mais à un groupe, ce qui nous avait déjà été partiellement

révélé lors de votre agression. Revenons-en maintenant à la date du mercredi 3 février. Ce jour-là, Mélanie Auffray et Vladko Habouarevitch lancent une interrogation surprise. Leurs élèves nous apprennent que ce n'est pas dans leurs habitudes et le concept est d'ailleurs peu répandu en prépa. Le mercredi 3 février, c'est aussi le jour où Zarkowsky a surpris pendant la pause de l'après-midi Hilaire examinant d'un air soucieux le papier avec les poèmes et la menace. En admettant que tous ces faits soient liés, une hypothèse plausible est que ces textes aient été délivrés d'une façon ou d'une autre à l'un ou à plusieurs de nos trois profs dans la journée de mercredi : Auffray et Habouarevitch ont peut-être initié un contrôle surprise pour avoir le temps de les examiner, tandis qu'Hilaire faisait de même en salle des profs un peu plus tard.

C'était limpide. Je ne voyais pas quelle autre explication aurait pu coller aussi bien avec les faits. Ragaillardi par une bonne dose d'arabica, je me lançai à mon tour dans la formulation d'une hypothèse :

— Ça veut dire que la menace « Je sais qui vous êtes et vous allez mourir » a une signification pour eux et qu'ils ont un secret à cacher. Sinon, ils n'auraient pas tenté de camoufler les faits.

— Exactement, approuva Eléanore. Et c'est à nous de découvrir si c'est un genre de secret compatible avec les fonctions de prof de prépa et de brave citoyen. Et même si cela va au-delà de la mission pour laquelle je suis mandatée par Niclus Zarkowsky, j'aimerais bien savoir qui menace ces profs et pourquoi...

Il y eut un silence. Eléanore réfléchissait sans doute encore aux tenants et aboutissants de l'enquête tandis que je songeais, moi, à quel point mes mains étaient proches de ses jambes à demi-croisées sur le tabouret bas...

La concentration, ça ne doit pas être mon truc.

Je fis un effort pour recadrer mes pensées, et finis par y parvenir avec le soutien d'un cookie chocolat noir/noisettes aussi moelleux que le premier. Tout en essayant de ne pas trop postillonner, je demandai :

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

La jeune femme s'était levée et secoua la tête tout en se débarrassant de l'élastique qui retenait ses cheveux. Ils tombèrent

en cascade sur ses épaules et j'entrepris de m'étouffer avec mon biscuit. L'effet que produit ce genre de geste est en soi une preuve de l'irréremédiable inégalité des sexes. Je camouflai mon agitation derrière une quinte de toux tandis qu'Eléanore répondait à ma question :

— Vous en avez déjà beaucoup fait, maintenant c'est à moi de travailler un peu.

Elle ajouta en haussant les sourcils :

— Et puis, vous n'avez pas un contrôle de physique à préparer pour jeudi ?

Elle ne l'avait sans doute pas voulu, mais il y avait dans cette phrase la mesure des quelques années qui nous séparaient. À dix-neuf ans, ça signifiait encore deux mondes différents. Je lui répondis par une grimace.

— De la thermodynamique... Les lois édictées par tous ces types, Maxwell, Boltzmann, Avogadro, pour expliquer les montgolfières et les bonbonnes d'oxygène...

— Je reconnais que les montgolfières et les bonbonnes d'oxygène ne sont jamais remplies de gaz parfaits, mais vous devriez vous intéresser à ce qu'ont pu raconter Boltzmann et ses acolytes, cela vous permettra de comprendre la théorie du rayonnement des corps noirs. Ça a quand même plus de gueule, non ?

J'acquiesçai, même si je n'étais pas totalement convaincu. Je me levai ensuite à mon tour. Il était un peu plus de onze heures, le temps avait passé à une vitesse folle et je voyais bien que la fin de l'épisode n'allait pas tarder... Cependant, je n'avais pas vraiment envie de partir. Et il me restait une dernière faveur à demander à mon hôtesse.

Je m'éclaircis la voix tout en fourrageant dans mon sac.

— Heu... je me disais que peut-être...

Je finis par exhumer mes anciens contrôles rougis par l'encre de Zarkowsky.

— Voilà, je me doute que vous êtes quelqu'un de très occupé, mais...

Un sourire vint mettre fin à l'inélégante danse qui me faisait me balancer d'un pied sur l'autre, et Eléanore compléta :

— Vous aimeriez que je jette un coup d'œil sur vos copies de maths, histoire de vérifier que votre prof vous a traité de façon équitable ? Je devrais réussir à trouver un peu de temps pour cela.

Je n'eus quant à moi pas celui de la remercier : Monty Bienvenue s'était brusquement matérialisé à côté de moi, ma veste sur le bras. Il me la tendit sans un mot avant de se mettre au garde-à-vous à côté de la porte. Le message était clair...

J'enfilai mon blouson et pris congé de la détective et de son cerbère.

Une fois en bas de l'immeuble, je levai la tête, et restai un instant à contempler les ombres mouvantes derrière la fenêtre du dernier étage. Puis je rentrai chez moi en sifflotant.



## Interlude – A broken skeleton key

*Despite all logic black magic and evil tricks  
Maybe the reason is that inside of me  
I've been carrying a broken skeleton key  
— Peter von Poehl —*

Depuis trente ans que Prosper travaillait à Pépin-le-Bref, il avait occupé successivement les postes de Gardien, d'Agent de Sécurité et de Préposé à la Surveillance avant d'achever sa carrière en tant que Directeur du Comité de Vigilance. Le boulot en lui-même avait toujours plus ou moins consisté à vérifier, d'une part, que toutes les salles du bâtiment étaient bien fermées à clé après neuf heures du soir et qu'il ne restait plus personne dans les locaux, et d'autre part que tout était de nouveau ouvert à six heures du matin pour le passage du personnel chargé du ménage. On n'aurait toutefois pu dire que le travail de Prosper n'avait pas évolué au cours de toutes ces années ; tout d'abord, la clé, qui était son outil de travail principal, avait connu des avancées technologiques fondamentales : aux grosses clés métalliques regroupées en un trousseau de gardien de prison avaient succédé les clés plates, moins encombrantes, puis les clés de sécurité non duplicables, jusqu'à l'avènement du passe unique au pouvoir absolu. Il y avait aussi la clé de la salle informatique qui n'était plus du tout une clé mais une carte magnétique associée à un logiciel gérant les entrées et sorties de chaque étudiant. Mais Prosper avait toujours refusé de considérer que la porte de cette salle faisait partie de son périmètre. Il estimait avoir fait suffisamment d'efforts pour s'adapter à un monde qui changeait beaucoup trop vite, et si cette porte était aussi intelligente qu'on le prétendait, elle devait bien être capable de se garder toute seule.

L'autre chose qui avait changé dans l'environnement de Prosper, c'était les gens. Surtout les gens qui avaient disparu. Non que le personnel ou les élèves soient victimes d'enlèvement, ces disparitions n'avaient rien de crapuleux. Du moins pas dans le sens juridique du terme. Ce à quoi se trouvait confronté Pépin-le-Bref était propre à la capitalisation – capitulation ? — galopante et effrénée de la société : le remplacement des gens par des entreprises. Cela avait commencé

par le chef cuisinier Zigomar Mitton et sa femme Mylène qui, en passant le cap de la soixantaine, avaient dû laisser la cantine à la gestion de la société *Food Amour* qui livrait tous les midis des menus sous cellophane. Puis ça avait été le tour de Lamy Desoisot, le jardinier, qui avait eu la mauvaise idée de faire une crise cardiaque au détour d'un repiquage de bégonias et s'était vu aussitôt remplacé par *Vach Alley*, les spécialistes du désherbage par poison breveté. La dernière en date à avoir lâché prise était Canarda Vechez, qui avec sa conception familiale de l'hygiène avait placé ses deux filles et une nièce derrière les balais, les serpillières et les éponges à tableau de Pépin. L'administration avait fini par faire semblant de découvrir les liens de parenté qui unissaient les quatre femmes de ménage, s'en était offusquée et avait pris ce prétexte pour remplacer la famille Vechez par *Brooms & Brouyard*, la seule multinationale dans le domaine du nettoyage capable de garantir l'utilisation de la même cire à parquet dans les bâtiments des quatre coins du globe dont on leur avait confié la propreté. Prosper savait qu'il n'était lui-même qu'en sursis, tout comme Mme Lagarde, la concierge, et que l'entreprise de sécurité qui allait probablement les remplacer tous les deux avait déjà fait parvenir une plaquette de présentation à M. le proviseur.

Le Directeur du Comité de Vigilance vérifia que la salle 203 était bien fermée à clé et poussa un soupir. Zigomar, Lamy, Canarda, c'était pour lui ce qui avait été le plus proche d'une famille. Pas comme ces profs qui le regardaient de haut, ou ces administratifs qui le regardaient de travers, ou ces élèves qui ne le regardaient pas du tout. Et ce n'étaient pas les chauffeurs-livreurs arrogants de *Food Amour*, ni les types de *Vach Alley* qui avaient besoin d'enfiler des protections de cosmonaute pour arroser les plates-bandes, ni même les jeunes en contrat d'apprentissage à la précarité de *Brooms*, qui allaient lui redonner l'impression apaisante de faire partie d'un tout.

Prosper était devenu le gardien d'un musée d'ombres ; pas les ombres des grands hommes inscrits au tableau d'honneur, mais celles des petites mains de plus en plus anonymes qui avaient permis à ceux-ci de ne se soucier de rien d'autre que de réussir.

La salle 201 lui arracha un nouveau soupir. C'était là que le philosophe Talmot, l'écrivain Demaisse, le physicien Lebien, l'historien Nachanger et le mathématicien Vlad Uboudin avaient usé leurs fonds de culotte. C'était là aussi que trente-deux ans plus tôt,

Prosper avait ôté pour la première fois celle de l'aînée des Vechez, et qu'ils avaient fait l'amour sur une table avec la crainte délicate d'être surpris par Canarda. C'était lui qui, un jour, avait fini par la surprendre avec le sacristain – en voilà un disparu qu'il ne regrettait pas – et ça avait été la fin de l'idylle de la salle 201.

Devant la salle 202, Prosper jura dans un vacarme métallique ; le gars de *Brooms* avait encore laissé traîner son seau dans le couloir. Le gardien pesta contre l'agence plus que contre l'employé lui-même ; il savait très bien qu'elle embauchait des types en réinsertion payés au lance-pierre. À sa place, il aurait sans doute lui aussi eu tendance à laisser traîner deux ou trois choses... Plongé dans ses pensées, il claudiqua vers l'escalier menant au troisième étage. Il ne boitait pas vraiment, mais depuis qu'on lui avait retiré son gros et bruyant trousseau de clés, il ne restait plus que le bruit de ses pas résonnant sur les dalles pour lui tenir compagnie pendant ses rondes. Voilà au moins quelque chose qu'on ne pouvait pas lui enlever.

\* \* \* \* \*

La silhouette encagoulée était tapie dans l'ombre, derrière un pilier de la promenade, guettant patiemment le départ du gardien. Dès que la lumière du couloir se fut éteinte, une loupiotte s'alluma et éclaira la serrure de la salle 201. Une clé jaillit d'une poche et tourna sans bruit dans le loquet. La porte fut poussée et aussitôt refermée. Dans la pièce, un rayon jaunâtre vint balayer les étagères vitrées où étaient rangés les ingrédients des TP de chimie. Le spot lumineux parcourut chacune des étagères avant de se figer sur une étiquette blanche portant la mention NaOH - Soude. La silhouette sombre se fendit d'un sourire qui l'aurait conduit tout droit à l'asile s'il avait pu être vu par n'importe quel fan de série américaine un peu aux aguets. Mais il n'y avait dans la salle 201 qu'une importante concentration de produits toxiques et une forme inquiétante qui semblait s'y intéresser de près. Une main gantée s'approcha de la vitrine, saisit le cadenas et y introduisit une petite clé dorée. Ce fut au moment où la clé refusa résolument de tourner dans la serrure que le sourire disparut brusquement de la face encagoulée, pour être remplacé par un rictus de rage qui aurait cette fois conduit

n'importe quel témoin à composer simultanément le 15, le 17, le 18 et peut-être même le 911, pour peu qu'il s'agisse encore d'un fan de séries américaines. La main gantée tritura la clé dorée dans la serrure pendant quelques secondes avant de se transformer en un poing serré qui vint frapper violemment la vitre. Mais celle-ci n'était pas faite d'un verre qui se brise au moindre coup de poing, et la forme se retrouva à exécuter une remarquable danse de Saint-Guy en tenant sa main blessée. Elle fusilla la vitre du regard, sans résultat notable. Ses yeux se posèrent alors sur le rebord de l'évier, et ce qu'elle y vit ramena un sourire sur son visage. Le sourire d'un gamin qui verrait une punition se transformer soudain en un cornet de glace deux boules vanille-chocolat. Et dans ces cas-là, personne n'a envie d'être à la place de la boule chocolat...

\* \* \* \* \*

Léonard Také avait toujours été quelqu'un d'angoissé. Un psy lui aurait sûrement soutiré une petite fortune pour lui révéler que cette angoisse trouvait son origine dans un manque de confiance en lui, qui puisait ses sources dans une enfance contrariée. À l'époque, personne de son entourage n'aurait misé un kopek sur le petit Také, qui ne voulait rien faire comme tout le monde et préférerait rester enfermé dans sa chambre à tenter des expériences avec des plans inclinés et des cylindres creux plutôt que de s'intéresser au business familial : la boucherie chevaline. Léonard Také avait plus ou moins été renié par un père très vexé de voir son fils préparer une agrégation de sciences physiques plutôt qu'un CAP de boucher, et malgré les vingt ans qui s'étaient écoulés depuis ce choix décisif et l'admission dans un lycée élitiste en tant que prof de prépa aux résultats reconnus, quelque chose dans son inconscient se demandait toujours s'il était vraiment à la hauteur de la tâche. Il lui arrivait encore de rêver que ses élèves devaient participer à un concours d'obstacles et sauter par-dessus des poutres, sous peine de finir transpercés par un crochet de boucher et pendus au plafond d'un hangar, la tête en bas.

Pour conjurer ses cauchemars, Léonard Také avait mis en place des rituels. Il ne mettait jamais les pieds dans un bar PMU, était végétarien et arrivait au lycée une demi-heure avant le début des

cours pour prendre le temps de se convaincre que sa place était bien ici.

En ce mercredi matin, il n'avait pas failli à la règle et, à 8h30, il fut le premier à pénétrer dans la salle des professeurs. Il posa ses affaires dans son casier, enfila sa blouse et entreprit de se servir un verre d'eau à la fontaine...

## Chapitre 21 – Road Trippin’

*It's time to leave this town*

*It's time to steal away*

*Let's go get lost*

— *Red Hot Chili Peppers* —

Je ne parvins à prendre congé de Chouman, mon prof d’anglais avec qui je passais une colle le mercredi soir, qu’aux alentours de dix-neuf heures. Je n’avais eu aucune nouvelle d’Eléanore de toute la journée, et même si la curiosité m’avait conduit à traîner du côté des salles de cours de Mélanie Z. Auffray et de Vladko Habouarevitch, rien de vraiment palpitant ne s’était produit. Pour tout dire, ils n’avaient pas seulement eu l’air de me remarquer, et j’étais reparti vaguement déçu travailler mon contrôle de physique du lendemain à la bibliothèque.

En sortant du lycée, alors que je me livrais à une revue mentale du contenu de mon frigo pour tâcher de composer un menu à peu près équilibré, je fus surpris d’entendre quelqu’un crier mon nom :

— M. Agor ! Peter...

Il me fallut cinq bonnes secondes pour découvrir d’où venait l’appel. Et à peu près autant pour réaliser que je ne rêvais pas.

Sous le réverbère qui éclairait la rue, devant la grille en fer forgé marquant l’entrée de prestige du lycée – celle qui ne s’ouvrait jamais – il y avait une moto noire, trapue, au carénage profilé barré d’un cadre double en aluminium étincelant, dont le pot légèrement évasé bourdonnait de puissance contenue. Sur le côté se détachait un kanji gris argenté, un symbole japonais qui venait revendiquer la paternité du « faucon ». Une Hayabusa. J’avais beau avoir placé mes fantasmes motorisés du côté des voitures plutôt que des deux roues, je savais tout de même reconnaître cette moto mythique dont le compteur montait hypocritement jusqu’à 300 km/h – uniquement pour ne pas afficher les 60 points supplémentaires qu’elle atteignait pourtant allègrement. Il y en avait cinquante exemplaires en circulation dans le pays et je me trouvais devant l’un d’eux. Je m’approchai de l’engin, subjugué, et restai stupide lorsqu’Eléanore me tendit un casque intégral noir.

— Il y a eu un nouvel attentat, me souffla-t-elle. Et j'ai quelque chose à vous montrer, si vous voulez bien venir avec moi.

J'acquiesçai d'un hochement de tête, incapable de prononcer un mot.

— Enfilez ça et grimpez derrière moi, ajouta-t-elle avant de rabattre la visière de son propre casque.

J'obéis. La moto démarra dans un vrombissement de velours et cinq minutes plus tard, nous dévalions le périph' à vive allure, mes mains crispées autour de la taille de la jeune femme que je devinais sous son épais blouson de cuir. La Busa parvint à flirter avec les limites de vitesse jusqu'à la sortie de la ville, ce qui était déjà remarquable au vu de la circulation, puis une fois en pleine campagne, elle donna toute la mesure de ses capacités. La sensation était grisante : nous glissions littéralement sur l'asphalte, et je n'arrivai pas à regretter de ne pas être moi-même aux commandes de l'engin. J'avais perdu toute notion de temps et d'espace lorsque la moto finit par ralentir avant de s'arrêter devant les grilles d'une propriété isolée, et j'aurais été bien en peine de dire quelle distance nous avions parcourue.

Un interphone était planté à côté du portail. La détective ôta son casque et pressa le bouton. Je profitai de ce bref moment d'attente pour déchiffrer le nom gravé sur la petite plaque métallique à côté de l'appareil : *Domaine Zedebian*. Ce nom ne me disait absolument rien.

Il y eut un grésillement dans le haut-parleur et Eléanore annonça :

— Eléanore Marolex. Je suis accompagnée de Peter Agor.

Pour toute réponse, la grille s'ébranla dans un grincement, dégageant la voie, et Eléanore remit le contact. Nous traversâmes une allée bordée d'arbres éclairée de part et d'autre par deux rangées de spots enchâssés dans l'asphalte, qui lui donnaient un petit air de piste d'atterrissage. La maison vint se découper sur un fond de ciel d'ardoise au détour d'un virage. En fait de maison, il s'agissait plutôt d'un manoir de poche, flanqué d'une tour miniature et d'un porche en pierre. Une volée de marches encadrées par deux têtes de gargouilles conduisait à une porte en bois sculptée. Un diabolotin en bronze grimaçant tenait lieu de heurtoir.

Eléanore coupa le moteur et je descendis de la Hayabusa. Elle gara la moto et retira son sac à dos du porte-bagages avant de me rejoindre au bas des marches. J'osai enfin lui demander :

— Qu'est-ce qu'on fait là, au juste ? Vous avez parlé d'un nouvel attentat, mais j'ai passé la journée au lycée et je n'ai rien remarqué de spécial...

Elle n'eut pas le temps de me répondre. La porte en bois s'était ouverte et une petite silhouette ronde se tenait sur le seuil.

Je gratifiai la détective d'un regard incrédule. Elle n'en tint absolument pas compte et prononça :

— Peter, je vous présente Mélanie Zedebian Auffray. Notre hôtesse.

Pendant que j'accusais le coup, deux autres personnages firent leur apparition dans l'encadrement de la porte.

Eléanore acheva les présentations, mais cette fois, c'était purement pour la forme :

— Maxime Hilaire et Vladko Habouarevitch. Vous avez déjà eu l'occasion de vous croiser, il me semble...

Son clin d'œil se voulait sans doute rassurant, mais je me sentis pris au piège. Lorsqu'elle gravit les marches qui conduisaient au porche, pourtant, je la suivis. Comme si j'avais le choix...

Je pénétrai dans la maison et me retrouvai face à mon comité d'accueil : trois profs de maths, physique et chimie qui exerçaient leurs talents en classe préparatoire aux Grandes Écoles scientifiques à Pépin-le-Bref, et qui m'observaient d'un air visiblement soucieux. Même en dehors de tout autre contexte, cela aurait suffi à intimider n'importe qui.

— Heu... c'est maintenant que je vais avoir droit à des explications ?

J'aurais préféré que ma voix soit un peu plus ferme, mais dans ces cas-là, on fait avec ce qu'on a.

Maxime Hilaire fut le premier à prendre la parole.

— Peter, commença-t-il sur un ton anxieux, je voudrais tout d'abord vous prier de m'excuser pour ce qui s'est passé l'autre soir. Vladko et moi n'avions pas du tout prévu que les choses tourneraient de cette façon...



— Tout cela est le résultat d'une horrible méprise, enchaîna le prof de physique, et je reconnus l'accent slave et la voix de stentor qui m'avait invectivé lorsque j'étais enfermé dans le local à poubelles de mon immeuble.

— Ok, fis-je pour accuser réception de ces excuses, et je me détendis un peu. Je peux savoir qui vous êtes vraiment, maintenant ?

La question devait être pertinente car les trois professeurs échangèrent un regard visiblement gêné. Mélanie Auffray, assumant son rôle de maîtresse de maison, finit par proposer :

— Nous serons plus à l'aise pour discuter de tout cela au salon.

— Autour d'un verre, ajouta Vladko qui semblait en avoir bien besoin.

Je lançai un coup d'œil interrogatif vers Eléanore auquel elle répondit par un hochement de tête. À moitié rassuré, j'acceptai tout de même que mon hôtesse me débarrasse de mon casque et de mon blouson et je la suivis dans la pièce suivante.

Le salon lambrissé était meublé avec un goût un peu daté. Une bibliothèque contenant de vieux ouvrages à la couverture décolorée surplombait un canapé d'angle en cuir bordeaux à l'aspect confortable. Une grande table ronde en verre était surmontée d'un vase d'où débordait un imposant bouquet multicolore. Aux murs, des tableaux représentant des paysages bucoliques étaient accrochés en quinconce, éclairés chacun par une lampe murale en forme de bougeoir. Dans la cheminée en pierre brûlait un feu de bois dont les flammes dansantes se reflétaient sur le parquet verni. Le seul élément qui détonnait quelque peu dans cet environnement suranné était l'imposant PC posé sur un bureau en acajou. L'action se déroulait visiblement dans ce coin puisque la table en verre avait été dépouillée de trois de ses chaises, disposées maintenant autour de l'ordinateur.

Sur invitation de Mme Auffray, je pris place dans une branche du canapé tandis que les trois profs s'installaient en face. Eléanore était restée debout, appuyée contre la table en verre, les bras croisés, en position d'observatrice.

Ce fut Maxime Hilaire qui prit la parole.

— Vous nous avez demandé qui nous étions vraiment, commença-t-il, eh bien sachez que nous sommes avant tout des profs. Chacun d'entre nous est dûment agrégé et habilité à dispenser des cours en classe préparatoire. Notre objectif premier est la réussite de nos élèves, et nous nous efforçons de les préparer le mieux possible aux concours des Grandes Écoles.

Je poussai un grognement dubitatif.

— « Je sais qui vous êtes et vous allez mourir. » Ce n'est pas le genre de truc qu'on dit à quelqu'un parce qu'il est prof, même en prépa à Pépin... Parce que c'est bien à vous que ce message s'adressait, non ?

Maxime Hilaire secoua la tête.

— Je vous ai dit que nous étions avant tout des profs, mais... il n'y a pas que ça, effectivement.

Il se tut brusquement et lança un regard implorant en direction de ses deux collègues. Tous les trois finirent par se tourner vers la détective qui haussa les épaules.

— Si je l'ai amené ici, c'est pour que vous lui disiez toute la vérité. Faites-nous confiance.

Je bouillais littéralement d'impatience. Quel était donc ce formidable mystère qui était sur le point de m'être révélé ?

Le jeune homme prit une profonde inspiration avant de chuchoter sur le ton de la confidence :

— Notre secret n'est connu que de quelques initiés. Nous ne sommes pas seulement des profs... nous sommes aussi des PROFS.

Les majuscules étaient audibles mais je ne comprenais toujours pas.

— Quoi ?

— P.R.O.F.S., répéta Vladko Habouarevitch, prenant soin, cette fois, d'épeler chaque lettre séparément. Personnes Résolument Opposées à Faire des Sacrifices.

— Dans le sens humain du terme, bien entendu, enchaîna précipitamment Mélanie Auffray.

Je les regardai tour à tour, avec l'impression désagréable d'avoir raté un épisode clé.

— Opposés à Faire des Sacrifices ? répétai-je en désespoir de cause.

— Nous avons été élus, proclama fièrement Vladko.

Je fus à cet instant persuadé d'être tombé dans une assemblée de fous. Mais Mélanie avait entrepris de rectifier l'affirmation de son collègue.

— Plus exactement, nous avons été choisis par l'Éducation Nationale, tempéra-t-elle, après l'obtention de notre diplôme, pour faire partie d'un comité de vigilance, celui des P.R.O.F.S. Le but de ce comité est d'assurer qu'aucune irrégularité n'est commise dans le cadre de la préparation des étudiants aux concours des Grandes Écoles.

— Des irrégularités ? Quel genre d'irrégularités ?

Tout cela me paraissait à peine croyable.

— Nous luttons contre le dopage, par exemple, expliqua Maxime Hilaire. Nous traquons les produits qui s'échangent sous le manteau et qui permettent soi-disant de booster les capacités intellectuelles.

— Ça existe vraiment ?

— Nous n'avons rien découvert de réellement efficace pour le moment. Toutes les potions miracles qui s'achètent en pharmacie ou sur le web ne marchent qu'en raison de la confiance en soi qu'elles procurent. Un effet placebo, si vous voulez. Nous ne luttons pas contre les produits qui ont passé tous les tests d'innocuité, il n'y a pas de danger à laisser les étudiants penser que cela les aide à mieux travailler. C'est tout au plus de la publicité mensongère et ce n'est pas de notre domaine.

J'étais toujours un peu perdu.

— Mais qu'est-ce que vous cherchez, alors ?

— Nous essayons de détecter la mise au point de techniques qui changeraient vraiment la donne.

— Des techniques, renchérit Mélanie, qui feraient que ce ne sont plus le travail, l'intelligence et l'opiniâtreté qui permettraient de réussir les concours.

— Pourquoi cela a-t-il autant d'importance ?

— Le but de ces concours est de venir sélectionner dans une population ceux qui seront les plus aptes à exercer de hautes fonctions dans les entreprises du pays. Il nous faut les meilleurs. Et pour cela, il faut nous assurer que les tests qui permettent de les détecter ne sont pas faussés. Si un produit ou une machine réellement capable de modifier les capacités intellectuelles arrivait sur le marché, tout le mécanisme des concours serait à revoir.

Je commençais à comprendre. Un frisson désagréable me parcourut l'échine.

— En d'autres termes, vous êtes chargés de détecter les tricheurs...

Vladko Habouarevitch se fendit d'un large sourire.

— C'est exactement ça, répondit-il avec son drôle d'accent, avant d'ajouter avec emphase : L'enjeu de notre mission n'est rien de moins que d'assurer la survie économique de la nation dans un environnement compétitif.

J'évitai soigneusement de croiser le regard de la détective Marolex et enchaînai avec une nouvelle question :

— Et vous faites tout ça à partir du lycée Pépin-le-Bref ?

— C'est notre QG, confirma Vladko.

— Nous regardons également ce qui se passe au sein des autres lycées, compléta Mélanie, mais il nous a semblé que Pépin serait un lieu privilégié pour détecter les plus grandes avancées en matière de techniques de réussite non naturelles.

— De triche, traduisit Maxime pour ceux qui n'auraient pas compris.

La tête commençait à me tourner un peu. À mon corps défendant, un fil ténu qui faisait sens semblait avoir traversé cette agglomération d'assertions incroyables.

— Ok, alors si j'essaie de résumer, vous faites tous les trois partie d'un organisme occulte directement rattaché à l'Éducation Nationale ayant pour but de garantir que les concours d'entrée aux Grandes Écoles jouent bien leur rôle de filtre... Mais pourquoi tout cela doit-il rester secret ? Si je comprends bien, vous ne faites rien de mal...

Maxime poussa un soupir.

— Il faut que vous sachiez, Peter, que les enjeux sont énormes. Notre anonymat garantit qu'aucune pression ne puisse être exercée sur nous. C'est fondamental pour notre mission.

Je le considérai d'un air sceptique.

— Et ça vous est déjà arrivé de coincer des gens ?

À mon grand étonnement, les trois profs hochèrent la tête.

— Il y a quelques années, développa Mélanie, nous avons arrêté un type qui avait mis au point une machine à booster les facultés mentales. Le concept reposait sur l'envoi d'impulsions électriques directement dans le cerveau au moment où l'élève était bloqué par une question. Le cobaye s'était retrouvé avec des électrodes plantées dans le crâne.

Je réprimai une grimace.

— C'était efficace ?

— D'une certaine façon... Ça avait fini par inciter l'étudiant à bosser suffisamment pour ne plus être bloqué par aucune question afin d'éviter les chocs électriques.

J'observai attentivement les trois visages qui me faisaient face. Ils avaient tous l'air sérieux.

— C'est aussi contre ce genre d'expérimentation que nous luttons, poursuivit Maxime. La mise au point de techniques de contournement peut être extrêmement risquée pour les cobayes qui les utilisent. Il s'agit souvent d'étudiants désespérés qui se font manipuler par des apprentis-sorciers sans scrupules. C'est dans ces cas-là que nous intervenons.

— Car nous sommes Opposés à Faire des Sacrifices, précisa Vladko.

— Il faut avouer, reprit Mélanie, que ces cas sont tout de même rares. Les techniques de triche traditionnelles ont encore la cote.

— Les antisèches dans les chaussettes, les micros dans les habits, les téléphones portables déguisés en calculette, énuméra Maxime, c'est plutôt ça notre quotidien.

— Ça et les gens qui cherchent à se procurer les sujets des examens à l'avance, ajouta Vladko.

Était-ce le fruit de mon imagination ou bien m'avait-il vraiment adressé un regard chargé de sous-entendus ? Dans le doute, je préférerais changer rapidement de sujet.

— Bon, alors maintenant que je vois un peu mieux ce que vous faites, comment on relie tout ça à cette histoire de menaces et d'attentats ? Parce que c'est quand même ça, le fond du problème.

Ce fut Mélanie qui s'y colla.

— Tout a commencé il y a trois semaines. En entrant dans ma salle de cours, mercredi matin, j'ai trouvé des inscriptions sur le tableau qui n'y étaient pas la veille. Il y avait une menace de mort en plein milieu, entourée de six strophes, des extraits de poème. Je me suis aussitôt dit que cela pouvait avoir un lien avec mon activité au sein des P.R.O.F.S. J'ai rabattu les deux volets du tableau pour dissimuler le texte afin d'éviter qu'il ne soit vu par mes élèves, et j'ai tout de suite appelé Vladko sur son portable.

Ce dernier enchaîna de sa voix profonde :

— Je venais d'arriver au lycée et je suis aussitôt allé retrouver Mélanie qui m'a montré les inscriptions. Je me suis précipité dans ma propre salle de cours pour découvrir exactement les mêmes textes sur mon tableau. Mes premiers élèves étaient en train d'arriver, alors je les ai rapidement cachées avec l'écran blanc servant au rétroprojecteur. Et j'ai filé dans la salle de cours de Max. Il ne commençait qu'à dix heures, mais une nouvelle fois, je me suis retrouvé face aux extraits de poèmes et à la menace de mort rédigés à la craie sur le tableau. J'ai tout effacé et je suis retourné prévenir Mélanie. Nous avons alors tous les deux décidé de créer un contrôle surprise pour éviter d'avoir à utiliser les tableaux, dont l'inscription menaçante ne manquerait pas de faire s'interroger les élèves... J'en ai aussi profité pour avertir Max.

Le jeune prof de maths prit le relais :

— À la fin de nos cours, nous nous sommes retrouvés dans la salle de Mélanie pour examiner ensemble les inscriptions. J'ai fait une copie des strophes et de la menace et l'ai glissée dans mon sac, pour pouvoir l'examiner plus tranquillement par la suite. Puis nous avons effacé le tableau.

Il fit une courte pause avant d'ajouter :

— C'est sans doute dans l'après-midi, alors que j'étudiais le message en salle des professeurs, que Zarkowsky m'a surpris. Il a ensuite dû profiter d'un moment où je me suis absenté pour photographier le document, et il en a déduit... je ne sais trop quoi.

Un nouveau morceau de puzzle manquant venait de s'emboîter à l'ensemble. Je me tournai vers les trois acolytes, pour leur poser enfin la question qui me brûlait les lèvres :

— Ils veulent dire quoi, ces poèmes, au juste ?

Maxime haussa les épaules.

— On n'en sait rien.

Frustration...

— Et la menace ? Vous avez une idée de qui peut vous en vouloir au point de vous menacer de mort ?

Vladko secoua la tête.

— Pas la moindre.

Mélanie émit un toussotement gêné.

— Depuis que nous sommes convaincus qu'il ne s'agit pas de vous, nous n'avons plus vraiment de suspect...

Je levai les yeux au ciel. L'affaire était loin d'être résolue.

— Passons maintenant à la semaine suivante, poursuivit Eléanore. Max ?

Il saisit la balle au bond.

— Toujours mercredi matin, l'estrade sur laquelle je me tenais s'est effondrée sous mes pieds. J'ai constaté que les montants en avaient été limés et j'ai aussitôt pensé que cet incident avait un rapport avec la menace. C'est ce matin-là qu'en me rendant dans la salle des profs, j'ai surpris un élève qui farfouillait dans un casier... Vous.

Je poussai un soupir.

— Vous n'aviez pas l'air d'avoir la conscience tranquille, alors j'ai examiné à mon tour le casier et y ai découvert un sac poubelle rempli de sciure, contenant également une lime à bois, un verre Becher et une pince à dénuder les fils. J'ai dissimulé le sac dans mon propre casier et prévenu mes deux collègues. Nous vous avons

identifié grâce au trombinoscope et nous avons cru que vous essayiez de dissimuler les preuves de votre crime dans le casier d'un collègue...

Je ne pus m'empêcher de protester :

— Ce n'est pas du tout comme ça que ça s'est passé !

— Nous ne pouvions pas le savoir, plaida Maxime, les apparences étaient contre vous... Nous étions cependant également persuadés que vous n'étiez pas l'instigateur de la machination, seulement l'exécutant d'un plan conçu par un esprit diabolique... et bien renseigné. Pour en avoir le cœur net, nous avons décidé de passer en mode de surveillance active, en nous disant que vous finiriez bien par reprendre contact avec votre boss. Mélanie, qui était la seule à ne pas avoir cours cet après-midi-là, a assuré le premier quart...

— Vous m'avez suivi ! m'exclamai-je, en gratifiant la prof de chimie d'un regard incrédule.

— Je me suis simplement installée pas très loin de vous, dans la bibliothèque, corrigea-t-elle. Et je vous ai regardé jouer avec votre portable, avoua-t-elle en baissant les yeux.

— Ça devait être passionnant, grommelai-je.

— Jusqu'au moment, enchaîna Éléonore, où, un peu avant seize heures, vous êtes venu me trouver.

Je revisualisai la scène et ne pus m'empêcher de rougir.

— Ça a dû paraître plutôt suspect...

— Je n'ai pas entendu grand-chose, précisa Mélanie Auffray, j'étais obligée de rester dans le couloir pour ne pas être vue. Mais votre échange m'a paru assez... animé. Et peu classique entre un colleur et un élève...

La détective s'adressa alors aux professeurs.

— Vous n'avez pas mentionné ce fait tout à l'heure, mais il serait logique qu'ayant surpris ma conversation avec Peter, vous ayez décidé de me suivre, moi aussi...

Les trois enseignants se regardèrent et Maxime finit par avouer :

— C'est exact. Je devais m'en occuper. Mais vous étiez à moto, c'est moins facile qu'en métro...



Vladko s'éclaircit la voix avant de reprendre, sur un ton légèrement contrit qui ne devait pas lui être très habituel :

— C'est moi qui vous ai suivi jusqu'à chez vous, à l'issue de votre colle de français.

— Je ne me suis rendu compte de rien, admis-je.

Ça ne se voulait pas spécialement un compliment mais cela eut l'air de faire plaisir au prof de physique. Il reprit :

— Il n'était guère difficile de repérer le code d'accès qui permet d'entrer dans la cour de votre immeuble. Une fois à l'intérieur, j'ai appelé Max. L'étape suivante consistait à venir pirater votre ordinateur, et en tant que spécialiste en informatique, c'était lui qui était le mieux placé pour s'en charger.

— Vous avez vraiment fait ça ? Mais pourquoi ?

— Nous imaginions que vous deviez utiliser Internet pour communiquer avec votre commanditaire. Il fallait que nous en ayons le cœur net.

J'étais épaté par la débauche de moyens qui avaient été mis en œuvre pour me surveiller moi, Peter Agor, étudiant médiocre en première année de classe prépa à Pépin-le-Bref...

— Et puis nous avons fait pire, confessa Mélanie.

Je ne voyais pas ce qui pouvait aller plus loin que de venir hacker mon réseau Wi-Fi... Mais je n'allais pas tarder à l'apprendre.

— Une demi-heure plus tard, poursuivit Maxime, j'ai retrouvé Vladko dans la cour de l'immeuble avec tout mon équipement. Alors que nous étions en train d'échanger rapidement nos informations, la lumière s'est allumée et nous avons tout juste eu le temps de nous dissimuler dans un renforcement avant que vous ne fassiez votre apparition avec un sac poubelle. L'occasion était trop belle, et nous avons décidé de l'exploiter. Nous vous avons repoussé à l'intérieur du local et nous nous sommes emparés de vos clés. Nous devons nous dépêcher car un de vos voisins aurait pu venir vous libérer à n'importe quel moment en venant descendre ses poubelles.

— On sait que ça ne s'est pas produit, maugréai-je.

— Nous sommes montés à votre appartement et j'ai installé le matériel pendant que Vladko fouillait rapidement les lieux.

— Attendez, l'interrompis-je, c'est quoi cette histoire de matériel ?

— Oh mon Dieu, il est déjà vingt-et-une heures, lança précipitamment Mélanie Auffray, je vais aller commander des pizzas.

Elle se leva aussitôt et disparut dans le couloir. Les deux hommes échangèrent un regard penaud.

— C'était la seule façon de savoir à quoi nous en tenir, plaïda Maxime.

— Qu'est-ce qui était la seule façon ? grondai-je.

— Le micro, avoua piteusement le jeune prof.

J'explosai :

— QUOI ? Vous avez installé un micro dans ma chambre ? Vous savez que c'est complètement illégal ? Que je peux porter plainte et vous envoyer derrière les barreaux ? Ruiner votre carrière au sein de la fonction publique ?

Ce fut Vladko qui tenta le premier de calmer ma fureur.

— L'autre solution aurait été de vous faire subir un interrogatoire. Vous n'auriez pas apprécié...

Je bondis de ma place, hors de moi :

— Vous me menacez, en plus ?

Maxime agita les bras en signe de dénégation :

— Attendez, Vladko s'est mal exprimé... Nous voulions seulement éviter de vous alarmer inutilement, au cas où vous n'auriez finalement été coupable de rien... Poser un micro, c'était le moyen le plus rapide de nous en assurer, et tout le processus devait être indolore pour vous...

— Indolore ? J'ai passé toute une nuit dans un local poubelle à dix degrés, puis trois jours au lit avec 40 de fièvre, sans compter l'humiliation d'être obligé de redemander à Zarkowsky une lettre de recommandation à cause de celle que vous m'avez piquée...

— C'est la seule chose que nous vous avons prise, se défendit Vladko.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça représentait pour vous ?

— C'est en partie à cause de moi, répondit calmement Eléanore. Une fois que Mélanie nous a vus parler ensemble, les P.R.O.F.S. se

sont renseignés sur moi et ont découvert que j'avais été recrutée de façon précipitée par Niclaus peu de temps auparavant. Si on ajoute à ça le fait que le casier devant lequel Max vous a vu avec le sac poubelle était justement le sien, on peut concevoir que trouver chez vous une lettre de lui soulève des questions...

— Et puis, enchaîna le jeune homme, vous n'étiez pas censé passer la nuit au milieu des poubelles. Ce que nous avons prévu, c'était de vous ouvrir la porte avant de nous enfuir. Nous avons été très étonnés quand, une demi-heure après, nous ne vous avons pas vu ressortir... Nous espérions que tout cela allait vous inciter à contacter votre boss...

— Quel boss ? Bon sang, il n'y a jamais eu de boss !

— Ça, nous l'avons appris grâce au micro ! lança Vladko avec un air triomphant. Il avait une autonomie de deux jours, ce qui nous a permis de recueillir suffisamment d'informations pour comprendre comment vous vous étiez trouvé mêlé à cette histoire et pour vous innocenter.

Deux jours... J'essayai désespérément de me remémorer tout ce qui avait été dit dans ma chambre pendant les deux jours qui avaient suivi mon agression... Et puis je me souvins.

De saisissement, je retombai assis dans le fauteuil.

Maxime dut comprendre la raison de ma soudaine détresse.

— Ne vous inquiétez pas, me dit-il sur un ton rassurant, rien de ce que vous avez dit ne sera jamais divulgué à qui que ce soit. D'ailleurs, nous avons effacé tous les enregistrements dès qu'il a été établi que vous n'étiez pas à l'origine des incidents.

Je lui répondis par un regard noir.

— Il ne reste plus grand-chose à dire, conclut Eléanore. Mélanie et Vladko ont tous les deux été victimes d'incidents le jeudi et le vendredi, mais comme ils étaient prévenus qu'il risquait de se passer quelque chose, ils ont pu agir rapidement et les attentats n'ont eu aucune conséquence dramatique.

Ce fut le moment que choisit Mélanie Auffray pour refaire son entrée dans le salon, avec un plateau de gâteaux apéritif. Elle annonça d'une voix enjouée :

— J'ai pris des « 4 Fromages » et des « Fermières au Poulet », j'espère que ça convient à tout le monde. Ce sera livré dans trente minutes. Pour le dessert, j'ai une tarte normande faite maison...

Je m'étais levé.

— Je vais porter plainte, annonçai-je d'un air sombre.

Je me sentais vexé au plus haut point. Et mort de honte à l'idée de tout ce que j'avais pu raconter pendant mon délire fiévreux dont Jaffa m'avait fait le compte-rendu dimanche matin.

— Vous en avez le droit, répliqua Eléanore. Vous devez quand même savoir que vous signerez là l'arrêt de mort des P.R.O.F.S., en révélant publiquement leur activité. Leur agresseur aura finalement obtenu ce qu'il voulait. Grâce à vous.

Je savais parfaitement que ce n'était pas moi qui méritais un procès. Mais face au regard grave de la détective, à l'air désolé de Mélanie Auffray, à Maxime Hilaire qui s'était pris la tête dans les mains et à Vladko Habouarevitch dont les yeux me fusillaient, je me sentais pourtant mis en accusation.

J'étais à ce moment-là suffisamment énervé pour mettre ma menace à exécution. Je me ravisai, cependant, pour une unique raison : rien n'avait obligé Eléanore à me conduire jusqu'ici et à me révéler ce qu'elle avait découvert. Elle ne l'avait fait que pour tenir sa promesse. Elle avait convaincu les P.R.O.F.S. de me faire confiance et de tout me raconter. C'était elle que je méprisais en décidant de les trahir. Même si je pensais qu'ils l'avaient mérité.

Je me rassis dans le fauteuil et soupirai :

— Vous ne m'avez pas parlé de l'attentat d'aujourd'hui...

Le tableau qui s'était figé sembla brusquement reprendre vie. Mélanie déposa le plateau de gâteaux secs sur la table et le poussa ostensiblement vers moi avec un large sourire. Vladko siffla entre ses dents et prononça quelques mots dans une langue obscure mais cessa de me mitrailler du regard. Maxime répondit à ma question avec volubilité :

— Ça s'est passé ce matin. C'est Léonard Také, un collègue prof de chimie, qui a découvert le sabotage. Il concernait la fontaine à eau de la salle des profs. Quelqu'un a essayé de l'empoisonner.

— M. Také a été empoisonné ?

Ça devenait sérieux...

— Non... mais alors qu'il pensait se servir un verre d'eau, il a vu une espèce de mousse sortir du distributeur. Une mousse parfumée à la lavande. Il a d'abord cru que le problème venait de son gobelet en plastique mais le même phénomène s'est reproduit quand il a essayé avec un autre verre. Il a fini par retirer la bombonne de son socle et l'a remplacée par une autre, ce qui a réglé le problème.

— Il m'a tout raconté quand je l'ai rejoint dans la salle, précisa Vladko. Il voulait se plaindre au fournisseur. J'ai tout de suite soupçonné quelque chose et je l'ai persuadé que j'allais m'occuper de ça moi-même.

— Attendez, l'interrompis-je, qu'est-ce qui vous permet de supposer qu'il s'agit d'un attentat ? Je veux dire, des bonbonnes défectueuses, ça arrive... Et puis il y a plus discret pour empoisonner quelqu'un que de rajouter dans son eau un truc qui fait de la mousse et sent la lavande...

— Le soupçon est devenu certitude, expliqua Mélanie, quand nous avons découvert une bonbonne à moitié pleine dans la réserve. N'importe quel prof peut changer une bonbonne lorsqu'elle est vide ; manifestement, celle de la veille ne l'était pas quand elle a été mise de côté et remplacée par une nouvelle. C'était bizarre en soi. L'autre indice qui nous a convaincus, c'est une trace de coup que j'ai découverte sur l'armoire vitrée de la salle de chimie qui sert à ranger tous les produits utilisés lors des TP. Heureusement, elle est munie d'une vitre qui résiste aux chocs. Et j'avais fait changer la serrure après les premiers incidents... Le dernier élément révélateur, je l'ai trouvé sur le rebord de l'évier : la bouteille de *Pousse-Mousse* parfum lavande avait été vidée...

Je nageais de nouveau complètement.

— Tout ça n'a aucun sens...

Cette fois, ce fut Éléanore qui se chargea des explications.

— Voilà comment je pense que les choses se sont passées : un inconnu - appelons-le « X » - a projeté d'empoisonner le distributeur d'eau de la salle des profs. Il compte trouver le poison dans l'armoire à chimie de la salle de TP, à laquelle il a déjà pu accéder grâce à un double des clés. « X » a peut-être déjà choisi dans cette armoire la solution qu'il va utiliser, quelque chose d'incolore, d'inodore et si

possible d'efficace – de l'acide ou de la soude, par exemple. Lorsqu'il arrive devant l'armoire, il réalise soudain que sa clé ne l'ouvre plus. Il donne alors un violent coup de poing dans la vitre, sans résultat. Mais « X » est têtue, il tient absolument à l'exécution de son plan. Il avise alors le flacon de *Pousse-Mousse* sur la paillasse du prof et décide d'utiliser le savon pour son sabotage.

— D'accord. Mais est-ce que je suis le seul à trouver « X » particulièrement débile ? Remplacer dans sa recette le poison par du *Pousse-Mousse*, c'est s'assurer qu'il n'y aura aucune victime.

— Peter a raison, souligna Eléanore. Le terme « débile » n'est peut-être pas le plus adapté mais « X » a clairement un comportement atypique. Il semble allier des connaissances pointues qui lui permettent de concevoir des attaques intelligentes à un mode opératoire de collégien. Il prend soin de porter des gants pour ne laisser aucune empreinte mais il cache les preuves de ses sabotages dans un endroit où elles sont sûres d'être découvertes. Nous savons aussi qu'il est de la maison, vu la facilité avec laquelle il accède à tous les locaux. Il fait donc partie des profs, des élèves ou du personnel. Son comportement est précisément celui d'un schizophrène.

— Il y a également un autre point inquiétant, ajouta Maxime, c'est que « X » semble ne plus vouloir s'en prendre uniquement à nous. N'importe quel prof aurait pu être la première victime du sabotage du distributeur d'eau.

— Il ne vous aura pas échappé, enchaîna la détective, que chaque intervention de « X » se déroule dans la nuit du mardi au mercredi. Au bout de trois fois, cela peut difficilement être une coïncidence. Ça veut dire qu'il nous reste exactement six jours pour trouver et arrêter le coupable avant qu'il ne commette un nouvel attentat.

Il y eut un silence. Mon cerveau compilait toutes ces informations pour essayer de bâtir un édifice qui tiendrait à peu près debout. Je finis par prononcer lentement :

— En fait, on en est revenu quasiment au début ; on ne sait pas qui a écrit les extraits de poèmes, ni pourquoi, mais on sait que c'est l'œuvre d'un fou potentiellement dangereux. On n'a toujours pas de quoi aller voir la police.

— On a quand même éliminé des suspects, observa Vladko.

— Entre nous, ça fait quatre sur un potentiel de plusieurs centaines, objectai-je. Il va falloir sacrément accélérer la cadence si on veut pouvoir arrêter le coupable avant mardi prochain.

— C'est bien pour cela que nous sommes réunis ce soir, conclut la détective. Pour essayer tous ensemble de résoudre cette énigme. Et pour cela, nous devons repartir des éléments qui nous donnent le plus d'informations sur « X », c'est-à-dire les strophes de poèmes dont l'origine nous est inconnue.

— Vous parlez des trois bouts de poèmes incompréhensibles ? Ceux avec les rivières endormies, les tiques et les étoiles ?

J'étais dubitatif. Ça me paraissait pour le moins ténu comme fil conducteur.

— Parfaitement. J'ai eu tort de ne pas prêter davantage attention à cet élément, mais maintenant que nous sommes débarrassés de toutes les informations polluantes, nous allons pouvoir nous concentrer sur l'essentiel.

La sonnette retentit à ce moment-là. Mélanie partit réceptionner les pizzas pendant que deux nouvelles chaises étaient ajoutées autour de l'ordinateur.

Et voilà comment je me retrouvai embarqué dans cette espèce de délire collectif, avec pour compagnons des profs membres d'un service secret de l'Éducation Nationale, opposés selon leurs propres dires « à faire des sacrifices », et une jeune détective privée atypique qui n'entrait dans aucune des cases où j'essayais de la placer. Je n'étais pas très sûr des raisons qui m'avaient poussé à me joindre à cette équipe improbable. Le visage attentif d'Eléanore, sur lequel se reflétait la lumière bleutée de l'écran, son profil, quand elle se penchait pour lancer une remarque de sa voix claire, l'énergie qu'elle était capable de mettre dans tout ce qu'elle entreprenait, constituaient sans doute un élément de réponse déterminant. Et, à ce moment, je me fichais éperdument que les trois P.R.O.F.S. soient au courant de mon secret la concernant.

## Chapitre 22 – The Riddle

*I got plans for us  
Nights in the scullery  
And days instead of me  
I only know what to discuss  
Of for anything but light  
Wise men fighting over you  
— Nik Kershaw —*

Eléanore et moi primes congé des P.R.O.F.S tard dans la nuit. Nous avons débattu de sujets divers, dont le lien entre les Templiers, les Francs-Maçons, le nombre d'or et le mont Sion, les morts subites liées à la pratique des échecs en aveugle, la morale et l'éthique chez les amants de Vérone, le cri hypothétique de la tique que l'on écrase, les saints du calendrier et leurs promesses d'apocalypse, le *carpe diem* dans l'art moderne... Internet était volontiers loquace sur ces sujets mais en ce qui concernait notre affaire, cela n'avait mené à rien.

Eléanore restait cependant persuadée que c'était là que se trouvait la clé de l'énigme.

— Il y a quelque chose de bizarre avec ces textes, m'affirma-t-elle encore alors que nous nous dirigeons vers la Busa. Il suffit qu'on trouve le bon angle d'attaque et ça viendra tout seul.

En enfilant mon casque, je lui posai encore une question qui me turlupinait.

— Qu'est-ce que vous allez faire au sujet de Zarkowsky ? Il vous a demandé d'enquêter sur Maxime Hilaire parce qu'il le soupçonnait de cacher quelque chose. Nous savons maintenant que c'est vrai mais vous ne comptez pas lui révéler l'existence des P.R.O.F.S., n'est-ce pas ?

— Du point de vue de Zarkowsky, répondit la jeune femme avec un clin d'œil, l'affaire est close : je vais lui rendre mon rapport demain. Il y trouvera la raison de la présence de pentagrammes dans l'agenda de Maxime Hilaire, ainsi que l'explication de la mention de « sacrifices » dans ses conversations téléphoniques.



— Vous allez lui mentir ?

— Absolument pas. Quand je suis allée trouver les P.R.O.F.S. cette après-midi pour leur exposer ma théorie, j'en ai profité pour interroger Max à ce sujet. Il s'avère que notre prof de maths appartient effectivement à une sorte de confrérie : les Sorciers du Net, qui ont pour but de traquer les pirates informatiques sur le web. Ils ont choisi un pentagramme comme logo et Max se sert de ce symbole pour noter sur son agenda ses rendez-vous virtuels avec les autres membres du club. Il a pour autre hobby les échecs. Il s'avère qu'il est un spécialiste de la technique du sacrifice... Ça consiste à se laisser prendre une pièce pour se retrouver en meilleure position par la suite. Il lui arrive de donner des conseils par téléphone à des joueurs de son club. En ce qui concerne les extraits de poèmes et la menace de mort, je vais également m'en tenir à la vérité : il s'agit de textes qu'Hilaire a recopiés et dont il ne connaît ni l'origine ni la signification. Voilà ce que je vais révéler à Zarkowsky dans mon rapport... et lui dire que ma mission s'arrête là.

— Vous allez quand même continuer à travailler sur l'affaire ?

Elle hochla la tête et la moto démarra au ralenti pour traverser l'allée.

— Lorsque j'ai discuté de tout ça avec les P.R.O.F.S., ils se sont montrés intéressés pour m'embaucher afin que je continue de mener l'enquête. C'est un peu grâce à vous, d'ailleurs : je ne sais pas ce que vous avez pu dire sur moi pendant que vous étiez sur écoute mais ça a manifestement joué en ma faveur...

Heureusement, la brusque accélération en passant la grille m'empêcha de répondre et je pus me contenter de rosir discrètement à l'abri de mon casque.

\* \* \* \* \*

La nuit fut courte et agitée. J'avais pris le temps, en rentrant dans mon appartement, d'examiner le dessus de mon armoire, et j'y avais déniché une espèce de gros cafard marron muni de deux longues antennes et d'une puce métallique sur le ventre. Je l'aurais volontiers écrasé sous mon talon, mais prenant en considération les ressources limitées de l'Éducation Nationale, je me contentai de

l'enfermer dans une boîte métallique que je fourrai dans mon sac à dos qui finit lui-même sous mon lit. Même si les P.R.O.F.S. m'avaient assuré que le micro était arrivé au bout de son autonomie et qu'il n'émettait plus rien du tout, je préfèrai ne pas prendre de risques.

Je me relevai à cinq heures pour réviser mon contrôle de physique de l'après-midi, puis me réveillai en sursaut et en retard à huit heures et demie... J'arrivai au lycée au pas de course juste à temps pour le cours de maths.

Zarkowsky était d'une humeur massacrate ; Eléanore l'avait sans doute mis au courant des résultats de l'enquête sur Hilaire, et il n'avait pas grand-chose à en tirer pour mettre des bâtons dans les roues de son collègue.

À la pause-déjeuner, je croisai à la cafétéria Vladko Habouarevitch qui m'ignora superbement, comme si nous n'avions jamais partagé une pizza au poulet la veille entre deux discussions sur l'art et les tiques. Cela me vexa tout d'abord mais je finis par admettre que c'était sans doute l'attitude la plus raisonnable. Mes camarades auraient sûrement trouvé bizarre de me voir échanger des clins d'œil complices et des mines de conspirateur avec un prof réputé pour son passé de mercenaire en Europe de l'Est.

À 13h55, alors que j'étais sur le point de pénétrer dans la salle de contrôle, mon téléphone portable se mit à vibrer pour m'annoncer la réception d'un message. Il émanait d'Eléanore et disait : « Poème décrypté. RDV 18h, labo de langues, 3<sup>ème</sup> étage ».

Les quatre heures de l'examen de physique passèrent au ralenti, ce qui ne me permit pas pour autant de venir à bout de l'exercice. À dix-huit heures pile, je déposai promptement ma copie sous le nez indifférent de Laflûte-Pipeau et me précipitai au troisième étage. Il n'y avait qu'une seule porte sur ce palier. Une vieille plaque en plastique poussiéreuse était clouée dessus et j'y déchiffrai péniblement « Laboratoire de langues », en lettres dorées sur fond noir. Je n'étais encore jamais venu ici. Je poussai la porte qui s'ouvrit avec un grincement sinistre.

L'intérieur de la pièce ressemblait moins à une salle de classe qu'à une vaste chambre d'hôpital. Des lits étaient alignés sur plusieurs rangées, séparés par des rideaux blancs qui m'empêchaient d'en voir l'extrémité. Des néons faiblards fixés au sommet du plafond

mansardé éclairaient ce mobilier d'une lumière glauque. À la tête de chaque lit, il y avait aussi une espèce de table de chevet en bois dont sortait un long fil qui se terminait par un objet noir posé sur les oreillers. En m'approchant davantage, je m'aperçus qu'il s'agissait de casques munis d'imposants écouteurs, assez grands pour recouvrir entièrement les oreilles. Chaque meuble contenait un magnétophone à cassette, un de ces vieux modèles qui avaient dû connaître le succès dans les années 1980 avant d'être remplacés par des lecteurs CD, qui avaient eux-mêmes laissé la place aux appareils MP3. La poussière qui formait une couche épaisse sous mes chaussures datait peut-être aussi de cette époque-là. En tout cas, celle que j'avais soulevée en m'avancant dans la pièce me fit violemment éternuer.

— Ah, Peter ! Nous ne vous attendions plus !

La voix de Mélanie Auffray sortait de quelque part derrière les voiles blancs et je m'empressai d'avancer dans la pièce jusqu'à tomber sur l'étrange assemblée.

Un des lits avait été dépouillé de son drap qui reposait maintenant sur le sol, transformé en tapis de pique-nique sur lequel étaient assis les trois P.R.O.F.S. et Eléanore, jambes croisées. Son ordinateur portable était posé sur un petit tabouret, de façon à ce que tous puissent voir l'écran.

Maxime se poussa pour me faire une place à côté de lui et Vladko me tendit une boîte de gâteaux secs avec un large sourire, comme si nous allions de façon tout à fait naturelle assister à une espèce de spectacle. Je m'installai parmi eux avec la nette impression d'avoir intégré un épisode particulièrement étrange de la quatrième dimension.

Malgré mon impatience de découvrir ce qu'Eléanore avait réussi à décrypter, je ne pus m'empêcher de murmurer :

— C'est quoi, cet endroit ?

— Le laboratoire de langues.

— Ça j'ai pu le lire sur la porte. Mais à quoi servent tous ces lits ? Et pourquoi la pièce a l'air abandonnée ? Et pourquoi on est là ?

Eléanore répondit à mes questions à rebours :

— On est là parce que la salle informatique et l'antenne Wifi sont juste en dessous, trois étages plus bas, et que j'aurai besoin d'une connexion Internet pour ma démonstration. La pièce a l'air abandonnée parce qu'elle est effectivement abandonnée. Les lits ont permis en leur temps à des gens de s'allonger dessus.

L'agitation que je sentis chez les P.R.O.F.S. me fit comprendre que l'objectif était avant tout d'écouter Eléanore nous expliquer sa découverte, et qu'un labo de langues perdu dans un lycée était un sujet qui ne méritait pas qu'on s'appesantisse davantage dessus pour le moment.

Je n'insistai pas, d'autant qu'il me tardait à moi aussi de comprendre ce que la détective avait enfin réussi à extraire des vers étranges qui avaient fleuri sur les tableaux des P.R.O.F.S.

Ils étaient pour le moment affichés sur l'écran du portable. Je n'avais cependant plus besoin de les regarder, j'avais fini par les connaître par cœur à force de les lire et relire.

*L'échec et mat triste est dit agonie  
Au lit sablonneux des rivières endormies.  
Commence l'attente, à Sion, de l'abscisse dorée,  
Si proche est le chemin du Mont illuminé.*

*Les amants supposent l'art hissé au sommet  
Être d'éternité et d'amour forgé.  
Rejetées les valeurs de morale et d'éthique,  
Au plus loin des rancœurs, le chant émane des tiques.*

*Les saints taisent mais étalent, ici et là,  
Paroles belles qui ont force de loi.  
Mais quand lève la tête et regarde les étoiles,  
Vis pour vivre, car l'art est action totale.*

Eléanore vérifia que nous étions tous installés avant de prendre la parole.

— Tout d'abord, commença-t-elle, je pense que le travail d'analyse que nous avons fait hier soir, en nous concentrant sur le sens des mots qui composent le poème, était intéressant.

— Ça vous a été utile ?

— Oui, pour comprendre que ce n'était pas du tout le bon angle d'attaque. Tout ça ne nous a menés à rien parce que ces vers ne veulent rien dire. C'était aussi l'avis de Mme Lagarde depuis le début. J'ai donc décidé de chercher autre chose que du sens dans ces vers. Je me suis tournée vers la cryptographie.

Maxime poussa une exclamation. Je compris qu'il se sentait vexé de ne pas avoir trouvé une solution qui s'ancrait dans son domaine.

— Plutôt qu'aux mots, poursuivit la détective, je me suis donc intéressée aux lettres. J'ai regardé ce que pouvait donner la combinaison des premières lettres de chaque vers, puis le fait de prendre une lettre sur deux, alterner consonnes et voyelles et plusieurs autres méthodes du même type. Ça ne donnait toujours rien. Alors je me suis essayée aux chiffres de substitution, une méthode de cryptographie qui consiste à remplacer une lettre par une autre. Il y a des logiciels qui existent pour ça et ils m'ont permis de tester un grand nombre d'hypothèses rapidement. Mais toujours sans résultat. Finalement, j'ai décidé d'aborder le problème sous l'angle de la stéganographie.

Je répétais mentalement le mot. La seule image qu'il m'évoqua fut celle d'un stégosaure assis sur ses pattes arrière et s'essayant à l'écriture en tirant une langue appliquée. Remarquant mon air perplexe, Eléanore se fendit d'une petite explication.

— La stéganographie est l'art de la dissimulation. Elle se différencie de la cryptographie par le fait qu'elle vise moins à rendre un message incompréhensible qu'à cacher son existence même. Broder une phrase secrète pour la dissimuler dans une tapisserie, par exemple, peut être assimilé à de la stéganographie. L'utilisation d'encre sympathique, comme le jus de citron, permettant d'écrire un message sur une feuille a priori blanche qui ne révélera son secret qu'une fois chauffée, appartient également à cette catégorie. Et puis il y a la technique qui consiste à dissimuler un message dans un autre message... Je vais vous montrer un exemple classique.

Eléanore tapa rapidement quelques mots clés dans le moteur de recherche de son navigateur et sélectionna une page web. Un texte s'afficha :

Je suis très émue de vous dire que j'ai  
bien compris, l'autre jour, que vous avez  
toujours une envie folle de me faire  
danser. Je garde un souvenir de votre  
baiser et je voudrais que ce soit  
là une preuve que je puisse être aimée  
par vous.

— Ces mots sont censés être tirés d'une lettre envoyée par George Sand à son amant, Alfred de Musset. Je ne sais pas si c'est vrai, mais en tout cas, vous pouvez maintenant essayer de lire un vers sur deux en commençant par le premier...

Je m'exécutai... et compris un peu mieux ce que pouvait être l'art subtil de la stéganographie.

Eléanore fit réapparaître les vers qui nous préoccupaient et poursuivit ses explications.

— La technique utilisée dans notre poème pour dissimuler un message est différente. Il ne s'agit pas de venir lire une phrase sur deux ou un mot sur deux...

Ses yeux étaient brillants d'excitation et je me demandai quand elle avait réussi à trouver le temps de réfléchir à tout ça entre la veille et aujourd'hui. Elle n'avait pas dû dormir beaucoup...

— Lisez les deux premiers vers, fit-elle. À haute voix, ça peut aider.

Nous nous entregardâmes, les P.R.O.F.S. et moi, avant de finir par scander les vers tout haut, en ayant conscience d'être un peu ridicules.

Maxime fut le premier à s'arrêter. Il resta quelques secondes à considérer l'écran, avec un air de stupéfaction profonde, comme s'il n'arrivait pas tout à fait à croire ce qu'il y avait soudain vu. Petit à petit, un large sourire vint éclairer son visage.

— J'ai trouvé, souffla-t-il. C'est dingue !

Vladko entreprit aussitôt de le secouer violemment par le bras en prononçant une volée de mots en allemand, et la seule chose qui m'empêcha de l'imiter fut la constatation que le prof de physique était sur le point de déboîter l'épaule de son collègue.

— Ok, ok, finit par lâcher Maxime. Il suffit de lire les deux premiers vers en se concentrant sur la phonétique des lettres. C'est un peu

approximatif mais en le lisant vite, ça passe, comme si on parlait avec un accent...

Nous dévorâmes de nouveau des yeux les vers sur l'écran. Mélanie fut la suivante à recevoir la révélation. Elle poussa un petit cri excité et Vladko et moi la considérâmes avec exaspération.

— Il ne faut pas tenir compte de tous les mots, nous donna-t-elle comme indice supplémentaire, virez l'échec et les rivières endormies.

À peu près dix secondes plus tard, je prononçai en même temps que Vladko les mots magiques :

— La matrice est diagonalisable !

Ces mots semblèrent soudain me sauter à la figure. Je ne comprenais pas comment ils avaient pu m'échapper aussi longtemps.

Eléanore nous considérait tous avec un sourire ravi.

— Bravo, vous avez trouvé le premier message caché, nous félicita-t-elle. Il y en a cinq autres dans le reste du poème...

Maintenant que nous avons compris le principe, nous ne mîmes pas longtemps à extraire du poème les autres phrases dissimulées. Eléanore les tapait sur son clavier au fur et à mesure que nous les trouvions. À « La matrice est diagonalisable » vinrent bientôt s'ajouter : « La tentation de la pseudo-réciproque », « Les aimants se polarisent », « Le champ est magnétique », « Les synthèses métalliques », « La réaction totale ».

*L'échec et **mat triste est dit agonie***

***Au lit sablonneux** des rivières endormies.*

*Commence **l'attente, à Sion, de l'abscisse dorée,***

***Si proche** est le chemin du Mont illuminé.*

***Les amants supposent l'art hissé** au sommet*

*Être d'éternité et d'amour forgé.*

*Rejetées les valeurs de morale et d'éthique,*

*Au plus loin des rancœurs, **le chant émane des tiques.***

***Les saints taisent mais étalent, ici et là,***

*Paroles belles qui ont force de loi.  
Mais quand lève la tête et regarde les étoiles,  
Vis pour vivre, car **l'art est action totale***

Il y eut un moment d'euphorie, du genre de ceux qui couronnent la victoire de l'esprit sur la matière, la résolution d'un puzzle ou d'un problème de maths, la jubilation de la révélation. Jusqu'à ce que je finisse par demander :

— Et on fait quoi, maintenant ?

Cela jeta comme un froid. Mal à l'aise, je poursuivis tout de même :

— Ben oui, en quoi avoir découvert ces messages cachés va nous permettre d'empêcher ce qui risque de se passer mercredi prochain ? Parce que c'est quand même ça, le but, non ?

Tous les regards se tournèrent vers la détective. La jeune femme était la seule à ne pas paraître le moins du monde décontenancée.

— On va faire ce qu'on fait toujours quand on veut avancer : on va réfléchir. Et puis on va utiliser Internet, aussi, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Elle saisit aussitôt les six phrases dans le moteur de recherche et pressa la touche qui envoya la requête. Quelques secondes plus tard, la page des résultats vint s'afficher sur l'écran qui fut dévoré par cinq paires d'yeux avides. Ce ne fut pas long : il n'y avait qu'une seule réponse.

Eléanore cliqua sur le lien et un document vint s'ouvrir sur l'écran. Il s'intitulait :

*Rapport de concours  
École nationale d'ingénieurs viticoles  
Année 1981 – Option P'*

Il faisait une vingtaine de pages.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? murmurai-je.

— Un rapport de concours, m'expliqua Mélanie Auffray, est un document rédigé par les correcteurs pour indiquer comment les élèves ont abordé les différents exercices qui leur ont été proposés.



Ce n'est pas une correction, plutôt un bilan qui permet d'expliquer la notation, problème par problème. Ça nous est très utile, au niveau de la préparation, pour orienter notre façon de faire travailler les élèves.

— C'est aussi utilisé par les concepteurs des sujets, compléta Maxime, pour savoir là où les élèves ont éprouvé le plus de difficultés.

— Et c'est public, comme document ?

— Ça ne l'était pas au départ, mais Internet est passé par là... Plutôt que d'en contrôler la diffusion, les responsables des concours ont préféré mettre le tout en ligne. Après tout, un peu plus de transparence ne fait pas de mal, et ça empêche que ce genre de document ne circule sous le manteau des seuls privilégiés qui connaissent des gens dans la profession. Chaque école ou groupement d'écoles est libre de publier son rapport. Apparemment, l'ENDIV est allée jusqu'à scanner les anciens documents papier. De plus en plus d'écoles font ça...

— L'ENDIV ?

— L'École Nationale D'Ingénieurs Volontaires. Elle existe depuis une cinquantaine d'années et est spécialisée dans la formation d'ingénieurs chimistes. En fait, au départ, le V était pour Viticoles mais elle s'est un peu diversifiée, depuis...

Mélanie fronça les sourcils.

— Vous n'en avez pas entendu parler ? Elle est pourtant dans la liste qui vous a été remise en début d'année...

Je ne pus m'empêcher de rougir ; je n'avais pas prêté une attention particulière aux écoles spécialisées en chimie, dans mon optique d'intégrer une prestigieuse Généraliste... Eléanore vint à mon secours en recentrant la conversation.

— Voilà où j'en suis arrivée pour le moment, conclut-elle. Les six phrases cachées dans le poème font référence à une combinaison de problèmes qui ne se sont a priori présentés qu'une fois lors d'un concours. Le problème de maths concernait les critères de diagonalisation de matrices particulières et avait pour objectif de prouver que la réciproque d'un théorème était fausse, bien qu'on soit tenté de croire le contraire. Le correcteur, qui doit être un puriste, emploie lui-même le terme de « pseudo-réciproque » pour éviter de

laisser penser que la notion même de réciproque a un sens... Le problème de physique portait sur l'étude de champs magnétiques soumis à l'action d'aimants polarisés. Le problème de chimie, enfin, traitait des synthèses métalliques qui se basent sur des réactions totales où tous les composants primaires sont transformés.

La détective s'adressa ensuite directement aux P.R.O.F.S. Elle arborait de nouveau un air grave.

— J'ai besoin de votre aide pour aller plus loin. Est-ce que l'ENDIV vous évoque quelque chose, dans le cadre de votre activité ? La promotion 84, plus précisément, celle qui a passé le concours en 81 ? Connaissez-vous quelqu'un de cette école qui serait susceptible de vous en vouloir au point de vous menacer de mort ?

Les P.R.O.F.S. échangèrent des regards interrogatifs, avant de secouer la tête en signe d'ignorance. Mélanie expliqua :

— Il y a des P.R.O.F.S. qui exercent leur activité dans les Grandes Écoles elles-mêmes, mais nous n'avons jamais reçu la moindre alerte au sujet de l'ENDIV.

— Et d'ailleurs, ajoutai-je, pourquoi quelqu'un qui en voudrait suffisamment aux P.R.O.F.S. pour monter des attaques contre eux se sentirait-il obligé de laisser une piste qui mène jusqu'à lui ? Même si elle est passablement tordue, pourquoi prendre le risque de se faire découvrir ? À la place de « X », je me serais contenté de la menace laissée sur le tableau. Même cette menace n'était d'ailleurs pas nécessaire, si on y réfléchit bien. « X » ne vous a rien demandé, il ne vous laisse pas le choix. Il est décidé à s'en prendre à vous quoi que vous fassiez, il n'a aucune revendication à laquelle vous pourriez vous soumettre pour lui faire cesser ses agressions. À quoi sert une menace dans ce cas-là ? Pourquoi vous avertir ?

— Peter soulève un point crucial, approuva Eléanore. Mais c'est précisément cette incohérence qui m'inquiète le plus ; elle tend à prouver que nous avons affaire à un déséquilibré, qui suit ses propres règles, quitte à les créer de manière artificielle. C'est un sujet d'inquiétude mais aussi notre espoir de le coincer. Il y a une logique là-dessous qui n'est pas celle d'une personne normale, mais c'est une logique tout de même. À nous de la comprendre et de l'utiliser.

Il y eut un silence. Les dernières paroles de la détective donnaient évidemment à réfléchir. Maxime finit par reprendre :

— Il y a peut-être un truc vérifiable rapidement, dit-il. J'ai un ancien copain de fac qui est prof de maths à l'ENDIV, je peux essayer de le contacter pour voir si cette histoire de poème lui évoque quelque chose.

— Bonne idée, approuva Eléanore, tout ce qui peut nous servir à retrouver un fil conducteur est à tenter. Nous n'avons pas beaucoup de temps...

— Je regarde ça tout de suite, fit le jeune prof en dégainant son téléphone portable.

Il s'éloigna de nous pour passer son coup de fil. Je profitai de ce moment de pause pour piquer un gâteau dans le paquet de Vladko et me levai à mon tour pour me dégourdir un peu les jambes. Les deux profs de physique et de chimie s'étaient retrouvés autour de l'ordinateur où ils surfaient sur le site officiel de l'ENDIV, en quête d'indices. Eléanore s'était levée également et je ratai à nouveau un battement de cœur en la regardant s'étirer avec souplesse. Elle surprit mon regard alors que je l'observai et me répondit par un sourire qui me provoqua instantanément des palpitations. Il allait vraiment falloir que je fasse quelque chose sous peine de finir avec des problèmes cardiaques...

La jeune femme s'était justement rapprochée de moi. Elle accompagna mon regard qui, pour des raisons de sécurité, était allé se perdre par une des petites fenêtres qui donnaient sur l'extérieur. On distinguait les voitures sur le boulevard et les lumières de la ville qui quittaient peu à peu les bureaux pour venir s'allumer dans les habitations.

— Plutôt sympa, comme vue, remarqua doucement Eléanore.

Il y avait une nostalgie bizarre dans sa voix. Une nostalgie trop vieille pour une fille de son âge.

— C'est dommage que cette salle ne soit pas exploitée, enchaînai-je pour masquer mon trouble. Bon, il faudrait quand même penser à changer les néons...

— On peut dire qu'elle est exploitée d'une certaine façon, répondit Eléanore qui parut soudain retrouver son entrain naturel. Le laboratoire de langues a été créé à Pépin dans les années 1980 pour

permettre au lycée de toucher des subventions européennes. Ce genre de chose était à la mode à l'époque.

— Pourquoi ça s'est arrêté ?

— À cause des P.R.O.F.S.

— Quoi ?

— Probablement pas ceux qui sont avec nous ici, ils ne devaient pas encore être en poste, mais leurs prédécesseurs. Ils ont fini par faire comprendre à l'administration que ce n'était pas forcément une bonne idée de faire écouter tous les jours pendant deux heures à des étudiants allongés avec des casques sur les oreilles, des cours d'anglais, d'allemand et d'espagnol qui s'assimilaient davantage à du bourrage de crâne qu'à de l'apprentissage. Les élèves faisaient certes des progrès en vocabulaire mais ils commençaient à souffrir de problèmes d'audition.

— C'est le genre de sacrifices que les P.R.O.F.S. ont pour mission d'éviter...

— Précisément. Vous comprenez pourquoi ils sont importants...

— Mais comment se fait-il que la pièce n'ait pas été réaffectée quand Pépin a décidé d'arrêter ce type d'enseignement ?

La détective haussa les épaules.

— Pour continuer à toucher les subventions.

Je l'observai d'un air curieux avant de finir par lui demander :

— Comment savez-vous tout cela ?

Le retour de Maxime l'empêcha de répondre, même si elle n'en aurait sans doute rien fait de toute manière. Il y avait décidément une part d'ombre chez Eléanore Marolex... Mais pour le moment, l'attention de tous était dirigée vers Maxime qui avait l'air d'avoir mis son coup de téléphone à profit.

— J'ai peut-être une piste, nous annonça-t-il tout excité. Le poème en lui-même n'évoquait rien à Norbert, mais le concept lui a fait penser à quelque chose. L'ENDIV a un journal interne tenu par les étudiants. Il s'appelle *Le Gratin d'ENDIV* et paraît tous les quinze jours. Il contient non seulement des informations sur la vie de l'école et ses activités, mais aussi des articles de toutes sortes. Il y a notamment une section littéraire qui organise souvent des concours.

Un type d'exercice particulièrement prisé consiste à rédiger un texte avec certaines contraintes, comme respecter une phrase de début et une phrase de fin, ou encore s'obliger à utiliser une série de mots donnés. Norbert pense que le poème est peut-être la réponse à un concours organisé par le journal. *Le Gratin d'ENDIV* existe depuis les débuts de l'école, et ce type de défi est vieux comme la littérature.

— Si on retrouve l'auteur de ce poème, on ne sera pas loin de M. X, clama Vladko.

Devant son air féroce, je ne pus m'empêcher d'éprouver un bref moment de compassion pour l'étudiant poète qui avait peut-être commis ces vers. Mais Eléanore avait déjà entrepris d'exploiter cette nouvelle information via son outil fétiche.

Aidée par Mélanie qui avait eu le temps d'arpenter le site web de l'école, elles affichèrent rapidement la section réservée aux élèves. Malheureusement, l'accès en était lui aussi restreint... Le serveur demandait un identifiant et un mot de passe valide pour nous permettre d'accéder aux informations qui n'étaient pas destinées à tout le monde.

Maxime prit les choses en main et au bout de quelques minutes, nous étions connectés.

Le jeune homme marmonna quelque chose à propos de ces étudiants en chimie qui ne connaissent rien à une « base de données SQL », mais je sentis qu'il était plutôt fier d'avoir réussi à nous faire entrer sur le site aussi rapidement.

Dans la liste des menus, on trouvait effectivement un *Gratin d'ENDIV*. Il y eut un bref moment d'exaltation quand nous vîmes que les numéros du journal étaient publiés en ligne, mais le soufflé retomba vite quand nous réalisaîmes que cette mesure ne concernait que l'année scolaire en cours. De toute façon, il était peu probable de retrouver un numéro de 1981 en version numérisée, vu qu'Internet ne s'était démocratisé que quinze ans plus tard. Eléanore cliqua quand même sur quelques numéros et rechercha les éventuels concours littéraires qui avaient été organisés.

— Bingo, fit-elle en affichant le deuxième numéro de l'année, datant du mois d'octobre.

Le concours en question imposait de raconter une histoire d'amour avec un happy end en utilisant les mots « espace vectoriel »,

« référentiel bondissant », et « oxydoréduction ». Le texte du concours se concluait par cette phrase : « Nul doute que ces notions rappelleront vaguement quelque chose à ceux qui se souviennent de leur vie avant le voyage d'intégration ». Le premier prix était une caisse claire qui devait servir à supporter l'équipe de volley lors des rencontres sportives.

— Ça a l'air d'être une tradition bien ancrée à l'ENDIV, remarquai-je.

— Il ne nous reste plus qu'à trouver le numéro du *Gratin d'ENDIV* où a été publié ce poème, résuma Maxime. Un numéro de 1981, si on en croit le rapport de concours.

Pour des documents qui dataient de la préhistoire de l'informatique, l'ordinateur d'Eléanore ne pouvait rien pour nous. Il y avait quelque chose de frustrant à avancer pas à pas pour se retrouver bloqué à chaque étape.

— On doit pouvoir recenser les élèves de la promo 1984 de l'ENDIV, ceux qui ont intégré l'école en 1981 pour en sortir trois ans plus tard, proposa finalement Mélanie. Il existe sûrement un annuaire des élèves qui nous permettra de retrouver leur trace.

Eléanore hochait la tête.

— Ça nous serait effectivement utile mais pas forcément pour mettre la main sur le journal. Peu de gens gardent pendant quasiment trente ans les numéros d'un journal étudiant qui parle des matchs de foot ou des critiques de films de l'époque...

— Ceux qui ont écrit dedans, peut-être, suggérai-je.

— Les contributeurs réguliers sont rarement très nombreux. Mais vous avez raison, Peter, il est possible que si un poème publié dans un journal en 1981 refait surface maintenant, ce soit parce que son auteur a conservé ses archives.

— On ne peut tout de même pas appeler tous les petits gars de la promo 1984 un par un, grogna Vladko. Ils n'accepteront jamais de répondre à nos questions sans justification.

Je dus admettre qu'il avait raison.

Eléanore avait froncé les sourcils. Comme d'habitude, quelques secondes plus tard, elle avait une idée à nous exposer.

— Je pense que vu le peu de temps qu'il nous reste, il ne faut rien laisser au hasard. Nous devons attaquer sur plusieurs fronts en même temps. Nous aurons besoin à un moment ou à un autre de l'annuaire des anciens et nous devons nous le procurer. Nous découvrirons peut-être dans la liste un nom qui vous dira quelque chose.

— Je peux m'en charger, répondit aussitôt Maxime. Ce ne sera pas très compliqué pour Norbert d'en récupérer un exemplaire et de me le remettre.

— Très bien, fit Eléanore. Ensuite, s'il y a bien un endroit où nous avons des chances de retrouver les anciens numéros du *Gratin d'ENDIV*, c'est dans les locaux mêmes de l'école. Il est probable qu'ils gardent un exemplaire de chaque numéro dans les archives. Au moins, ils auront pu conserver les maquettes originales ; on détruit rarement ce genre de chose symbolique, surtout dans un milieu corporatiste comme celui des Grandes Écoles.

Ça paraissait sensé, en effet.

— Il ne reste plus qu'à trouver un prétexte pour aller fouiner dans les archives du *Gratin d'ENDIV*, répliqua Vladko sur un ton un peu sarcastique.

— J'y ai réfléchi, répondit Eléanore avec un petit sourire, voici ce que je vous propose...

## Chapitre 23 – Ma Baker

*She was the meanest cat  
In old Chicago town  
She was the meanest cat  
She really moved them down  
— Boney M. —*

Nous étions samedi matin, il était dix heures, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ma mère. Il y avait deux bonnes raisons à cela : tout d'abord, je m'apprêtais à jouer un rôle en totale improvisation et j'avais besoin de convoquer toutes les sources d'inspiration disponibles. En tant que professeur de théâtre, Maman était particulièrement bien placée pour me fournir son aide spirituelle. Bien entendu, je ne lui avais pas raconté un seul mot de ce qui m'arrivait dans cette vie parallèle qui avait débuté depuis que j'avais rencontré Eléanore Marolex. Mes rapports téléphoniques hebdomadaires étaient toujours lénifiants, nous parlions surtout nutrition et lessive, un peu du boulot, aussi, mais Maman s'était rapidement rendu compte que ça avait le don de me déprimer et nous en restions à des considérations générales (« – En physique, ça va ? – Oui, ça va. – Et en maths ? – Ça va moins bien mais ça va quand même. – Bon alors si ça va, c'est bien. ») J'étais passé par une phase où je trouvais mes parents insupportables, trop durs ou trop mous, toujours à contretemps. J'avais été ravi de partir de la maison pour effectuer une rentrée auréolée de gloire à Pépin. Ça avait duré une semaine. Et puis j'avais connu cette brusque prise de conscience qui m'avait fait réaliser qu'une place m'attendait dans le monde, une place pour moi tout seul, qu'il allait me falloir forger puis défendre. J'avais commencé à comprendre ce que mes parents avaient fait pour me protéger, d'autant plus que j'avais envie, maintenant, de les protéger à mon tour. Cela impliquait de passer sous silence mes aventures avec les P.R.O.F.S. Ils étaient étrangers à cet univers-là.

L'autre raison qui me faisait penser à Maman, ce matin-là, c'était la petite dame ronde assise à côté de moi, au volant de la voiture qui nous emmenait vers le théâtre où j'allais jouer ma scène, alors qu'elle, précisément, allait jouer le rôle de ma mère. Contrairement à



moi, Mélanie Zedebian Auffray semblait tout à fait à l'aise et m'adressait périodiquement des sourires d'encouragement que j'avais beaucoup de mal à lui rendre. Je trouvais tout cela complètement hallucinant.

Il était dix heures et demie lorsque nous parvînmes devant les grilles de l'ENDIV, après une petite heure de route. Mélanie stoppa la voiture devant la barrière automatique et ouvrit la fenêtre pour s'adresser au gardien, qui s'était approché pour voir ce que voulaient les occupants de ce véhicule dépourvu du macaron réglementaire.

— Bonjour, pépia Mélanie, je suis venue accompagner mon fils pour une visite de l'école. Il est en classe préparatoire au lycée Saint-Doux, vous connaissez ? Non ? C'est réputé, pourtant. Il se pose quelques questions en ce moment, forcément, c'est une décision qui est difficile à prendre, alors je me suis dis, tiens, pourquoi ne pas aller voir à quoi ressemble une véritable école d'ingénieurs ? C'est toujours plus facile de se faire une idée une fois qu'on est sur place... Alors j'ai appelé la directrice de l'ENDIV et nous...

— Vous v'hez voir m'dame la directrice ? l'interrompt le gardien d'une voix traînante. Z'avez rendez-vous ?

Le gardien paraissait tellement fatigué qu'il ne faisait pas l'effort de prononcer toutes ses voyelles.

— Oui, à onze heures, répondit Mélanie pleine d'entrain, mais nous sommes un petit peu en avance, j'ai préféré prendre mes précautions, avec la circulation, on ne peut jamais savoir...

— Vot' nom ?

— Je suis Mme Apusse, et ce grand garçon est mon fils, Jacques. Je vous ai déjà dit qu'il était élève au lycée Saint-Doux ?

Je n'eus pas à me forcer beaucoup pour lui lancer un regard noir en murmurant :

— C'est bon, Maman...

Au bout de quelques secondes, la barrière se leva et Mélanie fit avancer la voiture sans oublier de saluer le gardien impassible en agitant le bras par la portière. Là non plus, je n'eus pas de mal à me rencogner au fond de mon siège. La honte que j'éprouvais n'était qu'à moitié feinte.

— Vous êtes sûre que vous n'en faites pas un peu trop, là ?

— Pour obtenir ce que nous voulons, il faut en passer par là, Jacques.

— Tu as raison, Maman, murmurai-je en levant les yeux au ciel.

Mélanie gara la voiture devant le bâtiment principal et nous pénétrâmes à l'intérieur. Une secrétaire nous accueillit et nous accompagna jusqu'au bureau de la directrice. Quand nous arrivâmes devant sa porte, la prof de chimie avait eu le temps de dérouler à la jeune femme l'inventaire de l'intégralité des maladies d'enfance qui avaient fait de moi un être fragile et délicat, et j'eus droit à son départ à un regard rempli de commisération qui devait moins à la rougeole et à la scarlatine qu'à mon encombrante génitrice.

La directrice de l'ENDIV était une femme d'un certain âge qui semblait partager la fatigue de son gardien. Il était clair qu'elle aurait préféré éviter d'avoir à affronter une mère volubile et envahissante en ce samedi matin, mais les relations publiques faisaient partie de son métier. Et cette Mme Apusse avait été recommandée par un ponte du ministère – Vladko savait quand il le voulait se débarrasser de son accent slave et sa voix de basse faisait merveille.

La directrice nous invita à nous asseoir dans son bureau et commença à ouvrir devant nous un de ces dépliants qui vantaient les mérites de l'école. C'était le moment critique.

— Maman, fis-je d'une petite voix alors que nous en étions à peine arrivés à la moitié de la première page, j'ai soif, est-ce que je peux aller chercher un verre d'eau ?

Avant que la directrice n'ait pu prendre la parole, ma mère de substitution m'avait déjà répondu :

— Mais bien sûr mon poussin, tu n'as qu'à aller demander à la gentille dame qui nous a accueillis tout à l'heure, je suis sûre qu'elle se fera un plaisir de t'aider pendant que je discute avec Mme la Directrice. Et puis pourquoi tu n'essaierais pas de trouver un sympathique élève qui accepterait de te faire faire un tour de l'école, comme ça tu pourrais te rendre compte par toi-même...

Sans demander mon reste, je quittai ma chaise et sortis de la pièce avant que Mme la Directrice n'ait eu le temps de dire un seul mot qui irait à l'encontre de la suggestion de Mélanie.

La première partie du plan s'était déroulée comme prévu. Maintenant, c'était à moi de jouer, pendant que Mme Apusse se chargeait de noyer la directrice de l'ENDIV sous un flot d'interrogations inquiètes pour son précieux, son unique fils.

Je me dirigeai vers l'accueil. La secrétaire qui avait compati à mon triste sort était toujours là. Je m'approchai d'elle avec une nervosité qu'encore une fois j'éprouvais réellement, mais qui, finalement, convenait bien au rôle que j'avais à interpréter.

— Bonjour, balbutiai-je timidement, la directrice m'a demandé de m'adresser à vous... Ce serait pour trouver un étudiant qui accepterait de me faire visiter un peu l'école.

La secrétaire parut légèrement surprise et j'enchaînai aussitôt :

— En fait, c'est surtout un prétexte pour éviter de retourner là-dedans...

J'indiquai du menton la porte du bureau où Mélanie devait être en train de torturer la pauvre directrice, et embrayai sur un regard « Adoptez-moi » que je m'étais entraîné à exécuter pendant toute une soirée.

Cela dut être efficace, puisque la secrétaire prit aussitôt une mine compatissante :

— Je comprends, fit-elle avec une petite grimace complice. Voyons, il y a bien quelqu'un du Bureau des Élèves qui devrait pouvoir vous accompagner.

Elle consulta rapidement son carnet et composa un numéro sur son téléphone. Je ne pouvais m'empêcher de jeter des coups d'œil impatients vers la porte du bureau de la directrice : elle pouvait s'ouvrir à n'importe quel moment et, si j'étais encore là, il nous faudrait probablement quitter les lieux, ma mère n'ayant plus le prétexte de partir à ma recherche — le plus longtemps possible dans la mauvaise direction.

J'avais tort de m'inquiéter : la secrétaire avait réussi à joindre un étudiant qui se montrait disposé à me faire visiter les lieux. Quelques instants plus tard, je fus rejoint devant l'accueil par un jeune homme ébouriffé, à l'aspect quelque peu débraillé avec sa chemise qui hésitait entre sortir et rentrer dans son pantalon et ses tennis fatigués qui laissaient entrevoir des orteils velus. Il me tendit la main et nous échangeâmes une poignée chaleureuse.

— Salut, je m'appelle Carlos Amoal. Je suis le secrétaire du Bureau des Élèves.

— Jacques Apusse.

— Alors comme ça, tu veux te dédier corps et âme à la chimie ?

— Euh... ouais, c'est possible... Je ne suis pas encore très sûr...

— Bon, alors j'ai quinze minutes pour te convaincre que ton avenir se trouve quelque part entre la polymérisation radicalaire et les synthèses anhydres...

Cette assertion m'alarma ; il fallait que je trouve un moyen d'échapper à la visite des labos et des amphis pour rester concentré sur mon objectif.

— Ce que je voulais dire, répondis-je précipitamment, c'est que je sais déjà qu'il faut que j'intègre une école de chimie, c'est une matière qui me passionne depuis que je suis tout petit... Mais je n'ai pas encore choisi laquelle.

— Ah... Tu hésites entre plusieurs écoles ?

Heureusement, Mélanie m'avait briefé sur le sujet.

— La Fondation Libre des Idées Chimiques me paraît pas mal, avançai-je prudemment.

Carlos eut une moue dédaigneuse.

— Les FLICs c'est des ploucs, ils n'ont même pas un spectromètre de masse pour cinq dans cette école...

— Et puis il y a aussi la Faculté Universelle de Chimie Kantienne...

— Tu parles, la FUCK c'est pire que tout : tout leur budget passe dans la communication, ça doit bien faire dix ans qu'ils n'ont pas changé le matériel de leur labo.

— Oui, mais ils ont plein d'activités sympas : ils passent des films dans l'amphi tous les soirs, font venir des artistes pour des concerts...

Carlos hochait la tête d'un air entendu.

— Je vois, tu t'intéresses aussi aux à-côtés. Eh bien figure-toi qu'on n'est pas en reste à l'ENDIV, et qu'on sait s'amuser ici aussi. Ce soir, par exemple, c'est la nuit brésilienne, on va tous se déguiser avec des résilles et des plumes pour déguster des bananes flambées !

— Ça a l'air sympa... Tu n'aurais pas un programme de vos activités, pour que je me rende un peu mieux compte ?

— Je vais te trouver ça. Mais n'oublie pas que le principal, c'est quand même d'avoir du matos de pointe pour nous former dans les meilleures conditions.

— Non, non, je n'oublie pas...

Je le vis partir en trotinant dans le couloir et revenir quelques instants plus tard avec une liasse de feuilles à la main.

— Tiens, c'est le journal de l'école. Tu as toutes les infos sur les animations de la quinzaine à venir là-dedans.

Je m'emparai du numéro du *Gratin d'ENDIV* qu'il me tendait avec un ravissement non feint. Pour le moment, le scénario se déroulait à la perfection. Mais le plus dur restait à faire.

— C'est génial, m'exclamai-je, un vrai journal étudiant ! Ça c'est un critère de décision qui pourrait me faire pencher pour l'ENDIV...

Mon enthousiasme déstabilisa quelque peu mon interlocuteur.

— Ah bon ?

— En fait, j'aime bien écrire... des articles sur la chimie... de la vulgarisation. Mon rêve, c'est d'être publié.

C'était énorme, mais j'étais décidé à tenter le coup. Carlos se passa la main dans son épaisse tignasse avec une mine soucieuse.

— Oui, mais... fit-il, pour être honnête, *Le Gratin d'ENDIV*, ce n'est rien de plus qu'une feuille de chou, pas ce qu'on peut appeler une publication officielle...

— Pas grave, répondis-je un peu trop vite. Il faut bien commencer quelque part...

Carlos haussa les épaules.

— Tant mieux, si ce que l'ENDIV peut offrir correspond à tes attentes. Je suis sûr que le *Gratin* sera ravi de te publier, il manque plutôt de contributeurs en ce qui concerne les articles de fond...

— Génial, répétais-je. Tu crois que je pourrais emporter quelques anciens numéros avec moi ? Je trouve qu'un journal reflète bien la vie d'une école, je pense que ça me permettra de mieux vous connaître...

Tout pouvait s'écrouler à ce moment-là. Carlos pouvait m'envoyer balader ou m'apprendre que les anciens numéros n'étaient plus disponibles. Mais j'avais la chance d'être tombé sur un garçon serviable.

— Ça doit être possible, répondit-il. Il suffit de passer faire un tour aux archives. On y garde toujours quelques exemplaires en rab.

Les archives... le mot me fit bondir de joie intérieure.

— Allons-y !

Le jeune homme récupéra une clé à l'accueil et je le suivis dans une succession de couloirs. Il en profita pour me faire l'article des installations dernier cri, des amphis munis de caméras, des labos suréquipés, et je l'écoutai d'une oreille distraite tout en me faisant mentalement la liste de tout ce qui pouvait encore foirer.

Nous parvînmes finalement devant une porte, au fond d'un couloir, sur laquelle était collée une affichette représentant... bon, ça ressemblait avant tout au résultat d'une soirée trop arrosée qui aurait raté la cuvette des toilettes, mais la mention « Gratin d'endives » en lettres gothiques qui la barrait laissait plutôt supposer qu'il s'agissait d'un plat avant digestion.

Carlos fit tourner la clé dans la serrure et poussa la porte. La pièce n'était pas très grande et paraissait remplie d'armoires. Sur une table, bien alignés, se trouvaient une dizaine de tas composés chacun de quatre ou cinq numéros du *Gratin d'ENDIV*.

— Ce sont tous les numéros de l'année. Tu peux emporter un exemplaire de chaque, si tu veux, de toute façon on les a déjà numérisés.

Tout en prenant mon temps pour sélectionner mes numéros, je réfléchissais à toute vitesse sur la meilleure façon de me rapprocher un peu plus de mon but qui était peut-être à portée de main, dans un de ces placards...

— Et là-dedans, lançai-je d'une voix détachée en désignant les grandes armoires métalliques, ce sont aussi des vieux numéros ?

— On essaye de garder la maquette qui sert à chaque édition, répondit Carlos, c'est un peu la mémoire de l'école. Mais on a malheureusement perdu tous les exemplaires antérieurs à l'inondation...

L'inondation... C'était effectivement dans ma liste de trucs susceptibles de tout ficher en l'air, avec l'incendie, les rats et le grand nettoyage de printemps. Je sentis ma gorge se nouer.

— Ah bon ? Vous avez eu un problème d'inondation ? Il y a longtemps ?

Carlos sentit l'inquiétude dans ma voix mais se méprit sur son origine véritable.

— Pas de panique, fit-il, c'était en 1978 ou 1979, la tuyauterie a été refaite depuis, on n'a plus eu de problème.

Mon soupir de soulagement dut le conforter dans l'idée que des tuyaux en bon état étaient pour moi un critère de sélection absolument crucial. Je sentis qu'il commençait à me regarder d'un air bizarre, mais il fallait que je tienne encore mon rôle.

— Ça veut dire que si je te demande, je sais pas, *Le Gratin d'ENDIV* du mois d'octobre 1981, tu serais capable de le retrouver ?

— Oui.

Carlos ne bougea pas pour autant. Appuyé contre l'encadrement de la porte, il fourrageait dans sa tignasse en me dévisageant avec curiosité.

J'étais manifestement allé trop loin. Mais ce n'était malheureusement pas encore assez.

— J'aimerais vraiment voir un vieux numéro, insistai-je. Comprendre le passé, c'est préparer l'avenir, ajoutai-je d'un air inspiré, et si je veux être sûr que mon avenir passe par l'ENDIV, c'est important que je puisse me faire une idée de son passé...

Carlos hocha la tête en plissant les yeux.

— Tu es sûr que c'est la chimie qui t'intéresse ? Tu ne veux pas essayer de faire de la politique, plutôt ? Ça s'y connaît pas mal en termes d'animation et puis franchement, avec des slogans de ce calibre, tu as toutes tes chances de percer...

Je pris un air outré et le jeune homme s'avança vers moi pour me gratifier d'une large tape dans le dos.

— Allez, ne te vexes pas, je vais te le montrer, ton numéro... Il faut absolument qu'il soit de 1981 ou n'importe quelle année ferait l'affaire ?

— 1981, ce serait mieux, répondis-je piteusement.

Je n'arrivais à penser à aucune justification plausible, mais maintenant qu'il me prenait officiellement pour un hurluberlu, Carlos n'en demandait pas tant. Il ouvrit plusieurs casiers avant de trouver la bonne boîte en carton, qu'il sortit du tiroir pour la poser sur la table.

— Voilà, dit-il, l'intégralité des *Gratins d'ENDIV* de l'année scolaire 1981-1982. Tu peux regarder, mais ceux-là, je ne peux pas te les laisser, il ne reste plus que les maquettes.

Pour le moment, ça me satisfaisait largement.

Avec fébrilité, et sans plus tenir compte du regard intrigué de Carlos, j'extirpai les premiers numéros de la série. Les pages n'étaient même pas reliées, il s'agissait de simples collages d'articles qui avaient vraisemblablement été tapés sur des machines à écrire. L'impression devait ensuite se faire par flashage de la maquette, dans cette époque pré-numérique.

Je parcourus rapidement les pages du premier numéro. Il parlait de voyage d'intégration, d'examens à repasser au mois de septembre, de la fin de la République avec l'arrivée de la gauche au pouvoir, de la fin de la pauvreté avec l'arrivée de la gauche au pouvoir, et de la façon de draguer les 5% de filles du campus.

À l'examen du deuxième numéro, mon cœur se mit à battre plus vite en découvrant dans le sommaire l'annonce d'un concours littéraire ouvert aux seuls élèves de première année, ceux qui venaient d'intégrer l'école. Quelques pages plus loin, je frôlai la syncope en lisant le sujet :

« À toi je m'adresse, ami Endivien.

Prouve-moi céans de ta plume, la valeur  
En composant derechef quelques alexandrins  
Évoquant les épreuves subies en l'honneur  
De cette institution si noble et si vive ;  
Tu l'as deviné, je parle de l'ENDIV.  
Le concours est loti de prix admirables :  
Casquettes, soucoupes, T-Shirts et tasses



Seront répartis de façon équitable  
Entre ceux qui sauront faire preuve d'audace.  
Vois dans la suite ce que la règle t'impose  
D'utiliser comme termes lorsque tu composes :  
« La tentation de la pseudo-réciproque »  
Devra se trouver dans ton poème ad hoc.  
« La matrice est diagonalisable » aussi,  
Si tu souhaites vraiment remporter le prix.  
« Les aimants se polarisent », également,  
Devra faire partie de ta composition.  
Ajoute encore : « Le champ est magnétique »  
Et n'oublie pas « Les synthèses métalliques »  
Avant que d'apporter la touche finale  
Qui n'est autre que « La réaction totale ».

C'était exécrable en termes de poésie mais j'étais bien trop excité pour perdre du temps à jouer le critique littéraire. Je tenais là la preuve que toutes nos élucubrations étaient fondées, et je dus reconnaître que jusqu'à ce moment, une part de moi n'y avait pas vraiment cru.

Mes mains tremblaient tellement que j'eus peur de déchirer les pages que je saisis ensuite : le deuxième numéro du mois d'octobre 1981 était celui qui devait contenir les poèmes soumis par les étudiants en réponse au concours. Dont, j'en étais maintenant persuadé, celui qui avait été pour une raison encore obscure inscrit sur le tableau des P.R.O.F.S. quinze jours plus tôt.

Je le trouvai exactement là où je m'y attendais, parmi une dizaine de compositions que je ne pris même pas le temps de survoler : une seule chose m'intéressait désormais, et c'était ce qui allait se trouver en bas du dernier vers, sous le poème : la signature de l'auteur, et avec elle, peut-être, la solution de l'énigme. Le nom du compétiteur qui avait répondu au défi et contourné les règles en empruntant le chemin de la phonétique était un certain Killer Avera.

Mon enthousiasme retomba aussitôt : il s'agissait sans nul doute d'un pseudonyme. Je n'avais pas songé à cette éventualité, mais l'échec était patent : sans l'identité véritable de ce Killer, nous étions ramenés à notre point de départ. Fiévreusement, je feuilletai le reste du journal en quête de n'importe quel autre indice, incapable de me résoudre à admettre la défaite si près du but.

Mon regard tomba alors sur une autre feuille de la liasse. Un détail attira mon attention, et je la parcourus rapidement. Mes yeux s'agrandirent sous l'effet de la surprise et je ne pus retenir une exclamation.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me lança Carlos en s'approchant de moi.

Je balbutiai :

— Est-ce que je peux t'emprunter ce carton ? C'est super important...

Le jeune homme avait froncé les sourcils et semblait d'un coup beaucoup moins sympathique.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, me répondit-il d'un ton sec, mais il est hors de question que ces documents sortent de cette pièce. D'ailleurs, je pense qu'on a fait le tour, il serait temps d'y aller. Ta mère doit t'attendre, et moi aussi j'ai d'autres trucs à faire.

J'imaginai un instant raconter un nouveau bobard pour justifier mon attachement à ces vieilles feuilles de papiers, une histoire poignante du genre « tu le croiras jamais mais je viens de retrouver la trace de mon père qui a disparu depuis quinze ans », mais je ne me sentais pas capable de broder indéfiniment et de façon cohérente autour de ce genre de thème qui n'allait pas manquer de susciter une brouette de questions.

La mort dans l'âme, je rangeai les documents dans le carton et le carton dans le placard.

Carlos me regarda faire. Il ne paraissait plus avoir envie de rigoler. Nous quittâmes la pièce sans un mot pour retourner à l'accueil. Carlos me souhaita bonne chance pour les concours, mais je sentis bien que le cœur n'y était pas et qu'il disait ça pour la forme. Je haussai mentalement les épaules ; de toute façon, je n'avais jamais vraiment été attiré par la chimie.

Comme convenu, je fis sonner le portable de Mélanie pour la prévenir que ma mission était achevée et qu'elle pouvait relâcher la directrice. Deux minutes plus tard, les deux femmes apparurent sur le seuil de la porte. La prof de chimie soutenait toujours la conversation avec le même débit mais son interlocutrice paraissait carrément épuisée. Elle hochait vaguement la tête en réponse au flot de paroles assénées par Mélanie. Elles échangèrent finalement une poignée de main, sans doute un peu trop vigoureuse au goût de la directrice qui me gratifia d'un vague signe de tête en guise de salut. Elle nous regarda partir en se demandant probablement ce qu'elle avait bien pu faire pour qu'un type du ministère lui impose cette épreuve, et en priant pour que jamais je n'intègre l'ENDIV : elle ne devait avoir aucune envie de rendre des comptes à ma supposée mère à chaque fois que j'aurais le malheur d'attraper un rhume. Et au vu de la performance que Mélanie venait de livrer, je pouvais aisément la comprendre.

Dès que nous eûmes quitté le bâtiment, la prof de chimie se pencha vers moi :

— Alors, vous avez réussi à trouver quelque chose ?

— Killer Avera, lui soufflai-je en réponse. Le type qui a écrit ce poème en 1981 a signé Killer Avera... Malheureusement, il s'agit très probablement d'un pseudo. Par contre, j'ai découvert un autre truc incroyable...

Je lui racontai rapidement ce que j'avais aperçu dans le journal. Elle réfléchit un bref instant avant de me demander :

— Le local des archives était-il fermé à clé ?

— Oui, Carlos l'a récupérée à l'accueil.

— Il y avait une fenêtre ?

— Oui.

— Bien, fit Mélanie, on y retourne.

Avant que j'aie pu réagir, elle avait rebroussé chemin.

Je la rattrapai en trotinant.

— Attendez, comment comptez-vous faire ?

Pour toute réponse, elle me tendit une gourmette dorée qu'elle avait détachée de son poignet.

— Dites que vous l'avez perdue. Vous la retrouverez dans le local des archives. N'oubliez pas de passer la caisse de journaux par la fenêtre...

En revenant à l'accueil, je vérifiai que Carlos n'était plus dans les parages et je me dirigeai vers la secrétaire, poursuivi par les imprécations de Mélanie :

— ... offerte par ton grand-père, paix à son âme, a-t-on idée d'être distrait comme ça, et ce n'est pas faute de te l'avoir dit, Jacques, il faut que tu apprennes à faire attention à tes affaires...

Je vis du coin de l'œil la porte du bureau de la directrice se refermer brusquement : elle avait manifestement décidé de ne pas participer à la suite de l'histoire.

— Excusez-moi, marmonnai-je à l'intention de la secrétaire un peu estomaquée par ce retour agité, je crois que j'ai laissé tomber ma gourmets dans le local des archives du *Gratin d'ENDIV*...

La jeune femme, que Mélanie avait prise à témoin de ma négligence criminelle et de mon manque de respect envers mes ancêtres, se saisit de son téléphone.

— Je vais rappeler Carlos, il va vous y conduire.

— Ah non, fit aussitôt la prof de chimie avec véhémence, nous n'allons pas en plus déranger un jeune homme qui, j'en suis persuadée, est beaucoup plus consciencieux que mon pauvre Jacques. N'est-ce pas, Jacques, tu sauras te débrouiller tout seul ?

— Oui, Maman...

« Adoptez-moi »...

La secrétaire n'hésita qu'une fraction de seconde avant de me tendre la clé du local et je filai dare-dare vers la salle des archives, laissant derrière moi une Mélanie en pleine forme égrener à la jeune fille ébahie la liste exhaustive de mes incartades de gosse turbulent.

Je ne rencontrai personne dans les couloirs, le samedi matin devant être une période de récupération après la soirée du vendredi. Je parvins enfin devant la porte où était collée l'affiche du gratin d'endives et je tournai la clé dans la serrure, le cœur battant. Je refermai la porte derrière moi et me dirigeai vers l'armoire où j'avais remis le carton. Il était toujours là. Je vérifiai rapidement que tous les numéros de l'année scolaire 1981-1982 étaient bien dans la

boîte, puis ouvris la fenêtre et la glissai sur le rebord. J'effaçai ensuite toute trace de mon passage en refermant fenêtre et placard, et ressortis du local, la gourmette de Mélanie enfilée autour du poignet. Elle ressemblait davantage à un bracelet pour femme qu'à un symbole de virilité transmis de génération en génération, mais il allait falloir faire avec.

En retournant à l'accueil, je la brandis triomphalement :

— Je l'ai retrouvée, Maman !

Nous prîmes congé de la secrétaire qui avait manifestement du mal à retenir son fou rire. En sortant, je fis un rapide crochet par l'arrière du bâtiment pour récupérer la boîte sur le rebord de la fenêtre et je m'engouffrai dans la voiture de Mélanie qui était venue m'attendre aussi près que le permettait la plate-bande herbue.

Après quoi, nous quittâmes pour de bon les locaux de l'École Nationale d'Ingénieurs Volontaires avec, pour ma part, la volonté ferme de ne jamais y remettre les pieds.

## Chapitre 24 – I'm proud

*I'm proud I have to have my way*

— Bérénice —

Le bureau d'Éléanore Marolex semblait plus désordonné et encombré que jamais, maintenant qu'il abritait trois profs de prépa, un étudiant, une détective et Monty Bienvenue, qui se mouvait parmi les gens et les dossiers en transportant un plateau où reposaient des muffins et des brownies dont l'odeur mettait l'eau à la bouche.

Nous étions installés autour de la table basse où j'avais posé le carton de journaux subtilisé à l'ENDIV. Mélanie venait de relater notre équipée du matin et n'avait pas tari d'éloges sur mes talents de comédien qui avaient, selon elle, joué un rôle déterminant dans le succès de notre mission. J'en avais rosi de confusion mais je savais que le meilleur était encore à venir ; ce que j'étais sur le point de révéler allait faire de moi le prétendant le plus en vue pour le César de la détection, le Sept d'Or de l'investigation, l'Oscar du meilleur film policier. Je me sentais brillant, et cela faisait tellement longtemps que ça ne m'était pas arrivé que j'en éprouvais comme un vertige.

Alors que tous les regards s'étaient tournés vers moi, je ne sus soudain plus par où commencer. Il y avait là un enjeu qui me dépassait et je prenais brusquement conscience que tout ceci n'était pas un jeu : j'avais maintenant la preuve que notre adversaire n'était rien de moins qu'un fou dangereux qui, s'il parvenait à mettre son plan à exécution, conduirait à quelque chose d'aussi définitif et absolu que des morts. Le mot résonnait bizarrement dans ma tête, dépouillé pour la première fois de son aura d'irréalité. Je trouvais dans le regard appuyé d'Éléanore l'encouragement muet qui me permit de commencer.

— L'auteur du poème dont vous avez découvert les strophes éparpillées sur vos tableaux s'appelle Killer Avera, annonçai-je tout d'abord sur un ton solennel.

Mélanie m'avait déjà précisé que ce pseudo ne lui évoquait rien, et il en allait a priori de même pour les deux autres P.R.O.F.S. qui

secouèrent la tête en signe d'ignorance. Maxime avait sorti de sa sacoche un épais bouquin que je devinai être le bottin des anciens de l'ENDIV que son copain avait dû lui passer, et commença à le parcourir. Par acquit de conscience, sans doute, car je doutai qu'il se trouvât un M. Avera suffisamment irresponsable pour affubler son fils du doux nom de Killer... Sans attendre le résultat de sa recherche, je poursuivis :

— C'était ce que nous étions venus chercher comme information. Mais je suis en réalité tombé sur quelque chose de bien plus intéressant. Car ce Killer Avera, en 1981, n'a pas seulement écrit un poème pour participer à un concours et gagner un T-shirt de l'école ; il a contribué de façon régulière au *Gratin d'ENDIV*. Killer Avera est l'auteur d'un roman-feuilleton. Un feuilleton qui raconte comment tous les profs d'un lycée se font assassiner les uns après les autres par un type déguisé en moine.

Ma voix tremblait légèrement lorsque j'ajoutai :

— Un feuilleton où un prof de maths décède après être tombé d'une estrade, où un prof de physique se fait électrocuter au cours d'un TP et où un prof de chimie meurt asphyxié après avoir mélangé les mauvais composants lors d'une expérience.

Il y eut un silence. Je pouvais voir sur chacun des visages qui m'entouraient un mélange de fascination et d'horreur. Mélanie fut la première à prendre la parole. Je ne lui avais rien révélé hormis la découverte d'autres écrits du mystérieux Killer quand nous étions à l'ENDIV, et j'étais resté trop concentré pour lui parler dans la voiture, quand nous rentrions à Paris et que je parcourais fiévreusement les maquettes du *Gratin*. Elle balbutia :

— Vous voulez dire que tout ce qui nous est arrivé était raconté dans ces journaux publiés il y a plus de vingt-cinq ans ?

J'approuvai d'un signe de tête.

— À cela près que personne n'est mort, ajouta Vladko en prenant les autres P.R.O.F.S. à témoin avec un sens évident de l'à-propos.

— Pour le moment, tempérai-je. « X » semble suivre pas à pas le scénario décrit dans le feuilleton, mais avec moins de succès. En réalité, il ne suffit pas de scier les montants d'une estrade, de dénuder un fil, ou d'échanger deux produits dans un labo de chimie

pour tuer quelqu'un. Même si ça peut se passer de cette façon dans un roman.

Il y eut un claquement sec et tout le monde se retourna vers Maxime. Il venait de refermer le bottin d'un geste brusque.

— Pas de Killer Avera là-dedans, lança-t-il d'un air dépité. Ni dans la promo 1984 ni dans aucune autre.

— On aurait pu s'en douter, fit Vladko, ils se cachent tous derrière des faux noms pour écrire dans leur feuille de salade...

— Feuille de chou, corrigea mécaniquement Mélanie. Et l'usage de pseudos est effectivement courant dans ce milieu sans qu'il ne faille y voir systématiquement la marque du Grand Capital...

Pour recentrer la conversation, je saisis un des numéros du *Gratin*, vers la fin de la pile.

— Là-dedans, poursuivis-je, il y a un épisode où l'auteur des meurtres empoisonne le distributeur d'eau des profs avec de la soude caustique... C'est sans doute ce que voulait faire « X » quand il a versé du *Pousse-Mousse* dans la bonbonne.

— Mais pourquoi du *Pousse-Mousse* ? s'interrogea Maxime en fronçant les sourcils.

— Parce que c'est du savon, répondit aussitôt Mélanie. Et l'un des produits qui entre traditionnellement dans la composition du savon, c'est justement la soude.

— C'est une réaction de saponification, précisai-je fièrement.

— Mélange d'un ester et d'une base comme de la soude ou de la potasse, dit encore Mélanie qui était sur son terrain. Ça ne peut pas être une coïncidence. « X » a cherché de la soude dans le laboratoire de chimie pour se conformer à ce qui se passe dans le feuilleton. Quand il n'a pas réussi à ouvrir l'armoire, il s'est tourné vers le premier produit disponible qui avait un lien avec celui qu'il était censé utiliser.

— Ça prouve qu'il a des notions de chimie, avançai-je.

— C'est quand même une réaction assez connue. À mon avis, ça ne veut pas forcément dire grand-chose.

— Comment l'histoire se termine-t-elle ?



C'était Eléanore qui avait posé la question. Elle n'avait rien dit jusque-là et je commençais à craindre qu'elle ne m'en veuille de lui avoir en quelque sorte piqué son enquête. Le ton de sa voix me rassura.

— Les neuf épisodes du feuilleton ont été publiés dans neuf numéros du Gratin d'ENDIV, entre les mois d'octobre 1981 et de juin 1982, à raison d'un épisode par mois. Le premier est une scène d'exposition qui introduit un assassin en habit de moine. Le deuxième plante le décor du lycée. Les troisième, quatrième et cinquième décrivent successivement les incidents de l'estrade, du court-circuit et du gaz toxique. Le sixième explique comment le coupable dissimule les preuves de son crime dans un casier de prof, qui se fait du coup littéralement lyncher par ses collègues. Le septième parle de l'histoire de la bonbonne d'eau, qui empoisonne un nouveau prof. Le huitième...

Nous entrons à ce moment-là dans l'inconnu. Et cet inconnu était tout à la fois effarant et effrayant.

— Le huitième raconte comment une bombe détruit entièrement le lycée et règle le sort des derniers profs survivants.

Vladko poussa un juron. Mélanie avait pâli et Maxime se leva brusquement pour essayer d'arpenter la pièce sans buter dans les piles de dossiers qui traînaient sur le sol.

— Il faut qu'on prévienne la police. P.R.O.F.S. ou pas, cette histoire prend des proportions qu'on ne va pas réussir à gérer...

— Que dit exactement le feuilleton au sujet de cette bombe ? demanda encore Eléanore.

Je farfouillai dans le carton.

— Je n'ai pas eu le temps de tout lire attentivement, mais cet épisode-là explique comment créer des explosifs à partir d'engrais et de composants qu'on peut facilement se procurer dans une boutique de bricolage. Je ne sais pas ce que ça vaut mais en tout cas, ça paraît réaliste.

La jeune femme parcourut rapidement la feuille que je lui tendais.

— Ça peut marcher, reconnut-elle. C'est le genre de recette qu'on trouve maintenant sur le net, mais à l'époque, ça devait être plus compliqué à dénicher. Il y a cependant de grandes chances que le

tout explose à la figure de celui qui essaye de se lancer dans ce mélange. C'est relativement simple de créer une bombe. La stabiliser pour qu'elle n'explose qu'au moment voulu est beaucoup plus difficile. Et ça, notre ami Killer ne le précise pas dans sa recette.

Maxime avait déjà sorti son portable.

— J'appelle la police.

— Pour lui raconter qu'un tueur en série s'attaque à des profs de lycée en suivant un scénario publié dans un journal étudiant il y a vingt-cinq ans ? Ça aurait peut-être pu être crédible s'il n'y avait eu ne serait-ce qu'une victime. Là, « X » s'est montré trop mauvais pour qu'on puisse prouver quoi que ce soit.

— Et je l'en remercie, marmonna Vladko d'une voix bourrue.

— Une menace d'attentat à la bombe, c'est du sérieux quand même, non ? Surtout en période écarlate de Virgile le Pirate.

Eléanore secoua la tête.

— Il n'y a pas à proprement parler de menace, juste une extrapolation à partir de certaines hypothèses. Quoi qu'il en soit, je ne dis pas que la police n'interviendrait pas. Elle serait même capable d'arrêter l'auteur des attentats. Mais ce n'est pas lui qui m'intéresse le plus. Celui qu'on doit arrêter, c'est celui qui se cache derrière... Et j'ai peur que si nous ratons l'occasion de nous occuper nous-mêmes de « X », « Y » ne nous échappe...

Il y eut un silence. Maxime s'était figé, le pouce sur la touche « Appeler » de son téléphone.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un « Y » ? souffla Mélanie, et l'angoisse dans sa voix était perceptible.

— L'épisode manquant, répondit la détective sur un ton calme. D'après ce que dit Peter, Killer Avera ne mentionne à aucun moment dans son feuilleton des menaces de mort inscrites sur des tableaux. Il ne parle pas non plus des P.R.O.F.S., autrement dit de vous. Pour moi, « X » ne fait qu'obéir aux ordres : ceux qui lui sont donnés par le feuilleton et ceux qui l'ont conduit à vous menacer, vous les P.R.O.F.S., avant de s'en prendre à vous. Ça, c'est l'œuvre d'« Y ».

— Vous voulez dire qu'il y a deux fous dangereux qui errent dans les locaux de Pépin-le-Bref ? s'exclama la prof de chimie, horrifiée.

— Non. Je pense que contrairement à « X », « Y » n'est pas fou. Il poursuit un but en manipulant « X » comme un pantin et en se cachant derrière lui pour atteindre un objectif que j'ignore encore.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors, si on n'appelle pas les flics ?

Ma voix était sans doute un poil trop aiguë. Je me raclai la gorge pour redescendre d'un ton.

— Vous ne nous avez pas parlé du dernier chapitre, Peter, répondit Eléanore, ignorant apparemment ma question. Comment l'histoire se termine-t-elle ?

Je m'emparai du dernier numéro.

— Le dernier épisode... Comme il se doit, il révèle le nom du coupable. La silhouette encagoulée ôte sa capuche et éclate d'un rire dément en regardant le lycée partir en flammes. Mais je pense que le réalisme de la série s'arrête là.

— Qui est le coupable ? cria presque Vladko en faisant mine de se jeter sur moi.

Je me sentis brusquement mal à l'aise. Ça me paraissait impossible que cette partie-là de l'histoire soit également vraie.

Je lançai un coup d'œil vers la feuille qui contenait le dernier épisode du feuilleton, pour vérifier que je ne m'étais pas trompé. Je finis par répondre à contrecœur :

— Le coupable est... la conseillère d'orientation.

Un silence accueillit cette déclaration. Nous étions probablement tous en train de nous imaginer l'affable Melle Prune se délectant de la ruine de Pépin-le-Bref en arborant une stature à la Néron face à Rome en feu. Ça n'avait aucun sens. Mais qu'est-ce qui en avait, dans toute cette histoire ?

— Nous ne pouvons préjuger de rien, à ce stade, dit Eléanore. C'est là que se trouve toute la difficulté : le feuilleton nous fournit une ligne directrice, une trame, mais c'est à nous de déterminer ce qui s'applique au réel. Et le réel, pour le moment, c'est Killer Avera.

Je la regardai sans comprendre.

— Il a utilisé un pseudo, donc nous ne sommes pas plus avancés...

— Le fait que nous ne puissions pas faire de lien entre le pseudo et l'identité de l'auteur ne signifie pas que personne n'en soit capable...

La détective s'était saisie de la dernière page d'un numéro du *Gratin*.

— Vous voyez, ces mentions composent ce que l'on appelle un « ours » dans le jargon des journalistes. C'est une fiche technique où l'on doit retrouver le nom des principaux responsables de la publication, dont les rédacteurs en chef et éventuellement les contributeurs. Ici, on entre dans le terrain du juridique ; en tout cas pour les rédacteurs en chef et le directeur de la publication, pas question d'utiliser un pseudo. Et si quelqu'un peut savoir qui se cache derrière Killer Avera, ce doit être... M. Fassol, qui était rédacteur en chef à cette époque-là.

Sans se faire prier, Maxime avait replongé le nez dans son annuaire. Il en ressortit victorieux, cette fois :

— Rémy Fassol, promo 1983. Si ce qui est marqué dans ce bouquin est exact, il est chef de service dans un laboratoire pharmaceutique.

— C'est bon signe, souligna Eléanore ; s'il a un poste important, il aura tendance à mettre à jour ses coordonnées.

— Il y a un numéro de téléphone portable dans l'annuaire. Ça vaut le coup d'essayer.

Eléanore était déjà en train de composer le numéro sur son mobile. Nous n'eûmes pas à attendre longtemps avant de l'entendre prononcer :

— Allo, M. Fassol ? Je suis Melle Pouliche, élève à l'ENDIV ; je ne vous dérange pas ?

— ...

— Oui, je me doute que vous avez déjà fait parvenir votre cotisation pour l'Association des Anciens, il ne s'agit pas de ça. En fait, je suis en première année et j'envisage de m'impliquer en tant que rédactrice en chef du *Gratin d'ENDIV*. J'ai vu que vous aviez occupé ce poste il y a plusieurs années et j'aurais voulu savoir ce que vous aviez pensé de cette expérience...

Sans doute beaucoup de choses, car cinq bonnes minutes s'écoulèrent avant que la détective ne puisse poser la question suivante.

— J'ai vu dans les numéros dont vous étiez responsable qu'un certain Killer Avera avait publié un feuilleton... J'ai trouvé son

histoire fascinante et je me demandais si vous saviez ce qu'il était devenu une fois son diplôme en poche...

— ...

— Oui, je comprends...

— ...

— Je vous remercie pour vos conseils, M. Fassol. Je ne manquerai pas de vous envoyer un exemplaire du *Gratin* lorsque je serai aux commandes.

Cela mit fin à la conversation.

— Alors ?

Nous bouillions tous d'impatience.

— Alors Killer Avera a contribué au *Gratin d'ENDIV* durant trois ans de manière tout à fait anonyme en déposant ses articles dans la boîte aux lettres du journal. Il a connu un petit succès d'estime mais personne n'a jamais réussi à découvrir sa véritable identité.

À chaque fois que nous pensions toucher au but, une bourrasque nous en éloignait à nouveau. De frustration, je m'emparai d'un muffin et le mâchai rageusement.

La jeune femme avait froncé les sourcils et semblait être la seule à encore essayer de réfléchir parmi une assemblée plutôt abattue.

Elle se tourna finalement vers moi pour me demander :

— Peter, où la bombe explose-t-elle, au juste ?

Je considérai à nouveau les feuillets.

— Il n'y a pas beaucoup de détails à ce sujet. A priori, la bombe est dissimulée sous un escalier qui se disloque lorsqu'elle explose, bloquant la sortie et allumant un incendie qui se propage ensuite à tout le lycée.

Pendant que je parlais, Eléanore s'était levée pour aller farfouiller dans une chemise verte abandonnée derrière le canapé. Elle en sortit une large feuille de papier qu'elle vint déplier sur la table.

— Voici un plan de Pépin-le-Bref. Si on cherche des escaliers, on en trouve quatre, approximativement aux quatre coins du bâtiment.

Elle les indiqua du doigt.

— Killer donne-t-il des précisions sur l'escalier sous lequel il dépose la bombe ?

Je compulsai les pages.

— Il ne dit rien de spécial au moment où il parle de la bombe, mais je crois que quelque part, il est fait mention d'un escalier...

— Essayez de retrouver ce passage, ça peut nous aider à cerner un peu mieux ce qui risque de se produire.

Je ne mis pas longtemps à mettre la main dessus :

— Voilà, c'est là, dans l'épisode qui décrit le lycée : « Il dévala l'escalier en bois qui avait dû voir défiler des générations de pieds bien moins brillants que les siens. » Un escalier en bois...

— Celui-ci est en pierre et en métal, indiqua Eléanore sur le plan. Il nous en reste trois en bois, ici, ici et là.

— Que suggérez-vous ? demanda Mélanie sur un ton soupçonneux.

Tous les regards avaient convergé vers la détective qui ne se démonta pas.

— On va prendre le mystérieux « X » sur le fait. Et en profiter aussi pour lui poser deux ou trois questions avant de le livrer à la police.

— On court le risque qu'il fasse exploser la bombe ?

— Le mélange de Killer n'est pas transportable. Tous les composants doivent être mélangés sur place. C'est dans la recette, donc « X » va s'y conformer.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

— Ce type-là accorde plus d'importance au respect du scénario décrit dans le feuilleton qu'à l'efficacité de ce qu'il entreprend. Au fond, ça lui est égal de vous avoir tous ratés. Il vous en a sans doute voulu, au départ, de ne pas vous être conformés au scénario qu'il prenait tant de peine à suivre à la lettre. Mais il a dû finir par se juger supérieur à vous, justement parce que vous aviez échoué. Tant qu'il peut poursuivre son rituel, il est satisfait. Sinon, il en éprouve de la souffrance, suffisamment en tout cas pour venir se briser le poing sur la vitre blindée de l'armoire à produits lorsqu'il s'est rendu compte qu'un élément de son modèle allait lui manquer...

Il y avait quelque chose d'effrayant à voir Eléanore se mettre ainsi dans la peau d'un criminel. Ses yeux bleu-vert étaient fixés sur un point invisible flottant dans l'espace.

— Nous allons le surprendre au moment où il viendra poser son piège. Si l'on en croit le scénario, ça devrait se produire dans la nuit de mardi à mercredi prochain.

— Et s'il est armé ?

— Je ne pense pas qu'il le soit, à moins que cela ne soit mentionné dans le feuilleton.

En tant que spécialiste autoproclamé des écrits de Killer Avera, je secouai la tête.

— Quoi qu'il en soit, cela ne m'empêchera pas de prendre mes précautions. Pour surveiller les trois escaliers, nous devons être six, deux par site. Plus nombreux, nous ne serions pas assez discrets. J'y serai avec Monty. Je peux facilement trouver quatre personnes pour nous accompagner là-bas, des personnes qui ont l'habitude de ce type de boulot.

— Il est hors de question que je sois mis en dehors de tout cela, s'exclama Vladko d'une voix tonitruante. Lorsque j'étais dans l'armée, j'ai connu des tranchées où j'ai laissé des compagnons qui ne sont jamais revenus embrasser leur femme et leurs enfants. « X » ne me fait pas peur.

Il me semblait que la guerre dans les Balkans était plus une affaire de roquette et de snipers que de tranchées mais personne ne releva.

— Je suis d'accord avec Vladko, renchérit Maxime sur un ton plus mesuré. Moi aussi je veux en être. Je suis capable de me défendre.

— En tant que P.R.O.F.S., nous avons eu droit à quelques cours pratiques, compléta la ronde Mélanie. Ne vous inquiétez pas pour nous.

J'essayai de l'imaginer effectuant une prise de karaté à un grand type costaud. Sans succès.

— Hum... moi aussi j'aimerais bien être là, prononçai-je avec précaution, mais je n'ai aucune formation dans le combat rapproché. Ma mère m'avait inscrit au judo quand j'avais sept ans et je me suis cassé le bras au deuxième cours...

C'était assez pitoyable comme aveu mais je ne voulais prendre personne en traître : qu'on ne s'attende pas à ce que je joue les matamores devant un type armé d'une bombe.

Eléanore détaillait les trois P.R.O.F.S. de pied en cap en fronçant les sourcils. Elle finit par dire en indiquant le plan :

— Dans ce cas-là, je propose que Max et Vladko se postent au niveau de l'escalier le plus proche de la porte principale. Mélanie et Monty, vous pourrez vous dissimuler dans cette salle qui donne sur l'escalier du milieu. Je resterai avec Peter pour surveiller l'escalier du fond. Si cela vous convient, bien entendu.

Passer plusieurs heures seul dans le noir en compagnie d'Eléanore Marolex aurait difficilement pu ne pas me convenir... et grâce au micro et à ma fâcheuse tendance à délirer à haute voix lorsque j'avais quarante de fièvre, les P.R.O.F.S. le savaient aussi bien que moi.

J'eus beaucoup de mal à ne pas tourner au rouge pivoine sous leurs regards scrutateurs. J'ignorai délibérément le clin d'œil de Vladko, qui fut rappelé à l'ordre par un coup de coude dans les côtes de la part de Maxime tandis que Mélanie me gratifiait d'un sourire complice.

— Ça me convient très bien, grognai-je sur un ton qui aurait pu signifier que ça ne me convenait pas du tout.

— Vous êtes sûr ? Rien ne vous oblige à venir, Peter, vous en avez déjà beaucoup fait...

— C'est bon, pas de problème, confirmai-je en décochant un regard noir à Vladko, qui avait entrepris de s'étouffer avec un brownie que Maxime lui avait enfoncé dans la bouche. Mélanie était en train de lui donner de grandes tapes dans le dos.

— Très bien reprit la détective apparemment indifférente à tout ce remue-ménage, prenons tous rendez-vous pour mardi soir. Il suffira de nous laisser enfermer dans le lycée en nous cachant dans le laboratoire de langues, la tournée du gardien ne va pas jusque-là. À partir de neuf heures, nous pourrons prendre nos postes. Je vous fournirai des talkies, c'est plus pratique que des téléphones portables pour communiquer. J'aurai aussi des bombes anti-agression, ça devrait nous suffire pour nous protéger. N'oubliez pas de vous habiller d'une couleur sombre et de prendre des chaussures



qui vous permettent de courir. Pas de blousons qui vous gêneraient dans vos mouvements, plutôt des pulls suffisamment chauds. Et essayez de faire un repérage de l'endroit où vous devrez vous poster lundi ou mardi. Il vaut mieux que l'on ne nous voie pas ensemble avant cela, « X » peut avoir des soupçons et surveiller l'un d'entre nous.

Tout le monde était redevenu sérieux. C'était notre plan de bataille qui se mettait en place. La détective ajouta encore :

— Dès que vous repérez le suspect, tâchez de l'immobiliser. Je pense que Vladko, Monty et moi pourrons nous en charger le cas échéant, mais l'aide des autres sera sûrement nécessaire pour lui passer les menottes. Je vous fournirai ça aussi. De toute façon, nous aurons du temps pour nous équiper mardi soir et je vous donnerai les derniers conseils à ce moment-là.

— Je m'occupe des sandwiches, lança Mélanie.

— Je ferai des cookies.

Tout le monde se tourna vers l'endroit d'où provenait la voix de baryton. Montparnasse Bienvenue nous considérait d'un œil impassible. Eléanore le remercia d'un sourire.

—En attendant, dit-elle, je suggère que nous prenions chacun une copie du feuilleton de Killer Avera et que nous le lisions tous attentivement. Ça nous permettra peut-être de trouver d'autres indices, même si je pense que grâce à Peter, nous l'avons déjà pas mal exploité.

La détective s'empara du carton de journaux et, aidée de Mélanie, se rendit dans la pièce voisine, celle où se trouvait la fausse table lumineuse qui m'avait roulé dans la farine. Un des draps blancs devait sans doute cacher une photocopieuse car nous entendîmes bientôt les bruits de la machine qui crachait les copies.

Monty était retourné dans l'autre pièce que je devinai être la cuisine, emportant le plateau de gâteaux où il ne restait plus que des miettes.

Maxime feuilletait le bottin de l'ENDIV pendant que Vladko me lançait des sourires idiots.

Le jeune prof de maths émit brusquement un sifflement entre ses dents.

— Tiens, voilà qui peut être intéressant...

Je me mis derrière lui pour regarder par-dessus son épaule.

— Il y a une publicité, là, sur la page des sponsors : « [www.mespotedelancien temps.com](http://www.mespotedelancien temps.com) : retrouvez vos amis d'antan, voyez ce qu'ils sont devenus, publiez ou redécouvrez de vieilles photos de classe. »

Nous nous entreregardâmes. Je haussai les épaules :

— Ça vaut le coup d'essayer.

J'allumai le portable d'Eléanore, activai la connexion sans-fil et tapai dans le navigateur l'adresse web du site « Mes potes de l'ancien temps ». Quand la page d'accueil fut chargée, je saisis « ENDIV » dans le champ de recherche. Un sablier s'afficha pendant quelques secondes avant de laisser la place au résultat ; il y avait une trentaine de photos disponibles, dont – nous avions de la chance – la photo de classe de la promotion 1984. Il manquait certes le nom des élèves, mais c'était déjà un début. Je sauvegardai l'image sur le bureau et l'ouvris avec un logiciel de lecture. Vladko était venu nous rejoindre Maxime et moi et nous observâmes la photo tous ensemble.

Plus d'une centaine d'élèves posaient en blouse blanche à côté d'une grande citerne en acier. Un tonneau en bois cerclé de fer jouait le rôle de réceptacle sous un bras coudé qui émergeait de la citerne. Un homme plus âgé, arborant des bacchantes de compétition, se tenait au milieu des élèves en brandissant une grappe de raisin. Le « V » de l'ENDIV devait encore signifier Viticoles, à l'époque. Et plus important, Killer Avera se trouvait sans doute parmi ces visages un peu flous.

— On ne reconnaît pas très bien les figures, remarquai-je un peu déçu.

— Il n'y avait pas de photos numériques haute résolution à l'époque, lança Vladko. Mais on devrait pouvoir en faire quelque chose. Je m'y connais un peu dans ce domaine. Je vais récupérer la photo chez moi et voir si je peux faire des agrandissements.

Eléanore et Mélanie étaient revenues de la pièce voisine avec des versions reliées du feuilleton de Killer Avera. Maxime leur fit part de notre découverte sur le site des « potes de l'ancien temps » et Vladko de sa solution pour la rendre plus exploitable. Puis chacun partit de

son côté, un bouquin d'horreur estudiantine à la main et un plan en tête pour que l'horreur reste confinée au domaine de la littérature. Pour ma part, j'avais aussi une phrase qui me trottait dans la tête lorsque je m'engouffrai dans le métro, celle que Vladko m'avait assénée en sortant de l'ascenseur, à un moment où Maxime et Mélanie avaient interrompu leur surveillance. Avec son accent slave à couper au couteau, il m'avait chuchoté au creux de l'oreille un conseil d'homme à homme :

— N'attendez pas trop longtemps...

Je n'en avais pas l'intention.

\* \* \* \* \*

En rentrant chez moi, je révisai deux exos de maths et un de chimie pour garder la forme avant de m'installer le plus confortablement possible au fond de mon lit, un verre de jus de pomme chaud dans une main et le feuilleton de Killer Avera dans l'autre, prêt à m'y plonger entièrement.

Le feuilleton avait pour titre « La Tentation de la Pseudo-Réciproque », en référence sans doute à l'une des phrases imposées du concours littéraire.

Je me calai dans mon oreiller et commençai à lire :

*« C'était un de ces matins de février, pluvieux et froid, un matin gris, tirant sur le blanc cassé, avec une pointe de marron et des bordures noires... »*

## Chapitre 25 – Never be the same again

*It's not a secret anymore*

*Now we've opened up the door*

*Starting tonight and from now on*

*We'll never, never be the same again*

— *Melanie C* —

Lorsque je pénétrai dans le labo de langues fantôme de Pépin, après ma colle de physique, Eléanore, Monty, Mélanie et Maxime étaient déjà là. Les rideaux avaient été tirés pour permettre d'allumer la lumière dans la pièce sans que ce ne soit visible de l'extérieur. Une grande couverture à carreaux rouges et blancs était étalée sur le sol et un panier en osier était posé par-dessus, façon pique-nique. Je ne pus m'empêcher de me demander comment ces éléments avaient pu être apportés dans cette pièce sans attiser la curiosité des élèves...

Les deux P.R.O.F.S. étaient plongés dans une conversation animée dont je ne compris pas immédiatement le sujet. La jeune détective, quant à elle, était en train d'extraire de son sac à dos divers objets qu'elle passait à Monty. Ce dernier les déposait sur une table, en plusieurs tas bien organisés. Je m'approchai d'eux et leur serrai successivement la main. Montparnasse broya la mienne dans les règles de l'art.

— Ouch... Vous avez réussi à passer Mme Lagarde malgré Virgile le Pirate ?

J'étais curieux et un peu inquiet qu'un étranger au lycée puisse s'y introduire aussi facilement. Ce fut Eléanore qui me révéla le stratagème.

— Peter, je vous présente votre nouveau prof d'éducation physique et sportive.

— C'est moi qui l'ai recommandé à M. le Proviseur, précisa Maxime avant de retourner à sa discussion avec Mélanie.

— Dommage qu'il lui faille démissionner dès demain... M. Lepoisson était tellement content d'avoir trouvé un assistant motivé à Justin Peticou !

Si Montparnasse Bienvenue pensait quelque chose de tout cela, il n'en montra rien et poursuivit son rangement méticuleux. Je préfèrai pour l'instant retourner du côté des deux P.R.O.F.S.

Ils s'étaient assis sur la couverture, avec toutes les apparences d'un couple qui serait venu s'installer pour pique-niquer au bord d'une rivière par une belle journée ensoleillée. Il manquait simplement la rivière, et le soleil était désavantageusement remplacé par un néon fatigué, mais l'esprit y était. En m'approchant d'eux, je pus saisir le sujet de leur conversation.

— ... beaucoup trop sombre de façon générale, affirmait Mélanie. Il faut déjà avoir subi un important traumatisme pour mettre ainsi en scène la mort de tous ces profs...

— Bof, fit Maxime, moi je trouve que c'est aussi bien de se défouler dans un bouquin...

— Mais voyez où ça nous a menés !

— Il faudrait selon vous interdire tous les livres, les films et les jeux vidéo qui parlent de meurtre sous prétexte qu'un fou risque un jour de les prendre pour modèle ?

— Il n'empêche que je trouve toute cette histoire beaucoup trop dramatique pour se dérouler dans un lycée.

— Il y a de l'humour, tout de même.

— Ha ! Vous appelez ça de l'humour, vous ? Et ça vous plaît ce style un peu ampoulé et ces phrases longues de trois kilomètres ?

— Il y a certes encore du travail à faire au niveau de l'écriture, mais pour un premier roman publié dans une gazette d'étudiant, ce n'est pas si mal.

— Et que faites-vous de tous ces éléments qui ne trouvent jamais d'explication ? Cet Agent Actif, par exemple. Il apparaît dans le premier chapitre et puis plus rien. Aucun éclaircissement sur ce qu'il est devenu. On n'en reparle plus jusqu'à la fin de l'histoire.

— C'est une scène d'exposition. À vous d'imaginer ce qui a pu lui arriver. Il s'agit peut-être de la première proie de la Conseillère-Moine, victime du meurtre originel qui lui a donné le goût du sang... Il faut garder une part de mystère dans un roman, pour stimuler l'imagination du lecteur.

— Moi je préfère les histoires où tout a une explication... Heureusement, les digressions scientifiques sont à peu près correctement traitées, même si tout cela est parfois un peu tiré par les cheveux.

— Hmm... Vous savez, Mélanie, je pense que ce qui vous dérange surtout dans ce roman, c'est que le héros ne conclut pas avec l'héroïne. Ça ne doit pas plaire à votre cœur de midinette...

— Oh, Max !... Mais vous avez sans doute raison, je préfère les histoires qui se terminent bien.

— « Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants... » C'est assez cliché, non ?

— Parfois les clichés ont du bon, ça rassure, ça fait plaisir au lecteur.

— Remarquez, il y a peut-être eu une suite. Killer Avera a collaboré au *Gratin d'ENDIV* pendant encore deux ans.

— Il faudrait récupérer le carton des archives du *Gratin* pour les années 1982 et 1983.

— Ou demander à Killer une fois qu'on aura mis la main dessus...

Cet intéressant débat d'ordre littéraire fut interrompu par l'arrivée de Vladko. Le prof de physique avait apparemment décidé de jouer le jeu à fond : ses cheveux grisonnants qui partaient habituellement dans tous les sens étaient ce soir-là ramenés en arrière, retenus par un bonnet noir aux bords relevés. Il avait dû remplacer ses lunettes par des lentilles de contact, et son éternelle veste en tweed avait laissé la place à un pull noir moulant. On sentait la patte du professionnel, songeai-je avec quelque inquiétude.

— Bonsoir à tous ! nous salua-t-il d'une voix guillerette. Désolé pour le retard, j'ai été retenu par un de mes élèves. Mais je vous apporte quelque chose pour me faire pardonner...

Il sortit de son cartable une chemise fermée par des élastiques. À l'intérieur se trouvait le trombinoscope de la promo 1884 de l'ENDIV, obtenu en faisant des agrandissements à partir de la photo trouvée sur le site des « Potes de l'ancien temps ».

— Ce n'est pas parfait mais c'est le mieux que je puisse faire avec mon logiciel de retouche d'images. J'ai même essayé de les vieillir un peu pour qu'on se rapproche davantage de leurs têtes actuelles.

— Ça va nous être très utile, répondit Eléanore qui avait fini de vider son sac à dos. Gardez ça avec vous, nous n'aurons peut-être pas beaucoup de temps pour les exploiter si nous parvenons à arrêter « X ».

Pendant que Vladko rangeait ses photos, la détective ajouta :

— Maintenant que nous sommes tous là, je vous propose une petite répétition avant de nous déployer. Tout le matériel dont nous avons besoin est là, sur la table. Il y a des affaires pour chaque binôme que nous devons nous répartir en fonction de notre rôle.

Maxime, Mélanie et moi eûmes droit à la lampe de poche, au talkie et aux menottes tandis que Vladko, Monty et Eléanore s'équipaient chacun d'une bombe paralysante.

Je m'entraînai à actionner les menottes et à utiliser le talkie, qui possédait un kit mains-libres avec micro et oreillette. Puis la trouille entreprit de s'installer lentement au creux de mon ventre, le disputant à l'excitation. Le repas se passa dans un silence relatif. Nous avions tous le regard fixé sur un agrandissement du plan du lycée qu'Eléanore avait accroché au mur, notant nos positions et nos solutions de repli si quelque chose tournait mal. Je n'osai imaginer en quoi pouvait consister ce « quelque chose »...

Eléanore insista ensuite pour éteindre complètement la lumière. Il allait falloir suivre la progression du gardien dans son parcours, et si le labo de langues était particulièrement bien situé pour bénéficier d'une bonne vue générale du lycée, il pouvait aussi être vu de la plupart des cours intérieures. Il fallait à tout prix éviter qu'une lumière incongrue ne vienne mettre la puce à l'oreille du gardien, ruinant nos plans. Car il était impossible de savoir comment « X » réagirait s'il n'avait pas l'impression que tout se déroulait comme il l'avait prévu...

À neuf heures tapantes, nous vîmes une silhouette s'avancer sous les arcades qui longeaient la première cour, au rez-de-chaussée. Nous étions tous postés à un coin de fenêtre, un bord de rideau légèrement soulevé pour regarder ce qui se passait dehors. J'eus un brusque frisson en songeant que « X » était probablement lui aussi tapi quelque part dans un recoin sombre du lycée, à surveiller comme nous le parcours du gardien...

Celui-ci s'arrêta devant chaque porte, éteignant la lumière dans les quelques salles où elle était restée allumée puis tournant la clé dans la serrure pour la verrouiller. Quand il eut fini de s'occuper de la première rangée de salles, il vint actionner un interrupteur, plongeant le couloir dans le noir.

Le rituel se répéta à chaque étage, puis le gardien disparut de notre champ de vision, sans doute pour s'occuper de la même façon des salles qui donnaient sur les deux autres cours. Eléanore consultait régulièrement sa montre. Quelques minutes avant neuf heures et demie, elle souffla : « C'est parti ! » et nous sortîmes de la pièce en file indienne, à la suite de Maxime qui éclairait le chemin. Nous étions tous chaussés de baskets souples et descendîmes l'escalier sans bruit. Arrivés en bas, les trois groupes se séparèrent pour prendre leur position. J'avais allumé ma lampe de poche dont le faisceau lumineux tremblait légèrement. Je faisais bien attention à la diriger vers le sol pour réduire au maximum notre visibilité. Nous fûmes les premiers à atteindre notre poste de surveillance et je prévis les deux autres groupes grâce au talkie avant d'éteindre la lampe. Nous étions dissimulés dans un angle de la cour, là où un pan de mur effectuait un petit retour aussi inutile d'un point de vue architectural qu'efficace pour fumer une clope à l'abri des regards et du vent. De là, nous pouvions facilement voir tout ce qui se passait au niveau de l'escalier que nous devons surveiller, masse sombre qui se détachait contre le mur de pierre. J'entendis dans mon oreillette les messages de Mélanie et, quelques secondes plus tard, de Maxime, nous indiquer que leurs groupes étaient eux aussi en position. Puis l'attente commença.

— Je pense qu'il va prendre son temps, murmura Eléanore derrière moi. C'est son dernier rituel, il veut le savourer. Il ne se précipitera pas, il ne veut pas courir de risque...

Je sentais son souffle sur mon cou et fermai les yeux un instant.

« Ce n'est pas le moment » fit une petite voix intérieure.

« Ce n'est jamais le moment... » lui répondis-je silencieusement.

« Une planque pour coincer un assassin, c'est particulièrement mal choisi, quand même. »

« Peut-être, mais on est seuls tous les deux. Pas de P.R.O.F.S., pas de Monty. »



« Juste un criminel qui rôde peut-être à quelques mètres d'ici... »

« Je m'en fous, du criminel. »

« Ne sois pas vulgaire. »

« Pardon. »

Silence intérieur. Je n'étais pas plus avancé.

Au bout de quelques secondes, cependant, la conversation reprit.

« Je vais lui prendre la main... »

« Ne fais pas ça ! »

« ... l'embrasser... »

« Tu vas te prendre une baffe... »

« Lui parler, alors, lui expliquer ce que je ressens. Les mots ça me connaît, normalement ; autant que ça serve à quelque chose, pour une fois. »

« Tu vas te payer la honte de ta vie. Elle demandera peut-être à son assistant de te mettre KO. »

« Elle n'est pas comme ça... »

« Qu'est-ce que tu en sais ? Tu ne la connais pas. »

« Elle a besoin d'aide. »

« Besoin d'aide ? Une fille de vingt-et-un ans, mignonne et intelligente, qui maîtrise une demi-douzaine d'arts martiaux et dirige sa propre entreprise ? De quel genre d'aide pourrait-elle avoir besoin ? Surtout, de quel genre d'aide que toi, Peter Agor, pourrais lui apporter ? »

« Je ne sais pas. C'est quelque chose que je ressens, c'est tout... »

« C'est l'assassin que tu risques de sentir passer si jamais tu ne restes pas concentré... »

« Tais-toi ! Je vais lui parler... »

J'entendis la voix marmonner un juron que j'ignorais connaître et s'éloigner quelque part dans les méandres de mon inconscient pour bouder. À contrecœur, je finis par la rappeler :

« Aide-moi, s'il te plaît... Par quoi dois-je commencer ? »

Elle ne devait pas s'être enfoncée bien loin, car je l'entendis pousser un soupir exaspéré devant mon incompetence avant de finir par lâcher :

« Si tu y tiens vraiment, commence par son nom... Le reste devrait venir tout seul. »

Eléanore...

— Peter ?

Il me fallut quelques instants pour réaliser que cette voix chuchotée venait de l'extérieur de mon habitacle corporel.

— Hmm... moui ?

— Il y a quelque chose d'important qu'il faut que vous sachiez...

Mon esprit morcelé se rassembla aussitôt autour d'un Moi qui était tout ouïe.

— J'ai examiné vos contrôles de maths. Zarkowsky vous a joué un sale tour.

— Ah bon ?

J'eus brusquement l'impression d'avoir raté une marche. Ou plutôt, d'avoir essayé d'en gravir une qui n'existait pas. Je n'avais aucune idée de ce dont elle était en train de me parler.

— La technique de notation utilisée pour les concours n'est pas la même que pour les examens, expliqua-t-elle pendant que j'essayais de reprendre pied. Un concours est quelque chose de relatif. Ce qui compte, c'est la façon dont vous vous débrouillez par rapport aux autres. Il est déjà arrivé qu'aux concours les plus difficiles, les élèves admis n'aient réussi à traiter que la première question du problème. Ça peut vous valoir un 20/20 si vous êtes le seul à l'avoir fait correctement, même si vous n'avez pas su répondre aux quatre ou cinq questions suivantes. Zarkowsky n'est pas un mauvais prof en soi. Il utilise simplement une technique un peu particulière pour faire progresser ses élèves. En début d'année, il commence à noter les devoirs comme s'il s'agissait d'examens. Pour décrocher un vingt, il faudrait réussir à traiter toutes les questions, ce qui est quasiment impossible vu le niveau des exercices et le temps imparti. Tout le monde se plante donc au départ. Ensuite, petit à petit, il change son système de notation. Les meilleures notes deviennent de plus en plus élevées, et les plus basses se calent sur elles pour refléter cette

relativité. À la fin de l'année, certains élèves décrochent des 20/20, même s'ils n'ont pas réussi à aborder toutes les questions. Ce qui s'est passé avec vous, c'est que Zarkowsky est resté dans son premier mode de notation absolue. Quand vous avez eu des trois et des quatre à un contrôle, vos camarades auraient peut-être eu des dix ou des douze en rendant exactement la même copie que vous...

Je mis un certain temps à assimiler cette information.

— Vous voulez dire, fis-je d'une voix étranglée, que je ne suis pas si mauvais que ça en maths ?

— Vous êtes en tout cas meilleur que ce que vos résultats laissent supposer. Mais vous avez perdu confiance en vous, Peter, c'est ça qui vous a fait décrocher.

— Mais le fait que j'ai triché...

— Ce n'était pas à proprement parler de la triche. C'était du bachotage ciblé, si on veut. Pour chaque contrôle que vous passiez en terminale, vous deviez travailler et mémoriser quatre ou cinq problèmes tirés des différentes annales. Le choix n'étant pas très large, vous étiez sûr de tomber sur le problème qui vous serait effectivement proposé. Mais si on y réfléchit bien, le travail en prépa n'est pas tellement différent. Simplement, au lieu d'avoir le choix entre quatre ou cinq problèmes, il y en a une centaine qui peuvent tomber sur chaque sujet, et qui sont beaucoup plus longs à préparer. Il devient alors plus simple d'en comprendre quelques-uns plutôt que d'en mémoriser la totalité... Vous savez déjà faire tout cela.

Une colère sourde était en train de m'envahir.

— Pourquoi a-t-il fait ça ?

— Vous aurez l'occasion de le lui demander vous-même quand vous irez le voir pour exiger qu'il vous traite dorénavant comme n'importe quel autre élève. Il voudra sûrement éviter que vos accusations n'arrivent aux oreilles du proviseur... Je suis également sûre que malgré vos notes du premier trimestre, il vous soutiendra pour le passage en deuxième année...

Je gémiss :

— C'est trop tard... Je me suis déjà inscrit à Patapon qui a dû s'occuper de me faire retirer des fiches de Pépin... Les places sont tellement chères qu'elles sont réattribuées tout de suite...

Eléanore me murmura alors au creux de l'oreille :

— C'est vraiment dommage, parce que...

Je n'eus pas l'occasion de découvrir en quoi cela était dommage. Un point lumineux était apparu au fond de la cour où nous étions cachés et semblait se diriger dans notre direction. Je sentis Eléanore se tendre comme un arc derrière moi et mon échine se couvrit d'une chair de poule.

— Tenez-vous prêt, Peter, je crois que ça va être pour nous... chuchota-t-elle en se saisissant de sa bombe paralysante, alors que je sentais mes jambes se dérober sous moi.

Je me rendis compte à ce moment-là que j'avais secrètement espéré que l'attaque se produirait au niveau du premier ou du deuxième escalier. J'aurais bien imaginé Vladko ou Monty ceinturer le bonhomme, que je n'aurais dû approcher qu'une fois immobilisé et menotté. Là, c'était moi qui allais devoir passer les menottes. Elles glissèrent entre mes doigts moites.

Au fur et à mesure que la forme approchait, elle se faisait de plus en plus distincte malgré l'obscurité. Je pus bientôt voir que la silhouette portait une espèce de capuche à pointe qui n'était pas sans rappeler un habit de moine. Elle était courbée sous le poids d'un sac. Me remémorant ce que j'avais lu dans le feuilleton de Killer Avera, je compris qu'il devait s'agir d'un sac d'engrais.

— Prévenez les autres, souffla la détective en s'avançant légèrement. Le talkie !

Au bord de la panique, j'appuyai fébrilement sur le bouton et lançai le message d'alerte :

— Ici Peter ! Il arrive !

J'avais simplement oublié que j'étais équipé d'un micro-cravate qui me dispensait d'élever la voix. Je n'avais pas parlé particulièrement fort, mais de nuit, dans une cour vide, le son porte facilement.

La silhouette était presque parvenue en face de nous quand elle m'entendit et s'arrêta brusquement. Elle balaya les alentours au

moyen de sa lampe de poche et je me retrouvai soudain avec le faisceau dans les yeux.

— Merde !

Eléanore bondit et s'élança à la poursuite de la silhouette, qui avait lâché le sac d'engrais et s'était redressée pour repartir à toutes jambes dans la direction d'où elle était venue. Avec un temps de retard, clignant furieusement des yeux pour me débarrasser de mon éblouissement, je me relevai moi aussi pour courir vers le faisceau lumineux qui ballotait dans tous les sens. Je savais que si jamais il parvenait jusqu'au couloir, au fond de la cour, il deviendrait plus difficile pour nous de le maîtriser. Au pire, il lui serait même possible de s'échapper si jamais les autres P.R.O.F.S., en entendant mon message, avaient quitté leur poste pour venir vers nous – ce qui était probablement le cas.

Eléanore n'était pas loin de l'avoir rattrapé ; il ne lui manquait que quelques mètres, autant que ce qui lui manquait à lui pour parvenir au couloir.

Il se produisit alors quelque chose de totalement inattendu : un bref miaulement plaintif retentit dans la cour et la silhouette s'affala de tout son long sur le pavé. Elle n'eut pas le temps de se relever : Eléanore était déjà sur elle et tâchait d'immobiliser ses mains derrière son dos. Mais la forme se débattait toujours en poussant des hurlements effroyables. Je m'aperçus avec horreur qu'elle avait réussi à désarçonner la jeune femme d'un coup de rein, et que c'était maintenant Eléanore qui se retrouvait coincée sous son poids. Je cessai alors de réfléchir et plongeai de biais en direction de la créature que je ceinturai un peu en dessous de la taille. Emporté par mon élan et grâce à l'effet de surprise, je réussis à la plaquer suffisamment loin pour permettre à Eléanore de se dégager. Sa main se saisit alors du tube froid qui avait roulé contre sa jambe. Et tandis que j'étais sur le point de lâcher prise, elle vida le contenu de la bombe sous la capuche de survêtement de sport, là où brillaient deux yeux rouges injectés de sang.

## Chapitre 26 – Men in black

*Here come the men in black*

*They won't let you remember*

— Will Smith —

Ces quelques minutes avaient probablement été les plus longues de ma vie. En comparaison, tout ce qui se déroula par la suite se passa à la vitesse de l'éclair.

Monty et Mélanie furent les premiers à nous rejoindre. J'avais déjà passé les menottes derrière le dos de notre prisonnier, qui avait cessé de se débattre et suppliait en gémissant qu'on lui plonge la tête dans une bassine d'eau. Ses yeux et ses lèvres avaient triplé de volume, et une morve rougie coulait de son nez, mais je n'arrivais pas à m'en vouloir depuis que j'avais vu le bras en sang d'Eléanore. Elle reprenait son souffle à côté de moi.

— Désolé d'avoir merdé...

Et voilà pour mon art de manier les mots.

— J'ai merdé aussi, comme vous dites. Le judo, ça ne sert à rien contre un type fou furieux, me fit-elle avec une petite grimace.

Monty avait pris ma place au-dessus du corps immobilisé et Mélanie aidait la détective à se débarrasser de son pull, dont la manche droite était déchirée.

Maxime et Vladko nous avaient rejoints entre-temps.

— J'ai entendu du bruit à l'extérieur, fit le prof de maths.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Des pas résonnèrent dans la cour, beaucoup de pas munis de lourdes bottes. Les projecteurs s'allumèrent d'un coup et en quelques instants, nous fûmes encerclés par une demi-douzaine d'hommes en uniforme de policier. L'un d'entre eux s'avança vers Eléanore et la gratifia d'un bref salut.

— J' imagine que c'est le type qui est par terre.

— C'est lui.

— Les preuves ?

— Il y a un sac d'engrais de l'autre côté de la cour. Tu trouveras sans doute de l'acide sulfurique et du fioul attendant gentiment dans le couloir...

Deux des hommes s'élançèrent aussitôt dans la direction indiquée par Eléanore.

— Tu es blessée ?

— Pas grand-chose, je me suis râpé l'épaule en tombant. Tu ferais mieux de t'occuper de lui, je crois que Peter et moi l'avons un peu amoché...

Un autre homme avait ouvert une mallette de secours et humectait le visage du prisonnier, qui gémissait toujours, au moyen d'une compresse humide. Pendant ce temps, le type qui avait parlé à Eléanore s'était tourné vers moi.

— C'est vous, Peter ?

Je restai un moment à dévisager cet homme d'une trentaine d'années, à la figure carrée et lisse, à l'air arrogant et sûr de lui, qui avait vrillé des yeux gris et inexpressifs dans les miens. Malgré mon silence, il ne bougea pas et je finis par serrer sa main tendue.

— Je suis le lieutenant Pommier. Merci pour l'arrestation.

— Heu... de rien.

— Bon, nous allons prendre tout ça en charge à partir de maintenant. Vous allez pouvoir disposer et rentrer bien sagement chez vous. Et oubliez si possible ce qui s'est passé ce soir. Officiellement, vous n'avez jamais été là. Si vous ne nous embêtez pas, on ne vous embêtera pas non plus.

Nous regardions tous en direction d'Eléanore avec un air ébahi. Mais elle nous ignora résolument pour s'approcher du lieutenant.

— N'oublie pas ce que tu m'as promis...

L'officier soutint son regard quelques instants avant de soupirer :

— Si tu y tiens... Je te donne dix minutes. Pas une de plus. Et deux de mes gars vont vous accompagner.

Il fit un geste en direction des deux hommes qui maintenaient le prisonnier immobile, et celui-ci fut rapidement remis debout. Maintenant que son visage avait un peu désenflé, je pouvais voir qu'il s'agissait d'un jeune homme d'à peu près mon âge. Sa tête me

disait vaguement quelque chose, même si j'étais quasiment sûr qu'il ne s'agissait pas d'un élève de Pépin. Un policier lui avait fait les poches et avait trouvé une clé.

— Ça doit être un passe de l'école, précisa la détective. On n'a qu'à l'utiliser pour ouvrir une des salles de cours, on y sera plus tranquilles pour l'interroger.

Quelques instants plus tard, les trois P.R.O.F.S., Monty, Eléanore et moi avions pris place dans une salle de dessin industriel, en compagnie du prisonnier encadré par les deux policiers. L'éclairage vif de la pièce au moment où les lumières s'étaient allumées contrastait avec l'obscurité de la cour, où on pouvait entendre les autres agents aller et venir, sans doute pour finir de fouiller les lieux et s'assurer que tout danger était réellement écarté.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grogna Vladko à l'attention de la jeune détective.

— Je vous expliquerai ça plus tard, répondit rapidement Eléanore, nous n'avons pas beaucoup de temps pour l'interroger. Passez-moi plutôt votre chemise, avec le trombinoscope.

Elle s'empara du document et s'approcha du prisonnier. Celui-ci se tenait maintenant prostré, comme incapable de lever les yeux pour nous regarder. Il avait l'air pathétique, dans son survêtement déchiré et maculé de taches. Vladko fut le premier à aller s'adosser au fond de la salle en groggelant et nous le rejoignîmes, attentifs malgré tout à ce qui se passait entre la jeune femme et le prisonnier.

Eléanore lui demanda d'une voix douce :

— Comment t'appelles-tu ?

Il ne répondit pas. Rien n'indiquait qu'il ait seulement entendu la question.

— Ce n'est pas grave, ce n'est pas réellement important pour le moment, poursuivit la jeune femme. Ce qui est vraiment important, vois-tu, c'est que tu saches que je suis persuadée que tu es toi aussi une victime dans cette affaire.

Un des policiers poussa un grognement incrédule mais un regard d'Eléanore le fit taire.

— Écoute-moi. Il y a quelqu'un qui t'a fait beaucoup de mal, qui t'a fait souffrir, et c'est à cause de lui que tu es ici. Il t'a probablement



fait jurer de ne jamais révéler son identité, il t'a menacé, peut-être, ou il t'a promis des choses merveilleuses. Sache qu'il ne peut maintenant ni te blesser ni te venir en aide. Tu es tout seul.

Le jeune homme n'avait toujours pas levé la tête, mais quelque chose dans son attitude révélait qu'il était attentif.

— De mon côté, je ne vais pas te faire des promesses que je ne pourrai pas tenir. Je vais simplement essayer d'expliquer ton histoire à la justice, pour leur faire comprendre que tu n'es pas le seul responsable de tout ça. Mais là, j'ai besoin de ton aide. J'ai besoin de comprendre exactement ce qui s'est passé. Il faut que je retrouve celui qui t'a fait ça. C'est à lui de payer, tu n'es pas d'accord ?

Le garçon hocha la tête de façon imperceptible. Il ne ressemblait plus à la bête sauvage contre laquelle nous nous étions battus quelques minutes auparavant.

— Connais-tu son nom ? demanda Eléanore d'une voix apaisante.

Elle s'était agenouillée en face de lui, et lorsqu'il finit par lever la tête, c'est sur nous que se posèrent ses yeux rougis. Je frémis en croisant son regard vide.

Il finit par secouer la tête de façon un peu plus marquée, cette fois.

— Mais tu l'as déjà vu ?

Il haussa les épaules et un filet de bave vint s'écraser sur son survêtement. Je n'étais pas sûr que cela veuille dire oui, mais la détective poursuivit :

— Je vais te montrer une série de photos, tu n'auras qu'à me dire si tu reconnais celui qui est responsable de tout ça...

Pendant que nous suivions tous la scène, fascinés, Eléanore faisait défiler les photos retouchées par Vladko devant les yeux du garçon. Elle-même fixait son visage avec intensité, prête à détecter le moindre signe de reconnaissance.

Il y avait une centaine de photos. De l'autre côté de la porte, on pouvait entendre les ordres aboyés par le lieutenant Pommier d'une voix impatiente. Je compris soudain que pour lui, les choses étaient simples : il avait sans beaucoup d'efforts arrêté un type qui s'appêtait à commettre un attentat à la bombe dans un grand lycée parisien. Il se fichait du motif ; de son point de vue, il avait

simplement affaire à un déséquilibré. Et il n'avait qu'une hâte, c'était de l'emmener quelque part où il pourrait être comptabilisé comme l'un de ses succès.

Eléanore devait avoir fait défiler la quasi-totalité des photos et le jeune homme n'avait pas bronché. Lorsqu'elle parvint à la dernière, elle lui demanda encore une fois :

— Tu es sûr ? Il n'y a pas une seule de ces personnes qui t'ait fait du mal ?

Il leva la tête et la secoua lentement. Par le hublot de la porte, on pouvait voir le visage du lieutenant Pommier qui avait collé son front contre la vitre. Quand Eléanore croisa son regard, il tapa sur la fenêtre et lui fit un geste qui devait signifier que notre temps était écoulé.

Les policiers remirent tant bien que mal le prisonnier prostré sur ses pieds et sortirent de la salle.

La jeune détective poussa un soupir et se releva. Lorsqu'elle se tourna vers nous, la déception se lisait sur son visage.

— Je pense que notre homme de l'ombre nous a échappé pour le moment, soupira-t-elle.

\* \* \* \* \*

En sortant de la salle de classe, je ressentis le contrecoup de ce que je venais de vivre. Le plus frustrant était peut-être de ne pas savoir si nous avions réussi ou échoué. Un peu des deux, sans doute. Un danger public avait été arrêté, certes. Mais le lien qui unissait ce jeune homme à Killer Avera et aux P.R.O.F.S. nous échappait toujours. J'avais en plus comme un goût amer dans la bouche. Le goût de la trahison. Je ne comprenais pas ce que le lieutenant Pommier – apparemment une connaissance de longue date d'Eléanore Marolex – pouvait bien venir faire dans l'histoire. Et sur ce point, je voulais une réponse immédiate.

Je n'étais apparemment pas le seul.

— Mademoiselle Marolex...

Maxime était tout rouge.

— Je pense que vous nous devez des explications sur ce qui s'est passé ce soir.

La jeune femme hochait la tête.

— Ce n'est pas très compliqué et en tout cas, ça ne va pas être long. Je connais un bar assez calme à côté d'ici. On n'a qu'à laisser tout notre matériel dans le labo de langues, on repassera le chercher demain.

Chacun remit à Monty les talkies, les lampes torches et les bombes anti-agression qui restaient, et croulant sous la pile d'affaires, l'assistant d'Eléanore se dirigea tranquillement vers les escaliers, sous le regard suspicieux des policiers.

— Je veux tout le monde dehors dans deux minutes, grogna le lieutenant Pommier avec un air mécontent.

Il n'appréciait à l'évidence pas la façon qu'avait la détective de prendre ses directives à la légère.

— On sera bientôt dehors, ne t'inquiète pas. Je pense qu'aucun d'entre nous n'a envie de rester ici plus longtemps que nécessaire.

Je regardai autour de moi. C'était vrai qu'il me serait sans doute impossible de revoir cette cour sans penser à ces affreuses minutes où, par ma faute, tout aurait pu lamentablement échouer... Ce ne serait plus jamais pour moi l'endroit anodin où les étudiants se réunissaient pour boire un café ou taper le ballon entre quelques platanes.

Je cherchai Eléanore du regard. Le lieutenant Pommier ne devait pas être le dur à cuire sans cœur qu'il paraissait. Il avait arrêté son infirmier qui s'occupait à présent de bander le bras de la jeune femme. Je pouvais les voir échanger quelques mots à mi-voix. La buée qui sortait de leurs bouches s'entremêlait au-dessus de leurs têtes. À un moment, il leva la main pour écarter doucement une mèche du visage d'Eléanore.

Frissonnant soudain, je reportai mon attention vers le côté opposé de la cour.

Il y avait là un acteur clé qui n'avait pas été dûment remercié pour sa participation décisive aux événements de la soirée. Je m'approchai de lui et m'agenouillai en tendant la main. Il la renifla

d'un air circonspect avant de venir se frotter contre mes jambes. Je reconnus le matou de Melle Prune.

— Salut Bazooka... Alors c'est toi qui m'as sauvé la mise ce soir ?

Il me répondit par un « miaou » fort civil. Je le gratouillai un moment sous la tête et il commença à piétiner sur place avec ses deux pattes avant, en ronronnant. Je finis par le prendre dans mes bras. Il vint se lover contre mon pull avec des miaulements extatiques, comme si je venais de lui offrir tout le bonheur du monde. Bêtement, je me sentais heureux de serrer quelque chose de doux et d'affectueux contre moi.

— C'est lui, l'arme secrète ?

J'opinai, le menton pressé contre la tête soyeuse. Eléanore avait le bras droit en écharpe et, de sa main libre, elle vint flatter le flanc de l'animal.

— Vous aimez les chats ?

Sa question ressemblait à une vieille blague mais je vis qu'elle était sérieuse.

Je haussai les épaules.

— Je ne sais pas... Je n'en ai jamais eu.

Après un instant de réflexion, j'ajoutai :

— Mais je crois que ça me plairait.

À ce moment, Bazooka dut entendre un appel que lui seul était capable de percevoir. Il sauta de mes bras et disparut dans la pénombre, non sans s'être retourné une dernière fois comme pour me saluer de ses yeux vairons.

— Allez, on se dépêche, fit la voix du lieutenant Pommier. Personne n'a plus rien à faire ici, la sortie c'est par là.

Rejoints par Monty, qui avait profité de son expédition au labo de langues pour redescendre les affaires de tout le monde, nous nous dirigeâmes vers le portail du lycée. Les projecteurs de la cour s'éteignirent derrière nous. Et après l'agitation, le calme nocturne revint à Pépin-le-Bref, comme s'il n'avait jamais déserté son poste pendant ces quelques heures d'une soirée mouvementée.

## Interlude – Holding out for a hero

*I'm holding out for a hero 'til the end of the night*

*He's gotta be strong*

*And he's gotta be fast*

*And he's gotta be fresh from the fight*

*I need a hero*

— *Bonnie Tyler* —

Quand tous les humains furent partis, Kalachnikov et Bazooka reprirent officiellement possession des lieux et entamèrent leur balade traditionnelle à travers les couloirs du lycée. Tout était redevenu comme avant. Presque comme avant. Car il y avait tout de même une chose qui avait changé. Une lueur respectueuse s'était allumée dans les yeux vert d'eau de Kalachnikov. Et lorsqu'au milieu de leurs déambulations, son compagnon s'avisa d'aller pourchasser une pauvre souris dans un coin poussiéreux et rempli de toiles d'araignées, la chatte évita cette fois-ci de le regarder avec hauteur et mépris.

Elle avait fini par prendre la mesure du courage dont il était capable.

## Chapitre 27 – I ain't got nothing but the blues

*Ain't got the change of a nickel*  
*Ain't got no bounce in my shoes*  
*Ain't got no fancy to tickle*  
*I ain't got nothing but the blues*  
— Duke Ellington —

L'orchestre jazzy se baladait nonchalamment sur le morceau d'Ellington, comme sur un tapis de velours serti de diamants. Nous étions serrés autour d'une table haute, les trois P.R.O.F.S. et moi, quatre tabourets collés les uns aux autres, comme pour mieux faire face, dans les limites géométriques du possible, à la détective Marolex ; Monty, quant à lui, avait préféré rester au bar.

Une bière et quatre cafés nous tenaient également compagnie. Après une gorgée de mousse, Vladko ouvrit les hostilités :

— Qui est ce lieutenant Pommier ? Qui l'a prévenu de ce qui allait se passer ce soir à Pépin ?

— Le lieutenant François Pommier appartient à la 3<sup>e</sup> brigade de la police criminelle de Paris. Il n'est normalement pas en charge des affaires de terrorisme mais il a bien voulu faire une exception pour ce soir. Et c'est moi qui l'ai prévenu.

Il y avait de la fatigue dans la voix de la jeune femme, une fatigue qui transparaisait aussi dans sa façon de tourner sans arrêt sa cuillère dans une tasse où elle n'avait pas versé de sucre. Mais il n'était pas question de se laisser apitoyer.

— Pourquoi ne nous avez-vous rien dit ?

Mélanie paraissait blessée.

— Parce qu'Eléanore ne nous fait pas confiance. Eléanore Marolex ne fait confiance à personne, vous devriez le savoir.

Était-ce vraiment moi qui avais dit ça ? Avec cet accent sarcastique ?

Sans doute, puisque j'enchaînai sur le même ton :

— Pourquoi pensez-vous qu'elle nous ait placés de cette façon dans le lycée, comme des pions sur un échiquier ? Max et Vladko près de la porte, là où Pommier pouvait débarquer en dix secondes, Mélanie sous la surveillance de Montparnasse et moi de la sienne ? Au cas où ce serait l'un d'entre nous, « X » ou « Y » ou je ne sais quelle autre lettre de l'alphabet ! Pourquoi, selon vous, s'est-elle assurée que notre ami psychopathe se retrouve avec nous tous dans une pièce bien éclairée, là où il pouvait nous dévisager à loisir ? Heureusement que ce brave « X » ne s'est pas levé comme Lazare en pointant un doigt accusateur vers l'un d'entre nous, sinon il y en a peut-être un ici qui aurait passé un sale quart d'heure avec les hommes de Pommier...

— Peter, taisez-vous.

Pour la première fois, je vis un éclat de colère traverser le regard habituellement clair d'Eléanore. La surprise, plus que tout autre chose, m'empêcha de poursuivre.

— Je vais répondre à votre question, Mélanie, reprit-elle froidement. Je ne vous ai rien dit à propos du lieutenant Pommier car je ne savais pas s'il allait intervenir, et qu'il valait mieux que nous soyons préparés à gérer la situation par nos propres moyens. Vous devez savoir qu'il existe des relations un peu spéciales entre les détectives privés et les policiers ; les premiers ont parfois besoin d'un coup de main mais les seconds ont souvent besoin de preuves pour se déplacer. Il arrive également que les policiers soient contents qu'un privé ait fait le boulot à leur place, surtout quand le privé accepte de rester dans l'ombre. Dans ce cas, on se passe des preuves au départ... C'est ce qui est arrivé ce soir. J'ai déjà eu l'occasion de collaborer avec François Pommier. Ce n'est pas n'importe quel flic, en tout cas on ne tombe pas sur lui en faisant le 17 ni en allant porter plainte au commissariat du coin. Je l'ai contacté pour lui expliquer ce que nous nous apprêtions à faire, je lui ai donné la fréquence de nos talkies et je l'ai laissé décider s'il allait se mouiller ou pas. Il a pris un risque en intervenant sur la seule base des éléments que je lui avais fournis. En cas d'erreur ou de bavure, il risquait gros. Au moins, nous sommes maintenant sûrs que « X » est sous bonne garde. La police ne mettra sans doute pas longtemps à déterminer son identité et je compte sur François pour me tenir informée.

Elle se tourna de nouveau vers moi et me lança encore une fois un regard glacé.

— Pour tout le reste, M. Agor, il s'agit d'affirmations ridicules et je vous laisse l'entière responsabilité de vos propos.

Le silence qui suivit fut particulièrement déplaisant. Je me sentais toujours envahi par la colère mais je n'étais plus sûr que « X » ou qui que ce soit d'autre en fût réellement la cause. Vladko, sans doute aidé par le bock qu'il venait d'écluser, finit par demander :

— Qu'allons-nous faire, maintenant ? Attendre que la police interroge ce jeune révolutionnaire et lui fasse avouer la raison de ses crimes ?

La détective haussa les épaules.

— Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais son cas relève davantage pour moi de la psychiatrie que du pénal. On ne tiendra sans doute pas compte de ce qu'il pourra dire. Son domicile sera probablement fouillé, ce qui donnera peut-être quelque chose, mais il faudrait déjà savoir de qui il s'agit. François m'a confirmé qu'aucun papier d'identité n'avait été trouvé sur lui. Ça peut prendre un peu de temps. Et si jamais il y a bien un « Y » qui a manipulé le pauvre « X », il se rendra compte dès demain que quelque chose ne s'est pas passé comme prévu, puisque pas une pierre de Pépin n'aura bougé. Ça lui donnera le temps de prendre ses dispositions.

— Nous ne connaissons jamais le fin mot de l'histoire, alors ? murmura Mélanie.

La jeune femme vida sa tasse avant de répondre :

— Il arrive malheureusement que certaines affaires ne soient jamais complètement résolues. J'en suis désolée.

Elle paraissait vraiment abattue. Maxime posa une main maladroite sur son épaule :

— Vous avez fait ce que vous avez pu... Grâce à vous, nous avons quand même empêché l'explosion d'une bombe dans le lycée Pépin-le-Bref. En ce qui me concerne, vous avez rempli votre part du contrat.

— Je vous ferai parvenir ma facture, dans ce cas, répondit-elle sans sourire.



Sur quoi, elle glissa une pièce à côté de sa tasse vide et quitta le bar, flanquée de l'impassible et plus que jamais silencieux Montparnasse.

La frêle silhouette au bras en écharpe qui s'éloignait dans la rue, malgré le malabar qui l'escortait, me parut soudain extrêmement vulnérable ; je sentis comme une boule se former dans ma gorge et commençai, en boucle, à me traiter d'imbécile.

\* \* \* \* \*

Ma nuit fut peuplée de cauchemars. Tous avaient pour cadre la cour bétonnée de Pépin. Tous commençaient par ce moment terrible où je m'étais rendu compte de ma bourde et où je voyais Eléanore s'élançer à la poursuite d'une forme encagoulée. Dans chacun d'entre eux, je me retrouvais incapable de décoller mes pieds du sol, mes chaussures en plomb m'empêchant de bouger. Lorsque je finissais par atteindre le bout de la cour, c'était pour y découvrir invariablement la même forme affalée. Mon cœur battait à cent à l'heure lorsque je m'en approchais et que je m'agenouillais à ses côtés pour la retourner. C'était là que les variantes apparaissaient. Sous la capuche, j'apercevais successivement le visage d'Eléanore, de Jaffa, de Zarkowsky. À chaque fois, je me réveillais en sursaut et en nage.

À six heures du matin, les yeux rouges et le crâne vrillé par une migraine tenace, je renonçai à me rendormir et restai à observer par la fenêtre de ma chambre les lumières du quartier s'allumer et s'éteindre, au gré des horaires de mes voisins inconnus. À huit heures, je me levai et m'habillai machinalement, pris mon sac à dos que je n'avais pas vidé depuis la veille, et partis me mêler à la population du métro. Il y avait tellement de pensées qui s'agitaient dans ma tête que je n'arrivais plus à les ordonner. Mon cerveau était comme une éponge saturée, incapable d'absorber la moindre information supplémentaire. Lorsque j'arrivai au lycée, j'en étais venu à douter de la réalité de l'épisode de la nuit précédente.

Il me restait encore vingt bonnes minutes avant le début des cours et je décidai de retourner sur le théâtre des événements, pour tâcher de me convaincre que tout cela s'était réellement produit. Il n'y avait

pas encore beaucoup de monde dans les couloirs, mais les quelques bribes de conversation que je surpris me parurent extraordinairement futiles et éloignées de mes préoccupations. Lorsque je parvins dans la cour, un soleil encore frileux faisait une percée décisive dans la brume matinale, teintant d'une patine orangée les vieilles pierres du lycée. Pour la première fois, je me sentis ému à l'idée de quitter cette école à la fin du trimestre. Surtout que je savais maintenant que mon échec résultait en grande partie des manipulations de Zarkowsky. J'aurais pu envisager d'aller le trouver à la rentrée des vacances et l'obliger à reconnaître sa malhonnêteté, ainsi que me l'avait conseillé Eléanore. Mais je ne me sentais pas capable de gravir ensuite le chemin administratif qui conduirait à l'annulation de ma démission. Et Patapon conservait intactes ses promesses d'une vie meilleure...

Dans la cour, il ne restait vraiment aucune trace de ce qui s'était passé la veille. Je poussai mon exploration jusqu'au renforcement où je m'étais dissimulé avec Eléanore. Alors que j'examinais le sol pour essayer de découvrir un écho de notre présence dans la poussière, une voix me fit brusquement sursauter :

— Attention, hein ? C'est interdit de fumer dans l'enceinte du lycée...

Je me retournai et tombai nez à nez avec le gardien qui m'observait d'un air sévère.

— Je ne fume pas...

— Alors pourquoi je retrouve toujours des mégots dans ce coin-là ?

J'aurais pu rétorquer qu'il y avait plusieurs centaines d'élèves à part moi qui auraient pu décider d'écraser leur clope à l'abri du vent mais je me contentai de hausser les épaules. Même ce type me paraissait dérisoire ; après tout, il était passé juste à côté des événements de la veille et il n'en avait même pas conscience.

— Au moins, si vous fumez, évitez de laisser traîner vos mégots, fit-il encore sur un ton plus conciliant. Le gars qui fait le ménage ne s'est pas pointé ce matin, alors va falloir y mettre un peu du nôtre si on ne veut pas que l'école se transforme en porcherie...

C'était donc à ça qu'il voulait en venir... J'acquiesçai distraitement :

— Ok, c'est promis, je ne laisserai rien traîner.

Et je me dirigeai vers ma salle de classe, bien décidé à laisser toute cette histoire derrière moi et à me consacrer désormais de façon exclusive à mes études.

\* \* \* \* \*

Pourtant, lorsqu'aux alentours de midi, à la fin du cours, mon téléphone vibra silencieusement pour m'annoncer la réception d'un message, et qu'il s'avéra qu'Éléanore Marolex me fixait un rendez-vous cinq minutes plus tard dans le labo de langues, je bondis hors de ma chaise et me ruai dans les escaliers.

## Chapitre 28 – Where is my mind

*Your head will collapse  
But there's nothing in it  
And you'll ask yourself  
Where is my mind  
— Pixies —*

Lorsque je pénétraï dans le labo de langues, je butai contre Montparnasse Bienvenue qui s'apprêtait à en sortir. Il portait sur une épaule le sac de voyage qui devait contenir le matériel que nous avions utilisé la veille, et sur l'autre la couverture à carreaux qui avait servi au pique-nique. Dans sa main droite, il y avait aussi le panier en osier, ce qui rendait la scène encore plus improbable. En me voyant, il fronça les sourcils mais je n'en tins aucunement compte et avançai dans la pièce. J'entendis la porte se refermer derrière moi.

Eléanore était assise par terre, les yeux fixés sur le portable qui reposait sur ses jambes croisées en tailleur. Elle ne portait plus son bras en écharpe mais son T-shirt à manches courtes laissait voir un bandeau qui lui ceignait l'avant-bras droit. Juste au-dessus, je remarquai un tatouage qui formait comme un fin bracelet. Je déchiffrai avec un certain étonnement l'inscription qu'il comportait : *Tempus fugit* – le temps fuit.

— Bonjour, Peter.

Je sursautai. Et comme j'étais sur la défensive, je ne pus m'empêcher de me montrer désagréable.

— Je croyais que Montparnasse devait donner sa démission aujourd'hui.

— Il ne l'a pas fait.

Elle releva la tête.

— Et moi non plus.

Elle me jaugea de haut en bas et je me sentis soudain mal à l'aise. Elle prononça finalement d'une voix douce :

— Je ne vous ai pas remercié pour votre aide, hier soir.

Je ne m'attendais pas à ça.

— C'est plutôt à moi de vous remercier de ne pas avoir raconté à tout le monde comment j'ai failli tout faire rater...

Elle fit un geste, comme pour signifier que tout cela n'avait plus d'importance.

— Qu'est-ce qui vous a décidé à reprendre l'enquête ? lui demandai-je avec curiosité.

— Je n'ai jamais arrêté. J'ai simplement choisi de... prendre un peu de distance.

Je commençais à comprendre.

— En fait, c'est ce que vous avez voulu faire croire aux P.R.O.F.S. ?

Elle me répondit par une autre question :

— Vous avez un peu de temps ?

— Plus que ça, je suis pour ainsi dire en vacances. À part une colle de français à dix-huit heures...

— Alors asseyez-vous. Je pense que ce que j'ai à dire va vous intéresser.

Je laissai tomber mon attitude de défiance et m'assis en face de la jeune femme.

— J'ai eu des nouvelles de François Pommier, dit-elle. Il pense avoir réussi à identifier le jeune homme que nous avons arrêté hier, même s'il subsiste des doutes. Il dit s'appeler Paul. Il travaille depuis plusieurs semaines pour la société *Brooms & Brouyard*, une entreprise de nettoyage avec laquelle Pépin-le-Bref a passé un contrat. Cette société a pour particularité d'embaucher des personnes en réinsertion qui leur sont envoyées par des associations. Anciens taulards, drogués, malades mentaux légers... Un cocktail réjouissant, qui a moins pour but de faire dans le caritatif que d'engranger les bénéfices en tirant sur les prix. Du coup, ils ne sont pas tellement regardants sur les papiers d'identité que leur fournissent leurs employés. Apparemment, ils se sont simplement basés sur les déclarations du jeune homme pour constituer son contrat de travail. L'équipe de François est en train de perquisitionner le studio de Paul. Pour l'instant, ils n'ont rien trouvé là non plus qui confirme son identité.

— C'est si important que ça ?

— C'est important parce que d'après le médecin qui a examiné Paul à son arrivée au commissariat, hier soir, le jeune homme souffre d'amnésie sévère. Il est incapable de se rappeler ce qui lui est arrivé avant le mois de décembre de l'année dernière. Et ce qu'il raconte avoir vécu pendant cette période tient du délire hallucinatoire.

Elle fit une pause comme si elle avait besoin de se convaincre elle-même de la réalité de ce qu'elle s'apprêtait à dire.

— Il prétend s'être réveillé un matin dans une pièce aveugle, ne sachant plus où ni qui il était. Un homme se serait alors présenté à lui, un homme qu'il décrit comme un grand type barbu, et lui aurait posé quelques questions concernant ses parents, ses amis, ses goûts. Quand il s'est montré incapable de répondre, le type lui a affirmé que dorénavant, il s'appellerait Paul Hochon. C'est là qu'a commencé le calvaire de Paul. La pièce était en fait une cellule de prison et le barbu un geôlier. Un geôlier un peu particulier qui ne se contentait pas d'apporter tous les jours un plateau-repas à son prisonnier : il venait avec des livres et des seringues.

C'était le genre de mot qui suffisait à me faire frémir. J'ai toujours eu horreur des aiguilles.

— Les seringues, poursuivit Eléanore, servaient à faire des piqûres dans différentes parties du corps de Paul. Si le jeune homme refusait ou se débattait, il était simplement privé de repas. Voilà sans doute pourquoi il n'a jamais pu récupérer toutes ses forces. Les bouquins, il devait les apprendre par cœur le plus rapidement possible. Il y avait des romans et des magazines, mais aussi des livres de cours – de maths, de physique, de chimie. Après chaque piqûre, l'homme se saisissait d'un nouveau bouquin, prenait une page au hasard et obligeait Paul à la lire une fois. Puis il refermait le livre et demandait à Paul de réciter par cœur ce qu'il venait de lire. Pendant des semaines, le garçon s'en est montré incapable. Il essayait, pourtant, persuadé que c'était ce qui lui permettrait de sortir enfin de sa prison. Mais malgré ses efforts, une telle performance lui restait inaccessible. Jusqu'au jour où, après une piqûre particulièrement douloureuse à la base de la nuque, l'homme lui a demandé de lire une strophe d'un poème et de la lui réciter.

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle, mais j'avais déjà deviné.

— Une des strophes trouvées sur les tableaux des P.R.O.F.S. ?

Eléanore acquiesça.

— Il s'agissait du *Lac*, de Lamartine. En lisant le texte, Paul a senti que les mots venaient se graver dans son cerveau. Et dès que le livre a été refermé, ils sont ressortis automatiquement par sa bouche. Tout excité, l'homme a ouvert un nouveau bouquin, en anglais cette fois. Paul a lu un poème de Lord Byron, a fermé les yeux et a commencé à le réciter. Le test suivant a consisté en un poème en espagnol, une langue que Paul ne connaissait pas. Ça ne l'a pas empêché de recracher aussitôt les vers de Neruda après les avoir lus une seule fois, alors même qu'il ne comprenait rien à ce qu'il disait. Vous vous souvenez de l'analyse faite par Mme Lagarde de ces poèmes ? Repensez-y, et vous verrez que l'inconscient du géolier de Paul l'a sans doute poussé à choisir des extraits qui exposaient d'une certaine façon ce qu'il ressentait envers le garçon... Le plaisir d'être avec lui alors même qu'il savait que cela n'allait pas durer, c'est ce qu'exprime le *Lac*... Le secret qui entourait leurs rencontres, la souffrance partagée, la peur de l'oubli, on retrouve tout ça dans Byron... « Je veux faire de toi ce que le printemps fait avec les cerisiers... » disait Neruda. L'homme ne parlait là de rien d'autre que de la renaissance de Paul... Autre chose qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, c'était votre connaissance de ces trois poèmes. La raison en est en réalité assez simple : il s'agit de grands classiques que l'on retrouve dans les livres de cours. Ceux que l'expérimentateur a choisis pour tester la mémoire de son cobaye...

Mais il lui fallait aussi être sûr que Paul pouvait se souvenir de textes qu'il n'avait jamais vus auparavant. C'est pour ça qu'il a mis sous les yeux du garçon un poème de trois strophes qu'il avait lui-même composé, et dont il était sûr que Paul ne l'avait jamais lu avant ce jour. Au bout de quelques secondes, Paul est parvenu à les réciter elles aussi par cœur. L'homme l'a alors serré dans ses bras. Paul aurait pu, à ce moment-là, profiter de ce que son géolier avait baissé sa garde pour tenter de s'enfuir. Il ne l'a pas fait ; il ne se souvenait plus de rien d'autre que de ce qu'il avait appris depuis qu'il était enfermé entre ces quatre murs, et il n'avait nulle part où aller. Il a fini par partager la joie de son tortionnaire. Il était fier d'avoir réussi, même s'il ne voyait pas à quoi pouvait servir cette capacité si durement acquise. Il faut que nous comprenions cela,

Peter : Paul en veut moins à celui qui l'a mis dans cet état qu'à nous, qui l'avons arrêté.

Je secouai la tête, en proie à un malaise croissant. Le visage hagard du garçon qu'Eléanore avait aspergé de gaz lacrymo était donc réellement celui d'une victime ?

La détective avait enchaîné.

— Après sa première réussite, l'homme a commencé à imposer à son cobaye des exercices de plus en plus difficiles. Il lui a demandé d'apprendre par cœur les solutions de problèmes de concours scientifiques ; des exercices compliqués de maths, de physique et de chimie. Paul devait ensuite restituer ce qu'il avait retenu par écrit, le plus rapidement et le plus précisément possible. Tout fonctionnait à peu près. Mais à peu près seulement. Car si Paul est capable de reconstituer dans son intégralité la réponse à n'importe quel problème qu'il a eu l'occasion de lire, il n'arrive pas à dissocier les questions. En d'autres termes, si on lui demande de répondre à une question précise, sa mémoire restitue également tout le contexte dans lequel il a eu affaire à cette question. Et ça, ça ne convenait apparemment pas du tout au type qui manipulait les seringues. Il voulait sans doute qu'en plus de retenir les solutions des problèmes posés, Paul parvienne à les comprendre. Mais pour ça, les piqûres ne suffisaient pas... La situation a même empiré. Paul ne pouvait plus contrôler sa mémoire. Il retenait tout et ne savait plus oublier. Son esprit se retrouvait encombré de faits insignifiants, les moindres paroles prononcées devant lui, le moindre texte lu venaient aussitôt prendre une place dans son cerveau. Et ça le rendait fou. Il a aussi senti que son ravisseur commençait à en avoir assez de son manque de progrès. Il devenait dur, il le houspillait sans arrêt. Les piqûres avaient repris de plus belle. Mais le seul effet qu'elles avaient, désormais, se résumait à des migraines lancinantes.

Les mots me manquaient pour exprimer mon horreur.

— C'est horrible, murmurai-je, mais le mot me parut faible.

— Attendez, fit Eléanore avec un air sombre, ce n'est pas fini. Un jour, Paul a senti un goût bizarre dans son repas quotidien. Peu après, il s'est endormi d'un sommeil lourd. À son réveil, il avait enfin changé d'endroit. Il se trouvait dans un petit studio, muni d'un lit confortable, d'une douche, de WC et d'une cuisine. Il avait même récupéré les quelques habits qu'il portait lorsqu'il était retenu



prisonnier, ainsi que des cartons contenant les livres que son ravisseur avait voulu lui faire apprendre. Quand enfin, après beaucoup d'hésitations, il a essayé de tourner la poignée de la porte, celle-ci s'est ouverte sans difficulté. Il était libre.

C'est à ce moment-là qu'une sonnerie a retenti dans la pièce. Cela a dû éveiller un écho en lui puisqu'il a fini par trouver le téléphone. Il a décroché. Une voix lui a ordonné de se présenter le lendemain dans les bureaux d'une entreprise qui s'appelait *Brooms & Brouyard*, où il devrait se conformer à ce qu'on lui dirait de faire. Il y avait un portefeuille sur la table, avec l'adresse de la société, un peu d'argent et des tickets de métro. Il lui suffisait de demander à n'importe qui comment s'en servir. Puis la voix lui a souhaité bon vent et son interlocuteur a raccroché. Voilà ce dont disposait Paul pour se relancer dans la vie, après le traumatisme qu'il venait de subir. Sa mémoire était encore capable d'absorber tout ce qui passait à sa portée. Mais sans les piqûres, il ne savait pas combien de temps cela allait durer. En tout cas, les migraines semblaient avoir cessé. Le lendemain, Paul a fait ce que la voix lui avait ordonné. Il en a profité pour découvrir comment se déplacer, se nourrir, utiliser son argent.

— Mais ça n'a étonné personne dans sa boîte de voir un type débarquer de nulle part ? m'exclamai-je.

Eléanore secoua la tête.

— À *Brooms*, les gens ont l'habitude de voir passer des cas un peu spéciaux, ils n'ont donc pas été particulièrement surpris. Ils ont répondu à ses questions même si elles leur paraissaient bizarres et Paul a été affecté au lycée Pépin-le-Bref. Pas par hasard : c'est ce qu'avait exigé son « sponsor anonyme ». Et *Brooms* s'est exécuté sans broncher. Là aussi, ils en avaient vu d'autres... C'est ainsi que Paul a entrepris ce qui devait sans doute être son deuxième apprentissage de la vie. Il a commencé à travailler à Pépin en tant qu'agent de surface, après une unique journée de formation où on lui a expliqué ce que c'était qu'un balai, un seau et du détergeant. Et dès son premier jour de travail, un mardi soir, un fait troublant s'est produit. En passant devant une salle avec ses balais et son seau, Paul a entendu une voix qu'il a reconnue comme étant celle de son ravisseur. Celui qui lui avait donné des ordres par téléphone. Celui qui l'avait arraché à la sécurité de sa geôle, à laquelle il avait fini par s'attacher... Ce serait impossible pour n'importe qui d'autre, mais la

mémoire de ce garçon est devenue comme une éponge capable de tout absorber, y compris l'empreinte de fréquences vocales.

À la fin de son service, Paul est revenu dans la salle où il avait entendu la voix, bien décidé à laisser à son ravisseur un message qui exprimerait un peu de cette haine qu'il ressentait à son égard. « Je sais qui vous êtes et vous allez mourir. » Paul s'est emparé de la craie et a commencé à écrire le message sur le tableau. Mais sa mémoire capricieuse lui a joué des tours. Son esprit s'est laissé envahir par des souvenirs parasites : ceux de la première expérimentation réussie. Ce moment où tout a vraiment basculé. Les strophes des poèmes appris ce jour-là sont remontées à la surface. Et Paul s'est littéralement vidé sur le tableau, en ajoutant autour de sa menace les strophes de poèmes qui lui revenaient dans le désordre... La réaction n'a pas tardé. Le lendemain, le téléphone a sonné chez lui. La voix de son ravisseur a de nouveau résonné dans le combiné. Elle lui a expliqué que ce qu'il avait fait était très risqué. Que les professeurs dans leur ensemble étaient dangereux et pouvaient le faire souffrir. Qu'il fallait qu'il se tienne à l'écart, et tout particulièrement de trois d'entre eux, s'il ne voulait pas perdre cette liberté qu'il avait retrouvée.

Cela aurait normalement dû empêcher Paul de retenter quoi que ce soit. Mais dans son processus de renaissance, il était entré dans une phase de rébellion. Il a alors décidé de mener une guerre contre ces profs qui, de l'aveu même de son kidnappeur, pouvaient lui faire du mal. Il a résolu de s'en occuper à sa façon. Et de commencer par ce trio de profs qui se réunissaient pour comploter contre lui – son esprit paranoïaque en était sûr... La solution était dans une histoire enfermée dans sa tête : *La Tentation de la Pseudo-Réciproque*. Une histoire qu'il avait mémorisée en un clin d'œil lorsque son mentor, qui en était également l'auteur, la lui avait faite lire dans une série de magazines. Elle élaborait un programme d'extermination dans un lycée sur trois semaines, et c'était exactement ce dont Paul avait besoin.

Le mardi suivant, il a appliqué les trois premières recettes à l'attention des trois profs qu'il avait choisi de viser. Elles étaient précisément décrites dans l'histoire, et il les avait mémorisées dans les moindres détails. Il avait même réussi à trouver dans sa garde-robe un vêtement avec une capuche qui ressemblait à la description du costume de moine faite dans le feuilleton. Il a aussi pensé au sac

poubelle dans lequel il a pris soin de déposer tout ce qu'il fallait. Ensuite, il a caché le sac dans le casier du professeur le plus impopulaire du lycée, en se conformant au scénario. Ça n'a pas été difficile de le trouver, son nom accompagné d'insultes était écrit dans toutes les toilettes que Paul était en charge de nettoyer... Il lui était égal que la suite de l'histoire ne se déroule pas exactement comme prévue. Ça l'a frustré au début, mais ce n'était pas ça le plus important... Il avait trouvé quelque chose de beaucoup plus amusant à faire au lycée Pépin-le-Bref que de balayer la cour... C'est ainsi qu'il y a eu l'épisode de la bombonne d'eau empoisonnée. Sans nouvelles de son ravisseur, Paul avait le champ libre pour préparer le dernier feu d'artifice, sa vengeance finale qui avait trouvé un objet de substitution... Et c'est là que nous sommes intervenus.

Elle se tut et leva vers moi des yeux interrogatifs. Heureusement que j'étais assis.

— C'est... incroyable !

— Qu'en pensez-vous ?

— Mais... ce sont les élucubrations d'un malade mental ! Vous ne pouvez pas croire un type de son genre qui raconte une histoire pareille !

— De son genre ? Vous voulez dire du genre à passer le balai dans le lycée où vous faites vos études ?

Cela me rappela une conversation que nous avons eue auparavant sur les idées préconçues et je décidai de ne pas retâter ce terrain dangereux.

— C'est quand même énorme, non ? Et on n'a que sa parole pour appuyer cette histoire de fou...

— Il y a des traces de piqûres. On a retrouvé des marques jusque dans son cuir chevelu...

— C'était peut-être d'autres types de piqûres...

Je lui lançai un regard entendu.

— Et puis je ne pense pas qu'il ait pu raconter tout ça à votre ami Pommier entre hier et aujourd'hui ; il était quasiment aphasique quand on l'a quitté...

— Vous ne connaissez pas François. Il a un véritable don pour faire parler les gens.

Un don basé sur des coups d'annuaire assénés sur le sommet du crâne, songeai-je avec un frisson. La tête de ce type ne me revenait décidément pas...

— Le récit de Paul était un peu décousu et haché, mais François pense avoir remis tout ça dans l'ordre. Il m'a fait parvenir le compte-rendu par mail ce matin.

Je fronçai les sourcils.

— Si ce qu'a dit Paul est vrai, cela signifie que la menace ne s'adressait pas aux P.R.O.F.S. dans leur ensemble mais seulement à l'un d'entre eux... Celui dont Paul a cru reconnaître la voix quand il passait la serpillère dans les couloirs du lycée... Et ce P.R.O.F.S. a été obligé de recopier les inscriptions sur tous les tableaux pour détourner les soupçons. Preuve qu'il a quelque chose à se reprocher...

Une espèce d'alarme commença à retentir au fond de mon cerveau. Elle était encore loin mais se rapprochait à toute vitesse.

— Hier soir, dans le bar...

— Hier soir, dans le bar, vous aviez raison sur toute la ligne. Je soupçonnais bien un des P.R.O.F.S. de nous avoir menés en bateau. Et c'est là que vous avez vraiment failli tout fichier par terre, bien plus que quand vous avez averti ce pauvre Paul de notre présence. Oui, je vous ai caché que j'avais fait appel à des policiers. Oui, j'ai fait exprès de nous placer dans le lycée de cette façon. Oui, j'ai intentionnellement amené tous les P.R.O.F.S. dans une salle bien éclairée avec Paul pour organiser une espèce de confrontation, qui s'ajoutait au visionnage des photos. J'ignorais à ce moment-là qu'il ne connaissait pas le visage de son ravisseur mais seulement sa voix. Vous avez été perspicace, Peter. Il vous a juste manqué le brin de jugeote nécessaire pour ne pas le montrer.

Le rouge de la honte au front, je baissai la tête.

— Heureusement, je pense avoir à peu près rattrapé le coup en affirmant que la mission était finie pour moi et en vous quittant tous sur des adieux plutôt froids.

— Vous étiez convaincante, murmurai-je.

Avant d'ajouter :

— Alors... Quel est le P.R.O.F.S. à qui la menace était réellement adressée ? Et pourquoi a-t-il enlevé Paul pour le transformer en préposé au nettoyage à Pépin-le-Bref ?

La jeune détective choisit de répondre à ma deuxième question.

— On aurait pu supposer que si un P.R.O.F.S. était impliqué dans l'enlèvement de Paul, il l'aurait plutôt tiré des griffes du savant fou qui s'amusait à lui faire des piqûres à la base du crâne. Mais dans ce cas, il aurait remué ciel et terre pour tâcher de retrouver sa véritable identité et le rendre à sa famille. Or, il a choisi de le cacher, tout en le faisant travailler à Pépin où il pouvait garder un œil sur lui. Je ne vois à cela qu'une raison, et elle ne va pas vous plaire...

Elle ne lui plaisait apparemment pas non plus.

— Il semblerait que notre P.R.O.F.S. ait décidé de garder le cobaye rempli de molécules boostant la mémoire pour son usage personnel. Plus exactement, pour le vendre au plus offrant.

— Vous avez raison, articulai-je alors que la pièce commençait à tanguer légèrement autour de moi, ça ne me plaît pas du tout.

— Il a dû tomber sur Paul et son savant fou dans le cadre de son activité de P.R.O.F.S. et il a aussitôt compris qu'il avait trouvé quelque chose d'important. Il a ensuite préparé soigneusement tout son plan et l'a mis à exécution. En oubliant toutefois deux choses : premièrement, que son anonymat serait levé par les capacités de Paul à reconnaître sa voix, et deuxièmement, que le comportement de ce dernier – qui avait passé les derniers mois à ingurgiter par tous les pores des drogues diverses et variées – n'avait plus rien de rationnel.

— Qui est le traître, alors ?

J'en avais assez de tourner autour du pot. Il fallait que je sache.

— Vous avez suffisamment d'informations en main pour le deviner, répondit simplement Eléanore. Il suffit de trouver lesquelles exploiter...

Je n'étais pas d'humeur à jouer mais je compris qu'il allait me falloir mériter la solution.

— Voyons, soupirai-je. Je pense qu'il faut en revenir à cette histoire de tableau. C'est à cause de la multiplication des inscriptions sur les tableaux des trois P.R.O.F.S. que l'affaire qui ne concernait en réalité

que l'un d'entre eux s'est étendue aux autres. Parce que quelqu'un avait la volonté de brouiller les pistes.

Un regard approbateur m'encouragea à continuer. Je fronçai les sourcils pour parfaire ma concentration.

— Le premier P.R.O.F.S. à avoir découvert la menace sur un tableau de sa classe a été Mme Auffray. On pourrait en déduire qu'elle lui était personnellement adressée... mais dans ce cas-là, elle aurait très bien pu l'effacer et n'en parler à personne. À moins qu'elle n'ait compris que plus tard à quoi elle faisait référence, alors qu'elle l'avait déjà montrée à Vladko...

J'accentuai mon froncement de sourcil.

— Non, ça ne veut rien dire. Et puis les salles de cours peuvent être utilisées par n'importe quel prof, notamment pour les heures de colle. Paul a peut-être entendu la voix de son ravisseur sortir de la pièce où Mme Auffray ferait cours le lendemain, mais il ne s'agissait pas nécessairement d'elle, mardi soir.

Je laissai une longue ride verticale venir s'incruster sur mon front.

— Vladko a également trouvé une menace et des poèmes dans la salle où il s'appropriait à faire cours. Si on suppose que l'original était chez Mélanie, cela signifie qu'il ne pouvait s'agir que d'une copie. Mélanie n'aurait pas eu le temps de la réaliser. Reste Max...

Les muscles de mon front avaient commencé à se tétaniser mais je décidai de les ignorer.

— Max aurait-il eu la possibilité de venir gribouiller le tableau de Vladko ? Uniquement s'il avait découvert les inscriptions avant Mélanie. Or, il ne commençait ses cours qu'à dix heures ce matin-là. Il n'avait pas de raison de venir plus tôt.

Je passai une main qui tremblait légèrement sur mon front parcouru de picotements pour déclarer enfin :

— Vladko a menti. Il n'y avait pas de menace ni de poèmes sur le tableau dans sa classe. S'il a baissé l'écran du rétroprojecteur, cela n'a pas été pour cacher des inscriptions mais leur absence. Et contrairement à ce qu'il a prétendu, il n'a jamais eu à effacer quoi que ce soit dans la salle de cours de Maxime.

Un hochement de tête de la part d'Eléanore me confirma que j'avais raison.

— Je retourne au commissariat pour soumettre un échantillon de voix à Paul. Je me disais que, peut-être...

Je ne la laissai pas achever.

— Je vais vous accompagner.

## Chapitre 29 – Le Pénitencier

*Les portes du pénitencier*

*Bientôt vont se fermer*

*Et c'est là que je finirai ma vie*

*Comme d'autres gars l'ont finie*

— *Johnny Hallyday* —

Cinq minutes plus tard, j'étais perché derrière Eléanore sur la Hayabusa qui roula tout en retenue jusqu'au commissariat où était détenu Paul Hochon.

La seule fois où j'avais eu l'occasion de mettre les pieds dans un établissement de ce genre, ça avait été lors d'une manif lycéenne à l'époque où je fréquentais Anthéa-la-rebelle. Nous avions été une dizaine à nous retrouver au poste et étions assez fiers de notre exploit. L'épisode avait au final été plutôt festif et je n'en étais pas ressorti traumatisé.

En entrant dans le bâtiment officiel, je me sentis cette fois plus intimidé. C'était sans doute lié au fait qu'un commissariat parisien n'a pas grand-chose à voir avec son petit cousin de Trouelduc...

Eléanore se dirigea vers l'accueil et demanda le lieutenant Pommier. Lorsqu'il s'approcha de nous, il leva un sourcil en me voyant puis haussa les épaules. Il nous fit signe de le suivre et je passai de l'autre côté du détecteur de métaux.

— Il va être mis en examen, expliqua le policier à Eléanore pendant que je suivais à quelques pas derrière eux. On n'aura même pas besoin de prolonger la garde-à-vue. Après ce qu'il a avoué... On est encore en train de tout remettre au propre. Son commis d'office est un bon à rien, j'ai déjà eu l'occasion de le voir à l'œuvre. Il ne va sans doute même pas penser à plaider l'irresponsabilité. Enfin, ça c'est pas mon boulot...

— Ton boulot, ce serait quand même d'essayer de retrouver la famille de ce garçon. Eux auraient peut-être de quoi lui payer un bon avocat.

L'officier fit un geste évasif de la main.



— Le toubib m'a dit que le gamin a plus de dix-huit ans et il n'est pas dans le fichier des personnes disparues. Maintenant, si toi tu as du temps pour t'occuper de Rémi-Sans-Famille et lui faire retrouver les siens, libre à toi. S'ils ont de quoi lui payer un bon avocat, ils auront peut-être aussi de quoi filer une petite pièce au privé qui leur aura permis de remettre la main sur le fils prodigue...

Il évita le coup de coude en faisant un pas de côté et je compris que ce type de conversation devait être récurrent entre ces deux-là. Il poursuivit comme si de rien n'était :

— Je suis sûr qu'ils seront ravis de voir que leur fiston s'est lancé dans le terrorisme niveau lycée et qu'il risque d'en prendre pour perpète...

Eléanore coupa court :

— Tu as pu télécharger le fichier audio que je t'ai envoyé par mail ce matin ?

— Ouaip.

Il sortit un lecteur numérique de sa poche.

— On va voir si le gamin reconnaît l'une de ces voix, j'en ai mixées plusieurs. En parlant de gamin, c'est qui, lui ?

Lui, c'était moi. Et pas content du tout de se voir traité de gamin.

— Tu prends des stagiaires, maintenant ?

— C'est Peter. Tu l'as rencontré hier. Il m'a aidé pour l'arrestation de Paul Hochon. En fait, c'est un de mes clients.

— Hmm... Bon, voilà, on y est. Regarde, il dort comme un bébé.

Cela ne dura pas. Le lieutenant Pommier ouvrit la cage et secoua doucement le prisonnier.

J'en profitai pour glisser à Eléanore :

— Dites-moi, il ne serait pas un peu cynique, votre copain ?

— Il a dix ans de terrain et ça l'a rendu réaliste. Ne vous fiez pas aux apparences, c'est un des meilleurs flics que je connaisse.

Paul avait encore les yeux rougis lorsqu'il se présenta devant nous à travers les barreaux. Je fus pris de remords en songeant que c'était sans doute davantage dû à la bombe que nous lui avions balancée dans la figure qu'au manque de sommeil.

Sans préparation particulière mais sans brutalité non plus, Pommier fourra ses écouteurs dans les oreilles du jeune homme en lui donnant rapidement quelques instructions.

Trois minutes plus tard, nous avons la confirmation que la voix de son ravisseur était bien celle du prof de sciences physiques.

\* \* \* \* \*

Il n'y avait plus de doute possible et il fallait que je prenne le temps d'assimiler cette information. Vladko. Je n'arrivais pas à le croire. Malgré ses airs bourrus, j'avais fini par m'attacher à lui. Il était souvent mordant, mais son humour sarcastique faisait qu'il n'avait pas pour moi la méchanceté d'un Zarkowsky.

François était parti discuter de cette nouvelle découverte avec un de ses supérieurs. Ils devaient être en train de décider si cela suffisait pour convoquer le prof de physique et organiser une confrontation entre lui et le jeune amnésique.

J'en profitai pour me rapprocher d'Éléanore qui semblait perdue dans ses pensées. J'avais une inquiétude à partager.

— Il va falloir faire vite pour arrêter Vladko. Maintenant qu'il sait Paul derrière les barreaux, il doit se douter qu'il sera rapidement identifié.

— Je ne crois pas qu'il tentera de fuir, me répondit la jeune femme. La seule parole de Paul n'a pas grande valeur. À la place de Vladko, je laisserais ces accusations tordues me passer au travers et me draperais dans ma respectabilité. Non, tant que nous n'avons pas l'identité du savant fou – du type aux aiguilles –, Paul risque fort d'être le seul à payer dans cette histoire.

La révélation concernant Vladko m'avait suffisamment perturbé pour que j'en oublie l'existence d'un autre fou furieux en liberté.

— On n'a aucune piste pour le retrouver, soupirai-je avec regret. On a déjà montré à Paul les photos de tous les endiviens de la promo 1984 et il n'a reconnu personne.

— Les photos... murmura alors la détective.

Une lueur s'était brusquement allumée dans son regard.

— Ça a été la seule contribution véritable de Vladko à l'enquête ! Est-ce qu'il aurait pu avoir une raison pour s'occuper lui-même de cette partie-là ? Ça mérite qu'on y jette un coup d'œil, vous ne croyez pas ?

Elle sortit aussitôt de son sac à dos son petit ordinateur portable ainsi que la liasse d'agrandissements produits par Vladko. Nous nous installâmes en bas d'un escalier, sous le regard suspicieux du berger allemand d'un membre de la section anti-drogue.

— On va déjà commencer par comparer la photo officielle que j'ai sauvegardée sur mon portable et les agrandissements...

L'un après l'autre, nous scrutâmes tous les visages un peu flous de la photo du site et les extrapolations réalisées par le prof de physique grâce à son logiciel spécialisé.

Au bout d'un quart d'heure, je finis par soupirer :

— Il a plutôt bien fait son boulot. En tout cas, il n'a pas déformé de traits ou transformé un gars en fille, ni rien de ce genre. Et les 110 élèves de la promo sont bien là..

Eléanore ne me répondit pas. Elle était plongée dans ses réflexions, ses yeux bleu-vert perdus dans l'écran de l'ordinateur. Je restai un instant fasciné par l'intensité de son regard quand elle se redressa soudain.

— François, appela-t-elle, il faut que j'utilise votre matériel informatique.

— Tout ce que tu veux, ma belle, grommela-t-il sans lever la tête du dossier qu'il était en train de compulsuer, la police nationale est à ton service.

Il demanda tout de même à un de ses hommes de nous conduire jusqu'à une pièce où un type obèse émiettait un sandwich sur un clavier d'ordinateur.

— C'est pour quoi ?

— J'aurais besoin d'utiliser votre logiciel de retouche d'image, celui qui permet de vieillir artificiellement un visage...

— Vous avez le spécialiste du morphing devant vous !

Eléanore lui transféra la photo de promo de l'ENDIV et le policier lança le logiciel.

Quand je compris ce que la détective s'apprêtait à faire, je poussai une exclamation :

— Vous voulez montrer à Paul la photo du prof de l'ENDIV ? Mais Killer Avera est censé être un élève de première année en 1981, lorsqu'il a participé au concours littéraire...

— Il est censé, Peter, justement. Vu que personne ne connaît la véritable identité de Killer Avera, nous ne pouvons pas en être sûrs... « Y » était peut-être un prof qui avait envie de collaborer au journal des élèves pour laisser s'exprimer sa fibre littéraire... C'est pour ça qu'il était obligé de déposer ses articles de façon anonyme dans le casier du journal.

— Dans ce cas, il aurait pu s'agir de n'importe quel prof... Pourquoi celui sur la photo, précisément ?

— À cause de l'empressement de Vladko à se charger de cette partie du boulot. S'il a reconnu le prof, il a voulu s'assurer que personne n'aurait l'idée de faire un agrandissement de ce visage-là également.

— Cette théorie ne tient debout que si le type de la photo est bien celui qui a séquestré Paul...

— C'est ce que nous allons tâcher de déterminer. Vous pouvez lui retailler sa moustache et lui rajouter une barbe blanche, s'il vous plaît ?

Cinq minutes plus tard, la photo était imprimée. Eléanore s'empara de la feuille et je la suivis de nouveau dans le couloir.

François vint à notre rencontre.

— Ça va être compliqué d'obtenir quelque chose d'exploitable concernant votre Vladko A-boire-un-truc. Je vais peut-être réussir à le faire convoquer mais... Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai une nouvelle photo à montrer à Paul.

Nous étions parvenus devant sa cellule. Il était assis au fond et restait sans bouger, le regard vague.

Eléanore l'appela avec douceur.

— Paul... Je veux que tu observes cette photo attentivement, après ça je ne t'embêterai plus, je te le promets. Dis-moi si tu reconnais l'homme qui t'a gardé prisonnier...

Et elle plaqua le papier imprimé contre les barreaux.

Je dus ensuite coller mes mains contre mes oreilles pour éviter que le hurlement de détresse de Paul ne me déchire les tympans.

\* \* \* \* \*

— Bon, on peut dire que ça l'a fait réagir...

Le lieutenant Pommier avait dégoté un bureau où nous avions pu nous installer pour faire le point. Il nous avait royalement offert un paquet de chips et deux potages lyophilisés à la tomate en apprenant que nous n'avions pas encore déjeuné.

— Ça ne nous donne toujours pas de preuve formelle de la culpabilité de Vladko...

— La preuve formelle, fit François, nous l'aurons quand le type de cette photo aura été identifié. Contre lui, on a des accusations fermes de la part de notre ami au larynx d'or. On le confrontera à votre copain Vladko et on verra bien qui fera tomber l'autre.

— Tu commences à croire à cette histoire, maintenant ?

Ce fut au tour d'Eléanore d'éviter un coup de coude. Ils commençaient à m'énervier, tous les deux, avec leurs démonstrations de franche camaraderie...

Je trouvai soudain un excellent moyen d'attirer leur l'attention.

— Hé, les amis...

Je tapotai la photo qui était restée posée sur la table, entre les chips et les gobelets en plastique. Je venais de l'examiner réellement pour la première fois.

— ... je connais ce type.

Et je sortis de la poche de mon blouson, où elle traînait depuis plusieurs semaines, la brochure sur laquelle souriait d'un air affable l'homme qui n'était autre que notre suspect.

— Il s'appelle Louis Legland. Vous devriez le trouver dans un grand bureau plaqué de boiseries du lycée privé Patapon-le-Petit. Il vous suffira de demander le directeur...

## Épilogue – Love is blue

*Blue, blue, my world is blue*

*Blue is my world since I'm without you*

— Marty Robbins —

— T'as vraiment le chic pour te fourrer dans des histoires impossibles, Peter. C'est pas à un étudiant en médecine qu'il arriverait des trucs pareils !

— On ne peut pas vraiment dire que ce que je viens de vivre caractérise la vie d'un taupin standard...

— C'était vraiment le directeur de Patapon-le-Petit, alors, qui était derrière tout ça ?

— Il faut croire que oui. Apparemment, le niveau de son lycée était en chute libre. Il lui fallait un moyen pour le booster sans renoncer à sa riche clientèle.

— Une clientèle pas vraiment intéressée par les études.

— D'où l'idée de lui simplifier la tâche. En introduisant dans l'équation une molécule capable d'augmenter considérablement les capacités de mémorisation.

— C'est compliqué, de mettre au point un médicament de ce genre. Et c'est un futur toubib qui te le dit.

— Louis Legland a pourtant passé du temps à bosser sur le sujet. Il est chimiste de formation. Il a d'ailleurs enseigné pendant trois ans à l'ENDIV, avant de devenir directeur de Patapon. Il faut reconnaître que son expérience a quasiment réussi. Mais il lui fallait un cobaye...

— Comme Paul Hochon ?

— Son vrai nom, c'est Quentin Tamard. Un ancien étudiant de Chlodion-le-Chevelu que Legland a recruté en lui faisant miroiter des études gratuites dans un lycée grand luxe, quand son établissement d'origine n'a plus voulu de lui. Quelque chose a dû mal se passer, pendant les premiers tests, et Quentin a perdu la mémoire.

— C'est là que Legland a choisi de le séquestrer pour poursuivre ses expérimentations ? Et les parents de Quentin, sa famille, ils ne se sont pas inquiétés ?

— Si, bien sûr. Mais Legland a exhibé une lettre de la main de son cobaye indiquant que ce dernier se sentait tellement nul qu'il préférerait laisser tomber la prépa pour s'engager dans la Légion.

Silence.

— Hem... Tu ne m'en veux pas, alors ?

— T'en vouloir ? Pour ne pas avoir porté mon dossier d'inscription à Patapon, comme je t'avais demandé de le faire ? Je devrais plutôt te rouler une pelle, oui... J'aurais pu me retrouver à prendre la place de ce pauvre Paul ! Et surtout, c'est grâce à toi que je suis toujours inscrit à Pépin.

— Je vais me contenter d'une franche poignée de main, dans ce cas. Et l'autre type, le soi-disant prof de physique ? Qu'est-ce qu'il est venu faire dans ce micmac ?

— Vladko Habouarevitch ? C'est un vrai prof de sciences physiques. Et aussi un vrai militaire qui a servi comme mercenaire dans des pays de l'Est. Comme quoi, les rumeurs sur certains profs peuvent s'avérer fondées... Cette activité passée lui a en tout cas permis d'avoir quelques contacts susceptibles d'être intéressés par une molécule qui accroît les capacités de mémorisation. Je pense que c'est pour ça qu'il a infiltré les P.R.O.F.S. : pas pour lutter contre la triche, mais plutôt pour se trouver aux premières loges lorsqu'une initiative serait couronnée de succès. Il a dû enquêter sur Legland et découvrir que celui-ci était parvenu, seul dans son coin, à des avancées décisives.

— Alors il a enlevé le cobaye ?

— Tout juste.

— Et qu'est-ce qu'il a pensé de votre enquête sur les attentats ?

— Pas grand-chose au début. Forcément, il ne connaissait pas *La Tentation de la pseudo-réciproque*, il ne pouvait pas savoir que les incidents qui se produisaient étaient liés à une histoire écrite par Legland – alias Killer Avera, et apprise par Paul-Quentin au cours d'un test. À vrai dire, tout cela l'arrangeait plutôt, notre enquête ayant l'air d'accréditer la thèse selon laquelle tous les P.R.O.F.S.

étaient visés et pas seulement lui. Je crois même que pendant longtemps, il a pensé que c'était moi qui étais derrière tout ça !

— Il a dû tomber des nues quand il s'est rendu compte que la piste menait à son protégé.

— La partie devenait serrée, mais il avait encore la possibilité de s'en sortir si on ne trouvait pas l'identité de l'inventeur de la molécule... Là où il n'a pas eu de bol, c'est quand on est tombés pile sur le cliché où Legland s'affichait avec ses élèves. Il aurait malgré tout pu nous bernier avec son histoire d'agrandissements photo.

— Mais ta détective a été plus maligne.

Silence.

— Tu crois que je vais la revoir ?

Haussement d'épaules.

— Que t'a dit son amie la Baleine Blanche ?

— Que ça lui arrivait de partir comme ça, parfois pendant plusieurs semaines... Probablement pour une de ses enquêtes.

Silence.

— Miaou.

— Je crois qu'il a faim.

Versement de croquettes. Ronronnements. Caresses.

— Tu l'as appelé comment, déjà ?

— Perlipopette. Ce n'est pas moi qui l'ai appelé comme ça, elle avait laissé un mot dans le panier que j'ai trouvé devant la porte.

— Il disait quoi, le mot ?

— « Le chat Perlipopette a besoin d'un maître. Et je crois que vous avez besoin d'un chat. »

— Tu es sûr que ça vient d'elle ?

— Il y avait aussi mes contrôles de maths, dans le panier. Elle les a corrigés et notés. Je passe de 4 à 12 de moyenne.

— C'est cool.

— Zarkowsky aussi va trouver ça cool quand je vais lui en toucher deux mots, à la rentrée.

Gorgée de bière.



— À quoi tu penses ?

— Devine...

— Tu vas t'en remettre.

— Je ne veux pas m'en remettre.

Vidage de bock.

Puis changement de sujet par un ami compatissant.

— Quentin va retrouver sa famille ? Et sa mémoire ?

— Quoi, je ne t'ai pas dit ? On n'en sait rien. Il a disparu.

— ...

— Il s'est fait enlever pendant son transfert de la prison au tribunal. Le lieutenant Pommier est sur le coup.

— Bizarre...

— Pas plus bizarre que tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai rencontrée.

Silence.

— Tu ne sais pas grand-chose sur elle. Tu ne la connais pas vraiment.

— J'aimerais avoir une chance de la connaître, justement. J'aurais plein de questions à lui poser...

— Quel genre de questions ?

— Son rapport avec Pépin-le-Bref. Ce qui a pu conduire une gamine ayant décroché son bac à 13 ans avec 20 de moyenne à se retrouver détective privée huit ans plus tard. Pourquoi son bureau est toujours en bazar alors qu'elle paraît quelqu'un de plutôt organisée. Pourquoi elle a en haut de son bras un tatouage où il est marqué « *Tempus Fugit* ». Pourquoi j'ai l'impression, moi qui ne la connais pas, d'être le seul à deviner chez elle une inexplicable tristesse qui me vrille l'estomac à chaque fois que je la vois...

Silence.

— Pardonne-moi, Peter.

— Que je te pardonne pour quoi ?

— Pour ne pas avoir compris que tu avais rencontré la femme de ta vie.

Soupir.

— Tu crois que je vais la revoir ?

— Je sais que tu la reverras.

*Fin de l'épisode*